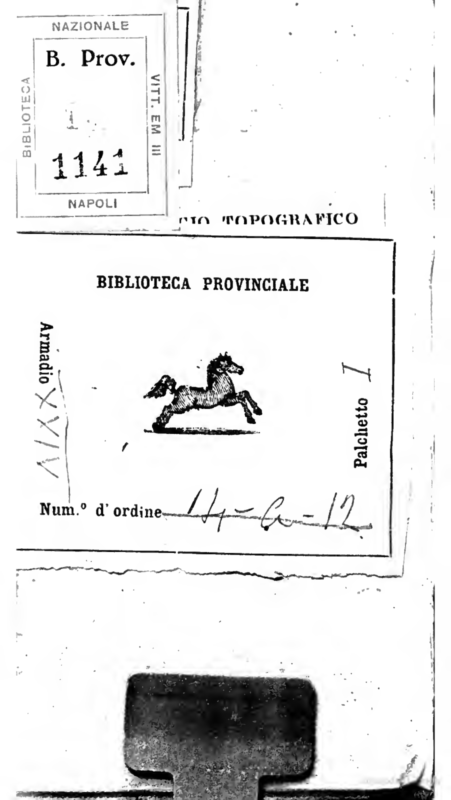
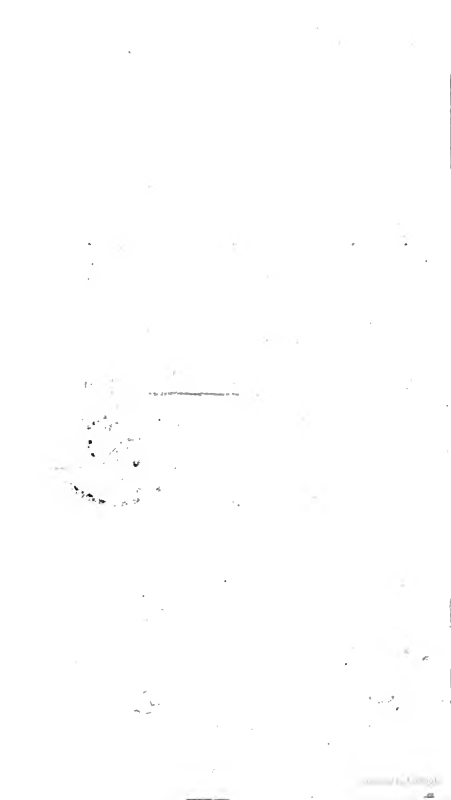



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM III
1141
NAPOLI
...TIO TOPOGRAFICO
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXVI
Palchetto I
Num.° d' ordine 14-G-12

HISTOIRE

MODERNE.

TOME DOUZIEME.



HISTOIRE
MODERNE
DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME DOUZIEME,

Contenant le premier volume de l'Hiſtoire des Américains.

Trois livres relié.



A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

DANS la précédente partie de cet Ouvrage, nous nous sommes écartés du plan que M. l'Abbé de Marcy avoit tracé : en le suivant, nous n'aurions pas assez fait connoître une Nation qui attire aujourd'hui les regards de toute l'Europe. Nous avons rassemblé tous les matériaux que nous avons pu trouver, & nous en avons formé un corps d'histoire de la Nation Russe. Nous croyons avoir jetté quelque lumière sur la fondation de cet Empire, sur ses accroissemens & son illustration. Nous avons retiré de notre travail tout le fruit que nous en attendions : le public l'a reçu avec accueil.

Ce que nous donnons à présent rentre dans le plan de M. l'Abbé de Marcy. On y trou-

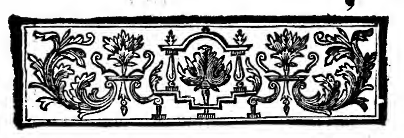
vera le tableau géographique des pays que nous parcourons; une idée des climats, des productions, des mœurs, des usages & des arts des peuples qui les habitoient avant que les Européens s'y fussent établis. Nous n'entrerons point dans le détail des guerres que ces derniers se sont réciproquement faites pour s'en emparer, ce seroit présenter au lecteur des récits peu instructifs & souvent ennuyeux. Nous lui en ferons connoître le résultat, en lui annonçant les différentes contrées que chaque peuple de l'Europe posséde dans ce vaste pays, & comment il s'en est emparé. Nous croyons ne pouvoir cependant nous dispenser de faire l'histoire de la conquête du Mexique & du Pérou; ces deux événemens sont trop intéressans, pour ne pas les présenter dans cet Ouvrage; mais nous

éviterons avec ſoin d'entrer dans tous ces détails minutieux qui ennuyent le Lecteur. L'envie que nous avons de ne pas multiplier les volumes, & de ne pas fatiguer le public, nous fera ſuivre les routes que nous croirons les plus courtes pour conduire l'Ouvrage à ſa fin. En évitant les longueurs, nous tâcherons, en même-tems, de ne pas donner un ouvrage ſec & décharné qui ne préſente à l'eſprit rien d'intéreſſant, & qui s'oublie preſqu'auſſi-tôt qu'il a été lu.

On vient d'annoncer une Hiſtoire d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique. On aſſure dans le *Proſpectus* de cet ouvrage que l'on n'imitera pas M. l'Abbé de Marcy, qui n'a donné dans ſon *Hiſtoire Moderne* qu'un abrégé de l'Hiſtoire générale des Voyages, ſans réflexions & ſans vues philoſophiques. L'Auteur pro-

met au public beaucoup de réflexions & de vues philosophiques : le public en jugera. Eſt-il bien ſûr que ce ſoit la meilleure façon d'écrire l'Hiſtoire ? Je crois que le devoir de l'Ecrivain ſe borne à chercher la vérité dans les faits, la correction, la clarté & la préciſion dans le ſtyle, & qu'il peut laiſſer les réflexions au Lecteur.

M. l'Abbé de Marcy empruntoit beaucoup de l'Hiſtoire générale des Voyages, il eſt vrai; nous l'avons imité toutes les fois que nous avons pu le faire. Nous ne ferons aucune difficulté d'y prendre encore les matériaux qui pourront nous être utiles. Les Hiſtoires, comme celle des Voyages, ſont des Mémoires dont il eſt permis de ſe ſervir. Nous ne l'avons pas fait pour l'Hiſtoire des Ruſſes, parce que nous n'y avons rien trouvé ſur cet objet.



HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

Motifs qui ont engagé à composer cette Histoire.



L'HISTOIRE MODERNE seroit imparfaite, si l'on n'y joignoit pas celle de l'Amérique. Quoique cet objet n'entre point dans le plan que M. l'Abbé de Marcy s'étoit proposé, nous croyons devoir le traiter, & nous espérons que le Public le recevra avec le même accueil que les autres, parce qu'il est au moins aussi intéressant.

Plan que l'on se propose de suivre.

Nous diviserons l'Amérique comme la nature même l'a divisée, en Septentrionale & Méridionale. C'est une langue de terre, qu'on appelle l'Isthme de Panama, qui

fait cette divifion. Nous ferons connoître, de la manière la plus concife qu'il nous fera poffible, comment ce pays a été découvert. Nous donnerons enfuite la defcription géographique & hiftorique de la partie Septentrionale, en commençant par le Nord; nous préfenterons une idée des mœurs, des ufages des peuples qui habitent les différentes contrées que nous parcourerons; nous parlerons des animaux, des plantes, &c. qu'on y trouve. Nous finirons par annoncer quelle eft la nation Européenne qui y eft établie, & comment elle s'en eft emparée. Nous donnerons enfuite une idée des différentes Isles de cette partie de l'Amérique, en commençant encore par le Nord, defcendant au Midi du côté de l'Orient, & remontant au Nord par l'Occident. Nous fuivrons le même plan à l'égard de la partie Méridionale.

Defcription générale de l'Amérique.

L'AMÉRIQUE eft appellée le *Nouveau Monde*, parce qu'elle n'a été découverte que dans les derniers fiécles, c'eft-à-dire, vers la fin du quinzième. Plufieurs Ecrivains prétendent cependant que les anciens en ont eu quelque connoiffance : mais ils n'en apportent aucune preuve folide.

L'Amérique eft renfermée dans un hémifphère qui eft oppofé au nôtre, & fes habitans font nos Antipodes. C'eft un vafte continent qui a près de cent dégrés de largeur; mais d'une façon fort inégale, & environ cent vingt de longueur. Sa longitude eft entre le deux cens cinquantième

dégré & le trois cens quarante-cinquième. Sa latitude Septentrionale s'étend jusqu'au-delà du soixante-cinquième dégré, & sa latitude méridionale jusqu'au cinquante-sixième. Elle est bornée au Nord par la mer & par un pays que l'on met au nombre des terres Arctiques, à l'Orient par la mer du Nord & par l'Océan Athlantique. Elle a au Midi le détroit de Magellan qui la sépare de plusieurs îles, dont la plus considérable est la terre de Feu. La mer du Sud ou Pacifique la borne à l'Occident. Les découvertes que les Russes ont faites depuis peu, prouvent que la pointe la plus orientale de la Tartarie est très-peu éloignée de l'Amérique Septentrionale, d'où l'on peut conjecturer que cette partie du monde a été peuplée par la Tartarie.

Ce vaste pays est situé sous trois Zones, la Torride & les deux Tempérées : la nature du climat est fort différente. L'air est très-chaud au milieu, très-froid aux deux extrêmités, & dans les autres parties aussi tempéré que celui de l'Europe.

Comment l'Amérique a été découverte.

Un préjugé presqu'aussi ancien que le monde persuadoit que la terre n'avoit qu'un hémisphère : l'imagination favorisoit ce préjugé. On croyoit qu'il étoit impossible d'habiter la partie opposée à la nôtre. La rondeur du Globe en faisoit d'ailleurs paroître le chemin impraticable : on se persuadoit que les hommes ayant la tête renversée, seroient emportés par leur propre poids dans l'immensité des cieux. Christophe Colomb paroît, brave les préjugés,

les erreurs, & découvre un autre hémisphère habité.

On prétend que sa famille étoit originaire de Plaisance, qu'elle étoit allée s'établir à Gênes, où nâquit Christophe. Il passa plusieurs années dans l'obscurité que donne ordinairement l'indigence. Il étudia avec beaucoup de soin l'Art de la Navigation : voulant joindre la pratique à la théorie, il saisit toutes les occasions qu'il put trouver de naviguer, & parcourut la Méditerranée. La lecture des voyages de Marco-Paolo, piqua sa curiosité naturelle, & lui fit naître les premières idées de l'entreprise qu'il exécuta par la suite.

Origine de Christophe Colomb.

Il se maria dans l'Isle de Porto-Santo ; & épousa Dona Philippa Munitz de Perestrello, fille du Gouverneur. Son mariage le força d'être sédentaire, mais ne lui ôta pas le désir qu'il avoit de faire de nouvelles découvertes. En voyageant il avoit remarqué certains vents qui souffloient pendant plusieurs jours également du côté du Couchant, & soupçonnoit qu'il y avoit des terres de ce côté. Une observation qu'on fit aux Açores, à Madere & aux Canaries excita de nouveau sa curiosité. On s'apperçut qu'après un grand vent d'Ouest, plusieurs morceaux de bois inconnu, même des cadavres qui ne paroissoient ni Européens ni Africains, abordoient aux côtes de ces îles. Ses soupçons se changerent en persuasion. Il résolut alors de découvrir les terres d'où ce bois & ces cadavres venoient. Pour une entreprise aussi hardie & aussi importante, il falloit des dépenses considérables, & la

Il forme le projet de découvrir de nouvelles Terres.

fortune de Colomb étoit toujours fort médiocre. Il se rendit à Gênes, communiqua son projet aux Magistrats, qui le traiterent avec mépris. Il repassa en Portugal, s'adressa à Jean II qui y régnoit alors. Le Roi l'écouta favorablement, lui demanda un Mémoire circonstancié de son projet, & lorsqu'il l'eut examiné, il fit partir un vaisseau, sous prétexte d'envoyer du renfort à la Colonie du Cap-Verd : mais il donna ordre au pilote de suivre la route marquée dans le Mémoire. Pendant ce tems il amusoit Colomb par des remises & des promesses. Cette surprise, indigne d'un Roi, ne réussit pas : ceux qui étoient chargés de l'exécution, n'osant s'engager dans des mers inconnues, retournerent au Cap, & annoncerent que le projet étoit chimérique. Colomb, indigné du procédé qu'on avoit tenu à son égard, résolut de quitter le Portugal : sa femme étant morte pendant ce tems, il sortit secretement de Lisbonne, se rendit à la Cour d'Espagne, présenta son projet à Ferdinand & à Isabelle. Avant de faire cette démarche, il avoit cependant envoyé son frere Barthélemi en Angleterre pour annoncer ses intentions à Henri VII, & lui demander les secours nécessaires pour les remplir : mais Barthélemi fut arrêté & dépouillé pendant le trajet par des Pirates : il arriva à Londres dans un état si déplorable, qu'il n'osa se présenter à la Cour. Il passa plusieurs années à faire & à vendre des cartes marines, pour subsister ; s'acquit de la réputation, & parvint à communiquer au Roi le projet de son frere. Henri VII sentit toute

la beauté de l'entreprise, & toute l'importance de la réussite : il lui promit tous les secours dont il auroit besoin.

Christophe, qui ignoroit le sort de Barthélemi, fit, comme nous l'avons dit, ses propositions à la Cour d'Espagne; mais on ne les accepta pas, sous divers prétextes : il resta cinq ans à solliciter auprès de cette Cour, sans pouvoir rien obtenir. Impatient enfin des délais, il se rendit à Seville, dans l'espérance d'engager le Duc de Médina-Sidonia à favoriser son entreprise; mais ce Prince ne l'écouta même pas. Colomb s'adressa alors au Duc de Médina-Celi, qu'il trouva tout disposé à accepter ses offres : mais il falloit que ce Duc demandât le consentement de la Cour, & il il ne put l'obtenir. Enfin, Christophe, rebuté par tous les obstacles qu'il trouvoit en Espagne, écrivit au Roi de France : mais ce Monarque étoit tout occupé des guerres d'Italie : il rejetta la proposition de Colomb. Celui-ci se disposoit à passer en Angleterre où étoit son frere, lorsqu'on l'avertit qu'Isabelle consentoit à lui donner audience. Cette Princesse y avoit été engagée par Louis de Saint-Angelo, son Confesseur, qui prêta une partie des sommes nécessaires.

Christophe retourna à la Cour d'Espagne, où il reçut un accueil si favorable, qu'il oublia tous les désagrémens qu'il avoit essuyés pendant huit ans. Il avoit eu la constance de persister tout ce tems dans ses sollicitations. On le nomma Amiral de l'Océan ; on lui accorda les priviléges, les prérogatives & tous les appointemens

attachés aux pavillons de Castille & de Léon. On lui permi en outre de disposer de tous les emplois dans les îles & continens qu'il pourroit découvrir : on lui accorda le droit de présenter des sujets pour chaque Gouvernement qu'on y établiroit; celui de choisir des Juges en Espagne pour les affaires de ces pays nouvellement découverts. On stipula en outre qu'il auroit la dixième partie de tout ce qui seroit acheté, échangé, établi, ou acquis dans les limites de son Amirauté, déduction faite des dépenses nécessaires pour les conquêtes, & qu'il auroit le huitième de tout ce qu'on chargeroit sur sa flotte, à condition de supporter le huitième de la dépense.

Chistophe Colomb se rendit alors à Palos où il avoit débarqué en arrivant de Portugal. Ce fut dans cet endroit qu'on décida de faire l'armement. Il eut beaucoup de peine à trouver des Matelots qui voulussent courir les risques de le suivre dans une mer inconnue. Enfin trois freres nommés Pinçons, riches négocians & habiles navigateurs, consentirent à risquer leur vie & une partie de leur fortune dans cet armement, qui étoit composé de trois petits vaisseaux. Colomb commandoit la Sainte-Marie; Alonzo Pinçon, la Pinta; Vincent-Yanez Pinçon, la Nina; François Martin Pinçon, le plus jeune des trois Pinçons, prit le gouvernail de la Pinta. L'équipage de ces vaisseaux consistoit en cent vingt hommes, tant mariniers que volontaires. Colomb prit des vivres pour un an, & mit à la voile le 3 Août 1492. Il alla d'abord à la Grande Canarie où il

Il met à la voile.

se ravitailla. Ayant été averti que trois caravelles Portugaises le cherchoient pour l'enlever, il remit à la voile le 6 Septembre & fit route vers le Sud-Ouest. Cet homme courageux voguoit avec une satisfaction complette ; son imagination lui présentoit d'avance la gloire qu'il alloit acquérir en attendant les bornes du monde, & en montrant à ses contemporains, des pays qui avoient été inconnus à l'antiquité. Sa joie se changea bientôt en tristesse & en crainte. Ceux qui l'accompagnoient, voyant qu'au bout de trois semaines ils ne rencontroient rien qui leur annonçât la terre, furent saisis de frayeur : ils se regarderent comme égarés au milieu d'une mer sans fonds & sans bornes, se mutinerent au point qu'ils parloient même de jetter Colomb à la mer. Son éloquence & sa fermeté naturelle le servirent dans cette occasion. Il leur dit d'un côté que le devoir demandoit qu'ils lui obéissent, leur représenta de l'autre qu'ayant des signes certains qu'ils approchoient de terre, leur crainte étoit sans fondement. En effet, ils avoient déja vu des oiseaux terrestres qui étoient venus s'arrêter sur leurs vaisseaux. Au commencement d'Octobre leur mutinerie recommença : ils la pousserent jusqu'à la fureur. Il ne put les appaiser, qu'en leur promettant qu'ils trouveroient terre dans trois jours au plus tard, & que ce tems écoulé sans rien rencontrer, ils retourneroient en Espagne. Ses espérances furent remplies. On trouva des marques si certaines qu'on approchoit de terre, qu'il ne fut plus possible d'en douter. Ces mar-

ques consistoient en cannes de sucre nouvellement coupées, en épines fraîches, en oiseaux de différentes espèces qui alloient & venoient. Enfin la nuit du onze au douze d'Octobre, il apperçut une lumière qui lui parut être celle d'un flambeau, fit venir un des gens de l'équipage & la lui montra. Sur les deux heures du matin, un matelot de la Pinta découvrit la terre à la distance de deux lieues: alors le vaisseau fit le signe dont on étoit convenu. Ce matelot prétendoit que la pension de trente écus d'or qui avoit été promise à celui qui découvriroit le premier la terre, lui appartenoit; mais elle fut accordée à Colomb, qui avoit découvert la lumière dont on a parlé.

L'Amiral, certain d'être tout près de la terre, ordonna à tous les vaisseaux de s'arrêter, & les équipages attendirent le jour avec la plus grande impatience; désirant de satisfaire leurs yeux par la vue d'une terre qu'ils avoient si long-tems désirée & cherchée. Le jour en paroissant offrit à leurs regards, une île d'environ quinze lieues de longueur, qui formoit une plaine très-agréables, couverte d'arbres verds, coupée de ruisseaux charmans, & habitée par un peuple nombreux. Les Insulaires accoururent en foule sur le rivage pour admirer les Espagnols & leurs vaisseaux, qui faisoient pour eux un prodige nouveau. L'Amiral fit approcher les vaisseaux du rivage, fit armer sa chaloupe, y déploya l'étendart royal, & descendit à terre avec les deux autres Capitaines, qui, comme lui, étoient descendus dans leur chaloupe. Si-

Il découvre l'Isle de San-Salvador & plusieurs autres.

tôt qu'ils furent à terre, ils se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu de la protection qu'il leur avoit accordée. L'Amiral donna à cette île le nom de *San-Salvador*, & en prit possession au nom de Sa Majesté Catholique. Il fit ensuite planter une Croix sur le rivage & y attacha les Armes de Castille.

Les Insulaires les regardoient avec le silence de l'admiration : les habits, la figure de ces étrangers, leurs vaisseaux; tout étoit pour eux un sujet d'étonnement; tout leur paroissoit merveilleux. On a su depuis qu'ils prenoient les vaisseaux pour des créatures animées. L'Amiral leur fit distribuer des bonnets rouges, des colliers de verre & d'autres effets de peu de valeur : mais ils les reçurent avec des transports qui annonçoient leur satisfaction. Lorsqu'il retourna à son vaisseau, plusieurs Insulaires se jetterent à la nage pour le suivre; d'autres se mirent dans des canots, & porterent aux Européens des perroquets, du coton filé, des javelots, pour les échanger contre des grains de verre, des sonnettes & d'autres objets de cette espèce. Ils avoient quelques plaques d'or pendues aux narines : ils firent connoître par signes qu'ils avoient trouvé ce métal du côté du Sud & du Sud-Ouest, où il y avoit d'autres îles habitées. Christophe Colomb résolu de faire voile du côté que lui indiquoient les Insulaires. Il voulut cependant connoître cette île avant de la quitter, la côtoya avec ses chaloupes, retourna à ses vaisseaux, fit embarquer sept des Insulaires de San-Salvador, & partit

pour faire de nouvelles découvertes.

Dès le lendemain il arriva à l'extrêmité d'une île qui peut avoir dix lieues de longueur, & la nomma *Sainte-Marie de la Conception*. Voyant que les habitans & les plantes ne différoient en rien de ce qu'il avoit vu à San-Salvador, il continua sa route du côté de l'Ouest ; & jetta l'ancre sur la côte d'une autre île d'environ vingt-huit lieues de longueur du Nord-Ouest au Sud-Ouest, lui donna le nom de *Fernandine*. N'y trouvant rien de remarquable, il remit à la voile, en rencontra une autre qui surpassoit les deux premières en bonté, beauté & étendue. Colomb y descendit pour en prendre possession, & la nomma *Isabella*. Voyant que les îles de cette contrée avoient beaucoup de rapport pour les productions & les mœurs des habitans, il remit à la voile afin de gagner un grand pays situé vers le Sud, & que tous les Insulaires vantoient sous le nom de *Cuba*. Il y arriva le 28 Octobre 1492.

Cette île parut effectivement préférable à toutes les autres. Elle est beaucoup plus étendue : les Espagnols furent charmés de la variété que ses plaines, ses vallons & & ses bois présentoient à la vue. Colomb y ayant trouvé un port commode, fit radouber son vaisseau, & envoya deux Espagnols visiter l'île. Ils lui rapporterent qu'il y avoit un assez grand nombre de villages, dont les habitans les avoient pris pour des hommes descendus du Ciel. Ils ajouterent qu'ils y avoient vu de l'or, que les Insulaires leurs avoient fait entendre qu'ils le tiroient d'un pays situé ver l'O-

rient, & qu'en le montrant ils prononçoient le mot de *Bohio*. Colomb s'imagina que ce mot étoit le nom d'un pays ;mais ces peuples s'en servoient pour désigner en général un pays où il y a beaucoup d'habitations. Quelques Insulaires proposerent de conduire les Espagnols à Bohio : l'Amiral reçut leur proposition avec joie, & se flatta qu'en faisant apprendre l'Espagnol à ces Insulaires, il en retireroit beaucoup d'utilité. On remarqua que les habitans de cette île mangeoient des araignées, des vers, &c. Colomb voulut partir pour chercher le pays de Bohio ; mais le vent contraire le força de relâcher à un port qu'il nomma le Port-au-Prince.

Martin-Alonzo Pinçon, profitant de l'avantage qu'avoit son vaisseau d'être le meilleur voilier, résolut de se rendre le premier à Bohio, & d'en enlever les richesses avant que Colomb y arrivât. Dans cette intention il partit la nuit & abandonna l'Amiral. Colomb voulut mettre en mer; mais la violence du vent l'empêcha de la tenir : il retourna à Cuba & relâcha dans un nouveau port, qu'il nomma Sainte-Catherine. Il y rencontra des habitans du pays qu'on lui avoit désigné par le mot de Bohio : ils lui apprirent que le véritable nom de cette contrée étoit Hayti, & que l'or se trouvoit dans le canton de Cibao. Il prit avec lui ceux qui venoient de l'instruire & se hâta de partir : il arriva en peu de tems & jetta l'ancre dans un port qu'il nomma Saint-Nicolas, en l'honneur du Saint dont ce jour étoit la fête. Ce fut là qu'il s'apperçut qu'un de ses veisseaux s'é-

toit séparé de la flotte. L'inquiétude où il étoit sur le sort de ce vaisseau l'empêcha de faire rafraîchir son équipage : il prit le Nord de l'île. Ayant remarqué que les côtes de cette île ressembloient, à beaucoup d'égards, aux côtes d'Espagne ; il la nomma *l'Isle Espagnole.*

Les habitans prirent la fuite à la vue des Espagnols, & la plupart de ceux qu'on avoit amenés de San-Salvador disparurent tout-à-coup. On attrapa à la fin une jeune femme qui avoit une plaque d'or pendue au nez : on lui fit présent de quelques sonnettes & de quelques miroirs, & on la renvoya avec trois Espagnols & trois habitans de San-Salvador, qui, entendant la langue du pays, parvinrent à calmer la crainte des nouveaux Insulaires. Ces derniers, d'après ce qu'on leur dit, se persuaderent que les Espagnols étoient des hommes descendus du Ciel : ils allerent les trouver, les aborderent avec respect, leur présenterent des vivres & les prierent de passer la nuit dans leur village. Les Espagnols crurent que leur devoir demandoit qu'ils allassent joindre l'Amiral : ils retournerent aux vaisseaux. Le lendemain le Cacique, ou chef de ce canton, vint sur le rivage avec une suite assez nombreuse pour faire des échanges. Pendant qu'il y étoit, on vit approcher un canot chargé de quarante Sauvages qui venoient d'une petite île des environs, appellée l'*Isle de la Tortue.* Le Cacique s'assit à terre avec toute sa suite, pour marquer à ceux qui étoient dans le canot, qu'ils ne devoient commettre aucune hostilité ; mais les Sauvages des-

cendirent à terre, malgré ce ſigne de paix. Alors le Cacique ſe releva, leur parla d'un air de colere, préſenta une pierre à un des Eſpagnols, pour qu'il la jettât à ceux qui venoient de débarquer, voulant leur faire connoître qu'il prendroit le parti des Eſpagnols contr'eux. Ceux-ci effrayés, ſe rembarquerent promptement & retournerent dans leur île.

Le 18 Décembre le Cacique revint voir les Eſpagnols avec une eſpèce de pompe : il étoit porté dans un palanquin & accompagné de deux cens hommes; mais il étoit tout nud comme ceux qui l'eſcortoient. Il monta ſur le bord de l'Amiral, entra dans ſa chambre lorſqu'il étoit à dîner. On le reçut avec tous les égards poſſibles : on lui préſenta du vin. Auſſi-tôt qu'il en eut goûté, il en envoya à ſes gens qui étoient demeurés ſur le port. Il préſenta à l'Amiral une ceinture aſſez bien travaillée, & deux pièces d'or aſſez minces. On lui donna en échange une courte-pointe, un chapelet de fin ambre, une paire de mules rouges & une bouteille d'eau de fleur d'orange. Ces préſens lui furent ſi agréables, qu'il fit entendre à Colomb que toute l'île lui étoit ſoumiſe.

Le 24 Colomb mit à la voile, alla à Punta-Sancta, & jetta l'ancre à une lieue de diſtance du rivage. Tout le monde de l'équipage étant fatigué, alla ſe repoſer, & on confia, contre les ordres que l'Amiral avoit donnés, le gouvernail à un jeune matelot. Vers le milieu de la nuit, un courant porta le vaiſſeau ſur la pointe d'un

Le vaiſſeau roc. Colomb, éveillé par les cris du jeune

matelot, fauta fur le pont, fit couper les mâts & décharger le vaiffeau ; mais l'eau entroit toujours en abondance ; les coutures s'ouvrirent, & le pont d'en-bas fut fubmergé. Colomb ne voyant plus d'efpoir de fauver fon vaiffeau, fit paffer l'équipage dans une des chaloupes. Dès que le jour parut, il s'approcha de terre, & fit avertir le Cacique du danger auquel les Efpagnols étoient expofés, & lui demanda du fecours. Le Cacique fe hâta d'envoyer fes gens dans leurs canots, & leur enjoignit d'obéir à l'Amiral comme à lui-même. Par le fecours de ces Sauvages, on parvint à tirer du vaiffeau tout ce qui étoit de quelque valeur, & on le dépofa dans des cabanes, qui furent fi bien gardées par des Sauvages même, qu'on ne perdit aucune efpèce de marchandife qui méritât quelque attention.

de Colomb fait naufrage.

Le lendemain le Cacique alla voir Colomb, & lui marqua de la manière la plus fenfible, la part qu'il prenoit à fon accident. Il lui fit même entendre qu'il étoit le maître de fa propre fortune, lui fit préfent de quelques mafques, dont les yeux, le nez & les oreilles étoient d'or. S'étant apperçu que les Efpagnols recherchoient ce métal avec avidité, il promit à l'Amiral de lui en envoyer une plus grande quantité, qui venoit du pays de Cibao. Pendant ce tems il arriva un canot rempli de Sauvages d'une autre île : ils apportoient des plaques d'or pour les échanger pour des fonnettes, qu'ils préferoient à toute autre chofe. Les matelots firent le même échange avec les habitans de l'île Efpagnole,

qui venoient de l'intérieur du pays, & donnoient de l'or pour des bagatelles.

La beauté, la fertilité de l'île, & la douceur de caractère de ceux qui l'habitoient, déterminerent Colomb à y établir une colonie d'Espagnols. Plusieurs d'entr'eux demanderent à y rester; & le Cacique consentit d'autant plus volontiers à leur établissement, qu'il les regarda comme des alliés très-utiles contre les Caraïbes, race de Cannibales, qui tuoient & dévoroient tous ceux de ses sujets qu'ils pouvoient attraper. Colomb, pour faire connoître au Cacique de quelle importance pouvoit lui être son amitié, fit pointer une pièce de canon contre le flanc du vaisseau qui avoit fait naufrage. Les Sauvages voyant ce bâtiment percé & renversé dans la mer par le boulet, crurent que les Espagnols possédoient le feu du Ciel, & implorerent leur protection.

Colomb établit une Colonie dans l'Ile Espagnole.

Colomb, feignant de céder aux instances du Cacique, fit bâtir un fort avec les débris du vaisseau, y mit des provisions, des munitions de guerre, des canons, & y laissa trente-six hommes, qu'il mit sous la protection du Roi & de son peuple. Lorsqu'il eut mis cette colonie en état de subsister pendant quelque tems, il résolut de retourner en Espagne, craignant qu'il n'arrivât quelque accident au vaisseau qui lui restoit, & qu'il ne se trouvât hors d'état d'informer leurs Majestés Catholiques des découvertes importantes qu'il avoit faites. Il fit les préparatifs pour son départ, & mit à la voile le 4 Janvier 1493. Comme le vent lui étoit contraire, il fit peu de

Il part pour retourner en Espagne.

chemin;

chemin, & rencontra le surlendemain la caravelle la Pinta, qui s'étoit séparée de lui, comme on l'a vu plus haut. Martin-Alonzo Pinçon, qui l'a commandoit, vint à bord ; & pour s'excuser de sa désertion, il dit qu'il avoit perdu l'Amiral pendant la nuit. Colomb ne lui laissa pas appercevoir son ressentiment, parce que la plupart de ceux qui étoient engagés dans cette expédition, étoient parens des Pinçons.

Martin Pinçon, en quittant Colomb, avoit fait quatre lieues, & s'étoit arrêté à l'embouchure d'une rivière située à l'Est de la Nativité. Il y étoit resté seize jours, pendant lesquels il avoit fait des échanges avec les habitans, qui lui avoient donné beaucoup d'or; mais il n'en dit rien à l'Amiral.

Le Dimanche 13 Janvier 1493, Colomb, étant proche *du cap Enamorando*, envoya sa chaloupe à terre: on y trouva des Sauvages armés d'arcs & des flêches, & dans une contenance assez farouche. L'Interprête de San-Salvador les amena cependant à une espèce de conférence. Un d'eux se hazarda même d'entrer dans le vaisseau de l'Amiral : sa peau étoit toute noircie avec du charbon ; il avoit le son de la voix d'une dureté extrême. Les Espagnols le prirent pour un de ces Cannibales Caraïbes dont on leur avoit parlé; mais l'Amiral s'étant informé de quel côté étoient les Caraïbes, il fit connoître avec le doigt qu'ils habitoient une île plus loin à l'est. Il fit encore entendre qu'il y avoit une autre île dans ces cantons qui n'étoit habitée que par des femmes, lesquelles avoient

commerce avec les Caraïbes pendant un certain tems de l'année. Il ajouta que les Caraïbes emportoient avec eux tous les enfans mâles, & ne laissoient dans l'île que les femelles. On lui donna des vivres & plusieurs de ces bagatelles qui avoient paru faire plaisir aux autres Sauvages, & on le remit sur le rivage, afin qu'il engageât ses compatriotes à apporter de l'or & à faire des échanges: mais ceux-ci, loin de vouloir suivre son conseil, le traiterent avec mépris, & avancerent sur sept Espagnols qui étoient à terre, en jettant des regards furieux & poussant des cris épouvantables. Les Espagnols marcherent au-devant d'eux; un Sauvage reçut un coup de sabre sur les parties charnues du derrière, un autre reçut une fléche dans la poitrine, ce qui jetta l'épouvante parmi les autres au point qu'ils prirent tous la fuite, abandonnerent leurs armes pour courir plus vîte. Leurs arcs étoient d'if & de la grandeur de ceux dont on se servoit autrefois en France & en Angleterre: les fléches étoient faites de petites branches d'arbres assez minces & fort dures. Elles pouvoient avoir trois pieds de longueur, & étoient armées d'os de poissons trempés dans des liqueurs empoisonnées. L'Amiral donna à ce golfe, que les Sauvages appelloient *Samana*, le nom de *Golfe des fléches*.

Enfin Colomb quitta l'Amérique le 16 Janvier 1493, pour retourner en Espagne. Il essuya pendant le trajet, une tempête si furieuse, qu'il crut périr. Pour ne pas perdre toute espérance de faire connoître ses

découvertes, il écrivit en abrégé le journal de son voyage sur deux feuilles de parchemin; les enveloppa de toile cirée, les cacheta & les mit dans des barils séparés, qu'il fit jerter à la mer, après en avoir bien tamponné les bondons. Il espéroit qu'un jour quelque vaisseau Européen pourroit les rencontrer. Pendant la tempête, la Pinta, que commandoit Martin Pinçon, fut poussée vers le Nord, & perdit bientôt de vue l'Amiral, qui naviguoit au nornd-est.

Le 18 Février Colomb arriva à Sainte-Marie, l'une des Açores, où il jetta l'ancre. Les habitans de cette île vinrent à bord avec des provisions fraîches, & firent à l'Amiral beaucoup de complimens de la part du Gouverneur. On vouloit l'engager à descendre dans l'île, afin de s'emparer de sa personne, selon les ordres qu'on avoit reçus du Roi de Portugal, à qui appartenoit l'île : mais Colomb s'apperçut du piége qu'on lui tendoit ; il mit à la voile, arriva sur les côtes de Portugal le 4 Mars. Se trouvant encore battu de la tempête, il entra dans le Tage, & envoya un exprès à leurs Majestés Catholiques, pour leur faire savoir son arrivée, & un autre au Roi de Portugal, pour lui demander la permission d'ancrer devant Lisbonne, parce qu'il ne se croyoit pas en sûreté dans la position où il étoit. Don Jean II régnoit alors en Portugal : c'étoit le même Monarque auquel Colomb avoit offert ses services. Il ordonna à ses Officiers de fournir gratis à l'Amiral tous les secours dont il auroit besoin. En même tems il

écrivit à Colomb pour le féliciter sur son heureux retour, & pour l'engager à se rendre auprès de lui avant de partir pour l'Espagne. Colomb se rendit en conséquence à Valparaiso, où sa Majesté Portugaise faisoit alors sa résidence. Dom Jean le reçut avec beaucoup d'accueil, & lui donna toutes les marques possibles de distinction, lui fit raconter toutes les particularités de son voyage, & lui dit que les découvertes qu'il avoit faites appartenoient à la Couronne de Portugal, puisqu'il avoit étoit à son service. Colomb répondit avec tout le respect qui étoit dû au Monarque, & refusa toutes les propositions qu'il lui fit pour l'engager à rentrer à son service. Il mit à la voile le 13 Mars, & arriva le 15 à Palos, d'où il étoit parti sept mois & douze jours auparavant pour faire ses découvertes.

Au bruit de son arrivée, le peuple accourut en foule sur le port: on sonna toutes les cloches de la ville, les boutiques furent fermées. On croyoit ne pouvoir rendre assez d'honneurs à un homme qui venoit de découvrir un monde nouveau. Pendant ce tems Martin Pinçon arriva en Galice, & envoya demander au Roi & à la Reine d'Espagne, la permission d'aller leur faire le détail des succès qu'on avoit eus. Leurs Majestés, indignées de son procédé à l'égard de Colomb, lui défendirent de paroître à la Cour sans l'Amiral sous les ordres duquel il avoit été. Ce refus fit une telle impression sur Pinçon, qu'il en mourut peu de jours après. Tel est ordinairement le sort des envieux.

Colomb partit pour Barcelonne, où étoient alors leurs Majestés. Il trouva sur sa route des gens de tous les états qui étoient venus pour le voir, aussi-bien que les Indiens qu'il avoit amenés avec lui. Enfin il arriva à Barcelonne vers le milieu d'Avril: le Roi & la Reine le reçurent avec toutes les marques possibles de distinction. Leurs Majestés se décorerent de tous les ornemens de la Royauté, lui donnerent une audience publique. Elles se leverent sitôt qu'il parut, l'obligerent de s'asseoir en leur présence, le traiterent comme un Grand de la première classe qui venoit de leur rendre les plus importans services. Le Roi ne paroissoit jamais en public que Colomb ne fût à côté de lui. On lui accorda, aussi-bien qu'à toute sa famille, le titre de *Don*. Il eut la permission de mettre dans ses armes, au premier de Castille, au second de Léon, au troisième une mer d'azur semée d'îles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de terre ferme, des grains d'or répandus par-tout, les terres & les îles couvertes d'arbres verds; au quatrième d'azur, à quatre ancres d'or: au-dessous les armes des anciens Colombs de Plaisance, & pour cimier un globe surmonté d'une Croix, avec cette dévise:

Honneurs qu'il reçoit à la Cour.

Por Castilla, y por Léon,
Nuevo Mundo hallò Colomb.

C'est-à-dire: *Colomb a trouvé un nouveau monde pour la Castille & pour Léon.*

Comme on étoit alors persuadé que le Pape avoit droit de disposer des pays qui

n'appartenoient à aucun Prince Chrétien ; on envoya annoncer à Alexandre VI, les découvertes que Colomb avoit faites, & l'on obtint de lui la propriété de ces terres pour la Couronne d'Espagne. Les Portugais prétendirent avoir droit à ces nouvelle découvertes : le Pape, pour accorder les deux Puissances, ordonna qu'on traçât sur leglobe, d'un pôle à l'autre, une ligne qui passeroit à trente-six dégrés à l'occident de Lisbonne. Cette ligne, qui fut nommée *la ligne de Marcation*, devoit borner les conquêtes des Portugais & des Espagnols. Au Couchant de cette ligne devoient être celles des Espagnols, & celles des Portugais devoient se trouver à l'Orient. Les deux Nations trouverent dans la suite que cette ligne, tracée sur un globe peu exact, devenoit sujette à des inconvéniens qu'on n'avoit pas prévus, & y firent différens changemens, qui furent appellés *la ligne de Démarcation*.

La Cour d'Espagne, voulant profiter des découvertes de Colomb, & y en joindre d'autres, lui donna de nouvelles Patentes, qui confirmoient & augmentoient ses priviléges. On équipa dix-sept vaisseaux de différentes grandeurs ; on engagea un grand nombre d'Artisans & de Laboureurs pour les Indes occidentales. L'envie d'amasser des richesses, & le succès de la premiere entreprise, engagerent un si grand nombre de personnes à se présenter pour ce second voyage, qu'on fut obligé d'en renvoyer une grande partie. Colomb se contenta de quinze cens hommes. Il fit mettre sur les vaisseaux des chevaux, des ânes,

& d'autres animaux de différentes espèces, qui se multiplierent par la suite.

Lorsque Colomb eut tout préparé, il partit le 25 Septembre 1493 de Cadix, où il avoit équipé sa flotte. Le 3 Novembre il découvrit une île, qu'il nomma *Saint Dominique*, parce que c'étoit un Dimanche: peu après on en découvrit plusieurs autres. Ne trouvant pas d'endroit commode pour jetter l'ancre à la Dominique, il la fit jetter près d'une autre île, qu'il nomma *Marie-Galante*, du nom de son vaisseau. Il y descendit & en prit possession au nom du Roi & de la Reine d'Espagne. Le 4 il découvrit une grande île, qu'il nomma *Sainte-Marie de la Guadeloupe*. Il y fit descendre plusieurs de ses gens qui lui amenerent deux jeunes Indiens, lesquels lui firent entendre qu'ils étoient d'une autre île, & qu'ils avoient été faits prisonniers par ceux de la Guadeloupe. Il ordonna à ceux qui étoient descendus de visiter l'île: ils la trouverent très-fertile & remplie de gibier. Il fit ensuite voile vers le Nord-Ouest pour cherchercher l'île Espagnole. Il en rencontra plusieurs sur sa route auxquelles il donna des noms différens. Le 14 Novembre il retrouva l'Espagnole: mais la Colonie qu'il y avoit laissée étoit totalement détruite. Plusieurs Espagnols étoient morts, d'autres avoient été tués par les Indiens, avec lesquels ils étoient entrés en dispute; leurs maisons étoient renversées & brûlées. Ce Cacique avec lequel il avoit lié amitié dans son premier voyage, avoit fait tous ses efforts pour défendre la Colonie, & avoit armé ses gens en sa faveur:

Colomb part une seconde fois.

Il trouve sa Colonie détruite.

mais il avoit été battu & bleſſé dangereuſement. Colomb alla lui rendre viſite & apprit de lui tous ces détails.

L'Amiral prit du dégoût pour ce lieu, le trouvant dans un état différent de ce qu'il attendoit, mit à la voile, s'avança du côté de l'Eſt, & jetta l'ancre devant une ville Indienne, où il réſolut d'établir une Colonie. Pour cet effet, il bâtit une ville, à laquelle il donna le nom d'Iſabelle que portoit la Reine. Il envoya enſuite Alonzo d'Ojeda avec cinquante ſoldats, pour chercher les mines d'or. Il les trouva, & ſur ſon rapport Colomb s'y rendit lui-même & en prit poſſeſſion au nom du Roi & de la Reine d'Eſpagne, y fit conſtruire le Fort Saint-Thomas, au mois de Mars 1494, y mit une garniſon de cinquante-ſix hommes, & leur laiſſa des armes pour ſe défendre. Après avoir réglé tout ce qui étoit néceſſaire pour ce nouvel établiſſement, il retourna à Iſabelle, & en partit le 26 Avril pour faire de nouvelles découvertes. Le 5 Mai il découvrit l'île de la Jamaïque, y jetta l'ancre, radouba ſon vaiſſeau & continua ſa route. Il parcourut ces parages pendant l'eſpace de cinq mois, découvrit une multitude d'îles; mais il eſſuya tant de fatigues, qu'il tomba dangereuſement malade, & fut obligé de retourner à Iſabelle. Il eut la ſatisfaction d'y trouver ſon frere Barthélemi, qu'il n'avoit pas vu depuis treize ans.

Il en établit une autre.

Il trouve des mines d'or.

Il découvre la Jamaïque.

Barthélemi, fatigué des délais que le Roi d'Angleterre mettoit à effectuer ſes promeſſes, ſe rendit à la Cour de France, où Charles VIII lui apprit le ſuccès de ſon

Son frere Barthélemi le joint à Iſabelle.

frere Colomb, & lui fit donner une somme considérable. Avec ce secours Barthélemi se hâta d'aller en Espagne pour joindre son frere; mais celui-ci étoit parti pour son second voyage. Le Roi & la Reine conferent à Barthélemi le commandement de trois vaisseaux, qui étoient destinés à conduire des provisions à la nouvelle Colonie que Christophe avoit établie. A la satisfaction que goûtoit celui-ci de revoir son frere, se joignoit celle de recevoir du secours dans un tems où il en avoit le plus grand besoin: la famine commençoit à se faire sentir dans la Colonie. Sa joie fut cependant troublée par la mauvaise conduite de Pierre Margaritte qui avoit révolté les Indiens. L'Amiral, en partant pour faire de nouvelles découvertes, avoit laissé à cet Officier trois cens hommes de pied & quatorze cavaliers, avec ordre de conquérir toute l'île. Margaritte commença par vouloir usurper un pouvoir absolu dans la Colonie, traita avec mépis le Conseil que Christophe avoit établi, laissa les soldats sans discipline. Ceux-ci se disperserent dans l'île, enleverent les femmes des Indiens, pillerent leurs maisons, & les irriterent au point qu'ils les virent tous s'armer contr'eux. Un de leurs Caciques attaqua plusieurs partis Espagnols, en tua dix, mit le feu à une maison où il y en avoit onze. Presque toute la Colonie auroit été détruite, si l'Amiral ne fût arrivé à tems pour la soutenir. Margaritte, voyant l'Amiral justement irrité contre lui, eut peur de ressentir les effets de sa colere: il profita de l'occasion qui se

présentoit, s'embarqua dans un des vaisseaux qu'avoit amenés Barthélemi & qui avoient ordre de retourner en Espagne. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour, il fit l'impossible pour faire perdre à l'Amiral la confiance du Roi & de la Reine.

L'Amiral, instruit qu'un des plus puissans Caciques de l'île, nommé Caonabo, assembloit toutes ses forces pour exterminer les Espagnols, ou les chasser de ses Etats, résolut d'employer la ruse pour enlever ce redoutable ennemi. Il chargea de cette entreprise Ojeda, qui le lui fit présenter pieds & mains liés. Le fier Caonabo regarda l'Amiral avec mépris & marqua de la considération pour Ojeda. Lorsque Colomb lui demanda la raison de ce procédé, il lui répondit: » C'est parce que ton Of» ficier a plus de cœur que toi: il est venu » m'attaquer dans ma maison & tu n'as osé » le faire. « Un homme si fier parut dangereux: Colomb prit le parti de l'embarquer sur un navire qui partoit pour l'Espagne: mais le vaisseau fut englouti dans les flots, & tout l'équipage périt avec l'infortuné Caonabo. Les parens & les amis de ce Cacique résolurent de le venger. Colomb ayant appris que les Indiens s'étoient assemblés au nombre de cent mille, avoient pris les armes pour l'attaquer & pour détruire sa Colonie, songea à les prévenir. Il marcha au-devant d'eux à la tête de vingt cavaliers, de deux cens hommes de pied, & avec vingt dogues, les rencontra le 26 Mars 1495, dans une plaine, les attaqua avec tant d'impétuosité, qu'il les mit aussi-tôt en fuite. Il fit un grand

Christophe Colomb bat cent mille Sauvages avec deux cens hommes.

nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva un autre Cacique du canton. L'Amiral l'envoya en Espagne afin que leurs Majestés décidassent de son sort.

Les habitans de cette Isle furent tellement intimidés par cette défaite & par la prise de leurs Caciques, qu'ils se soumirent tous en très-peu de tems. Il leur imposa un tribut : chaque homme au-dessus de quatorze ans fut condamné à payer au Roi & à la Reine une certaine quantité de poudre d'or tous les trois mois, & les autres à fournir vingt-cinq livres de coton dans le même espace de tems.

Colomb, voyant qu'il avoit imprimé assez de terreur aux Indiens pour que la Colonie fût en sûreté, résolut de retourner en Espagne. Ses préparatifs étant faits, il mit à la voile le 11 Mars 1496. Il arriva en Espagne vers la fin de Mai de la même année. Margaritte avoit fait, comme on vient de le voir, l'impossible pour y rendre Colomb suspect : mais le Roi & la Reine firent à ce dernier l'accueil le plus favorable. Il leur présenta différentes productions des Indes Occidentales, & une grande quantité de poudre & de grains d'or. Connoissant les besoins que sa Colonie avoit, il demanda, avec instance, qu'on lui envoyât du secours le plus promptement possible, & ne put l'obtenir qu'au bout de dix mois. Ce grand homme, peu instruit des intrigues de Cour, négligea de solliciter les Ministres : il croyoit que ses talens & ses services étoient des protecteurs assez puissans pour lui auprès du Roi & de la Reine ; mais il éprouva

Il retourne en Espagne.

que le mérite ne suffit pas toujours pour arriver à la faveur des Monarques. Ses ennemis profiterent de son defaut de politique & indisposerent contre lui Don Juan-Rodrigue de Fonséca, depuis Archevêque de Burgos, chargé alors du soin des armemens. Ce Ministre sut par la suite lui ôter la confiance de leurs Majestés, & lui causa des malheurs auxquels il ne devoit nullement s'attendre.

Le premier sujet de mécontentement qu'il causa à l'Amiral, fut d'apporter de continuels obstacles à l'armément qu'il vouloit faire pour une troisième expédition aux Indes Occidentales. La constance de Colomb, les sollicitations de tous ceux qui cherchoient le bien de la nation, triompherent enfin de la haine du Ministre, l'Amiral partit le 30 Mai 1498 avec six vaisseaux chargés de tout ce qu'il crut nécessaire pour le bien de sa Colonie, & forma la résolution de découvrir le continent. Le premier Août il aborda à une Isle à laquelle il donna le nom de la Trinité, à cause de trois hautes montagnes qu'il y remarqua. Il en fit le tour, découvrit le continent, qu'il prit d'abord pour une Isle: mais il fut désabusé par la suite. Le 22 Août il arriva à l'Isle Espagnole, entra dans un port où son frere avoit bâti une nouvelle Ville, à laquelle il avoit donné le nom de Saint-Domingue en mémoire de leur peré, qui s'appelloit Dominique. Colomb espéroit y trouver le repos dont il avoit besoin : mais il fut trompé : la plus grande partie de ceux qui composoient la Colonie étoient morts;

Il part une troisième fois pour les Indes Occidentales; découvre le Continent.

les trois quarts de ceux qui restoient avoient gagné des maladies vénériennes; la division régnoit dans tous les esprits. François Roldan Ximenès, Alcade Major, ou Grand Sénéchal de la Colonie, avoit voulu profiter de l'absence de l'Amiral pour usurper un pouvoir absolu dans l'Isle. Il etoit parvenu à indisposer une partie des Espagnols contre les Colombs, attribuant à la tirannie de ceux-ci tous les maux qu'on avoit endurés. Il avoit mis dans ses intérêts plusieurs Caciques de l'Isle, en leur promettant de les affranchir du tribut qu'on les obligeoit de payer aux Espagnols. Il avoit pillé la Colonie avec ses partisans, & s'étoit établi dans la Province de Xaragua. L'Amiral, sentant combien il seroit dangereux d'employer la force pour faire rentrer les rebelles dans le devoir, eut recours à la douceur, & rétablit la paix. Mais il s'élevoit à la Cour d'Espagne un orage terrible contre lui. Les mécontens y avoient fait passer quelques-uns de leurs partisans, qui y firent un tableau si affreux des prétendues cruautés de l'Amiral & de son avarice, que leurs Majestés envoyerent à la nouvelle Colonie François Bovadilla, en qualité d'Inspecteur général, avec ordre d'examiner la conduite de l'Amiral, & de l'envoyer en Espagne, s'il le trouvoit coupable. Cet Inspecteur arriva à Saint-Domingue vers la fin du mois d'Août 1500, dans le tems même que Colomb étoit à la Conception pour rétablir les affaires de la Colonie. Bovadilla ne trouvant à Saint Domingue personne qui pût

Plusieurs Espagnols se révoltent contre Colomb.

Leurs Majestés envoyent un Commissaire en Amérique pour examiner & juger les rebelles.

lui résister, commença par s'emparer de la maison de l'Amiral, & de tout ce qu'il y trouva. Il manda ensuite à Colomb de le venir trouver sans aucun délai; &, pour preuve de son autorité, il lui envoya une lettre que le Roi & la Reine adressoient à Colomb. Elle étoit conçue en ces termes:

A Don Christophe Colomb,
notre Amiral d'Océan.

» NOUS avons ordonné à François de
» Bovadilla, porteur de la présente, de
» vous communiquer nos intentions. Nous
» désirons que vous lui cédiez tout crédit
» & toute autorité. Donné à Madrid le
» 21 Mai 1499.

Par le commandement de leurs Majestés.
MIC. PEREZ DE ALAMAZAN.

MOI LE ROI.
MOI LA REINE.

Lorsque Colomb eut reçu cette lettre, il se rendit à Saint-Domingue.

Colomb est arrêté & condamné à mort.

Bovadilla le fit arrêter avec ses deux freres, & ordonna qu'on les chargeât de chaînes. Il instruisit leur procès, prit les dépositions de tous les mécontens, &, sans entendre les Colombs, il prononça un arrêt de mort contr'eux. N'osant cependant prendre sur lui de faire exécuter des hommes d'une pareille importance, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'espérance que l'on confirmeroit son arrêt.

Herrera liv. 4. Chap. 10.

Lorsqu'on alla les prendre pour les conduire au vaisseau qui étoit destiné à les

transporter en Espagne, Christophe crut qu'on alloit les mener au supplice. Il dit à celui qui étoit chargé de cette commission: « Où nous conduisez-vous? En Es» pagne, mon Seigneur, répondit le Ca» pitaine. Est-il bien vrai, reprit l'Ami» ral? Par votre vie, repartit l'autre, j'ai » ordre de vous faire embarquer pour l'Es» pagne. » Ces assurances calmerent les inquiétudes de Cristophe. Bovadilla, pour ne rien laisser manquer à l'humiliation de Colomb, accorda un pardon général à tous ceux qui s'étoient révoltés, & donna les premières dignités aux chefs des rebelles. Il chargea ensuite le Commandant du vaisseau de conduire l'Amiral & ses freres à Cadix, & de les livrer à Don Jouan de Fonséca, leur ennemi juré. Le Commandant du vaisseau, touché de la situation où se trouvoit un vieillard aussi respectable que Christophe Colomb, lui proposa d'ôter ses fers; mais l'Amiral protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine, & ajouta qu'il les conserveroit toute sa vie, comme une marque de la récompense qu'il avoit obtenue pour ses services. Il les garda toujours depuis dans sa chambre, comme un témoignage de l'ingratitude qu'on avoit eue pour un homme qui avoit illustré la Couronne d'Espagne, son siécle même: il ordonna qu'on les mît dans son tombeau à côté de son cadavre. Il arriva le 25 Novembre 1500 à Cadix: on voulut encore les lui ôter, mais il s'y opposa avec la même opiniâtreté. Un Pilote, nommé André Martin, touché de la triste situation

Colomb conduit en Espagne, ayant les fers aux pieds & aux mains.

où il voyoit ce réfpectable vieillard, fortit fecrétement du vaiffeau & fe hâta de porter les lettres de Colomb à la Cour. Le Roi & la Reine n'apprirent qu'avec indignation qu'on avoit exercé contre Colomb des violences qui les deshonoroient eux-mêmes. Ils envoyerent ordre de le délivrer promptement avec fes deux freres, & de leur compter mille écus pour qu'ils fe rendiffent à Grenade, où la Cour étoit alors. Leurs Majeftés les reçurent avec bonté, leur firent connoître le mécontentement qu'elles reffentoient des mauvais traitemens qu'on leur avoit fait effuyer.

Réparations qu'il reçut à la Cour.

§. I.

Voyage d'Ojeda & d'Améric Vefpuce.

L'ENVIE n'avoit pas encore épuifé tous fes traits contre ce grand homme; il lui en reftoit pour attaquer fa gloire, & pour lui faire perdre l'honneur immortel de donner fon nom au nouveau monde. Ce Jouan-Rodrigue de Fonféca, cet Archevêque dont nous avons parlé, étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux établiffemens : c'étoit le Miniftre des Indes : mais fon ame étoit trop petite pour remplir toute l'étendue de cette dignité. Il ne voyoit le bien de l'Etat qu'au travers de fes paffions, & l'intérêt public étoit toujours facrifié à fes vues particulières. Il haïffoit Colomb, parce qu'il ne trouvoit pas dans Colomb cette baffe flatterie dont les Miniftres vulgaires font fi avides. Il accorda fa confiance à Alfonfe d'Ojeda, qui avoit été obligé de quitter les

Indes Occidentales à cause des mécontentemens qu'il avoit occasionnés à Colomb, & qu'il savoit être ennemi déclaré de l'Amiral. Il inspira à cet aventurier le projet de partager avec les Colombs la gloire des découvertes, & lui accorda la permission d'armer. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent & tout ce qui s'offriroit à ses recherches, à condition seulement qu'il n'entreroit point sur les terres du Portugal, & sur celles qui avoient été découvertes au nom de l'Espagne jusqu'en 1495. Cette permission violoit formellement les conventions faites avec l'Amiral. Leurs Majestés Catholiques ne la signerent pas : peut-être n'en eurent-elles point de connoissance.

Améric Vespuce passe aux Indes Occidentales avec Ojeda.

Ojeda eut bientôt rassemblé un nombre d'Espagnols & d'étrangers assez considérable pour former un armement. Il trouva dans Séville des fonds pour armer quatre vaisseaux. Parmi le grand nombre de personnes qui s'embarquerent sur ces vaisseaux se trouva Améric Vespuce. La flotte mit à la voile le 20 Mai 1499. Après vingt-sept jours de navigation l'équipage aborda au Continent, & le Nouveau Monde prit par la suite le nom d'Améric Vespuce qui montoit un des vaisseaux. Il est incontestable que la gloire de cette découverte étoit justement dûe à Christophe Colomb. C'étoit lui qui avoit eu le premier la hardiesse de la tenter, & le bonheur de la faire ; mais il est trop tard pour lui rendre la justice qui lui est dûe : Améric Vespuce jouit d'une trop longue possession.

Ojeda reçut toutes sortes de rafraîchis-

ſemens des habitans du pays, qui lui demanderent pour toute reconnoiſſance de les venger de quelques Inſulaires peu éloignés. Ces Inſulaires étoient des Caraïbes qui leur faiſoient une guerre cruelle, & qui mangeoient tous les captifs qu'ils pouvoient faire. Ojeda fit voile vers l'Iſle de ces barbares. Il les trouva ſur la défenſive : mais le feu de ſon artillerie & de ſa mouſqueterie lui donna un tel avantage ſur eux, qu'il en tua une très-grande quantité & mit le reſte en fuite. Après cette expédition, il paſſa à l'Iſle Eſpagnole, où l'Amiral étoit encore. Roldan, qui s'étoit racommodé avec le dernier, força Ojeda de lever l'ancre & de repaſſer en Eſpagne. Ce dernier employa le ſecours de la calomnie pour augmenter le mécontentement qu'on avoit conçu à la Cour contre Colomb.

§. II.

Voyage d'Alfonſe Nino.

OJEDA & Améric Veſpuce ne furent pas les ſeuls Aventuriers qui voulurent ravir à Colomb la gloire des découvertes. Pedro-Alfonſe Nino, qui avoit accompagné l'Amiral à la découverte du Continent, s'aſſocia avec deux Marchands de Séville, nommés Chriſtophe & Louis Guerre, obtint auſſi la permiſſion de découvrir de nouvelles terres. Le haſard le conduiſit ſur les côtes de Paria, qui eſt le Continent : plus heureux ou plus adroit qu'Ojeda, il y trouva une quantité prodigieuſe de perles & d'or. Après avoir parcouru différentes contrées, il retourna

Autres Aventuriers qui entreprennent des découvertes.

en Eſpagne, & y arriva avant Ojeda & Veſpuce.

§. III.

Voyage d'Yanez Pinçon.

VINCENT-YANEZ PINÇON, un des premiers compagnons de Colomb, voulut auſſi avoir part à la gloire des découvertes. Il arma quatre vaiſſeaux, partit de Palos au mois de Décembre 1499, paſſa la ligne équinoxiale, arriva au Bréſil, en prit poſſeſſion au nom de leur Majeſtés de Caſtille & de Léon : mais il ne put pénétrer dans le pays, parce que les Indiens s'oppoſerent à ſon paſſage, & lui tuerent une aſſez grande quantité de monde. Il ſe contenta de ranger la côte, en parcourut ſix cens lieues, & repartit pour l'Eſpagne, où il arriva au mois de Septembre 1500.

§. IV.

Voyage de Diego de Lopez.

DIEGO DE LOPEZ, Négociant de Palos, équipa deux vaiſſeaux, partit vers la fin de 1499, pénétra juſqu'au Cap Saint-Auguſtin, alla du côté du fleuve Maragnon : mais l'effroi qu'Yanez avoit jetté dans cette contrée, arma tous les habitans, & les tentatives qu'il fit pour pénétrer dans les terres lui couterent pluſieurs hommes. Les obſtacles qui ſe multiplioient lui firent prendre le parti de retourner en Eſpagne. Son voyage ne lui procura que la ſatisfaction d'avoir vu le nouveau monde.

§. V.

Voyage d'Avarez de Cabral.

Le hasard fait découvrir le Bréfil aux Portugais.

UNE flotte Portugaife de treize vaiffeaux, que le Roi Don Manuel envoyoit aux Indes orientales, avoit pris le large pour éviter la côte de Guinée, & tiroit droit au Sud, dans l'intention de doubler plus facilement le Cap de Bonne-Efpérance, arriva le 24 Avril 1500 à la côte d'une terre inconnue, après un mois de navigation en haute mer. Suivant le calcul des Pilotes, cette terre étoit éloignée d'environ quatre cens cinquante lieues de la côte de Guinée, & vers les dix dégrés de latitude auftrale. Alvarez la prit d'abord pour une ifle : mais, après avoir fuivi les côtes pendant quelque tems, il s'apperçut que c'étoit un continent, y fit defcendre quelques-uns de fes gens. Les Indiens, à l'approche des Portugais, fe retirerent fur une montagne, d'où ils paroiffoient les obferver avec un étonnement mêlé de crainte. Les Portugais en attrapperent deux, les amenerent à bord. Alvarez les fit habiller, & les remit à terre. Bientôt il en vit arriver un grand nombre, qui donnerent les plus grandes marques de joie. Alvarez fit promptement partir un vaiffeau, pour annoncer cette heureufe nouvelle à Lisbonne. Il prit poffeffion de ce pays au nom du Roi fon maître, laiffa au rivage deux bannis qu'il avoit à bord, afin qu'ils appriffent la langue du pays, & qu'ils fe familiarifaffent avec leurs ufages. Il remit enfuite à la voile pour

Rélation du voyage d'Alvarez Cabral.

aller aux Indes orientales, exécuter des ordres importans qu'il avoit reçus de sa Cour.

§. VI.

Voyage de Gaspard de Corte-Réal.

LES découvertes & les progrès des Espagnols excitoient la jalousie des Portugais. Gaspard de Corte-Réal, homme de qualité, partit avec un vaisseau dans le courant de l'année 1500. Il aborda à l'isle de Terre-Neuve; de-là, poussant jusqu'à l'embouchure de la grande rivière du Canada, il découvrit la partie septentrionale de la *terre de Labrador*, dont les habitans se nomment *Eskimaux*. Il repassa en Portugal, pour rendre compte au Roi de ses découvertes, se hâta de retourner en Amérique; mais on n'a jamais entendu parler de lui depuis ce tems.

Rélation du voyage de Champlain

Suite de l'Histoire de Christophe Colomb.

LAISSONS pour quelque tems les différentes Nations de l'Europe envoyer des Colonies en Amérique, pour partager avec les Espagnols la possession de ce vaste pays. Revenons à Christophe Colomb, & voyons ce qu'il fait à la Cour d'Espagne. Le Roi & la Reine voulant lui donner une entière satisfaction, nommerent un nouveau Gouverneur pour l'Amérique, & lui ordonnerent d'obliger Bovadilla de restituer à Colomb ce qu'il avoit saisi, & de faire le procès à tous les rebelles. Cette commission fut donnée à Nicolas d'Ovando, homme éclairé, mais avare.

Ce nouveau Gouverneur de l'Amérique

arriva le 15 Avril 1502 au port S. Domingue, & exécuta ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus. Leurs Majestés, connoissant le mérire de Christophe Colomb, le solliciterent de faire un quatrième voyage. Elles lui écrivirent même à ce sujet une lettre à-peu-près conçue en ces termes : » Vous devez être persuadé que » votre emprisonnement nous a beaucoup » déplû. Nous vous avons donné une entière satisfaction, si-tôt que nous en » avons été instruits. Vous savez que » nous vous avons comblé de faveurs. » Nous vous confirmons vos priviléges, » & nous voulons que vos enfans en jouissent après vous. Nous vous prions de » partir au plutôt. Donné à Valence le » 14 de Mars 1502. «

Vie de Christophe Colomb, liv. 2.

Quatrième voyage de Christophe Colomb.

Colomb céda aux sollicitations de leurs Majestés, partit le 9 Mai de Cadix avec quatre petits vaisseaux, & arriva à Saint-Domingue le 29 Juin. Le nouveau Gouverneur fut surpris de son arrivée, lui envoya dire que Bovadilla & les auteurs des anciens troubles n'étant pas encore partis pour l'Espagne, il craignoit que sa présence ne causât quelque désordre, & qu'il le prioit d'aller aborder ailleurs. Ce discours mortifia Colomb; mais il sacrifia son ressentiment au bien public, & fit avertir d'Ovando que son expérience lui faisoit connoître qu'on étoit menacé d'une terrible tempête, & que si la flotte, qu'on lui avoit dit être sur le point de partir, mettoit à la voile, elle seroit exposée à périr. Ovando méprisa son avis, ordonna à la flotte de se mettre en mer sans aucun

Il annonce une tempête.

délai. A peine eut-elle doublé le Cap le plus oriental de l'Isle Espagnole, que la tempête s'éleva : presque tous les vaisseaux de la flotte furent engloutis dans la mer avec les richesses immenses qu'ils portoient. Bovadilla périt avec tous les autres ennemis des Colombs, ce qui fut regardé comme une punition du Ciel. Les Historiens remarquent que le vaisseau sur lequel on avoit mis les débris de la fortune de Colomb, & qui sembloit être le moins sûr de la flotte, fut le premier qui aborda les côtes d'Espagne. Pendant la tempête, Colomb se mit à l'abri proche le rivage, & son frere Barthelemi évita le naufrage en courant la mer. Le calme étant revenu, l'Amiral mit à la voile dans le dessein d'aborder au Continent, & de découvrir un détroit par lequel on pût pénétrer dans la mer du Sud & gagner les Indes orientales. Il fit voile du côté du Sud-Ouest, parcourut presque toute la côte de Honduras, dans la Nouvelle Espagne, en prit possession au nom de leurs Majestés Catholiques, découvrit des mines très-riches en or à Véragua & à Urina, y construisit un Fort, dans le dessein d'y établir une Colonie : mais, n'ayant pas assez de monde pour résister aux Indiens, qui ne voyoient cet établissement qu'avec crainte, il fut obligé de l'abandonner. Il quitta ces côtes pour retourner en Espagne : mais ses vaisseaux étoient en si mauvais état, qu'il fut obligé de relâcher à la Jamaïque, & d'envoyer chercher du secours à l'île Espagnole. Ovando qui, comme nous l'avons vu, en étoit Gouver-

Ses ennemis sont engloutis dans la mer.

Il aborde sur les côtes de la Nouvelle Espagne, en prend possession au nom de leurs Majestés Catholiques.

Embarras où il se trouve.

neur, refusa de lui en envoyer, ce qui jetta les compagnons de Colomb dans un tel désespoir, que plusieurs se révolterent, & pousserent l'audace jusqu'à vouloir attaquer sa personne, pendant que la goutte le retenoit au lit. Le courage & la fermeté de son frere Barthelemi lui sauverent la vie. Ce dernier, secouru par tous ceux qui étoient restés dans le devoir, repoussa les rebelles, & les força de se soumettre. Ovando, ne pouvant plus résister aux pressantes sollicitations de Colomb, permit à un de ses gens d'acheter un vaisseau à Saint-Domingue, & d'aller chercher tous ceux qui étoient à la Jamaïque avec l'Amiral. Lorsque ce dernier fut arrivé à Saint-Domingue, il eut la mortification de voir que, loin de punir ceux qui s'étoient révoltés contre lui à la Jamaïque, on leur faisoit ôter les chaînes dont ils étoient chargés par son ordre. Etouffant son ressentiment, il se contenta de dire que les droits de son Amirauté avoient des bornes bien étroites, puisqu'il ne pouvoit juger des Officiers qui s'étoient révoltés contre lui sur son bord. Pour quitter promptement un lieu qui étoit le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il acheta deux navires, donna le commandement d'un à son frere, garda celui de l'autre, & partit pour l'Espagne le 12 Septembre 1504.

Il retourne en Espagne.

Les malheurs sembloient s'accumuler pour tomber sur la tête de ce grand homme. Lorsqu'il arriva en Espagne, Isabelle, Reine de Castille, étoit morte. Il pleura la perte que le public avoit faite, & celle

qu'il faisoit lui-même. Il se rendit à Ségovie où la Cour étoit. Ferdinand le reçut avec accueil, lui fit des promesses : mais il le haïssoit intérieurement ; & , s'il en faut croire les Historiens , n'avoit pas dessein de les tenir. Il se contenta même par la suite de lui offrir des terres dans la Castille , s'il vouloit renoncer à tous ses priviléges. Christophe Colomb sentit par-là que ses ennemis étoient trop puissans pour qu'il pût leur résister à la Cour. Accablé de chagrins & d'infirmités , il mourut le 20 Mai 1505 , âgé de 65 ans , à Valladolid , d'où son corps fut porté aux Chartreux de Séville. On grava ces mots sur son tombeau : Sa mort.

A Castilla y a Léon.
Nuevo Mundo Dio Colon.

C'est-à-dire : *Colomb a donné un Nouveau Monde à Castille & à Léon.*

Les Historiens de son tems disent qu'il avoit la taille avantageuse & bien proportionnée. Sa phisionomie étoit noble : il avoit le visage long , le nez aquilin , les yeux bleus & vifs , le teint blanc , mais animé. Son abord étoit facile & prévenant ; ses mœurs étoient douces & aisées : il avoit une égalité d'humeur admirable , un génie élevé , & l'esprit toujours fécond en ressources. Tel étoit cet homme célèbre qui découvrit le nouveau monde. Son portrait.

Pendant qu'on étoit occupé à rendre à Colomb les honneurs de la sépulture , Ovando exerçoit contre les Indiens des cruautés de toutes espèces ; il forçoit ces Cruauté d'Ovando contre les Indiens.

malheureux à travailler aux mines ; & croyoit que c'étoit les récompenser de leurs travaux que de ne les pas maltraiter. Tous les Souverains de l'île Espagnole périrent dans les supplices : les sujets de ces infortunés Monarques, réduits au désespoir, se tuoient eux-mêmes, en implorant la vengeance du Ciel contre leurs tyrans. Les Espagnols, ne songeant qu'à amasser de l'or, regardoient périr ces malheureuses victimes de leur avarice, avec une tranquillité qui révoltoit la nature. Les sommes immenses qu'ils envoyoient en Espagne, excita tellement la cupidité des habitans de ce pays, qu'il ne se trouva plus assez de vaisseaux pour ceux qui s'empressoient d'aller chercher ces trésors. Plus les Espagnols se multiplioient dans ce pays, plus les malheurs des Indiens augmentoient. L'île Espagnole fut bientôt dépeuplée d'Indiens : on fut obligé d'en aller chercher aux îles Lucayes, qu'on dépeupla aussi dans un très-court espace de tems.

Comment le Nouveau Monde prit le nom d'Amérique.

Le Roi, voulant tirer avantage de toutes les découvertes que les Colombs avoient faites, donna ordre à plusieurs habiles navigateurs de se rendre à la Cour, pour délibérer sur le parti qu'on pourroit prendre à ce sujet. De ce nombre étoient Yanez Pinçon, Diaz de Solis, Améric Vespuce, &c. On décida que les découvertes seroient continuées vers le Sud, le long de la côte du Brésil, & que pour tirer avantage de tout ce pays, on y formeroit des établissemens. En conséquence le Roi fit équiper deux caravelles qu'il leur confia : mais on en retint une à Sé-

ville pour faire les alignemens & les routes. Cet office fut confié à Amèric Vespuce. C'eſt de ce choix & des Lettres-patentes par leſquelles il fut confirmé à Burgos, que le nouveau monde a pris le nom d'*Amérique*. La juſtice demandoit, comme nous l'avons dit, qu'il prît celui de Chriſtophe Colomb à qui on en devoit la découverte : mais la Déclaration du Roi d'Eſpagne devint comme une loi pour toute l'Europe.

Le Roi ſentit à la fin l'injuſtice qu'il avoit commiſe à l'égard de Chriſtophe Colomb, & la répara en donnant à Don Diegue Colomb, l'aîné de ſes deux fils, la qualité de Gouverneur-Général des Indes Occidentales, avec le pouvoir de Vice-Roi ; ce qui arriva en 1508. Ovando fut obligé de lui rendre ſes comptes, & de ſe ſoumettre au jugement du fils d'un homme qu'il avoit outragé quelques années auparavant. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails ſur la découverte de l'Amérique. Les différentes Nations de l'Europe, excitées par le déſir de partager avec les Eſpagnols les richeſſes immenſes de ce pays, équiperent comme à l'envi des vaiſſeaux pour y faire des découvertes, & y acquérir des poſſeſſions.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le Nord de l'Amérique est inconnu.

NOus ferions des efforts inutiles si nous voulions donner une description exacte du Nord de l'Amérique : les voyageurs les plus hardis n'ont pu pénétrer dans ces climats, & les plus habiles Géographes font l'aveu de leur ignorance à ce sujet : ils se contentent d'annoncer qu'il y a des pays au-delà de ce que l'on connoît, & n'osent décider si le Groenland tient par le Nord à l'Asie ou à l'Amérique. Nous imiterons leur modestie, & nous ne parlerons que des pays que l'on connoît, & qui appartiennent à l'Amérique proprement dite.

L'Amérique Septentrionale prend au-delà du cercle polaire arctique, & s'étend jusqu'au neuvième dégré de latitude septentrionale. Nous la diviserons en six principales parties : 1°. *la terre de Labrador*, ou Nouvelle-Bretagne ; 2°. *la Nouvelle-France*; 3°. *la Nouvelle-Angleterre* ; 4°. *la Nouvelle-Espagne*, ou *le Mexique* ; 5°. *les Terres nouvellement découvertes* ; 6°. *les Isles*.

Nous ne parlerons point des pays qui environnent les Bayes de *Smith* & de *Bafin* ; ils sont entièrement inconnus. La première est au soixante-dix-neuvième degré de latitude septentrionale, & au trois cens quarantième de longitude ; la seconde est vers le soixante-quatorzième

de latitude septentrionale, & le trois centième de longitude.

CHAPITRE PREMIER.

Terre de Labrador.

CETTE portion de l'Amérique s'étend depuis le soixante-quatrième degré de latitude septentrionale, jusqu'au cinquante-deuxième, & depuis le trois cens deuxième de longitude, jusqu'au trois cens dix-huitième. Elle est bornée au Nord par le détroit d'Hudson, au Levant par l'Océan septentrional, au Midi par le Canada, & au Couchant par la baye d'Hudson. On ne connoît que les côtes de ce pays, qui, selon toutes les apparences, est mal nommé *terre de Labrador*, ou *terre du Laboureur.* Le froid y est très-violent, & il est impossible que la terre soit fertile, quelque soin qu'on prenne de la cultiver. M. de la Potherie, Aide-Major de la Gouadeloupe, qui navigeoit sur ces côtes à la fin du dernier siécle, dit qu'il trouva des glaces qui avoient environ trois cens pieds de hauteur, & qui faisoient des montagnes flottantes, contre lesquelles les vaisseaux étoient continuellement exposés à se briser. Les vents & les courans rassembloient toutes ces montagnes flottantes, qui occupoient l'espace de trois lieues de largeur, sur quatre à cinq de longueur. Il sembloit, dit le même Ecrivain, que c'étoit une des plus grandes villes du monde qu'un tremblement de terre avoit renversée. M. Ellis,

Histoire de l'Amérique Septentrionale, par M. de la Potherie, T. 1.

alla dans ces mêmes climats en 1746, pour découvrir un passage qui pût conduire dans la mer du Sud. Il tient à-peu-près le même langage.

§. I.

Plantes & Métaux.

Découvertes des Européens, T. 12.

DANS la partie méridionale de la terre de Labrador, & près du rivage, on trouve des arbres de différentes espèces : l'intérieur des terres ne produit pour herbe que de la mousse : il y a des groseillers, des vignes, des fraisiers, de l'angélique, de la sabine, & plusieurs autres arbrisseaux inconnus aux Européens. Plus on avance vers le Nord, plus les arbres, les plantes, les animaux & les hommes sont petits. Il y a dans ce pays des mines de fer, de plomb, de cuivre, du talc, du crystal de roche rouge & blanc : le premier ressemble au rubis. Le charbon de terre y est assez commun : on y trouve beaucoup de lin de pierre & du marbre de différentes couleurs.

Minéraux.

§. II.

Animaux.

LES lièvres & les lapins y sont très-communs : mais ils deviennent tout blancs en hiver. On y trouve beaucoup de buffles, de castors, de renards, de martres, d'ours blancs, de loups, &c. Les chiens de ce pays sont de la grosseur des mâtins d'Europe : ils n'aboyent jamais, & grondent seulement lorsqu'ils sont excités. Ce sont les seules bêtes de charge qu'on trouve dans ces climats ; on en tire beaucoup de ser-

Quadrupedes.

vice, parce qu'ils font fort dociles. Il y a des perdrix qui deviennent blanches en hyver; des godes, efpèce d'oifeaux qui font de la groffeur du canard : ils ont le ventre blanc, le dos & les aîles noirs, & le bec femblable à celui du corbeau. Ils ne peuvent marcher, parce que leurs pieds font en dehors. Ils font leurs petits fur la glace. Ces efpèces d'oifeaux fe nourriffent de poiffons; ils font fort délicats & fort agréables au goût. Pendant l'été, on trouve dans ces climats des oyes fauvages, des canards, des grues, des pluviers; ils les quittent fitôt que l'hyver commence. Les rivières & les lacs font remplis de gros efturgeons, de brochets, de truites, & de deux efpèces de poiffons inconnus en Europe, mais excellens. Les naturels en appellent un *Titymag*, & l'autre *Muthay*. Il a à-peu-près la forme de l'anguille; fa peau eft marquetée de jaune & de blanc. Il eft plus gras en hyver qu'en été. Pour le prendre, on fait des trous dans la glace, on y paffe des hameçons; le poiffon dévore l'appât avec la plus grande avidité.

Oifeaux.

James, C. 51.

La marée jette fur ces côtes une affez grande quantité de baleines qui font faciles à prendre. Perfuadés qu'il peut fe trouver quelqu'un parmi nos lecteurs qui ignore la différence qu'il y a entre les baleines, nous croyons devoir donner une idée des différentes efpèces.

Baleines; leurs différentes efpèces.

On en diftingue deux différentes claffes, les noires & les blanches; & on les fubdivife en diverfes efpèces. On appelle blanches, celles qui ont un harnois de coquilles blanches fur le dos. Parmi les noi-

res on en trouve de différentes classes : celles à nageoires sont les moins estimées, à cause de leur maigreur ordinaire. Les deux meilleures espèces sont celles qui ont un trou sur la tête, où se trouve le *Spermaceti*, & celle qu'on appelle de la grande baye. Ces dernières sont très-grosses & très-pesantes, ce qui en rend la pêche plus facile. Le mâle a soixante-dix pieds de longueur; la femelle est plus grande. La tête de la baleine est si considérable, qu'elle fait le tiers de l'animal. Ses yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf, & la prunelle n'est que de la grosseur d'un pois. La baleine a deux trous presque imperceptibles, qui conduisent à des oreilles très-bien formées, mais qui sont dans l'intérieur de la tête; & elle a l'ouie très-délicate. Il y a sur sa tête deux trous par lesquels elle respire, & rejette avec impétuosité l'eau qu'elle a avalée. Sa langue a dix-huit pieds de longueur sur dix de largeur & six dépaisseur. Elle est environnée de crins assez ressemblans à ceux du cheval. Sa bouche peut avoir cinq toises de profondeur: elle est remplie de cette espèce de nerfs qu'on appelle improprement côte de baleine; on en compte jusqu'à huit cens, qui sont couchés les uns sur les autres: les lévres sont larges & épaisses. Elles pesent au moins six milliers. Cet animal n'a point de dents. Son gosier est extrêmement étroit: il est rare que l'on trouve autre chose dans ses intestins, qu'une mousse qui se forme au fond de la mer, & une espèce d'araignée qui couvre souvent la surface de l'eau: mais on a peine

à croire qu'une nourriture si légere suffise à la subsistance de cet animal.

Ce poisson est extrêmement gros depuis la tête jusqu'au milieu du corps, & va en diminuant jusqu'à la queue, dont l'extrêmité peut avoir deux pieds d'épaisseur, sur vingt-sept de longueur. La principale force de la baleine consiste dans cette partie & dans ses nageoires. Ce qui désigne le mâle a quatorze pieds de longueur sur un d'épaisseur, & paroît en-dehors: ce qui désigne la femelle a quelque rapport aux parties naturelles de la femme. On sait que l'on tire une prodigieuse quantité d'huile de ce poisson.

§. III.

Habitans.

Eskimaux.

Les peuples qui habitent la terre de Labrador se nomment *Eskimaux* ; ce mot est tiré de la langue Indienne ; on lui a donné une terminaison Françoise. Il signifie mangeurs de viande crue.

Monsieur de la Potherie, tom. 1.

Les Eskimaux sont de moyenne taille & très-robustes. Ils ont la peau blanche, la tête large, le visage rond & basané, à cause du froid excessif qu'ils endurent ; le nez plat, les levres épaisses, les dents larges & sales, les yeux petits, noirs & étincelans, les cheveux noirs, la barbe assez épaisse, ce qui est extraordinaire parmi les Indiens occidentaux, qui n'ont point de barbe. Leurs membres sont assez bien proportionnés ; mais ils ont les pieds excessivement petits. Il sont assez gais & fort spirituels. Les étrangers se tiennent toujours sur leurs gardes avec eux, parce

Ellis, Chap. 1.

qu'il ſont trompeurs, même voleurs. Ils deviennent hardis lorſqu'on leur marque de la douceur : mais le moindre air de colère les effraye. Ils ſont fort attachés à leurs uſages, & préférent leur pays à tout autre.

Leur habillement.

L'habillement des hommes eſt de peau de veaux marins, de loups marins, d'ours, & quelquefois d'oiſeaux. Ce qu'on appelle le juſte-au-corps a la forme d'un *domino* de Chanoine, auquel il y auroit des manches attachées. Le haut-de-chauſſe eſt fermé par-devant, & ſe ſerre à-peu-près comme une bourſe avec une corde qui ſe noue autour de la ceinture. Pour chauſſure, ils mettent d'abord un chauſſon de peau, tournent le poil en dedans, enſuite une botte de même matière, paſſent un autre chauſſon & une autre botte, de manière que leurs jambes paroiſſent preſqu'auſſi groſſes que le corps.

L'habillement des femmes différe de celui des hommes, en ce qu'il y a par-derrière le juſte-au-corps une eſpèce de bande qui tombe juſqu'aux talons : leurs bottes ſont plus larges par le haut, parce qu'elles y mettent leurs enfans quand elles ne peuvent plus les porter entre leurs bras. Quelques-unes ont des chemiſes faites de pluſieurs veſſies de veau marin. Elles ont preſque la forme des chemiſes qu'on porte en Europe. Les habits de ces peuples ſont couſus avec tant de propreté, que nos Couturières ne pourroient en approcher. Pour faire ces coutures, ils ſe ſervent de nerfs de dains ou d'oiſeaux. Leurs aiguilles ſont faites avec des arêtes de poiſſon. Ils

mettent des eſpèces de manchettes & des tours de cols, ce qui, dans leur eſpèce, leur donne un air de propreté.

Yeux de neige.

Comme la lumière que réfléchit la neige eſt très-vive, & peut nuire à la vue, ils ont imaginé un moyen de ſe garantir de cette incommodité. C'eſt deux morceaux de bois de forme égale, aſſez proprement faits : ils les attachent derrière la tête & les placent ſur leurs yeux. Il y a à chacun deux fentes de la longueur de l'œil ; mais fort étroites. Cet inſtrument augmente la force de la vue, & les Eskimaux y ſont ſi accoutumés, que quand ils veulent regarder quelqu'objet éloigné, ils s'en ſervent comme nous faiſons de nos téleſcopes.

Nourriture.

Les habitans de ces climats ſtériles, ne vivant que de chaſſe & de pêche, ſont fort adroits à l'un & à l'autre exercice. Leurs fléches & leurs arcs ſont aſſez bien-faits : le bout des fléches eſt armé de dents de vaches marines, & quelquefois de fer. Les Européens leur en donnent pour des pelleteries. Pour breuvage, il n'ont que l'eau des rivières, ou la neige fondue.

Leurs Canots.

Leur canots ſont de peaux de loups marins, bien huilées : ils ont quatorze pieds de longueur ſur deux de largeur au milieu, rétréciſſant vers les extrêmités, & finiſſant en pointe. Ils prennent trois à quatre pouces d'eau, ſont tout couverts ſur la ſurface ; on y laiſſe ſeulement un trou, dans lequel ſe place celui qui le fait aller : au tour de ce trou il y a un bord élevé de cinq à ſix pouces : on met autour une eſpèce de bourſe que s'attache autour du corps celui qui eſt dans le canot. Pour

voguer, les Eskimaux se servent d'un aviron de quatre pieds de longueur: ils le tiennent par le milieu. Ils vont avec tant de rapidité, qu'il n'y a point de chaloupe qui puisse les suivre. Lorsque les glaces les arrêtent, ils portent leurs canots sur leurs épaules, jusqu'à ce qu'ils trouvent la mer libre. Ils portent dans ce canot tous les ustensiles propres à la pêche.

Religion des Eskimaux.

Ces barbares reconnoissent deux Etres; l'un qui est auteur de tous les biens dont ils jouissent, & l'autre celui de tous les maux qui leur arrivent. Ils appellent le premier *Ukkewma*, ce qui signifie le grand Chef: ils chantent des espèces d'hymnes en son honneur. L'autre se nomme *Wuttikka*: ils le craignent beaucoup; mais on ignore quel culte ils pratiquent pour l'appaiser.

Les Eskimaux font un crime capital à une femme de passer par-dessus les jambes d'un homme qui est assis à terre. Ils ne font jamais usage des vases qui servent aux femmes. Ils ont une coutume qui révolte l'humanité: lorsqu'ils sont arrivés à une extrême vieillesse, ils prient leurs enfans de les étrangler; & ceux-ci, persuadés que c'est un devoir indispensable, ne manquent jamais de s'en acquitter. On commence par creuser la fosse du vieillard; il se met dedans, converse avec ses enfans, fume une pipe, boit deux ou trois coups d'eau, & leur dit qu'il est prêt. Ils lui passent alors une corde autour du cou, la tirent par les deux bouts, jusqu'à ce qu'il soit étranglé: ils couvrent ensuite le

Coutume barbare.

cadavre de terre, & élevent ſur la tombe une eſpèce de monument. Ceux qui n'ont pas d'enfans, prient leurs amis de leur rendre le ſervice de les étrangler; & ceux dont on n'exauce pas les prières, reſtent long-tems à languir & périſſent de miſere. Ellis, Chap. II.

Ils obligent ſouvent leurs femmes à prendre d'une eſpèce de plante qui eſt aſſez commune dans ce pays, pour ſe faire avorter, & diſent qu'ils ne veulent pas être chargés d'une nombreuſe famille.

Leurs habitations. *Id. ibid.*

Ces peuples ne forment jamais de nombreuſes ſociétés : pluſieurs familles s'aſſemblent, font des tentes avec des perches qui ſont attachées enſemble par le haut, & s'écartent par le bas : ils les couvrent de différentes peaux, laiſſant une ouverture en haut pour donner entrée au jour & pour laiſſer évaporer la fumée. Toutes leurs tentes ſont de forme circulaire : on y entre ordinairement du côté du Sud-oueſt, en levant une peau qui eſt attachée à une pièce de bois deſtinée à tenir cette ouverture bien cloſe. Ils dreſſent leurs tentes près des rivières, & les tranſportent dans différens endroits, ſuivant l'abondance ou la rareté du gibier. Ils choiſiſſent pour Chefs ceux qui ſe ſont diſtingués par leur habileté à la chaſſe & par leur valeur, & on ſuit leurs avis dans les affaires importantes. Ces Chefs n'ont aucun pouvoir ſur la Nation : on a ſeulement de la déférence pour eux. Ces peuples n'ont pour régle de conduite, que leur volonté & la loi naturelle.

Gouvernement.

La jalouſie eſt inconnue parmi eux : ils offrent même leurs femmes & leurs filles

aux étrangers, & se croient fort honorés si ceux-ci acceptent leur offre. Si une fille a eu un enfant d'un Européen, on la recherche avec plus d'empressement en mariage; le mari garde cet enfant & l'éleve avec soin, parce qu'ils regardent les Européens comme étant d'une nature bien supérieure à la leur, & ils sont charmés d'avoir de leur race parmi eux.

Plus on approche du Nord, plus on trouve que les hommes, les animaux & les plantes diminuent.

Plus on approche du Nord, plus on trouve que les hommes sont petits : il en est de même des animaux, des arbres & des plantes : les plus gros arbres de ce pays, ne seroient, comme nous l'avons dit, que des arbustes dans le nôtre.

§. IV.

Froid excessif; longueur des jours.

Ellis, *ubi suprà.*

Le froid est si violent dans ces climats pendant l'hyver, que l'eau-de-vie, même l'esprit-de-vin gêlent; mais cette dernière liqueur ne prend qu'une consistance semblable à l'huile. Lorsqu'on pose la main sur quelque surface unie & solide, elle s'y attache aussi-tôt. Si en buvant on n'évite pas de toucher au vase avec les levres, la peau y reste attachée. Ce froid excessif dure depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin. Il fait fendre les montagnes, détache de leur sommet des rochers énormes qui roulent au bas avec un fracas terrible, & entraînent avec eux des glaçons encore plus gros. Cet horrible pays offre aux yeux de ceux qui ont la hardiesse d'y aller, le spectacle le plus terrible, & en même tems le plus majestueux qu'on puisse se

présenter à l'imagination ; des montagnes d'une hauteur prodigieuse, toutes couvertes de glaces ; des rochers d'une énorme grosseur, couverts de glaçons suspendus les uns aux autres, & tout prêts à crouler ; d'autres qui se sont détachés des montagnes, & qui se sont arrêtés au milieu ; enfin la terre couverte par une multitude de ces rochers, qui se sont entassés les uns sur les autres : de toutes parts on voit les débris de la nature.

Il semble que ceux qui habitent ces affreux climats sont les créatures les plus malheureuses qui existent : mais ils ont eux-mêmes une idée toute différente de leur situation. Ils sont très-peu sensibles au froid, ont des fourures en abondance pour se faire des habits ; la chasse & la pêche leur fournissent une nourriture suffisante pour leur subsistance. Plusieurs Européens, après y avoir demeuré plusieurs années, n'en sortent qu'à regret ; ils préférent ce séjour à celui de tout autre pays.

Depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, il n'y a point de nuit close dans ces climats ; les rayons du soleil n'y arrivent qu'obliquement pendant le reste de l'année, & le jour n'y est pas plus fort que le crépuscule.

On voit assez souvent des parhélies, ou faux soleils autour du soleil même, aussi-bien que de la lune. Ils sont quelquefois environnés de cercles très-lumineux, qui ont toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le soleil forme presque tous les jours au-dessus de lui un grand cône d'une lumière jaune. Aussi-tôt que cet astre disparoît,

Phénomene. *Id. ibid.*

une aurore boréale répand ſur l'atmoſphère une multitude de lumières de diverſes couleurs : elles ſont ſi éclatantes, qu'elles couvrent celle de la lune, lors même qu'elle eſt dans ſon plein. On lit très-facilement à la clarté de ces aurores. Souvent il s'éleve tout-à-coup au milieu de la nuit, dans le tems le plus ſérein, des nuages d'une blancheur admirable ; & , quoiqu'il ne faſſe aucun vent, ils volent avec tant d'agilité, qu'ils prennent dans l'inſtant toutes ſortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumière très-éclatante. Ils s'étendent , ſe ramaſſent & diſparoiſſent à l'inſtant : plus les nuits ſont obſcures, plus les effets de cette lumière ſont admirables.

La Potherie.

Par qui le Nord de l'Amérique a été découvert.

On prétend que Jacques Cartier, Pilote de Saint-Malo, eſt le premier qui ait parcouru les côtes de la terre de Labrador. Il y étoit en 1534. En 1545, Alphonſe, natif de Xaintonge, alla plus avant que lui. Jean Davis, Anglois, alla en 1585, juſqu'au détroit de Davis, qui eſt au ſoixante-huitième degré de latitude ſeptentrionale. En 1611, Henri Hudſon, Anglois, découvrit la baye & le détroit qui portent ſon nom. Guillaume Baſin découvrit en 1623, une baye à laquelle il donna auſſi ſon nom : elle eſt, comme nous l'avons dit, au ſoixante-quatorzième degré de latitude.

Les François donnerent le nom de *nouvelle Bretagne*, à la côte orientale de la *terre de Labrador*. Ils y bâtirent le *nouveau Breſt*. Les Anglois s'établirent, quelque tems après, dans le fond de la baye de

Hudſon. La rivalité dans le commerce conduiſit bientôt ces deux Nations à ſe faire la guerre. Les Anglois enleverent aux François un fort que ces derniers avoient conſtruit ſur la côte occidentale de la baye, & auquel ils avoient donné le nom de *Fort Bourbon* : les François le reprirent. Enfin, il eſt reſté aux Anglois, & porte aujourd'hui le nom de *Fort Nelſon.*

§. V.

Différens peuples du Nord de l'Amérique.

LES Eskimaux ſont la principale nation qui habite le Nord de l'Amérique : mais il s'y en trouve pluſieurs autres que différens Voyageurs ont confondues avec celle des Eskimaux. Les peuples qui ſont aux environs du Fort Nelſon, ſe nomment *Oüenebigonhelinis*, c'eſt-à-dire, gens qui habitent les bords de la mer. Ils vivent de chaſſe & de pêche, & font avec les Anglois un commerce de pelleterie, d'huile & de duvet. La Potherie. Tom. I.

Les *Monſaunis*, ou gens des Marais, ſont au Nord des derniers. Leur pays eſt rempli de caſtors noirs, dont ils trafiquent les peaux avec les Anglois.

Les *Savanois*, gens des Savanes, ſont encore plus au Nord. L'orignac, le chevreuil, le ſquenoton & le caribou, ſont très-communs chez eux. Le ſquenoton reſſemble aſſez au chevreuil. Le caribou a la tête ſemblable à celle du veau, & en a le goût.

Les *Chriſtinaux* ou *Kricqs*, c'eſt-à-dire Sauvages qui habitent les lacs, ſont à cent

foixante lieues des derniers. Leur nation eft affez nombreufe : ils habitent un pays vafte. S'ils étoient policés, on pourroit les comparer aux Gafcons ; ils en ont la vivacité & la gayeté.

Les *Migichihilinious*, c'eft-à-dire, Sauvages, qui ont les yeux d'aigle, demeurent à deux cens lieues du Fort Nelfon.

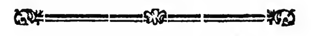
Les *Oskquifaquamais* ne vivent que de poiffon.

Les *Michinipicpoets*, c'eft-à-dire, hommes de pierre du grand lac. Ils font à trois cens lieues du Fort Nelfon.

Les *Netuatfomipoets*, c'eft-à-dire, hommes de pointe. Ils font à quatre cens lieues du Fort.

Les *Attimofpiquaies*. Cette nation eft peu connue. On trouve dans leur pays des bœufs d'une grandeur prodigieufe, qui fentent le mufc & ont le poil auffi fin que le caftor : leurs cornes ont à-peu-près la forme de celles des béliers.

Toutes ces Nations apportent des pelleteries aux Forts, que les Européens ont établis dans ces Contrées ; & on leur donne en échange des couteaux, des haches, des chaudières, & une infinité d'autres uftenfiles dont ils ont befoin.



CHAPITRE II.

NOUVELLE FRANCE.

PRESQUE tous les Voyageurs qui ont parlé de la Nouvelle France, affurent qu'elle a plus d'étendue que la moitié de

l'Europe. Elle est située entre le 55e. & le 27e. degré de latitude septentrionale, & s'étend depuis le 325e. & le 270e. de longitude. Ce pays est borné au Nord par la terre de Labrador; au Levant, par la mer du Nord & par la nouvelle Angleterre; au Midi, par le nouveau Mexique & par des terres inconnues. On partage la nouvelle France en deux parties, qui sont le Canada & la Louisiane.

Géographie historique, par Dom Vaissete, t. 2. Histoire des Voyages, tom. 14. le P. Charlevoix.

ARTICLE I.

Le Canada.

LE Canada se divise en trois Provinces. Au Midi oriental du fleuve Saint-Laurent est le Canada propre; au Sud-ouest, la Gaspesie; le Saguenai est à l'Occident.

Comme le fleuve Saint-Laurent sépare le Canada en deux parties, nous suivrons son cours. C'est la manière la plus méthodique de donner une idée géographique de ce pays. On ne connoît point sa source: les Sauvages du Nord prétendent qu'elle est dans le lac des *Assiniboils*, qui est au midi de la terre de Labrador. Son cours est d'environ 800 lieues. Il traverse le lac *Lenemignon*, le lac *Supérieur*, le lac *des Hurons*, le lac *Erié* ou de *Conti*, le lac *Ontario* ou de *Frontenac*. Ce grand fleuve, en sortant du dernier lac, coule assez paisiblement l'espace de vingt lieues: il devient tout à coup rapide, ce qui dure jusqu'à la Ville de Montréal, d'où il continue son cours avec modération jusqu'à

Cours du fleuve Saint Laurent.

Québec, qui eſt la Capitale de la nouvelle France. Delà il s'élargit peu-à-peu juſqu'à ſon embouchure, qui eſt à plus de cent lieues.

Lac ſupérieur.

Le lac ſupérieur peut avoir cinq cens lieues de circuit. Du côté du Sud, on trouve quantité de baies & de petites rivières où les canots peuvent relâcher dans le mauvais tems. Ses bords ne ſont point habités : mais pendant l'été une multitude incroyable d'Indiens, s'y rend pour la pêche & pour la chaſſe. Ce lac produit une grande abondance d'eſturgèons, de truites & de poiſſon blanc. Pendant l'hiver le froid y eſt ſi violent, que l'eau géle dans ce lac juſqu'à dix ou douze lieues des bords. Le fleuve, avant d'arriver au lac des Hurons, fait une caſcade de deux lieues.

Lac des Hurons.

Les Voyageurs donnent au lac des Hurons, environ quatre cens lieues de circuit. Les eaux du lac ſupérieur s'y déchargent par une caſcade de deux lieues de longueur : on l'appelle le *Saut-Sainte-Marie*. La figure de ce lac repréſente un triangle. Entre les îles qui y ſont, on diſtingue celle de *Manitoualin*, qui a près de vingt lieus de long, ſur dix de large. Elle étoit autrefois habitée par les *Ontaouas*, partie de la nation du *Talon* & du *Sable* : mais les *Iroquois* y ont fait de ſi fréquentes incurſions, qu'ils l'ont dépeuplée.

Lac Erié, ou de Conti.

Le lac Erié ou de Conti paſſe pour le plus beau de l'univers. Son circuit eſt de 230 lieues. Il préſente de toutes parts des perſpectives charmantes. Ses bords ſont couverts de chênes, d'ormeaux, de châ-

taigniers, de pommiers, de pruniers & de très-belles vignes qui portent leurs raisins jusqu'au sommet des arbres. On y voit une multitude incroyable de bêtes fauves, de bœufs sauvages, de poules d'Inde. Le côté du Sud, présente des prairies admirables. Il est rempli d'esturgeons & de poisson blanc: mais les truites y sont rares. On n'y essuye les gros vents que dans le cours de Décembre, de Janvier & de Fevrier : ils ne sont même ni dangereux ni fréquens. Les peuples qui habitoient ses bords méridionaux, ont été détruits par les Iroquois. Les îles de ce lac sont autant de vergers où la nature semble s'être fait un devoir de rassembler toutes sortes d'arbres & de fruits. Quelques Voyageurs assurent que dans les environs de ce pays charmant, on trouve de très-bonnes mines d'argent.

Après le lac Erié, on trouve celui d'Ontario ou de Frontenac, qui a cent quatre-vingt lieues de circuit. Il reçoit plusieurs rivières, & ses bords sont garnis de grandes forêts situées sur un terrain assez égal; ses côtes sont peu escarpées. Le pays des Iroquois occupe le côté méridional du lac Ontario : pour arrêter les courses de ce peuple inquiet & belliqueux, le Comte de Frontenac fit bâtir un Fort à l'entrée de ce lac.

Fameuse cataracte du fleuve Saint-Laurent.

Entre ces deux lacs, est cette fameuse cataracte, nommée le *Saut de Niagara*. C'est une des plus belles cascades de la nature : sa figure est en fer à cheval & peut avoir quatre cens pas de circonférence, & cent quarante ou cinquante pieds de hauteur,

Elle eſt diviſée au milieu par une île fort étroite & longue d'un demi quart de lieue. Quoique cette grande nape d'eau tombe ſur un rocher, elle ne fait cependant pas un bruit conſidérable, ce qui fait croire qu'elle y a creuſé, par la ſuite des tems, une caverne. Ceux qui naviguent ſur ce fleuve, ſont obligés de faire trois lieues par terre, pour éviter la cataracte.

Le fleuve Saint-Laurent, en ſortant du lac Ontario, peut avoir quatre lieues de largeur. Il prend ſon cours Nord-oueſt. On trouve à cinquante lieues de-là, trois îles, qui ſont les îles des Montagnes, de Jeſus & de Montréal. La plus conſidérable eſt la dernière ; elle peut avoir dix lieues de longueur & près de quatre de largeur. Une montagne à deux têtes, d'inégale hauteur, la traverſe preſque dans toute ſa longueur. La Ville de Montréal eſt bâtie ſur ſa rive méridionale. La poſition de cette Ville eſt très-agréable ; mais ſes fortifications ne ſont pas conſidérables. Le terrain, s'élevant inſenſiblement, partage la Ville en haute & baſſe. Lorſque ce pays étoit ſous la domination de la France, il y avoit une Paroiſſe, des Jéſuites, des Récolets, un Séminaire, des Filles de la Congrégation, un Hôtel-Dieu deſſervi par des Religieuſes. En ſuivant le cours du fleuve, on trouve pluſieurs îles habitées, & qui préſentent un ſpectacle fort agréable : les deux rives du fleuve ne ſont pas moins de plaiſir à voir. A trente-cinq lieues au-deſſus de Montréal, eſt ſituée la Ville des Trois Rivières. Le fleuve, qui, dans cet endroit, eſt large d'une demi-

La Ville de Montreal.

Celle des trois rivières.

lieue, coule au pied : les campagnes qui l'environnent sont fertiles, bien cultivées & couronnées de forêts fort agréables. Un peu au-dessous, le fleuve reçoit une rivière assez large, à laquelle deux autres se sont jointes, ce qui fait donner à ce lieu le nom des *Trois Rivières*. Au-dessous on trouve le *Lac Saint Pierre*, qui a sept lieues de long sur trois de large. Ce lac n'est autre chose qu'un élargissement du fleuve : il reçoit plusieurs rivières, & est rempli de poisson excellent. Il y a, aux environs de cette Ville, des mines de fer qui sont assez abondantes. Enfin on trouve, à vingt-cinq lieues au-dessous, la Ville de *Québec*, Capitale de la Nouvelle France.

Elle est au quarante-sixième degré cinquante minutes de latitude septentrionale. Quoique son port soit à cent vingt lieues de la mer, il peut cependant contenir cent vaisseaux de ligne. Son nom lui vient de ce que le fleuve, qui a presque toujours quatre ou cinq lieues de largeur dans le reste de son cours jusqu'à la mer, n'en a dans cet endroit qu'un mille : les Sauvages se servant du mot *Quebeio*, pour exprimer retrécissement, désignent ainsi le lieu où est cette ville, & nous l'avons défiguré en celui de Québec. Québec.

En entrant dans la rade, on voit une belle nape d'eau qui peut avoir trente pieds de large & quarante de haut. On croit d'abord que cette cascade est la chûte de quelque grande rivière ; mais elle vient d'un petit ruisseau, qui tire sa source d'un lac situé à douze lieues de la cataracte. Qué-

bec eſt ſitué entre l'embouchure de la rivière Saint Charles & le Cap aux Diamans. Autrefois les eaux du fleuve montoient pendant la marée, juſqu'au pied du rocher : mais aujourd'hui elles ne montent pas ſi haut, & laiſſent à ſec un grand terrain ſur lequel on a bâti la baſſe-Ville.

Québec n'eſt pas régulierement fortifié : le port eſt flanqué de deux baſtions qui ſont preſqu'à fleur d'eau dans les grandes marées. Un peu au-deſſus du baſtion qui eſt à droite, on en a élévé un demi qui eſt pris dans le rocher; & plus haut, à côté de la galerie du Fort, il y a vingt-cinq pièces de canon en batterie. Au-deſſus eſt un petit Fort quarré, que l'on nomme la Citadelle ; les chemins qui conduiſent d'une fortereſſe à l'autre ſont fort eſcarpés. La gauche du port & la rade ſont couvertes de batteries de canon & de mortiers. De l'angle de la Citadelle qui regarde la Ville, on a fait une oreille de baſtion, d'où un rideau tiré en équerre, va joindre un cavalier fort exhauſſé, ſur lequel on trouve un moulin aſſez bien fortifié. En deſcendant du cavalier, on rencontre, à la portée du fuſil, une tour bien baſtionnée, & une ſeconde à la même diſtance de l'autre.

Le nombre des habitans peut monter à ſept mille. Lorſque cette Ville étoit ſous la domination Françoiſe, il y avoit un Gouverneur général, un État-Major, des Officiers, des Soldats, un aſſez grand nombre de Nobleſſe, un Intendant, un Conſeil ſupérieur, des Juriſdictions ſubalternes, un Grand-Voyer, un Grand-Maître

des

des Forêts, des Marchands assez riches, un Evêque, un Séminaire, des Récolets, des Jésuites, trois Couvens de filles, un Hôtel-Dieu, un Hôpital général, une Cathédrale, mais qui n'avoit rien de remarquable, une Eglise Paroissiale, & une Succursale dans la basse Ville.

A quelques lieues au-dessous de Québec, est l'île d'Orléans. Elle peut avoir quatorze lieues de circuit. Ses campagnes se présentent en amphithéatre, & forment un coup-d'œil admirable. Jacques Cartier lui avoit donné le nom d'île de Bacchus, parce qu'il la trouva remplie de vignes. Elle est assez peuplée : on y compte quatre Villages & plusieurs Paroisses. Au-dessous est le Cap Tourmente, qui termine une longue chaîne de montagnes : il y a plusieurs îles de différentes grandeurs. Pour arriver à l'île aux Coudres, qui est à quelques lieues au-dessous, le trajet est assez difficile : en 1663, un tremblement de terre déracina une montagne, la lança sur l'île aux Coudres, qui en fut aggrandie de moitié. A la place de cette montagne il resta un gouffre, duquel on évite, avec grand soin, de s'approcher.

Vingt-sept lieues au-dessous, se trouve le port de *Tadoussac*, à peu de distance de l'endroit où la rivière de Saguenay mêle ses eaux avec celles du fleuve. Ce port étoit autrefois le rendez-vous de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est. Vingt vaisseaux de guerre pourroient être à l'abri de tous les vents dans ce port. Il a la figure presque ronde; des rochers escarpés & d'une prodigieuse hauteur l'en-

Journal du Pere Charlevoix. La Potherie.

vironnent de toutes parts. Tout ce pays est rempli de marbre. On pourroit y faire la pêche des baleines, qui seroit beaucoup plus lucrative que sur les côtes du Groënland. Au-dessous de Tadoussac, le fleuve Saint Laurent s'élargit tout-à-coup & conduit majestueusement ses eaux à la mer, par un canal qui peut avoir huit lieues de largeur : son embouchure en a trente. Le golfe Saint-Laurent a quatre-vingt lieues de long, sur cent de large. Il est renfermé entre les îles Royales & de Terre-Neuve à l'Est; par les côtes du Continent au Nord, à l'Ouest & au Midi. L'embouchure du fleuve est coupée par l'île *d'Antitosty*, qui s'étend environ quarante lieues Nord-est & Sud-est, mais qui a très-peu de largeur. Le terrain en est sec & aride : il n'y a pas un havre où les bâtimens puissent trouver une retraite. Le seul avantage qu'on en puisse tirer, est la pêche, qui est assez abondante sur ses côtes. Le fleuve Saint-Laurent reçoit du Midi & du Nord une multitude incroyable de rivières.

§ I.

Différens peuples qui sont répandus dans le Canada.

NOUS avons parlé plus haut des différentes nations qui sont au Nord du Canada : celles qui habitent le Midi sont désignées par leurs langues. Les Voyageurs n'en distinguent que trois, qui sont langues meres & dont toutes les autres dérivent; la *Siouse*, l'*Algonquine* & la *Hurone*.

Les peuples qui parlent la première,

ſont peu connus des Européens : on les diviſe en pluſieurs branches, dont la plus connue eſt celle des Aſſiniboils. Le lac où le fleuve Saint-Laurent prend ſa ſource, tire ſon nom de cette nation. Les Miſſionnaires qui ont pénétré dans leur pays, diſent que c'eſt un peuple docile, qu'il habite dans de grandes prairies, ſous des tentes de peaux aſſez bien travaillées. Sa nourriture eſt la folle-avoine, eſpèce de riz qui croît dans les marais : la chaſſe conſiſte principalement en une eſpèce de bœufs couverts de laine : ils ſe raſſemblent par milliers dans les prairies dont le pays eſt rempli. Les lacs & les rivières fourniſſent beaucoup de poiſſon à ce peuple. Cette nation eſt errante & ne s'arrête que dans les lieux où elle trouve l'abondance, les quitte lorſqu'elle a conſommé tous les vivres qui y ſont, & paſſe dans un autre. Le Pere Charlevoix aſſure qu'une bourgade qu'on voit une année ſur le bord oriental du Miſſiſſipi, ſe trouve l'année ſuivante ſur la rive occidentale. C'eſt une des plus nombreuſes nations du Canada : elle étoit fort paiſible avant que les Hurons ſe fuſſent réfugiés auprès d'elle, pour éviter la fureur des Iroquois. Les Aſſiniboils entretiennent pluſieurs femmes & les puniſſent très-ſévérement lorſqu'ils les ſurprennent manquant à la foi conjugale. Leurs mœurs différent peu de celles des autres nations de ce pays, ſi ce n'eſt qu'ils ſont plus ſérieux & plus flegmatiques.

Les Sioux & les Aſſiniboils.

Le Pere Charlevoix.

Les langues Algonquine & Hurone, partagent toutes les nations ſauvages du Canada qui ſont en commerce avec les

Européens. On prétend qu'il y a plus de cent différens peuples, dont le langage n'eſt qu'un dialecte de ces deux-là. On donne plus d'étendue à la première : ſuivant le témoignage des Voyageurs, les peuples qui ſont à l'Oueſt du fleuve Saint-Laurent, & ceux qui ſont répandus ſur ſes bords juſqu'au golfe, même ceux de l'Acadie, parlent la langue Algonquine. La langue Hurone n'a pas, à beaucoup près, autant d'étendue, parce que les peuples qui la parlent ne ſont pas ſi errans que les autres. Tous les Sauvages qui rempliſſent cet eſpace, qui eſt depuis le lac Erié juſqu'à la rivière Sorel, même juſqu'à la Virginie, appartiennent à la langue Hurone. Les plus connus ſont les *Hurons*, les *Illinois*, & les *Iroquois*. Nous croyons qu'il eſt inutile de donner ici le nom de toutes les différentes nations qui habitent le Canada ; le lecteur les oublieroit auſſi-tôt qui les auroit lûs : nous nous bornerons à donner une idée de leurs mœurs, de leurs uſages, de leur Gouvernement, &c.

Les Iroquois tiennent le premier rang parmi les Sauvages qui habitent le Canada : ils ont acquis par les armes une ſupériorité que les autres nations ne ſont plus en état de leur diſputer.

L'avantage de la ſituation, joint à leur valeur naturelle, a beaucoup contribué à les rendre formidables. Etant placés entre les établiſſemens François & Anglois, les Iroquois ont ſenti que les deux Colonies Européennes ſeroient intéreſſées à les ménager ; & que ſi l'une prévaloit ſur l'autre, ils pourroient être bientôt opprimés, &

ont long-tems trouvé les moyens de balancer les succès.

§. II.

Gouvernement, Mœurs, Usages, &c.

PRESQUE tous les peuples de cette contrée ont un Gouvernement Aristocratique : mais la forme en est très-variée. Quoique chaque bourgade ait un chef, il ne s'y conclut rien d'important que par l'avis des anciens. Les chefs de certains cantons font des libéralités à leurs sujets, & mettent toute leur grandeur à ne se rien réserver; ceux des autres sont plus absolus & tirent une espèce de tribut de leur peuple. Dans quelques nations la dignité de chef est élective, dans d'autres elle est héréditaire : mais la succession se continue par les femmes. Lorsqu'un chef est mort, ce n'est pas son fils qui lui succede, mais le fils de sa sœur, ou, à son défaut, son plus proche parent en ligne fémelle.

Chaque nation est divisée par tribus : il y en a toujours une qui est regardée comme la principale & jouit d'une sorte de prééminence sur les autres : mais dans chaque tribu il y a un chef, & tous les différens chefs s'assemblent pour délibérer sur les affaires qui regardent la nation. Les différentes nations sont distinguées par le nom d'un animal, & toutes les tribus qui composent la nation ont chacune le leur, ce qui fait des espèces d'armoiries. La nation Huronne, porte le nom de porc-épi, & sa première tribu celui de l'ours; la seconde & la troisième ceux du loup & de la tortue. La nation Iroquoise, qu'on croit être une

colonie de la Huronne, a adopté, ou conservé les mêmes animaux. Chaque particulier a un nom perfonnel, qui annonce ordinairement fon courage & fes exploits militaires. Il y a des noms particuliers qui font fi célébres & fi refpectés, que perfonne n'ofe les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur. S'il fe trouve quelqu'un affez hardi pour s'attribuer un de ces noms, il contracte l'obligation d'en foutenir la célébrité. C'eft ce qu'on appelle reffufciter un Héros.

Les femmes ont en général beaucoup d'autorité parmi ces peuples. Dans les affaires de police, elles délibérent les premières, & leur avis eft rapporté au Confeil général, qui eft compofé des anciens, & qui juge en dernière inftance.

Chaque tribu a fon orateur, & ces orateurs ont feuls le droit de parler dans les affemblées publiques. Les Sauvages du Canada n'ont prefque jamais d'affaires d'intérêt à démêlet entr'eux : s'il arrive quelque conteftation entre deux particuliers, le jugement eft confié à un ami ou à un voifin. On appelle fouvent les jeunes gens à la connoiffancce des affaires, afin qu'ils arrivent plus promptement à la maturité.

Juftice & punition.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, eft de n'avoir jamais eu de juftice criminelle : mais ces peuples ne connoiffent point l'intérêt, & les crimes y font rares. On leur reproche encore de ne donner aucune efpèce d'éducation à leurs enfans : ils ne les châtient jamais. S'ils font dans l'enfance, les peres & meres difent qu'ils auroient tort de les punir, parce

qu'ils n'ont pas de raiſon; & lorſqu'ils ſont dans un âge plus avancé, ils ne les puniſſent pas encore, parce qu'ils ſont perſuadés que tout homme eſt libre de ſes actions. Ils ne ſe défendent même jamais contre un homme ivre, diſant qu'on ne doit pas faire de mal à quelqu'un qui ne ſait ce qu'il fait. Ils ſont perſuadés qu'il eſt indigne d'un homme de ſe défendre contre une femme ou contre un enfant.

Si quelqu'un tue un homme de ſa race, il feint d'être ivre, & ſe met par cette ruſe à l'abri de toute punition: alors on ſe contente de plaindre le mort. S'il eſt prouvé qu'il étoit de ſang froid, il en eſt encore quitte à bon marché, parce qu'on ſuppoſe qu'il n'a pu ſe porter à un pareil excès, ſans des raiſons plauſibles. D'ailleurs, les Sauvages ſeuls de ſa cabane on droit de le punir, parce qu'ils y ſont ſeuls intéreſſés. A la rigueur, ils ont droit de le faire mourir; mais on en voit peu d'exemples. Il eſt cependant arrivé qu'un aſſaſſinat a allumé la guerre dans une nation, parce qu'il intéreſſoit pluſieurs cabanes. Dans ce cas, le Conſeil des anciens emploie tout ſon crédit pour concilier les parties. Si l'on conſent de livrer le coupable aux parens du mort, alors ils ſont maîtres de ſa vie; mais la punition la plus ordinaire qu'on lui fait ſubir, eſt celle-ci: on étend le corps mort ſur des perches qu'on place exprès au haut d'une cabane, on attache le meurtrier deſſous, & on le laiſſe pluſieurs jours dans cet état, afin qu'il reçoive tout ce qui découle du cadavre; non-ſeulement ſur lui, mais encore ſur ſes alimens. Il peut cependant évi-

ter cette horrible punition, s'il eſt aſſez riche. L'uſage le plus commun pour dédommager les parens du mort, eſt de le remplacer par un priſonnier de guerre. Si ce captif eſt adopté, il entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

Il y a des crimes qui ſont ſur le champ punis de mort: tels ſont les maléfices. Ceux qui ont le malheur d'en être ſoupçonnés n'ont aucune grace à eſpérer. Pour les forcer de nommer leurs complices, on leur fait même ſubir une ſorte de queſtion, & on les brûle : on aſſomme ceux qui paroiſſent le moins criminels, avant d'employer le feu. Ceux qui deshonorent leur famille par une lâcheté, ſubiſſent la même punition, & ſes parens mêmes ſont ſes bourreaux. Comme le vol eſt en uſage chez les Hurons, il eſt permis de reprendre au voleur ce qu'il a volé, & d'enlever tout ce qui ſe trouve dans ſa cabane, même ſes vêtemens, ceux de ſa femme & de ſes enfans.

Religion. Les Miſſionnaires qui ont été dans ce pays, conviennent que les Sauvages de cette contrée reconnoiſſent un Etre ſuprême, Créateur du monde.

Les nations Algonquines déſignent cet Etre ſuprême ſous le titre de *Premier Eſprit*. Ils croyent qu'il forma la terre d'un grain de ſable qu'il tira du fond de l'Océan, & les hommes des cadavres des animaux qui étoient dans la mer.

Les Hurons & les Iroquois reconnoiſſent auſſi un Créateur; mais ils ne donnent pas la même création à l'homme. Les Hurons croyent qu'il y en a eu d'abord ſix

dans le monde, sans savoir qui les y avoit placés. Un de ces hommes monta au ciel pour y chercher une femme : il en trouva une, nommée *Atahentsic*, eut commerce avec elle. Le maître du ciel s'en étant apperçu, la précipita du haut de son Empire. Elle mit au monde deux enfans, dont l'un tua l'autre. Après cet événement, on ne parle plus des cinq autres hommes, pas même du mari d'Atahentsic : la terre fut peuplée par le fils de cette femme ; mais on ne dit point avec qui il eut commerce. Les Iroquois croyent que la terre a été peuplée deux fois, & donnent à la population à-peu-près la même origine que les Hurons : mais ils prétendent qu'un déluge universel détruisit entièrement la race humaine, & que, pour repeupler la terre, il fallut changer les bêtes en hommes.

Ils admettent des dieux subalternes, qu'ils nomment *Génies*, & en reconnoissent de bons & de mauvais. Ils s'adressent aux mauvais, pour les prier de ne pas leur faire de mal : les bons, selon eux, sont commis à la garde des hommes, & chacun a le sien. On leur demande du secours dans les dangers & dans les entreprises ; mais on n'est sous leur protection que quand on sait manier l'arc & la fléche. Alors un jeune Sauvage, pour attirer un génie auprès de lui, fait la cérémonie suivante. Il se noircit la tête, jeûne scrupuleusement pendant huit jours, & dans cet espace de tems, son génie se manifeste à lui par des songes.

Aussi-tôt qu'il a reconnu ce qu'il doit regarder comme son génie, on lui fait con-

noître l'hommage qu'il doit lui rendre. La cérémonie finit ordinairement par un festin, à la fin duquel on imprime sur le corps du jeune homme, la figure sous laquelle le génie lui a apparu en songe. Cette figure n'a rien de rare ; c'est ordinairement le pied d'un animal, ou un morceau de bois.

Les femmes ont aussi leur génie : mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les hommes. On fait à ces génies différens sacrifices, qui consistent à jetter dans les rivières ou les lacs, des oiseaux égorgés & du tabac. Ces peuples font aussi des sacrifices au soleil ; & lorsqu'on veut lui en faire, on jette les offrandes au feu. Les Voyageurs assurent que ces Sauvages font des libations accompagnées de paroles mystérieuses. Selon eux, on rencontre au bord des chemins difficiles, & sur les rochers escarpés, des colliers de porcelaine, du tabac, des épis de maïs, des peaux d'animaux, des animaux entiers ; & ce sont des offrandes adressées aux génies qui président en ces lieux. On rencontre quelquefois des chiens vivans, suspendus par les pattes de derrière, qu'on laisse mourir dans cet état ; & l'on croit que ce sont des sacrifices adressés aux génies malfaisans.

Ces peuples font des vœux : lorsqu'ils se trouvent dans un danger, ils promettent à leur génie de faire présent au chef de la bourgade d'une portion de la première bête qu'ils tueront, & de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir rempli leur promesse.

Quelques Voyageurs assurent que l'on

voyoit autrefois parmi ces peuples, une efpèce de religieufes qui vivoient dans le célibat. On a vu parmi les Hurons & les Iroquois, des folitaires qui fe dévouoient à la continence.

Leur opinion fur l'ame.

Ils difent que l'ame eft l'ombre, ou l'image animée du corps; & c'eft par une fuite de ce principe, qu'ils croyent tous les corps animés. Ils croyent l'ame immortelle, & difent qu'étant féparée du corps, elle conferve les paffions qu'elle avoit lorfqu'elle y étoit attachée. C'eft de-là qu'ils ont pris l'ufage d'enterrer avec les corps, tout ce qui fervoit à fatisfaire leurs befoins & leurs goûts pendant leur vie. Ils prétendent même que l'ame refte long-tems auprès du corps, qu'elle va enfuite dans des pays inconnus. Dans quelques cantons, on croit que les hommes ont deux ames; l'une, qui eft telle qu'on vient de le dire; l'autre, qui paffe dans un autre corps. C'eft pour ce motif qu'ils enterrent les enfans fur le bord des grands chemins, afin que les femmes, en paffant, puiffent recueillir ces fecondes ames, qui, n'ayant pas longtems joui de la vie, font plus empreffées d'en recommencer une nouvelle.

Les fépultures font des lieux fi refpectés, que leur profanation paffe pour l'injure la plus atroce que l'on puiffe faire à une bourgade. Ils ne pardonnent point aux Européens d'ouvrir les tombeaux pour en tirer les robes de caftor qui enfeveliffent les morts.

Le lieu inconnu où ils difent que la première ame fe rend, eft, felon eux, vers l'Oueft: elles mettent plufieurs mois à s'y

rendre, & ont de grandes difficultés à surmonter pendant leur route : elles sont obligées de passer un fleuve, sur lequel plusieurs font naufrage : elles rencontrent en outre un chien, dont elles ont beaucoup de peine à se défendre. Il y a des lieux de souffrances, où elles expient leurs fautes, & où sont tourmentées celles des prisonniers qu'on a brûlés. De-là vient qu'après la mort de ces malheureux, on visite soigneusement tous les lieux voisins du supplice, en frappant de grands coups de baguette, & en poussant des hurlemens, pour les chasser, dans la crainte que ces ames ne demeurent autour des cabanes, pour se venger des maux qu'on leur a fait souffrir.

Entre plusieurs récits fabuleux, qui ressemblent assez à ceux d'Homere & de Virgile, on en rapporte un si semblable à l'aventure d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a presque de différence que dans les noms. Mais le bonheur que ces Sauvages admettent dans leurs Champs Elisées, n'est pas précisément une récompense de la vertu. C'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été heureux à la chasse, brave à la guerre, d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'ennemis. Ils espérent après leur mort un bonheur proportionné à celui qu'ils ont eu pendant leur vie. Ces Sauvages prétendent que les bêtes ont aussi chacune une ame immortelle, & qu'elle va dans le même lieu que celles des hommes. Ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les hommes & les brutes, & disent que les hommes possédent les

mêmes attributs dans un dégré ſupérieur.

Ils ont une ſuperſtition incroyable pour tout ce qui regarde les ſonges, & chacun a ſa manière de les expliquer. Les uns prétendent que c'eſt l'ame raiſonnable qui ſe promene, tandis que l'ame ſenſitive continue d'animer les corps. Les autres diſent que c'eſt le génie qui donne des avis ſalutaires ſur ce qui doit arriver. Quelques-uns aſſurent que c'eſt une viſite d'une ame ou d'un génie étranger. De quelque manière enfin que le ſonge vienne, il paſſe pour une communication des volontés du Ciel. Ce n'eſt pas ſeulement ſur celui qui a rêvé que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit ; ce ſeroit encore un crime pour ceux auxquels il s'adreſſe, de lui refuſer ce qu'il a déſiré. Si ce qu'on demande eſt de nature à ne pouvoir être fourni par un particulier, le public s'en charge, & on le fournit à quelque prix que ce ſoit. Si, par malheur, quelqu'un rêve qu'il caſſe la tête à un autre, il fait l'impoſſible pour la caſſer : mais il arrive aſſez ſouvent qu'un autre s'aviſe de rêver qu'il venge la mort de celui auquel on a caſſé la tête, & exécute ſon rêve. Dans ce cas, les plus ſages, au lieu de caſſer des têtes, tâchent d'appaiſer le génie par des préſens. Leur ſuperſtition pour les ſonges.

La plupart des Sauvages de ces contrées célébrent une fête qu'on nomme *la fête des ſonges*, ou *le renverſement de la cervelle.* C'eſt une eſpèce de bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & qu'on célébre vers la fin de l'hyver. Tous les tranſports de la folie ſont permis alors. Chacun court

de cabane en cabane, ſous mille déguiſemens ridicules; on briſe & l'on renverſe tout, ſans que perſonne oſe s'y oppoſer. On demande à ceux que l'on rencontre, l'explication du dernier rêve que l'on a fait, & ceux qui le devinent ſont obligés de donner la choſe à laquelle on a rêvé. Cette fête finit par un feſtin, après lequel on ſonge à reparer le dégât qui a été fait. Le Pere Lafitau, dans ſon ouvrage ſur les mœurs des Sauvages, prétend trouver beaucoup de reſſemblance entre la religion de ces peuples, & celle de l'ancienne Grece.

Jongleurs, eſpèce de Prêtres.

Les Américains Septentrionaux ont des Prêtres, auxquels les Voyageurs donnent le nom de *Jongleurs*. Il ſe trouve des impoſteurs de cette eſpèce parmi tous les Barbares. Ceux qui ſont dans l'Amérique ſeptentrionale, ſe diviſent en pluſieurs claſſes. Les uns ſont Devins; les autres ſont Médecins: ceux qui ſont contrefaits ont plus de célébrité que les autres. Les Jongleurs Devins prétendent joindre au pouvoir d'annoncer l'avenir, celui de faire des miracles: ils débitent des compoſitions qui, ſelon eux, ont le pouvoir de procurer une bonne chaſſe à ceux qui les portent, de les rendre inviſibles, ou invulnérables à la guerre: ils ſont les Sacrificateurs des génies malfaiſans, & ont le pouvoir de les forcer de leur obéir: ils inſpirent une telle crainte, qu'on n'oſe leur refuſer ce qu'ils demandent.

La Potherie, tome 2.

Les Jongleurs Médecins pouſſent la fourberie & l'impoſture auſſi loin que les précédens. Quoique ces Sauvages aient en

général une connoissance assez étendue des simples qui peuvent procurer la guérison de plusieurs plaies, même de plusieurs maladies, ils ont cependant recours à leurs Médecins, & avec une si grande confiance, qu'ils croyent ne pouvoir se passer de leur secours.

Lorsqu'un Sauvage est blessé, l'on envoie chercher un Médecin, qui trouve un festin tout préparé. Ce Médecin commence par tirer d'un sac, dont il est toujours muni, un paquet où sont ses médicamens : il prend à la main une gourde remplie de petites pierres, & emmanchée d'un bâton, entonne, d'une voix horrible, des chansons sur ses remedes, en remuant sa gourde en cadence. Ceux qui sont présens mêlent leurs voix à la sienne. Le Médecin fait toutes sortes de contorsions ; il ouvre ensuite son paquet, invoque le Dieu du ciel, de la terre ; les génies des airs & des enfers : il recommence ses chansons avec les mêmes contorsions, tourne autour du malade, qui est couché tout nud sur le plancher ; tous ceux qui sont dans la cabane font les mêmes mouvemens, en criant de toutes leurs forces. Alors ce singulier Médecin applique le remede sur les plaies du malade, qui est souvent plus fatigué du bruit qu'on fait autour de lui, que du mal qu'il endure.

Médecins & Chirurgiens.

Il se trouve cependant des Jongleurs qui passeroient en Europe pour d'excellens Chirurgiens & Médecins. L'expérience leur a donné la connoissance de plusieurs simples. Ils guérissent, avec une facilité & une promptitude incroyables, les plaies,

Remedes.

les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Pour nettoyer les plaies, ils y expriment le suc de plusieurs plantes, dont ils se réservent la connoissance. Cette composition attire tous les corps étrangers qui sont dans la plaie, & c'est l'unique nourriture du malade, jusqu'à ce que la plaie soit fermée.

Ces Médecins ont des remedes admirables contre la paralysie, l'hydropisie & les maux vénériens. La rapure de gayac & du sassafras sont leur spécifique. Pour les deux dernières maladies, ils en font une liqueur, dont le continuel usage guèrit. Pour la pleurésie, ils appliquent sur le côté opposé des cataplasmes qui empêchent le dépôt, ou qui l'attirent. Les remedes pour la fiévre, sont des lotions froides, avec une décoction d'herbes, qui préviennent l'inflammation & arrêtent le transport. Ils ignoroient autrefois la saignée, & y suppléoient par des scarifications aux parties où le mal se faisoit sentir ; ils y appliquoient ensuite les ventouses, avec des courges qu'ils remplissoient de matières combustibles, auxquelles ils mettoient le feu. Les caustiques leur étoient familiers ; mais ils les faisoient avec du bois pourri. L'usage des lavemens leur étoit fort connu : une vessie servoit de seringue. Ils employoient contre la dyssenterie, un remede dont l'effet est toujours certain : c'est le suc qu'on tire des extrêmités des branches de cédre, après qu'on l'a fait bouillir.

Ils regardent la sueur comme un préservatif contre tous les maux : ils l'excitent dans des étuves ; & lorsque l'eau découle

de toutes les parties de leur corps, ils vont ſe jetter dans une rivière, ou, s'ils n'en ont pas à leur portée, ils ſe font jetter de l'eau froide ſur le corps. Ils ſe font ſouvent ſuer, pour ſe délaſſer l'eſprit & le corps. Si-tôt qu'un étranger arrive dans une cabane, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & on le conduit enſuite dans une étuve, où ſon hôte lui tient compagnie. Pour exciter la ſueur, ils n'ont pas toujours recours aux étuves : ils couchent quelquefois le malade ſur une petite eſtrade, ſous laquelle ils font bouillir, dans une chaudière, du bois d'épinette & des branches de ſapin. La vapeur eſt, pour le moins, auſſi ſalutaire que la ſueur.

Il ſe trouve des nations qui ont la cruauté d'abandonner les malades lorſqu'ils voyent que les remedes n'ont pas un prompt effet, & de les laiſſer mourir ſans ſecours.

La pluralité des femmes eſt permiſe dans une partie des nations de la langue Algonquine : il eſt même aſſez ordinaire de voir un particulier épouſer toutes les filles qui ſe trouvent dans une maiſon ; & cet uſage eſt fondé ſur l'opinion que des ſœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'union que des étrangères ; auſſi n'y a-t-il point de diſtinction entre les femmes ſœurs : elles jouiſſent toutes des mêmes droits ; mais parmi les autres on diſtingue deux claſſes ; celles de la ſeconde ſont les eſclaves des premières. La loi permet aux hommes de quelques nations, d'avoir des femmes dans tous les cantons où la chaſſe les conduit. Cet uſage s'eſt introduit peu-à-peu chez Mariages.

les Sauvages de la langue Huronne. On assure qu'il y a quelques villages Iroquois où les femmes ont plusieurs maris.

Les Iroquois & les Hurons portent si loin le scrupule à l'égard des dégrés de parenté, que l'adoption y est même comprise : mais si le mari perd sa femme, il faut qu'il épouse sa sœur, ou, à son défaut, celle que la famille lui présente. La femme est dans la même obligation à l'égard des freres & des parens de son mari, si elle le perd avant d'avoir eu des enfans.

Lorsqu'on manque de sujets, l'on permet à une veuve de chercher dans le village un mari qui lui convienne. Il y a cependant, dans chaque nation, des familles distinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles. Il n'est pas permis au mari de quitter sa femme, ni à la femme de quitter son mari. La stabilité des mariages est même sacrée, & les conventions passagères en ce genre, sont regardées comme un désordre.

Dans quelques nations, un mari qui retrouve sa femme après qu'elle l'a quitté, ou qui la surprend en adultère, est en droit de lui couper le nez. Une femme qui soupçonne son mari d'infidélité, est capable de toutes sortes d'emportemens contre sa rivale, & le mari ne peut prendre la défense de celle qu'il lui préfére : il se deshonoreroit par la moindre marque de ressentiment.

Le mariage se traite & se conclut entre les parens des deux côtés, & les parties intéressées n'ont aucune part aux conventions ; mais on ne le termine jamais sans leur

consentement. Il y a des cantons où les filles ont beaucoup d'éloignement pour le mariage, parce qu'elles en peuvent faire l'essai autant qu'elles le jugent à propos. Le mariage ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On ne voit pas une fille avancée en âge qui n'ait un enfant à la mamelle, ou qui ne soit grosse.

La Hontan.

La Potherie, tome 3.

Les garçons n'oseroient parler d'amour aux filles pendant le jour, elles s'emporteroient en injures contr'eux: mais la nuit les cabanes sont ouvertes: les gaçons s'y introduisent lorsque les feux sont couverts: ils allument une espèce d'allumette, & s'approchent des filles. S'ils n'en sont pas bien reçus, ils se retirent sans bruit: elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, & de converser avec elles; & s'ils veulent passer outre, elles les renvoyent. S'il en survient un autre qu'elles trouvent plus à leur goût, elles le laissent faire tout ce qu'il veut. La raison de cette conduite, est qu'elles ne veulent point dépendre de leurs amans.

La Hontan.

Les Voyageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du mariage, ce qui vient, sans doute, de la variété des coutumes qui sont établies dans ces différentes nations. Dans les unes, le garçon fait des présens aux parens de la fille, va s'asseoir à côté d'elle, & s'il est souffert, le mariage passe pour conclu. Dans d'autres nations, le mariage se traite comme on l'a dit, entre les parens des deux parties. Ailleurs, ce sont de matrones qui font toutes les démarches. Pour conclure le mariage, on s'assemble dans la cabane

du plus vieux parent, où l'on a ſoin de préparer un feſtin. La table eſt toujours couverte avec profuſion, & l'aſſemblée eſt ordinairement nombreuſe. On chante, on danſe, &c. Lorſque la fête eſt finie, tous les hommes ſe retirent, à l'exception des quatre plus vieux parens du mari. La nouvelle mariée ſe préſente enſuite à la porte de la cabane, étant accompagnée de ſes quatre plus vieilles parentes : le plus vieux des hommes va la recevoir, & la préſente au mari. Les nouveaux mariés ſe placent debout ſur une natte, tenant une baguette chacun par un bout, & reſtent dans cette poſition pendant que les vieillards leur font des harangues. Les nouveaux mariés ſe font mutuellement des harangues, & rompent enſuite la baguette en autant de morceaux qu'il y a d'aſſiſtans, auxquels on les diſtribue. On reconduit enſuite la mariée hors de la cabane, & de jeunes filles qui l'attendent, la conduiſent en cérémonie à celle de ſon pére, où elle demeure juſqu'à ce qu'elle devienne mere : alors le mari la reçoit dans la ſienne.

Idem.

La Potherie dit que le nouveau marié eſt obligé de ſuivre ſa femme & de demeurer avec ſa belle-mere, à laquelle il eſt forcé de céder toute ſa chaſſe, juſqu'à ce qu'il ait des enfans : alors il lui eſt permis d'avoir une cabane à part pour ſa famille.

Devoir des femmes.

Il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus mépriſées que dans l'Amérique ſeptentrionale, même dans les cantons où elles paroiſſent avoir toute l'autorité ; &, traiter un ſauvage de fem-

me, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Cependant les enfans n'appartiennent qu'à la mere, & ne reconnoissent d'autre autorité que la sienne: ils ne respectent leur pere que comme maître de la cabane. Cet attachement des enfans pour leur mere, est une suite des soins qu'elle prend pour leur nourriture & pour leur éducation. C'est elle qui porte tous les fardeaux, qui fait la provision de bois pour l'hiver & pour les besoins du ménage, & qui est chargée de faire la cuisine. Ces femmes prennent un soin particulier de leurs enfans, principalement des filles: elles les allaitent ordinairement deux ans ou dix-huit mois; &, pendant ce tems, le mari ne couche point avec sa femme. Dès que les filles sont en état de porter quelque fardeau, les meres ne manquent jamais de les en charger, pour les accoutumer de bonne heure à la fatigue. Pour les engager au travail, elles n'employent ni les menaces, ni, comme on la vu, les châtimens: ce n'est que par les prières & les caresses qu'elles viennent à bout de leur faire faire ce qu'elles désirent. Lorsque les garçons commencent à avoir de la raison, les peres leur racontent les belles actions de leurs ancêtres, & parviennent, par ce moyen, à leur inspirer du courage. Si quelqu'un de leurs parens a commis une action indigne d'un guerrier, ils font l'impossible pour en inspirer de l'horreur aux enfans: &, par ces moyens, parviennent insensiblement à leur élever l'ame.

La Potherie.

Le mari construit & entretient la cabane, il fait les canots, passe les peaux, fait

Devoir des maris.

les caiſſes, les nattes, les raquettes, les paliſſades autour des jardins & des parcs, s'il y a des beſtiaux; il a ſoin de la récolte, & d'entretenir la cabane de gibier, &c. Il y a des maris qui ſe font un devoir de faire une partie du travail de leurs femmes.

Avant que ces Sauvages euſſent reçu de nous des haches & des outils de fer, ils brûloient le pied d'un arbre pour l'abattre, & pour le fendre ils ſe ſervoient de haches de cailloux. Pour l'emmencher, ils coupoient la tête d'un jeune arbre, & y inſeroient celle de leur hache, l'arbre ſe refermoit en croiſſant & ſerroit la hache; alors on coupoit le tronc de la longueur qu'on vouloit donner au manche.

Habillemens.

On ne diſtingue point les nations par leurs habillemens: les hommes, pendant l'été, n'ont ſur le corps qu'un ſimple caleçon fort léger: dans l'hiver, une camiſole de peau les couvre juſqu'à la ceinture; ils mettent par-deſſus une couverture lorſqu'ils peuvent en avoir. Le plus ſouvent ils ont une robe de peau d'ours, de caſtor, ou d'autres animaux, & mettent le poil en-dedans. Ils ont aux pieds une eſpèce de peau paſſée à la fumée; leurs bas ſont auſſi de peaux paſſées de même.

Les camiſoles des femmes deſcendent juſqu'aux genoux; &, dans le grand froid, elles ſe couvrent la tête de leurs robes: quelques-unes ont des bonnets qui reſſemblent à des calottes: d'autres ont des capuces qui tiennent à leurs camiſoles: elles ont en outre une eſpèce de juppe faite de peau, laquelle leur couvre depuis la cein-

ture jufqu'à la moitié de la jambe. Les hommes comme les femmes recherchent les chemifes avec empreffement ; mais ils les portent par-deffus leurs camifoles, jufqu'à ce qu'elles foient fales : alors ils les mettent par-deffous, & les gardent jufqu'à ce qu'elles tombent par lambeaux : ils ne fe donnent jamais la peine de les laver. Les Sauvages du Canada laiffent pénétrer leurs peaux de fumée, les frottent un peu : elles fe lavent après comme le linge. Quelques-uns les laiffent tremper dans l'eau, & les frottent enfuite dans leurs mains, jufqu'à ce qu'elles foient flexibles & maniables. Les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroiffent beaucoup plus commodes.

Les hommes & les femmes fe font imprimer fur la peau des figures d'oifeaux, de ferpens, de fleurs, de feuilles d'arbres, &c. Cette opération fe fait en traçant fur la peau bien tendue, la figure qu'on y veut graver ; on pique enfuite jufqu'au fang les traits avec des arêtes de poiffon, ou des aiguilles, & l'on y infinue des couleurs bien pulvérifées : elles pénétrent tellement la peau, qu'elles ne s'effacent jamais. Quelquefois la peau s'enfle, il s'y forme une galle accompagnée d'inflammation : la fiévre furvient, &, dans les grandes chaleurs, cette opération eft dangereufe pour la vie. Ils graiffent leurs cheveux, & fement deffus du duvet de cigne, ou d'autres oifeaux. Ils portent des pendans aux oreilles, & fouvent aux narines ; mettent à leur cou des plaques de porcelaine, & fur leur tête des couronnes de plumes,

Les femmes de diſtinction ornent leurs robes de toutes ſortes de figures, de plaques de porcelaine, y mettent une bordure de porc-épi, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs enfans ſont parés de divers colifichets : ils ſont d'un bois fort léger, & ont deux demi-cercles à l'extrêmité d'en-haut, pour qu'on puiſſe les couvrir, ſans toucher à la tête de l'enfant.

Culture des terres.

Auſſi-tôt que les neiges ſont fondues, on commence à préparer la terre : on la remue avec une bêche, dont le manche eſt fort long, & l'on ſeme le maïs, qui eſt le bled naturel du pays : on y a porté du froment d'Europe ; mais il a dégénéré. Dans pluſieurs cantons, on a l'habitude de ſemer des fèves avec le maïs, parce que leur tige lui ſert d'appui. Les François y avoient porté des pois, qui y avoient acquis un dégré de bonté ſupérieur à celui qu'ils ont en Europe. Il y a des cantons où les femmes ſeules labourent ; dans d'autres, ce ſont les hommes & les femmes. Les hommes font preſque toujours la récolte. Ils font des trous en terre, où ils mettent leurs grains & leurs fruits pour les conſerver. D'autres les mettent dans des paniers d'écorces d'arbres, troués de toutes parts, pour l'empêcher de s'échauffer. Dans les parties ſeptentrionales du Canada, on ſeme peu : les habitans n'ont du bled que par échanges.

Diverſes préparations du maïs.

Nourriture.

Le maïs eſt ſain & nourriſſant : dans certains cantons, on ſe contente de le faire bouillir dans une eſpèce de leſſive, & on en fait des magaſins : pour le manger, on acheve

acheve de le faire cuire dans de l'eau avec un peu de sel. Quelques-uns le font griller lorsqu'il est encore verd & dans l'épi : on l'appelle au Canada bled *groulé*, & on assure que le goût en est très-agréable. Il y en a qui se contentent de le faire seulement chauffer, ils le retirent du feu sitôt qu'il est ouvert : on l'appelle *bled fleuri*. On prétend que cette manière de l'apprêter le rend fort délicat, & on ne l'emploie que pour les étrangers & pour les personnes de considération.

La nourriture la plus ordinaire de ces Sauvages, est le *Sagamité*. Les femmes font griller le maïs, le pilent dans un mortier qui est fait avec un tronc d'arbre, creusé avec le feu : leur pilon est un morceau de bois dur, mince au milieu, & gros par les deux bouts. Elles le jettent grain à grain dans le mortier, & l'écrasent. Lorsqu'il est broyé, elles en font une espèce de bouillie, qui seroit fort insipide, si elles n'en relevoient pas le goût par un mélange de viandes ou de fruits. Si les Sauvages se contentoient de ces mets simples, on les regarderoit comme fort sobres : mais, comme ils aiment tous en général la graisse, ils mettent dans leurs bouillies toute celle qu'ils peuvent trouver. Les Voyageurs assurent leur avoir vu mettre dans une chaudière de bouillie, plusieurs livres de chandelle ; même des espèces de graisses plus dégoûtantes, & les manger avec avidité.

Chez les nations occidentales, la folle-avoine tient lieu de maïs : elle est beaucoup moins nourrissante ; mais le bœuf,

qui y eſt très-commun, y ſupplée. Les nations errantes, qui ne cultivent point la terre, ſont obligées, quand la chaſſe & la pêche leur manquent, de vivre d'une eſpèce de mouſſe qui croît ſur certains rochers, & que les François ont nommée *Tripe de roche*. On peut bien imaginer que ce mets fournit peu de ſubſtance, & qu'il eſt fort inſipide au goût. Ces Barbares ſe nourriſſent encore d'une eſpèce de maïs ſauvage, qu'ils laiſſent pourrir dans une eau dormante. Lorſqu'ils l'en retirent, il eſt tellement corrompu, que l'odeur ſeule feroit ſoulever le cœur à tout autre : mais ils le mangent avec avidité, & boivent l'eau qui en découle.

Il y a parmi ces Sauvages, des femmes qui font du pain : mais ce n'eſt qu'une pâte mal pêtrie, ſans levain, & cuite ſous la cendre. Elles y mêlent des féves, divers fruits, de l'huile & de la graiſſe. Cette maſſe doit être mangée chaude, & ſe gâte promptement lorſqu'elle eſt froide.

Lorſque les femmes ont fait la cuiſine, les proviſions, &c. Elles font du fil avec l'écorce intérieure d'un arbre, qu'elles appellent *bois blanc*, font des taſſes & autres uſtenſiles de bois.

Forme des bourgades, des cabanes. Meubles.

Les villages, ou les bourgades des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, n'ont point de forme régulière. Les anciennes rélations les repréſentent rondes; mais aujourd'hui ce n'eſt qu'un amas de cabanes ſans ordre ; les unes ſont de ſimples appentis, les autres ſont en tonnelles, bâties d'écorces, ſoutenues par des pieux, revêtues en-dehors d'un enduit de terre aſſez

groffier. Elles ont quinze ou vingt pieds de large, fur cent de longueur. On y allume ordinairement plufieurs feux. Si le rez-de-chauffée ne fuffit pas pour contenir tous les lits, ceux des enfans font fur une eftrade élevée de cinq ou fi pieds, & qui régne autour de la cabane. Les meubles, les uftenfiles & les provifions, font au-deffus de cette eftrade, rangés fur des foliveaux qui traverfent l'édifice. L'entrée eft une efpèce de veftibule, où les jeunes gens dorment en été, & qui fert de bucher pendant l'hiver. Les portes font faites d'écorces d'arbres, & ne ferment jamais bien. Il n'y a ni fenêtre, ni cheminée aux cabanes. Une fimple ouverture qu'on laiffe au milieu du toit, donne quelque paffage à la fumée, encore eft-on obligé de la boucher quand il pleut.

Les villages de ces Sauvages, font en général fortifiés: ils font environnés d'une triple paliffade. Les pieux qui forment ces paliffades, font entrelaffés de branches d'arbres, qui ne laiffent aucun vuide. Avec ces fortifications, ils foutenoient un long fiége, lorfque les Américains ignoroient les armes à feu. Dans chaque village, on trouve une grande place ; mais elle n'eft pas régulière. Les Iroquois bâtiffoient autrefois beaucoup mieux qu'ils ne bâtiffent aujourd'hui. On voyoit dans leurs édifices des figures en relief, à la vérité, d'un travail fort groffier : mais depuis que leurs bourgades ont été détruites par les différentes nations avec lefquelles ils étoient en guerre, ils n'ont pas entrepris de les rétablir. Dans leurs campemens & dans

leurs quartiers d'hiver, ils ne cherchent pas plus les commodités de la vie.

Guerre des Sauvages du Canada.

La guerre est la plus importante de toutes les affaires de ces Sauvages; mais ils s'y déterminent souvent pour des causes très-légeres : c'est, ou pour venger une injure qui à peine feroit une querelle entre deux particuliers, ou pour remplacer des morts par des prisonniers. Souvent un songe occasionne une guerre sanglante. Lorsque la guerre est résolue, on choisit un Général. Ce Général, avant de former un corps de troupes, se fait peindre en noir, jeûne plusieurs jours, pendant lesquels ils n'a de communication avec personne. Son unique occupation est d'invoquer son génie protecteur, & d'observer ses propres songes. Son amour-propre lui fait regarder la victoire comme certaine, & lui procure toujours des songes agréables. Après le jeûne, il assemble les guerriers, &, tenant le collier de porcelaine, il (1) leur explique les motifs qui excitent la nation à entreprendre la guerre, & finit en disant : ce collier est pour celui qui se chargera d'ensevelir ceux d'entre nous qui pé-

Le Pere Charlevoix. *ubi suprà.*

(1) Les colliers ont environ deux pieds de long, sur trois ou quatre pouces de large. Ils sont composés de coquilles de colimaçons, qu'on trouve sur les côtes de la nouvelle Angleterre. Ces colliers sont l'écriture des Sauvages de l'Amérique Septentrionale : ils leur servent pour traiter de la paix, pour faire des Ambassades, pour annoncer leurs pensées, pour décider les querelles, pour juger, condamner ou absoudre. Cela dépend de la maniere dont les coquilles sont arrangées. Ils servent encore d'ornemens aux jeunes guerriers, qui en font des ceintures & des bracelets.

viront dans cette entreprise. Il pose ensuite son collier à terre. Celui qui le prend se déclare son Lieutenant, & le remercie du zèle qu'il marque pour la nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on débarbouille le Général, on lui accommode les cheveux, on les graisse & on les peint : on lui met différentes couleurs au visage, & on lui passe sa plus belle robe. Il chante ensuite, d'un ton lugubre, sa chanson de mort. Tous les soldats entonnent l'un après l'autre leur chanson de guerre. Chacun a la chanson de sa famille, & il n'est pas permis aux autres de la chanter.

Ces cérémonies étant faites, le chef va communiquer son projet au Conseil où on l'examine : lorsqu'il est approuvé, l'on fait un festin, dont le principal mets est un chien. Chaque famille, pour s'assurer des prisonniers, fait des présens au Général, qui s'engage verbalement à en fournir : souvent il donne des gages. Lorsqu'une expédition militaire est résolue chez les Iroquois, on met la chaudière de guerre sur le feu, & les alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise, & qu'ils veulent y contribuer. Tous ceux qui s'enrôlent donnent au Général un morceau de bois sur lequel est leur marque : ceux qui retirent leur parole après cet engagement, sont deshonorés sans retour.

Lorsque l'armée est composée, on fait un nouveau festin, & le Général fait encore un discours avant qu'on commence, pour exhorter tous les jeunes gens à combattre avec courage. Il s'avance ensuite

au milieu de l'assemblée, le casse-tête à la main, & chante une chanson guerrière : tous les soldats lui répondent, & jurent de vaincre ou de mourir : mais ils ne se soumettent à aucune dépendance. Le Général, au contraire, contracte envers eux l'obligation de récompenser ceux qui font quelqu'action éclatante. Le repas termine la cérémonie. Chez les Iroquois, les anciens guerriers font mille outrages aux jeunes gens qui n'ont point encore vu l'ennemi, & si ceux-ci marquent la moindre impatience, ils sont déclarés incapables de porter les armes.

Les Jongleurs ou Médecins, préparent des drogues pour guèrir ceux qui seront blessés & pour les préserver de la mort. Ils font ensuite des sacrifices ; & cette cérémonie finit encore par des festins. Depuis le moment où la guerre est résolue, jusqu'à celui du départ des guerriers, on passe les nuits à chanter & les jours à faire des préparatifs. Si l'on est obligé de traverser quelque rivière ou quelque bras de mer, on répare les canots. Si c'est en hiver, on prépare les traîneaux & les raquettes. Les derniers instrumens servent aux Sauvages pour voyager sur la neige. Ils ont environ trois pieds de long & quinze ou seize pouçes de large. Leur forme est ovale, excepté que le derrière se termine en pointe.

Lorsque les guerriers partent, ils vont chez leurs parens & leurs amis, auxquels ils font des adieux avec la plus grande tendresse. Chacun s'empresse à leur donner des provisions. Lorsqu'ils se mettent en

campagne, ils font ordinairement presque tout nuds.

Ces peuples n'avoient autrefois pour armes que l'arc, la fléche, le javelot & le casse-tête. Leurs fléches & leurs javelots étoient armés d'os : le casse-tête étoit une petite massue de bois très-dur, dont la tête étoit ronde, mais tranchante d'un côté. Ils avoient peu d'armes défensives. Quelques-uns faisoient cependant usage de boucliers construits avec des peaux. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils, de la poudre & du plomb, ils abandonnent leurs fléches & leurs javelots. On s'est répenti plus d'une fois de leur avoir fourni des armes à feu, & l'on accuse les Hollandois de leur en avoir fait connoître l'usage pendant qu'ils étoient en possession de la nouvelle York. Armes.

Ces peuples ont des enseignes pour se rallier. Ce sont de petits morceaux d'écorce d'arbre, sur lesquels ils tracent la marque de leur nation ou de leur bourgade : ils les attachent au bout d'une perche. Si l'armée est nombreuse, chaque famille a la sienne, avec sa marque distinctive.

Lorsqu'ils sont entrés dans le pays ennemi, ils font un festin & s'endorment : au réveil, ceux qui ont eu des songes, parcourent tous les feux, en chantant la chanson de mort, disent leur rêve, & si on ne leur en donne pas l'explication, ils peuvent s'en retourner chez eux ; ce que les poltrons ne manquent jamais de faire. On fait de nouvelles invocations aux génies ; on s'anime par des bravades & des

promesses mutuelles; on continue la marche, & les coureurs précédent l'armée pour voir si l'ennemi ne tend point quelqu'embuscade.

Batailles. Lorsqu'on a découvert l'ennemi, l'on se traîne vers le lieu où il est sur les pieds & les mains, jusqu'à la portée des flèches ou du fusil. Alors on se leve : le chef donne le signal, & toute l'armée lui répond par des cris horribles. On fait une décharge ; &, sans donner à l'ennemi le tems de se reconnoître, on s'élance sur lui, le casse-tête à la main. Il y a plusieurs nations qui, au casse-tête, ont substitué la hache. Après le combat on leve les chevelures des morts & des mourans, & l'on ne pense à faire des prisonniers que quand l'ennemi prend la fuite. S'il se retire dans quelque retranchement, ont fait des efforts incroyables pour l'y forcer. Alors les vaincus, connoissant le sort qui les attend s'ils tombent entre les mains des vainqueurs, font, de leur côté, tous leurs efforts pour se défendre, & le carnage devient horrible. On assure que ces Sauvages font la guerre avec une prudence qu'on n'attendroit pas chez des peuples aussi mal disciplinés. Le chef laisse ordinairement son casse-tête sur le champ de bataille, & y trace des figures qui annoncent la victoire qu'il a remportée. On enchaîne les prisonniers par le cou, & on les garde avec le plus grand soin.

L'armée, après le combat, se met en marche pour retourner dans son pays. Lorsqu'elle est près de la principale bourgade, le Général y envoie un député pour

annoncer sa victoire, ou sa défaite: tous les jeunes gens & les femmes vont au-devant de l'armée, & portent des rafraîchissemens aux soldats. On passe quelques jours à pleurer les morts, on annonce ensuite la victoire, & au deuil succédent les réjouissances. Les guerriers font leur entrée: le Général à la tête; le Lieutenant suit, accompagné d'un crieur qui fait les cris de mort. Les soldats marchent ensuite sur deux lignes. Les prisonniers sont au milieu: ils ont le corps presque nud, le visage & les cheveux peints, un bâton à la main, les bras liés au-dessus du coude avec une corde, dont deux guerriers tiennent les bouts. Ces malheureux chantent leur chanson de mort, & conservent un air de fierté qui surprend tous les Européens que le hazard fait trouver à ce spectacle. Voici à-peu-près le sens de leur chanson: » Je suis brave, intrépide. Je » ne crains ni la mort ni les tortures. » Ceux qui les craignent sont des lâches: » la vie n'est rien pour un homme de cou-» rage. Que le désespoir & la rage étouf-» fent mes ennemis. Que ne puis-je les » dévorer & boire jusqu'à la dernière » goutte de leur sang. « Ces bravades leur coutent cher: elles mettent en fureur ceux qui les entendent. On les conduit de cabane en cabane, & dans toutes ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une, on leur arrache un ongle; dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais couteau; on leur enleve un morceau de chair, on les fouette avec tant de violence, que

Triomphe.

Sort des prisonniers.

leur peau tombe par lambeaux. On les conduit ensuite dans une place où tous les habitans de la bourgade s'assemblent, & on en fait la répartition : leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Les femmes qui ont perdu leur mari ou leurs enfans à la guerre, sont partagées les premières. On satisfait ensuite aux engagemens que les guerriers ont contractés avant de partir pour la guerre. S'il ne se trouve point assez de captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent s'en parent les jours de fête : le reste du tems on les laisse suspendues à la porte des cabanes. Lorsque le nombre des prisonniers excede celui des prétendans, on donne le surplus aux alliés.

Cruauté à l'égard des prisonniers.

Le sort le plus ordinaire des prisonniers de guerre, est de périr dans les tourmens, ou de tomber dans un esclavage très-dur. Il arrive quelquefois que des femmes, des meres & des peres en adoptent, pour remplacer leurs maris ou leurs enfans. Alors le prisonnier entre dans tous les droits de celui dont il prend la place, & est regardé comme étant véritablement de la nation. Il en prend l'esprit de si bonne foi, qu'il ne fait aucune difficulté de porter les armes contre sa patrie, si l'occasion s'en présente. Les Iroquois se sont conservés par cette politique. Les guerres continuelles qu'ils ont soutenues contre les autres nations les auroient détruits, s'ils n'avoient pris l'habitude de naturaliser leurs prisonniers.

Ceux qu'on destine à la mort sont traités pendant quelques jours avec beaucoup d'égards : mais lorsque le moment de l'exé-

cution est arrivé, si on l'a livré à une mere ou à une femme, elle invoque l'ombre de celui qu'elle veut venger. Un crieur appelle le prisonnier, lui déclare les intentions de sa maîtresse, & exhorte les jeunes gens à lui faire endurer tous les maux possibles. Un autre lui dit, d'un air de commisération: » Mon frere, prends patience, on va te brûler. » Aussi-tôt il s'éleve un cri dans toute l'habitation, & l'on conduit le prisonnier au lieu du supplice. On le lie à un poteau par les pieds & par les mains, mais de manière qu'ils puisse tourner autour. On lui fait chanter sa chanson de mort, qui est toujours insultante pour les assistans. On allume un grand feu, l'on y fait rougir des fers, & on les applique sur toutes les parties de son corps, en commençant par les pieds & en remontant jusqu'à la tête : tous les habitans de la bourgade prêtent la main à cette horrible exécution. Le supplice dure souvent plusieurs jours, parce que ceux qui se chargent de le faire endurer, ont la barbare attention de ne pas appliquer les fers rouges sur les parties délicates du corps du patient. Si le malheureux qu'on brûle est courageux, il chante au milieu des tourmens, & tient des propos outrageans à ses bourreaux. Il s'en trouve à qui la douleur fait pousser des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais ces barbares, loin de s'attendrir, poussent des cris de joie, lui disent qu'il n'est pas homme, & que les pleurs ne sont permis qu'aux femmes. Lorsqu'ils sont las de tourmenter cette malheureuse victime, ils lui cernent, avec un

Idem. ibid.

couteau la peau tout autour des cheveux; la lui arrachent & la laiſſent pendre par derrière; & pour étancher le ſang, on lui applique ſur la tête une gamelle remplie de ſable brûlant. On le détache enſuite du poteau, & on le conduit, à coups de pierres, du côté du ſoleil couchant, parce qu'on imagine que les ames doivent y aller après la mort. Lorſqu'il tombe, chacun court à lui & s'empreſſe de couper des morceaux de ſa chair, dont on ſe régale. La nuit on s'arme de bâtons, & on court dans toutes les cabanes pour chaſſer ſon ame qui pourroit y être cachée pour tirer vengeance de tous les tourmens qu'on lui a fait endurer.

On prétend que ces Sauvages ne ſont arrivés que par dégrés à cet excès d'inhumanité, & que l'uſage les y a inſenſiblement accoutumés. Le déſir de la vengeance, & de voir faire une lâcheté à leur ennemi; la perſuaſion où ils ſont que plus ils le font ſouffrir, plus ils cauſent de ſatisfaction aux guerriers qui ont péri à la guerre, ou qui on été brûlés, y entrent pour beaucoup.

Ce qui cauſe l'apparente inſenſibilité du patient, qui ne ceſſe de chanter & d'inſulter ſes bourreaux, peut être le déſeſpoir. Il ſait qu'il n'a point de grace à eſpérer: les mouvemens qu'il ſe donne, la fureur à laquelle il ſe livre font une eſpèce de diverſion, émouſſent le ſentiment, & produiſent plus d'effet que les pleurs & les gémiſſemens. Les Miſſionnaires rapportent un exemple preſqu'incroyable de la fermeté que ces Sauvages conſervent dans les

tourmens. Un Capitaine Iroquois, aimant mieux braver le péril que ſe deshonorer par la fuite, ſe battit long-tems ſeul contre un parti de Hurons : ceux-ci, qui vouloient l'avoir vif, employerent toutes ſortes de ſtratagêmes pour y parvenir. Enfin, ils le prirent & le conduiſirent dans une bourgade où il y avoit des Miſſionnaires, auxquels on laiſſa la liberté de l'entretenir. Ils vinrent à bout de le convertir & de lui faire recevoir le Baptême. Peu de jours après il fut brûlé avec pluſieurs de ſes compagnons, & ſa conſtance étonna les Sauvages même. On s'aviſa de ne pas le lier, comme cela arrive quelquefois. Il ſe crut en droit de faire à ſes bourreaux tout le mal dont il étoit capable. On le fit monter ſur un échafaud, & on lui appliqua les fers rouges ſur toutes les parties du corps. Il parut d'abord inſenſible, & excita à la patience un de ſes compagnons qu'on brûloit à côté de lui, & qui donnoit quelques marques de foibleſſe. On tomba alors ſur lui avec une fureur ſans égale : il ne parut pas ému, & ſes bourreaux étoient embarraſſés à lui trouver quelqu'endroit ſenſible, lorſqu'un d'entr'eux s'aviſa de lui cerner la peau de la tête & de la lui arracher. La douleur fut ſi vive, qu'il tomba ſans connoiſſance : on le crut mort & chacun ſe retira ; mais un moment après il revint de cet évanouiſſement, & ne voyant perſonne autour de lui, il prit un gros tiſon, appella ſes bourreaux, & les défia de s'approcher. Ils furent tous étonnés de cette fermeté, pouſſerent d'horribles hurlemens, s'armerent

tous, les uns des tisons ardens, les autres des fers rougis au feu, s'élancerent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une intrépidité qui les fit reculer : le feu qu'on avoit allumé pour faire rougir les fers, lui servit de retranchement d'un côté ; il s'en fit un autre avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échafaud, &, cantonné dans son propre bucher, il fut la terreur d'une bourgade entière. En voulant éviter un tison qui lui fut lancé, il fit un faux pas & tomba au pouvoir de ses ennemis. Ces barbares épuiserent leurs forces à le tourmenter, le jetterent au milieu d'un grand brasier & l'y laisserent, persuadés qu'il y seroit bientôt étouffé : mais il se releva tout-à-coup, s'arma de tisons ardens & courut au village comme s'il y eût voulu mettre le feu. Tous les habitans furent saisis d'effroi, & personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter. On lui jetta entre les jambes un bâton qui le fit tomber ; on se jetta sur lui avant qu'il se fût relevé ; on lui coupa les pieds & les mains ; on le roula sur des charbons allumés, & on mit sur lui un tronc d'arbre qui étoit embrasé. Tous les habitans de la bourgade firent un cercle autour de lui, pour goûter le barbare plaisir de le voir brûler. Son sang, qui couloit de toutes parts, éteignit presque le feu. On croyoit n'avoir plus rien à redouter d'un homme dans cet état ; mais il fit un effort si terrible, qu'il renversa le tronc d'arbre qui étoit sur lui, se traîna sur les coudes & sur les genoux en grinçans des dents, & fit écarter ceux qui

étoient le plus proche de lui dans ce moment. Le Missionnaires, qui avoient été présens à cette horrible scène, s'approcherent de lui pour l'exhorter à souffrir avec patience, & à offrir ses peines à Dieu. La fureur de ce malheureux se calma tout-à-coup : il répéta les prières que les Missionnaires lui prononcerent, & demanda pardon à Dieu de ses emportemens. Pendant ce tems, un Huron alla le prendre par derrière & lui coupa la tête.

Il est impossible de faire la guerre avec plus de barbarie : mais on assure que ces peuples mettent dans leurs traités & leurs négociations beauçoup d'habileté. Ils ne songent point à étendre les bornes de leur domination, ne trouvant même pas mauvais qu'on s'y établisse, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Leurs traités ne tendent qu'à se faire des alliés contre des ennemis qui leur paroissent redoutables, ou à terminer une guerre qui est ruineuse pour les deux parties.

Calumet. Parmi toutes ces nations, le *Calumet* est le symbole de la paix & de l'amitié ; il sert même à cet usage entre les particuliers. C'est une pipe, dont le tuyau est fort long, & la tête forme une espèce de marteau : elle est ordinairement composée d'un marbre rouge, fort aisé à travailler. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues, de plumes de beaux oiseaux. Ces Sauvages prétendent qu'il leur a été donné par le soleil, & débitent à ce sujet, des fables plus absurdes les unes que les autres.

L'usage est de fumer dans le calumet

lorſqu'on l'accepte, & l'on contracte par-là un engagement, dont on eſt perſuadé que le Grand-Eſprit puniroit l'infraction. Lorſque l'ennemi préſente un calumet au milieu du combat, on peut le refuſer : mais ſi on l'accepte, il faut mettre les armes bas ſur le champ. Les calumets ſont variés, ſuivant les différentes eſpèces de traités qu'on veut faire. Dans le commerce, lorſqu'on eſt convenu d'un échange, on préſente le calumet pour marque de la convention réciproque. S'il eſt queſtion de faire une alliance pour la guerre, le tuyau & les plumes ſont rouges. Quelquefois il ne l'eſt que d'un côté; & par cette diſpoſition, on connoît à quelle nation on veut déclarer la guerre. Le calumet eſt plus ou moins grand, ſelon l'eſpèce des affaires & des perſonnes. Ceux qui acceptent le calumet fument avec, & le rendent enſuite. Pluſieurs Ecrivains ont voulu trouver du myſtère dans cet uſage du calumet: mais il paroît auſſi naturel de fumer dans la même pipe, que de boire dans la même taſſe, comme font encore pluſieurs nations de notre continent. Un Négociateur conſerve toujours de la fierté, même lorſque les affaires de ſa nation ſont dans le plus fâcheux état. Souvent il a l'adreſſe de perſuader aux vainqueurs, que leurs intérêts demandent qu'ils mettent les armes bas. Il a lui-même un intérêt perſonnel à employer toute ſon adreſſe & ſon éloquence dans ſa négociation ; car ſi ſes propoſitions ne ſont pas agréables, il reçoit ſouvent pour réponſe, un coup de hache ſur la tête. Quelquefois même on l'arrête, &

on lui fait subir le sort des prisonniers de guerre ; & ces violences sont toujours colorées de quelque prétexte, tel que celui de représailles, de vengeance, &c.

Tous les Voyageurs assurent que ces peuples, qui ne font la guerre par aucun motif d'intérêt, qui n'enlevent jamais la dépouille des vaincus, & ne touchent même pas aux habits des morts, connoissent la plus fine politique, & en font usage. Ils ont des pensionnaires chez leurs ennemis; &, comme les avis intéressés leur seroient suspects, il faut que les pensionnaires les accompagnent toujours de présens, pour qu'on y ajoute foi.

Funérailles des Sauvages.

Tous ces peuples envisagent leur fin avec un sang-froid qui surprend les Voyageurs. Ceux qui sont arrivés à la décrépitude, reçoivent la mort par des personnes cheres, sans en marquer le moindre chagrin : ils imitent même souvent les habitans de la terre de Labrador, qui prient leurs parens & leurs amis de les délivrer des maux auxquels la vieillesse les expose. Lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie à laquelle les Jongleurs ne peuvent apporter de remede, toute sa famille s'assemble dans sa cabane ; souvent même tous les habitans de la bourgade s'y rendent : le malade recueille toutes ses forces, harangue ceux qui sont présens : il leur fait ensuite ses adieux, & ordonne un festin. Tout ce qu'il y a de provisions dans la cabane y est employé ; on égorge autant de chiens qu'on en peut trouver, parce qu'on est persuadé que les ames de ces animaux vont dans l'autre monde,

avertir que le mourant eſt prêt de s'y rendre; & tous les corps ſont mis dans la chaudière, pour augmenter les mets du feſtin. Après le repas, les pleurs commencent: on ne les interrompt que pour ſouhaiter au mourant un heureux voyage, le conſoler de la perte qu'il va faire de ſes parens, de ſes amis, & l'aſſurer que ſes deſcendans ſoutiendront ſa gloire. Il les écoute tous avec une tranquillité ſurprenante.

Auſſi-tôt que le malade a rendu l'eſprit, tout le village retentit de gémiſſemens; & cette ſcène lugubre dure autant de tems que la famille eſt en état de la ſoutenir, car elle tient table ouverte. On pare le cadavre de ſa plus belle robe, on lui peint le viſage, on l'expoſe à la porte de la cabane, & on met ſes armes à côté de lui. On loue des pleureuſes, qui, pendant qu'on porte le cadavre dans le tombeau, chantent, danſent, & pleurent en cadence. Le tombeau eſt tapiſſé de peaux beaucoup plus précieuſes que celles qu'on met dans les cabanes: on place le cadavre au milieu, on le couvre de peaux, & on met de la terre ſur le tout. On place enſuite ſur le tombeau un pilier, auquel on attache tout ce qui pourroit marquer l'eſtime qu'on faiſoit du mort. On y grave quelquefois une figure, qu'on prétend être ſon portrait, & on y annonce, par des hiérogliphes, les plus belles actions de ſa vie. On ſe dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour parer les tombeaux: on les découvre de tems en tems, pour les tapiſſer de nouvelles peaux. On ſe prive

d'une partie de ses alimens, pour la porter sur la tombe des morts, & dans les lieux où l'on croit que leurs ames sont errantes: lorsque les bêtes l'enlevent, on croit que c'est l'ame qui l'a prise pour sa réfection. Il n'est pas rare de voir des meres garder les cadavres de leurs enfans pendant des années entières, & se tirer du lait des mamelles pour le répandre sur eux: on prend enfin plus de soin des morts que des vivans.

On s'abstient assez long-tems de prononcer le nom d'un mort: si quelqu'un de la famille le porte, il le quitte pendant tout le tems que dure le deuil. On assure que le plus grand outrage que l'on puisse faire à un Sauvage du Canada, c'est de lui dire: » Ton pere est mort «: mais on n'en donne point la raison.

Ceux qui meurent pendant le tems de la chasse, son exposés sur un échafaud, & restent dans cette situation, jusqu'au départ de la troupe, qui les emporte comme un dépôt sacré. Le corps de ceux qui périssent à la guerre est brûlé, & on rapporte les cendres, pour les placer dans le tombeau de leur famille. Les nations sédentaires ont un cimetière, qui est situé à quelque distance du village. Les autres enterrent leurs morts dans un bois, au pied d'un arbre, ou les font sécher, & les gardent dans des caisses jusqu'à la fête des morts.

Le cérémonial des funérailles qu'on fait pour ceux qui sont morts par quelque accident, est bizarre. Ces Barbares sont persuadés que ces événemens n'arrivent que

par la colere des esprits, & qu'elle ne s'appaiseroit pas si on ne retrouvoit les cadavres. Lorsque quelqu'un de leurs amis ou de leurs parens manque, ils poussent des gémissemens, font des festins & des danses, jusqu'à ce qu'on l'ait retrouvé, mort ou vif. S'il est mort à peu de distance de la bourgade, on le porte à la sépulture de ses parens. S'il en est trop éloigné, on le met dans une large fosse, jusqu'à la fête des morts: on allume un grand feu auprès: un ancien fait plusieurs raies à certaines parties de son corps: les jeunes gens coupent ensuite les chairs à ces parties, & les jettent dans le feu avec les viscères. Pendant que cette opération se fait, les femmes, principalement les parentes du mort, tournent autour de ceux qui travaillent, les exhortent à bien remplir leur office, & leur mettent de petites coquilles dans la bouche, comme on y met des dragées aux enfans. Les Voyageurs n'expliquent point le motif de cette cérémonie.

Tous les habitans de la bourgade se réunissent pour faire des présens aux parens du mort. Ceux-ci donnent ensuite un repas public, accompagné de jeux, pour lesquels on prépare des prix. C'est une espèce de joûte, qui se fait de cette manière: Un des principaux de la nation jette, près de la fosse où est le cadavre, trois bâtons de la longueur d'un pied chacun; un jeune homme, une fille & une femme en prennent chacun un: autant de personnes de leur âge & de leur sexe, s'efforcent de l'enlever: la victoire est à ceux qui les

emportent. Il se fait en outre des courses, & l'on tire quelquefois au blanc : on finit la cérémonie par des chants lugubres. La famille du mort observe un deuil scrupuleux : chacun se coupe les cheveux, se noircit le visage, s'enveloppe la tête, se tient souvent debout, ne regarde personne en face, ne fait aucune visite, ne mange rien de chaud, se prive de tous les plaisirs, ne se chauffe jamais, même dans les plus grands froids. Ce deuil dure deux ans, au bout desquels on en recommence un qui est plus doux, & qui diminue insensiblement.

Un mari ne pleure jamais sa femme ; parce qu'il est honteux à un homme de pleurer, pour quelque motif que ce soit : mais les femmes pleurent leur mari pendant un an entier, & font retentir le village de leurs cris, principalement au lever & au coucher du soleil, & lorsqu'elles vont, ou reviennent du travail.

Le deuil des meres a le même terme pour leurs enfans : les principaux de la nation peuvent se remarier au bout de six mois ; mais les hommes du commun ne le peuvent qu'au bout d'un an.

Fête des Morts.

La *fête des morts*, ou le festin des ames, est une partie de la religion des Sauvages. On désigne d'abord le lieu de l'assemblée, on choisit ensuite celui qui doit présider. Il est chargé de régler toutes les cérémonies, & de faire les invitations aux villages voisins. Au jour marqué, tous les Sauvages s'assemblent, & vont deux-à-deux vers le cimetière. Lorsqu'on y est arrivé, on commence par découvrir les cadavres,

& on reste quelque tems à les considérer en silence. Les femmes interrompent ce silence par des cris lamentables.

On ramasse ensuite les ossemens, qu'on met par monceaux : s'il se trouve des cadavres qui ne soient pas tout-à-fait consommés, on les met dans de l'eau chaude; on détache la chair des os, qu'on enveloppe avec des robes neuves de castors, & on les porte avec les autres. Chaque famille désigne quelqu'un, qui doit se charger d'une certaine quantité d'ossemens : lorsque chacun en a fait un paquet, il le prend sur ses épaules, & on retourne au village, dans le même ordre qu'on en est parti : pendant la marche les femmes continuent les gémissemens, & les hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort de leurs parens. Lorsqu'on est arrivé au village, ceux qui ont des paquets d'ossemens, vont les porter dans leur cabane. Cette cérémonie étant finie, on fait un festin dans chaque cabane, à l'honneur des morts de la famille. Les jours suivans, il s'en fait de publics, accompagnés de danses, de jeux & de combats, pour lesquels il y a des prix proposés. On pousse par intervalle des cris perçans, qui s'appellent *les cris des ames*. On fait des présens aux étrangers : on profite quelquefois de ces occasions pour traiter des affaires publiques : on élit en Chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre & de décence; les danses mêmes prennent un air lugubre. Quelques jours après, on se rend dans une grande salle dressée exprès; on y porte les ossemens qu'on a tirés des

cimetières, & on y met les présens destinés aux morts. De-là, on transporte encore les restes des morts dans une grande fosse, qu'on a creusée pour ce motif, & tapissée des plus belles pelleteries; & on les y dépose pour toujours. Les présens que l'on fait aux morts sont placés à part. Lorsque les os sont dans l'endroit où ils doivent rester, les femmes recommencent leurs gémissemens: tous les assistans descendent ensuite dans la fosse, mettent de nouvelles fourrures sur les os, & pardessus des écorces, sur lesquelles on jette du bois & de la terre, après quoi toute l'assemblée se retire. Les femmes vont encore pendant quelques jours pleurer sur cette fosse.

Danses des Sauvages.

Nous avons parlé si souvent des danses des Sauvagas, que nous croyons devoir faire connoître au lecteur celles qui sont le plus en usage. La plus célèbre est *la danse du Calumet.* C'est une fête militaire, dont les guerriers sont les seuls acteurs. Ils ont les mêmes ajustemens qu'ils portent lorsqu'ils vont à la guerre: leur visage est peint de toutes sortes de couleurs; leurs têtes sont ornées de plumes, & chacun en tient plusieurs à la main. Tous forment un cercle, au milieu duquel est le calumet: les spectateurs sont répandus de tous côtés par petites troupes; les femmes sont séparées des hommes: tous sont couverts de leurs plus belles robes, & assis à terre. Ce spectacle fait, à une certaine distance, un assez bel effet. Les instrumens de musique ne sont que le tambour & le chickikoué; ce dernier est une gourde remplie

Celle du Calumet.

Le Pere Charlevoix.

de petits cailloux : on peut croire que les ſons de ces inſtrumens ſont fort ennuyeux. La danſe ſe réduit à des contorſions qui n'expriment rien. A la fin de chaque danſe, un guerrier ſort de ſon rang, & va frapper un coup de hache d'arme ſur un poteau, qui eſt planté à quelque diſtance des danſeurs. C'eſt un ſignal pour le ſilence : il raconte alors ſes exploits guerriers ; il reçoit des applaudiſſemens, & va ſe remettre à ſa place. Les ſpectateurs jettent, de tems en tems de grands cris, pour applaudit aux danſeurs.

Danſe de la découverte.

La danſe qu'ils appellent *de la découverte*, demande beaucoup plus d'action, & annonce mieux la choſe dont elle eſt l'image. Elle repréſente aſſez au naturel, tout ce qui s'obſerve dans une expédition militaire. Comme les Sauvages ne cherchent qu'à ſurprendre leurs ennemis, il y a beaucoup d'apparence qu'elle tire de-là ſon nom. Un homme s'avance d'abord lentement au milieu de la place, où il demeure quelque tems immobile : il repréſente enſuite le départ des guerriers, la marche & les campemens. Il paroît aller à la découverte, il fait les approches, il s'arrête comme pour prendre haleine, & entre tout d'un coup en fureur ; il ſemble vouloir tuer tout le monde. Revenu à lui, il va prendre quelqu'un, comme s'il le faiſoit priſonnier ; il feint de caſſer la tête à un autre ; il couche un troiſième en joue, & ſe met à courir de toutes ſes forces. Il s'arrête enſuite, & reprend ſes ſens. C'eſt la retraite précipitée, enſuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes

différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la dernière campagne, & finit par raconter ses exploits.

Danse du Bœuf.

La danse du bœuf est encore fort en usage parmi ces peuples. Les habitans du même village se rendent au lieu désigné : chaque famille forme un cercle; tous les hommes y portent leurs armes & leurs boucliers. Tous les cercles tournent de différens côtés, en observant une espèce de cadence, qui leur est marquée avec le tambour & le chickikoué. De tems en tems le chef d'une famille présente son bouclier, sur lequel tous les danseurs vont frapper : il rappelle quelques-uns de ses exploits; & s'il n'est pas contredit, il va couper un morceau de tabac, dont on a attaché une assez grande quantité au poteau qui est dans la place. S'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve est en droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Ce divertissement est toujours suivi d'un festin. On ne trouve rien dans cette danse qui ait rapport avec le nom qu'elle porte. Il peut lui venir des boucliers, qui sont faits de peaux de bœuf. Ces Sauvages ont plusieurs autres danses, qui ne consistent qu'à sauter en rond, & à faire différentes contorsions, au son des mêmes instrumens dont on vient de parler.

Musique.

La Potherie.

Leur musique n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. En chantant, ils donnent à leur voix un certain tour, qu'il est difficile d'exprimer par la note. Leurs chansons n'ont ordinairement point de sens déterminé; ils n'ont qu'une arti-

culation, à-peu-près semblable au la la la, &c. des François.

Jeux. Ces peuples sont aussi attachés aux jeux de hazard, que les Européens mêmes. Les plus commun parmi les hommes, est celui du *plat*. Il ne se joue qu'entre deux.

Jeu du plat. Chacun prend six ou huit osselets à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, tirant sur le jaune. On les met dans

Le Pere Charlevoix. un plat rond & creux : on frappe la table avec ce plat; les osselets sautent, & lorsqu'ils retombent tous sur la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quarante, & les jeux gagnés se rabattent à mesure que l'adversaire en prend. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point; mais s'ils reviennent une seconde fois, ils valent rafle de tout. Celui qui perd céde sa place à un autre, qui est désigné par les marqueurs. Ordinairement tout le village s'intéresse au jeu : quelquefois même un village joue contre un autre. Chaque partie désigne ses marqueurs : mais ils se démettent de cet emploi quand ils le jugent à propos. Ceux qui perdent poussent des hurlemens horribles, & font mille imprécations contre les génies de leurs adversaires. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, même pendant les nuits. On invite souvent les Missionnaires à s'y trouver, parce qu'on s'imagine que leurs génies sont plus puissans que ceux des Sauvages. Ils veulent quelquefois prendre occasion des incidens, pour faire connoître aux Sauvages la va-

nité de leur culte : mais ceux-ci leur répondent froidement : » Vous avez vos » dieux, nous avons les nôtres. Il eſt » maheureux pour nous que les nôtres » ſoient les plus foibles. «

Pour jouer le jeu de pailles, ils prennent un nombre illimité, mais toujours impair, de petits joncs de la groſſeur des tuyaux de froment. Après les avoir bien remués, en invoquant les génies, ils les placent ſur une table, & les ſéparent en petits monceaux de dix avec un os pointu. Chacun prend ſon monceau à l'aventure ; & celui qui a pris le monceau d'onze, gagne nn certain nombre de points. Ils y jouent encore avec un acharnement incroyable, & ſouvent ne le quittent que lorſqu'ils ſont nuds, & qu'ils n'ont plus rien à perdre. Jeu des Pailles.

Ces peuples ont encore une eſpèce de jeu ; mais il pique peu l'intérêt. A l'entrée de la nuit, on forme dans une grande cabane, un cercle de poteaux : on place une ſymphonie au centre. Au haut de chaque poteau, eſt une touffe de duvet, dont les couleurs ſont différentes. Les jeunes gens des deux ſexes, danſent autour de ces poteaux : toutes les filles ont quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune homme ſe détache, & va prendre ſur un des poteaux, quelques flocons de duvet de la couleur que porte ſa maîtreſſe. Il danſe autour d'elle, &, par divers ſignes, lui donne un rendez-vous. La danſe eſt ſuivie d'un grand feſtin, qui dure tout le jour. On ſe retire le ſoir, & les filles trouvent toujours ſe Jeu galant.

moyen d'échapper à la vigilance de leur mere, pour aller au rendez-vous.

Jeu de la crosse.

Pour jouer le jeu qu'on appelle *de la crosse*, on éléve deux poteaux, qui servent de bornes, à une distance proportionnée au nombre des joueurs. S'ils sont quatre-vingt, l'éloignement des poteaux est d'une demi-lieue. Les joueurs sont partagés en deux bandes, dont chacune a son poteau. On a une balle & des bâtons recourbés, qui se terminent en raquettes. Il s'agit de faire parvenir la balle au poteau des adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'on la touche avec la main : dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie, à moins qu'on ne lance la balle au but d'un seul trait, ce qui est presque toujours impossible. Ils ont une adresse si surprenante à prendre la balle avec leur crosse, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours.

Jeu des boules.

Le *jeu des boules* approche beaucoup de celui-ci; mais il est moins dangereux. On marque aussi deux termes, & les joueurs remplissent tout l'espace qui est entre. Un des joueurs jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, & tâche de la recevoir, pour la jetter vers le but des adversaires ; mais tous les autres joueurs ont le bras levé pour la recevoir aussi. Lorsque quelqu'un d'eux l'a reçue, il la jette à un autre de son parti, qui la jette à un troisième, &c. Il faut qu'elle arrive au but des adversaires sans tomber à terre. Si quelqu'un la laisse tomber, ses associés perdent la partie. Les femmes jouent quelquefois à ce jeu.

Les filles jouent ordinairement avec des fuseaux, qu'elles font passer par-dessous un petit bois un peu élevé de terre. Celle qui le pousse le plus loin a gagné. Lorsqu'il gele bien fort, elles le mettent dans l'eau, pour qu'il se forme autour une croûte de glace, & le poussent sur le penchant d'une côte bien glacée. Jeu des filles. La Potherie.

Le jeu ordinaire des enfans est de se cacher, & de faire deviner aux autres où ils sont : ils luttent, courent les uns après les autres. Jeu des enfans.

§ III.

HISTOIRE NATURELLE.

Arbres & Plantes.

Le froid est ordinairement très-long & très-rude au Canada, ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'il est au même degré que les Provinces les plus méridionales de la France. Le Pere Charlevoix, dans son Journal historique, attribue ce froid aux montagnes, aux bois & aux lacs. La preuve qu'il en apporte, c'est que le froid diminue sensiblement à mesure que le pays se peuple & se découvre. Le voisinage de la mer du Nord y contribue encore.

Le Canada n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt composée d'une multitude d'arbres qui sont aussi anciens que la terre qui les porte. On y trouve des pins, des sapins d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. On y distingue deux sortes de pins, qui produisent une résine propre à faire le gaudron. Les pins blancs jettent aux extrêmités de leurs plus hautes bran- Bois de l'Amérique Septentrionale.

ches, une eſpèce de champignon que les habitans nomment *guarigue*, & dont ils ſe ſervent avec ſuccès contre la diſſenterie & les maux de poitrine. Les pins rouges ne deviennent pas ſi gros.

On y compte quatre eſpèces de ſapins, dont la première eſt ſemblable à celle de l'Europe ; les trois autres ſont l'épinette blanche, la rouge & la peruſe. Les deux dernières s'élevent très-haut & ſont excellentes pour la mâture, principalement l'épinette blanche, dont on fait auſſi de bonne charpente. Son écorce eſt unie & luiſante. Il s'y forme deux petites veſſies de la groſſeur d'une féve d'haricot. Elles contiennent une gomme qui eſt ſouveraine pour les plaies & pour les fractures. L'épinette rouge ne reſſemble preſque en rien à la blanche. Son bois eſt maſſif & d'aſſez bon uſage pour la conſtruction & la charpente. La peruſe eſt gommeuſe : ſon bois réſiſte long-tems à la pourriture. Son écorce ſert aux tanneurs, & les Sauvages en font une teinture qui tire ſur le bleu turc.

Il y a deux ſortes de cédres, le blanc & le rouge. Le premier, qui eſt plus gros que l'autre, ſert à faire des clôtures & des bardeaux. Son bois eſt léger. Il diſtille une eſpèce d'encens : ſes fruits ne reſſemblent point à ceux du Mont Liban. Le cedre rouge eſt moins gros & moins grand. La différence qu'on remarque entre les deux, c'eſt que l'odeur du premier vient de ſes feuilles, & celle de l'autre vient du bois.

Le chêne eſt fort commun dans ce pays;

on en diſtingue deux ſortes : le chêne blanc & le chêne rouge. Le rouge eſt moins eſtimé que le blanc : l'un & lautre portent du gland. L'érable y eſt auſſi fort commun ; il s'emploie pour les meubles : on le diſtingue en mâle & fémelle. L'érable fémelle eſt plus pâle que l'autre : mais ſon bois eſt fort ondé : ils ont les mêmes propriétés: on peut faire d'aſſez bon ſucre de l'eau qu'il diſtille, auſſi-bien que de celle du mériſier.

On connoît dans le Canada trois ſortes de frêne, le franc, le métif & le bâtard. Le premier, qui vient ſouvent entre les érables, eſt propre pour la charpente & pour les futailles : le ſecond a les mêmes propriétés. On diſtingue auſſi trois eſpèces de noyers ; le dur, qui produit de très-petites noix d'un fort bon goût, mais fort difficiles à vuider. Son bois n'eſt bon qu'à brûler : le tendre, qui produit des noix longues auſſi groſſes que celles de France ; leurs coques ſont fort dures. Le bois de ce noyer n'eſt pas ſi beau que celui de France ; mais il eſt preſqu'incorruptible, même dans l'eau, & très-difficile à brûler. Le troiſième produit auſſi de fort petites noix ; mais elles ſont ameres : on en tire d'aſſez bonne huile.

Le hêtre eſt encore fort commun dans ces climats. Leur graine, dont on pourroit tirer de l'huile, fait la principale nourriture des ours & des perdrix. Le bois en eſt fort tendre, & ſert à faire des rames pour les chaloupes. Le bois blanc croît parmi les érables & les mériſiers. Il devient fort gros & fort droit, & ſert à faire

des planches & des madriers. Les Sauvages ſe ſervent de l'écorce pour couvrir leurs cabanes. L'orme eſt très-commun dans ce pays. On en diſtingue deux ſortes, qui ſont l'orme rouge & l'orme blanc. Le bois du premier eſt beaucoup plus difficile à travailler que celui du ſecond : mais il dure plus. Leur écorce ſert aux Iroquois à faire des canots, & l'on en voit d'une ſeule pièce qui peuvent contenir 20 hommes. Les ours & les chats ſe retirent dans les ormes creux, depuis le mois de Novembre juſqu'à celui d'Avril. On trouve dans les bois une multitude de pruniers chargés de fruits ; mais qui ne ſont pas mangeables à cauſe de leur âcreté.

Arbres particuliers au pays.

Le *Vinaigrier* n'eſt connu que dans ce pays. C'eſt un arbriſſeau fort moëlleux. Il produit un fruit en grappes. Il eſt rouge comme du ſang de bœuf & fort âcre : en le faiſant infuſer dans l'eau, on en tire un aſſez bon vinaigre. La *Pemine* eſt un autre arbriſſeau qui croît le long des ruiſſeaux & dans les prairies. Son fruit, qu'il porte auſſi en grappes, eſt d'un rouge très-vif & fort aſtringent. L'*Atoca* eſt un fruit à pepins, & de la groſſeur des ceriſes. Il eſt un peu âcre ; mais étant adouci par le ſucre, il fait de fort bonnes confitures. La plante rampe dans les marais. Le *Cotonnier* pouſſe comme une aſperge, à la hauteur d'environ trois piés, & ſe termine par pluſieurs touffes de fleurs. Si l'on ſecoue ces fleurs le matin avant que la roſée ſoit tombée, il en ſort une eſpèce de miel, qu'on réduit en ſucre en le faiſant bouillir. La graine forme une gouſſe qui

contient une espèce de coton. Les François ont nommé *Soleil* une certaine plante qui vient dans les champs, & s'éleve à sept ou huit pieds de hauteur & porte une assez grosse fleur de la couleur du souci. Les Sauvages font bouillir sa graine, & en tirent une huile qui leur sert de pommade.

Les groseilles de ce pays ressemblent à celles d'Europe, quoiqu'elles viennent sans culture. L'épine blanche y est assez commune : son fruit a trois noyaux. Le bluet, qui ressemble à celui de France, guèrit de la dyssenterie.

Grains, Légumes.

Les grains & les légumes que les Sauvages ont soin de cultiver, sont le maïs, le haricot, les citrouilles & les melons. Leurs citrouilles sont plus petites que les nôtres. On les fait cuire dans l'eau ou sous la cendre, & on les mange sans autre préparation. Elles ont un goût sucré. Les melons d'eau & les melons ordinaires y sont assez commues. Le houblon & le capillaire sont aussi des productions ordinaires du Canada.

Plantes Médicinales.

L'Acacia est originaire de l'Amérique septentrionale : on en a transplanté en France où il a très-bien réussi. Il est si connu, que nous ne nous arrêterons point à en donner la description. La décoction du bois & des feuilles est astringente & rafraîchissante.

L'Aconit à fleurs de Soleil, *Aconitum heliantemum Canadense*, a des racines grosses & charnues, avec de petites fibres qui s'étendent beaucoup. C'est un véritable poison. Les tiges s'élevent de cinq ou six pieds,

se séparent en plusieurs petits rameaux qui sont terminés par de larges fleurs jaunes, lesquelles ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu séparées les unes des autres. Au milieu est une espèce de cône applati, couvert de graines, qui a sa base couronnée de petites feuilles vertes. Les feuilles de l'arbuste sont d'un vert foncé & fort découpées.

Il y en a une autre espèce, qui se nomme seulement *Aconit du Canada*, *Aconitum Canadense Baccis niveis & rubris*, qui croît dans les lieux couverts. Celui qu'on a transplanté en France pousse ordinairement une tige haute d'un pied. Sa racine est noire & ne s'étend ni en profondeur ni en superficie : mais elle jette quantité de fibres qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne ; mais elles sont plus petites, plus ridées & d'un vert plus obscur. Au mois de Mai le sommet des tiges produit, au lieu de fleurs, des grappes de petits filets ; cependant, lorsqu'on les regarde avec attention, on distingue à chacun six petites feuilles blanches. Une petite baie qui est au milieu, a d'abord la figure d'une poire, mais elle devient ronde en grossissant. Son extrêmité est marquée par un point de couleur de pourpre ; le pédicule qui la soutient & qui est assez long, a la même couleur. On trouve encore dans le Canada un autre aconit, qui ne différe de celui-ci qu'en ce qu'il a les fleurs rouges.

Il vient dans ce pays une espèce *d'Agrimoine* ou *d'Eupatoire*, à laquelle on a donné le nom d'Agrimoine à la feuille

d'aunée : elle a les mêmes vertus & les mêmes fleurs que celle qui vient en France. Ses tiges n'ont point de peau, sont d'un rouge cendré, rondes, creuses & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long sur trois pouces de large, sont rudes comme celles de la sauge, dentelées, d'un vert foncé, soutenues quatre à quatre sur des pédicules qui sortent des nœuds & de la tige. Il y en a deux de chaque côté qui sont tournées les unes vis-à-vis des autres, comme celles de la petite gentiane. Du sein de chaque feuille, il sort un petit rameau environné de feuilles plus petites. Nulle autre eupatoire ne s'éleve si haut. Lorsqu'elle est arrivée à sa perfection, elle a cinq coudées & est couronnée d'une infinité de fleurs qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & semblables à celles de l'eupatoire-chanvre, si on excepte l'odeur & la couleur, qui est un peu plus pourprée. Elles sont suivies de semences aussi déliées que du poil follet. Cette plante est un peu amere : on la regarde comme un très-bon remede contre les obstructions du foie : elle fond la pituite & la fait couler ; elle fortifie les visceres & excite la salivation, lorsqu'elle est tenue long-tems dans la bouche.

On a donné le nom d'*Alcée de la Floride*, *Alcea Floridiana*, à un grand arbre fort droit, dont les branches forment une pyramide régulière, & dont les feuilles ont la figure du laurier commun, si ce n'est qu'elles sont moins dentelées. Il est tout couvert de fleurs pendant l'été. Ses fleurs tiennent à des pédicules longues de quatre ou cinq

pouces de long, ſont monopétales, & ſe diviſent en cinq ſegmens qui environnent une touffe d'étamines dont les têtes ſont jaunes : elles ſont remplacées au mois de Novembre par des capſules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité & ſe partagent auſſi en cinq ſegmens. Cet arbre conſerve ſes feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, ſouvent même dans l'eau. On n'en voit point dans les provinces plus ſeptentrionales que la Caroline.

Dans quelques endroits du Canada on trouve encore un Aliſier à feuilles d'arbouſier, qui croît ſans culture dans les bois : il eſt de moyenne hauteur ; mais, lorſqu'il eſt cultivé, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, ſans en donner ni la figure ni l'explication.

Le Canada produit une petite Ancholye, ſi précoce, qu'au mois de Mai elle a déja produit toutes ſes fleurs. Ses feuilles reſſemblent, pour la grandeur & la figure, à celles du thalictrum des prés : mais la couleur en eſt un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, ſont rougeâtres & fort menues. Elles ſont terminées par cinq petites fleurs, compoſées de cinq petits cornets creux, comme l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure eſt d'une couleur obſcure, & la ſupérieure tire ſur le ſafran. Au milieu cinq petites feuilles rouges, dont la pointe eſt renverſée en arrière, environnent un grand nombre d'étamines ; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs ; les autres terminées en pointe, qui deviennent

des gousses qui sont recourbées & remplies de grains noirs & luisans. Les racines de cette plante jettent quantité de filamens.

On trouve dans les cantons découverts du Canada deux espèces d'Angélique, l'une à fleurs blanches, l'autre les a d'un pourpre foncé. La tige de la première ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moëlle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane qui sert comme d'enveloppe à la tige ; elle s'arrondit ensuite, s'allonge & sert de pédicule à la feuille, qui est d'un beau vert & dentelée. Les fleurs, qui sont blanches, ne composent pas un bouquet rond comme dans l'angélique d'Europe ; mais une ombelle comme dans l'anis, & sont bien-tôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre angélique. La racine en est grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la plante séche & meurt. Cette angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre ; mais elle pique plus la langue. L'angélique pourprée n'est arrivée à son parfait accroissement que la troisième année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, assez blanche, couverte d'une pellicule noire qui est environnée de fibres. Ses feuilles sont plus longues, en plus grand nombre & montées sur un plus long pédicule. La tige s'éleve de la hauteur d'un homme : chaque demi pied est marqué par un nœud, & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur, elle commence à pousser des tiges. Les fleurs

ſorment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles ſont d'un rouge foncé. Cette angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

La *Palachine* ou *Caſſine* eſt une arbriſſeau de la Louiſiane. On en diſtingue deux eſpèces, la grande & la petite : mais toute la différence paroît conſiſter dans les feuilles, dont les unes ſont plus grandes & reſſemblent aſſez à celles du buis ; les autres plus petites & ſe retréciſſent en pointe. Elles ſont toutes d'un vert clair en-dehors & foncé en-dedans. On n'a point encore fait uſage des baies, qui viennent en grappes : mais les feuilles priſes en teinture comme le thé, paſſent pour un excellent diurétique. Les Sauvages lui attribuent d'autres qualités, & ne manquent jamais de s'aſſembler pour en boire avant d'aller à la guerre. Ils en grillent les feuilles, à-peu-près comme on grille le caffé en Turquie, & les laiſſent infuſer dans l'eau. Cette boiſſon a tant de force, qu'elle les enivre. Les Eſpagnols en font uſage, mais avec plus de modération, & s'en trouvent fort bien.

L'*Apios* de l'Amérique a les racines à-peu-près ſemblables aux olives. Elles ſont attachées par des nerfs qui les ſéparent, & auxquels elles tiennent par des fibres. A l'entrée du printems ces racines pouſſent quantité de rejettons, qui, ſemblables à ceux de la vigne, s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, s'élevent fort haut, ſont chargés de feuilles ſans ordre, & toujours en nombre impair. Leur figure eſt la même que celles de l'Aſclepic ; mais

leurs pédicules sont plus courts. Les fleurs ont la figure de celles de l'aconit, & forment une espèce de petit épi. Les feuilles tombent au mois d'Octobre & la plante meurt. Mais la racine se conserve dans la terre & pousse de nouvelles tiges au printems. Les feuilles & les tubercules des racines se mangent.

On trouve au Canada cette plante à laquelle les François ont donné le nom de *Tue-chien*. Elle n'est pas rampante comme l'apocynon de Syrie : elle se découvre : mais ses tiges sont environnées d'une quantité prodigieuse de fibres qui la tiennent fortement attachée à terre. Ses feuilles sont étroites, longues d'un doigt & terminées en pointe. Ses tiges poussent deux à deux, & ont une coudée de haut, & une couleur pourpre tirant sur le noir. Elles portent au sommet des bouquets de fleurs semblables à celles de l'apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre. Après leur chute, chaque tige se divise en deux petites, qui sont aussi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluante les garantit des mouches : elles s'y prennent même lorsqu'elles s'y arrêtent. En automne il sort des fleurs deux petites bourses qui contiennent la semence. Toute la plante est remplie d'un suc blanc fort venimeux.

L'*Arbre pour le mal de dents* vient à la Jamaïque sur les côtes de la Virginie & de la Floride. Il peut avoir seize pieds de haut & un de diametre. Son écorce est blanche & fort rude. Le tronc & les branches sont presqu'entièrement couverts d'excroissan-

ces pyramidales, terminées en pointes fort aigues, de la même consistance que l'écorce & de la grosseur d'une noix. Les petites branches sont couvertes d'épines. Les feuilles ne sont pas également divisées par leur grande côte. Elles sont rangées deux-à-deux, l'une vis-à-vis de l'autre, sur une tige longue de six pouces, & soutenues par des pédicules d'un demi pouce. De l'extrêmité des branches, sortent de longues tiges qui portent de petites fleurs à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets, & chacune est suivie de quatre semences d'un vert luisant, renfermées dans une capsule verte & ronde. L'odeur des feuilles est celle de l'oranger. L'écorce & les semences sont également aromatiques. Cet arbre doit son nom à son écorce & à sa semence, qu'on dit être admirables pour les dents.

L'*Aromatique* est ainsi nommé, parce que son écorce porte une forte odeur de canelle. C'est un arbrisseau qui est fort commun dans les parties désertes & montagneuses de la Caroline. Il s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix pieds: ses feuilles sont opposées les unes aux autres, & ses fleurs ressemblent aux anémones étoilées. Elles sont composées de plusieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de plusieurs étamines jaunes, auxquels succédent des fruits ronds, applatis par les extrêmités. Les Voyageurs n'annoncent point quelles propriétés cet arbrisseau peut avoir.

On trouve dans ces climats un autre arbriſſeau, dont les feuilles ſont ſemblables à celles de l'aulne, & qui vient dans les lieux humides. Ses fleurs forment des bouquets blancs, longs d'un demi-pied : elles viennent au bout des branches, & ne paroiſſent qu'au mois de Juillet. Chaque fleur eſt compoſée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tiennent à la tige par un pédicule long d'un quart de pouce. Elles ſont ſuivies de petites capſules ovales & pointues, qui contiennent pluſieurs ſemences légéres. Cette plante a été tranſportée en Angleterre, où elle a très-bien réuſſi.

L'*Aſter*, ou l'*Etoile*, eſt une plante qui a environ deux coudées de haut. Elle eſt ronde, chargée de feuilles d'un vert obſcur, aſſez longues, & ſans pédicule. Elles tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs ſont jaunes, en étoiles rondes, & viennent à l'extrêmité de la tige, ſur des pédicules aſſez longs. Elles ſont remplacées par de petites pointes, qui, frottées avec les doigts, ont une odeur qui approche de celle de la *carline*. La racine eſt fibreuſe & aſtringente.

L'*Aſtériſque*, ou *le petit Aſter* d'automne, a ſa racine couverte de filamens, ſes tiges ligneuſes, rondes, rougeâtres ; elle monte à la hauteur de deux coudées. Ses feuilles ſont dentelées, fort larges, & ſoutenues de longs pédicules d'un vert qui tire ſur le jaune. Les tiges ſont terminées par des bouquets de fleurs, qui ſont en étoiles, & plus petites que l'*Aſter Atticus*, auquel cette plante reſſemble beaucoup. Le nom-

bril des fleurs eſt couleur de cendre. Il y a encore dans l'Amérique ſeptentrionale, une autre eſpèce de marguerite, qu'on appelle *Bellis*. Sa tige a ſix pieds de haut, & ſa racine eſt formée de pluſieurs petites fibres : ſes feuilles ſont longues, graſſes, rudes, d'un vert obſcur & aſſez profondément canelées. Il ſort de la tige quantité de petits rameaux, qui ſont terminés par un grand nombre de fleurs, qui reſſemblent à celles de la petite bellis : mais le milieu eſt d'un vert jaunâtre, environné de petites barbes, qui ne rougiſſent jamais, & reſtent toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ſes pédicules ; mais ils ne ſont jamais de même longueur. Cette plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Lorſque les feuilles de la fleur tombent, le milieu ſe trouve rempli de graine. Elle tombe, germe deux jours après, & produit d'autres plantes, qui prennent la place de la première. Cette plante eſt chaude & ſeche : elle pique la langue, & laiſſe une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On aſſure qu'elle guèrit promptement les ulceres invéterés, & qu'en ſeringuant dedans une décoction faite avec cette plante, on en fait ſortir les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On y applique auſſi des cataplaſmes, en la broyant ſimplement.

On trouve dans les bois du Canada, une eſpèce de bleuet, qu'on croit être ce que les anciens ont nommé *Vigne du Mont-Ida* : elle eſt fort commune dans les montagnes d'Auvergne, & dans pluſieurs en-

droits de l'Allemagne & de l'Italie. Ses tiges font à-peu-près d'une coudée, & ses feuilles ovales font d'un vert foncé. Ses fleurs, qui font rondes & creuses, sortent parmi les feuilles. Les fruits font ronds, en forme de nombril, verts d'abord, & noirs dans leur maturité. Ils contiennent un suc noir, qui a assez bon goût, & des pepins. Ce fruit mûrit au mois de Juin, & est assez rafraîchissant, astringent, & un peu dessicatif. Mangé crud ou cuit, il est bon contre les fiévres chaudes & bilieuses, contre les chaleurs d'estomac, contre l'inflammation du foie : il resserre le ventre, & ôte l'envie de vomir.

La *Bourgene* du Canada est, suivant Tournefort, la même plante que Bauhin nomme l'*Aulne noir*, & ne diffère de la commune, que par ses feuilles, qui font plus larges & ridées. C'est un arbrisseau qui jette plusieurs verges droites & assez longues, desquelles il en sort de plus petites, qui font couvertes d'une écorce noire, tachetée de vert. L'écorce est jaune par-dessous : le bois est blanc, & la moëlle d'un rouge qui tire sur le noir. Les fleurs, qui font petites & blanchâtres, font suivies de petites baies rondes comme des grains de poivre, d'abord vertes, ensuite rouges & noires, & d'un goût désagréable. On prétend que la semence de cette plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine, & qu'avec un bâton de son bois, on chasse les serpens. L'écorce intérieure, qui est jaune, étant desséchée & trempée dans du vin, est un assez bon purgatif. Lorsqu'elle est cuite dans du vin,

ſa décoction guérit de la galle & de la douleur de dents. On vante auſſi l'écorce pour l'hydropiſie.

On trouve dans pluſieurs endroits du Canada, une bruyere qui paroît avoir été connue des anciens. C'eſt un arbriſſeau branchu, ſemblable au tamariſc ; mais il eſt plus petit. Ses feuilles approchent beaucoup de celles de la bruyere commune. Ses branches ſont d'un noir rouſsâtre ; ſes fleurs naiſſent à la racine des feuilles, & ſont compoſées de trois feuilles : leur couleur eſt blanchâtre. Elles font place à des baies rondes, de la groſſeur du genievre. Elle ſont d'abord vertes, & noirciſſent en mûriſſant, ont une chair molle, dont le ſuc eſt d'un rouge noir. Il s'y trouve de petits grains triangulaires de différentes groſſeurs.

Le Sceau de Salomon eſt une eſpèce de Polygonat, dont les fleurs viennent en grappes. Sa racine eſt blanche, noueuſe, environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en ſort ordinairement qu'une tige, qui eſt d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée. Elle porte de larges feuilles, dont les nerfs ſont à-peu-près rangés comme dans le plantain ; les uns d'un vert foncé, les autres pourpres. Ses feuilles ſont d'un vert obſcur, dures & ridées à leur contour. L'extrêmité des tiges ſemble d'abord offrir une grappe de raiſin en fleurs. Ce ſont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la groſſeur du genievre, & qui forment une très-belle grappe. Ils

ſont d'abord jaunes & ſemés de petits points couleur de ſang, & prennent celle de ceriſe dans leur maturité. Le goût en eſt agréable : la ſemence eſt preſque ronde.

Les François ont nommé *Canneberge*, une plante, à laquelle les Sauvages donnent le nom d'*Acora*. Elle croît entre les trente-cinq & quarante-ſeptième degrés, dans des marais tremblans & couverts de mouſſe. Ses branches ſont petites, fort menues, & garnies de petites feuilles ovales & alternes, entre leſquelles naiſſent de petits pédicules longs d'un pouce, qui ſoutiennent une fleur à quatre pétales. Du fond de leur calice, qui eſt de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la groſſeur d'une ceriſe, qui contient des ſemences rondes : on le confit, & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Le *Capillaire* du Canada ſurpaſſe de beaucoup celui de l'Europe. Sa racine eſt fort petite, enveloppée de fibres noires fort déliées. Sa tige, qui eſt d'un pourpre foncé, s'éleve, dans quelques cantons, juſqu'à trois ou quatre pieds. Il en ſort des branches qui ſe couchent en tout ſens. Ses feuilles ſont plus larges que celles de nos capillaires, d'un beau vert des deux côtés, ſemées de petits points obſcurs. Cette plante eſt ſans odeur ſur pied : mais cueillie & renfermée, elle répand une délicieuſe odeur de violette. Sa qualité eſt encore ſupérieure à celle des autres capillaires.

Le *Cerfeuil* du Canada différe du nôtre par la largeur de ſes feuilles, par la hauteur & l'extrêmité de ſa tige, qui eſt ter-

minée par une fleur blanchâtre, divisée en petits bouquets. Cette plante ne vit que trois ans : mais sa semence n'est pas plutot tombée, qu'elle germe d'elle-même sur terre, sans être couverte. L'odeur & le goût en sont également agréables.

Le *Cerisier noir* de la Floride a les fleurs blanches : elles forment des bouquets renversés. Ses fruits sont d'un noir verdâtre : ils viennent comme les groseilles, en grappes de cinq ou six pouces de long. Ces cerises sont ordinairement ameres. Mais l'eau qu'on en tire a beaucoup de propriétés. L'arbre ressemble à notre cerisier noir.

L'Amérique septentrionale produit sept espèces de chênes. 1°. *Le Chêne saule*, qu'on nomme aussi *Chêne de Marylland*, a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrêmité, semblables à celles du saule : il ne se trouve que dans les fonds humides. Son bois est tendre, & le grain assez gros. Ses feuilles ne tombent point dans les pays tempérés : mais il les perd dans ceux où l'hyver est rude. Il n'est jamais ni haut, ni gros. Son écorce est d'une couleur obscure, & ses feuilles d'un vert pâle. Le gland qu'il produit est petit & fort rare. 2°. Le *Chêne verd*, ainsi nommé, parce qu'il conserve toujours ses feuilles. Il s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante pieds. Le grain de son bois est gros, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre chêne. Il croît ordinairement aux bords des marais salés. Son gland est fort agréable au goût. Les Sauvages en tirent une huile très-saine, & presque aussi bonne que celle d'amande,

3°. Le *Chêne chataignier* eſt le plus grand & le plus gros de l'Amérique ſeptentrionale: il ne croît que dans les meilleurs terrains. Son écorce eſt blanche & comme écaillée. Le grain du bois n'eſt pas beau, quoiqu'on s'en ſerve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles ſont larges & dentelées comme celles du chataignier, & ſes glands fort gros. 4°. On trouve dans ce pays une autre eſpèce de chêne, dont les feuilles ſont larges d'environ dix pouces, & le gland eſt de groſſeur ordinaire. Cet arbre croît dans les mauvais terroirs, & ne s'eleve pas beaucoup. Son écorce eſt noire, & ſon bois n'eſt pas bon à brûler. 5°. Le chêne qu'on nomme *blanc*, *aux feuilles armées de pointes*, eſt commun dans la Caroline, & dans pluſieurs autres provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigues. L'écorce & le bois ſont blancs. 6°. Le *Chêne d'eau* eſt une eſpèce de chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau. Le bois ſert pour les colures. Il ne perd ſes feuilles que quand l'hyver eſt rude. Ses glands ſont petits & ſi amers, que les porcs n'y touchent pas. 7°. Le *Chêne rouge* eſt un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obſcur, très-épaiſſe, très-forte, & qu'on préfére à tout autre pour la tannerie. Son bois eſt ſpongieux, peu durable, & d'un grain fort groſſier. Ses glands ſont de différentes formes, & ſes feuilles n'ont pas de figure déterminée.

Le *Chevrefeuille de la Caroline* reſſemble par ſes bouquets à notre chevrefeuille, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur,

Cette plante eſt encore aſſez commune dans la Virginie, & a très-bien pris en Angleterre. Elle a ordinairement deux ou trois tiges droites, & aſſez menues ; mais dans les terrains gras, elles ſont de la groſſeur d'une canne, & montent juſqu'à ſeize pieds. Elles ſont garnies de petites branches, ſur leſquelles les fleurs ſont alternativement placées. Aux fleurs ſuccédent des capſules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites ſemences.

Grande Conſoude de l'Amérique, ou *Sideritis*. Sa racine pouſſe pluſieurs tiges rondes, liſſes, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de haut. Elles ſont toutes remplies de feuilles qui croiſſent ſans ordre, & qui ont la figure du plantain aquatique. En regardant le ſoleil à travers ces feuilles, on voit qu'elles ſont percées de petites pointes, qui ſont occaſionnées par la friſure de ſes fibres. Elles ſont douces, & d'un vert très-éclatant. La fleur eſt fort tardive, manque même ſouvent. C'eſt une eſpèce de panache jaune en touffe de petits tuyaux & de petits filamens, qui ſe réduiſent bientôt en poils follets. La racine eſt environnée de fibres, & toute la plante a l'odeur & le goût très-agréables. Elle eſt chaude, ſans âcreté, & fort aſtringente, d'une ſubſtance viſqueuſe & ſi vivace, qu'une de ſes tiges coupée ſe conſerve long-tems ſans eau. On en voit qui, ſuſpendues au plancher, y croiſſent & pouſſent des fleurs. Leur ſuc monte toujours, & quitte les feuilles d'en-bas. Il n'y a point de ſimple qui

referme mieux & plus promptement les plaies.

Le *Cyprès de la Louisiane* est fort commun dans cette contrée, & il excede par sa hauteur & par sa grosseur, tous les autres arbres qui y sont. Il s'en trouve qui, près de terre, ont jusqu'à trente pieds de circonférence : mais elle diminue au point qu'à six pieds, elle a perdu un tiers de sa grosseur. Il sort de sa racine plusieurs chicots, qui peuvent avoir depuis un pied de haut, jusqu'à quatre. Leur tête est couverte d'une écorce rouge & unie; mais ils ne poussent ni branches, ni feuilles. Cet arbre ne se reproduit que de sa semence, qui est semblable à celle des cyprès d'Europe, & qui contient une substance odoriférente. Le mâle produit une gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un baume souverain pour les coupures. Le bois de cet arbre est incorruptible, excellent pour la fabrique des bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des maisons, parce qu'il a le grain léger & délié. Les perroquets aiment à faire leur nid sur les branches, & se nourrissent des pepins du fruit, qui mûrit vers le mois d'Août.

L'*Elleborine* croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuse, & pousse une seule tige d'environ un pied de haut. En sortant de terre, elle est environnée d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, file droit, & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige : elle est composée de six feuilles, dont trois sont longues & d'un violet fon-

cé : les trois autres plus courtes ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistile s'éleve du milieu de cette fleur.

L'*Erable à fleur rouge* est fort commun à la Caroline & à la Virginie. Il monte fort haut : mais sa grosseur n'est pas proportionnée. Ses fleurs, qui sont petites & rouges, s'ouvrent au mois de Février, avant que les feuilles paroissent, & durent seules l'espace de six semaines. Il embellit les forêts, s'accommode assez des climats tempérés de l'Europe.

Le Canada produit deux sortes de *Fumeterre*, dont l'une toujours verte, comme celle de l'Europe, peut servir aux mêmes usages dans la médecine. Elle a la tige droite, haute d'un pied, ronde, lisse, & parfumée d'une sorte de poussière, qu'on fait aisément tomber avec le doigt. Ses feuilles sont douces, découpées comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & résistent au froid. De petites tiges sortent des aîles de la principale, au sommet de laquelle les fleurs croissent en épis, de la figure de celles de la racine creuse, mais de couleur différente. Leur petit calice est couleur de chair, & lorsqu'elles sont épanouies, elles sont d'un jaune aussi éclatant que l'or. Aux fleurs, succédent des gousses courbées en faucilles, & de couleur jaunâtre : elles contiennent des semences semblables à celles du millet, mais plus rondes. La racine est fibreuse, & jette plus de filamens que notre fumeterre. Ce simple, âcre & amer, est un puissant diurétique, & pousse les humeurs bilieuses.

Son suc éclaircit la vue, & les feuilles mâchées excitent la salivation.

L'autre espèce de fumeterre du Canada meurt pendant l'hyver : mais si l'on a soin de couvrir sa racine, elle provigne sous terre. Cette racine, qui n'a aucune saveur, consiste en deux petites bossettes entourées de petits poils. Les feuilles sont aîlées, pointues comme celles du genievre, & de la même couleur que celles des autres fumeterres. Les tiges sont d'un pourpre clair ; la fleur est blanche.

Le *Ging-seng du Canada* se trouve en plusieurs endroits de cette contrée : on prétend que cette plante a les mêmes vertus que celle de la Chine.

L'*Hésidaron* du Canada s'éleve jusqu'à deux coudées dans les pays froids, & à une seule dans les pays tempérés. Elle a plusieurs tiges anguleuses & moëlleuses, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, formént une espèce de cannelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs, disposées en épis, beaucoup plus grands que ceux de l'hésidaron commun. Leurs feuilles supérieures sont aussi plus rouges ; leurs aîles sont d'un rouge plus clair & plus pâle. Lorsque la fleur se fanne, on voit sortir du milieu une gousse qui a la figure d'une faulx, noueuse, fort dure, terminée en haut & en bas par une ligne rougeâtre. La racine est fibreuse, noirâtre & pleine de suc. Toute cette plante jette une odeur agréable. On l'applique, avec succès, sur les humeurs froides, qu'elle fait résoudre. Plusieurs en font usage dans les médecines, croyant

qu'elle chasse les humeurs attachées aux ulceres.

L'herbe aux serpens à sonnettes pousse une seule tige, qui peut avoir cinq ou six pieds de haut, & qui se termine par une petite fleur jaune, de la figure d'un soleil. Ses feuilles n'ont pas toutes la même configuration. Quelquefois elle est seule, partagée en trois par de profondes entaillures : quelquefois il y en a trois ou cinq, qui sont petites, ovales, longues, pointues, portées sur un même pédicule, & forment comme une patte de dindon. Toutes sont d'un beau vert. La fleur jette une odeur douce. La racine de cette plante étant broyée, est souveraine contre la morsure du serpent à sonnettes.

Le *Jasmin de la Floride* monte assez haut sur les arbres & les buissons où il pose ses branches. Ses feuilles sont rangées les unes vis-à-vis des autres, depuis les aisselles des branches, jusqu'à leur extrêmité. Ses fleurs, qui sont jaunes & de la figure des tubéreuses, naissent entre les tiges & les branches : leurs extrêmités sont coupées en cinq parties. Ses semences sont plates, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capsule oblongue, terminée en pointe. Lorsqu'elles sont mûres, la capsule s'ouvre, en se repliant vers la tige, & les laisse tomber. L'odeur de ce jasmin est la même que celle de la violette jaune. On en a transporté en Angleterre, qui a fort bien réussi.

L'*Ipecacuanha d'Amérique* est connu en Virginie sous le nom de *pomme de Mai ;* mais ce nom ne lui vient que du tems de sa

maturité, qui arrive dans ce mois. Cette plante s'éleve d'un pied & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur eſt compoſée de pluſieurs feuilles & de pluſieurs étamines jaunes, qui entourent un ovaire de figure ovale d'une ſeule coſſe, remplie de ſemences preſque rondes. Les feuilles de la plante reſſemblent aſſez à celles de l'aconit jaune. Sa racine paſſe pour un excellent émétique, & s'emploie comme vomitif.

Il y a dans ce pays pluſieurs ſortes de lauriers. Celui qu'on appelle *Tulipier*, s'éleve très-haut, & prend quelquefois juſqu'à trente pieds de circonférence. Les branches en ſont inégales, irrégulières, & ſouvent recourbées. Ses feuilles, dont la figure approche de celles de l'érable, ont des pédicules de la longueur du doigt. La reſſemblance des fleurs de cet arbre avec les tulipes, lui a fait donner le nom de tulipier. Elles ſont compoſées de ſept à huit feuilles, dont la partie ſupérieure eſt d'un vert pâle, & le reſte rouge, avec du vert entremêlé. Une enveloppe qui les renferme d'abord, s'ouvre & ſe recourbe en arrière, lorſqu'elles s'épanouiſſent. Le bois de l'arbre eſt aſſez dur.

Le *Laurier à fleurs odoriférentes* eſt un très-bel arbre. Son bois eſt blanc & ſpongieux, ſon écorce blanche, ſes feuilles ſont de la couleur du laurier commun; &, pendant tout l'été, les forêts ſont parfumées de l'odeur de ſes fleurs. Elles ſont blanches, compoſées de ſix feuilles : au milieu eſt un piſton conique, qui fait le commencement de ſon fruit. Après la chûte de la fleur, il croît juſqu'à la groſſeur d'une noix, cou-

verte de nœuds & de petites éminences ; qui s'ouvrent lorſqu'il eſt mûr, & laiſſent tomber de petites ſemences plates de la groſſeur d'une petite féve. Ces ſemences contiennent une amande, renfermée dans une coque très-mince, couverte d'une peau très-rouge. En ſortant de leurs cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent ſuſpendues par des filets blancs, longs d'environ un pouce. On en a tranſplanté en Angleterre, qui a fort bien réuſſi.

Le *Laurier rouge* vient en abondance dans la Caroline, & dans quelques endroits de la Virginie. Ses feuilles ont la figure de celles du laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies ſont bleues dans leur maturité, & viennent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pédicules de deux ou trois pouces, & rouges comme leur calice, dont les bords ſont dentelés. Cet arbre eſt petit dans le Continent ; mais dans les îles, & ſur le bord de la mer, on en voit de fort grands & fort droits. Le bois eſt d'un beau grain, & propre à faire des ouvrages curieux.

Le petit laurier de la Caroline n'eſt qu'un arbriſſeau, qui a le troc fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix pieds. Ses feuilles ſont alternativement placées ſur des tiges d'un pouce de long. Entre ces feuilles, on voit paroître de petites fleurs blanches, compoſées de cinq feuilles, qui environnent pluſieurs longues étamines à tête jaune. On prétend qu'une décoction de la racine

purifie le sang & fortifie l'estomac.

Lierre. Il y en a de deux espèces au Canada : ils ne conservent point leurs feuilles pendant l'hyver. Le premier se nomme lierre à trois feuilles, parce qu'elles sont soutenues trois à trois par de longs pédicules, dont on fait sortir un suc blanc, qui, à l'air, devient noir comme de l'encre : on s'en sert pour noircir les cheveux. Ses fleurs sont petites, d'un blanc pâle, elles font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très-dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane séche & ridée. Ce lierre fleurit au mois de Juillet, & sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans sa manière de pousser. Tantôt il est droit & sans appui ; tantôt il est rampant ; tantôt il s'attache aux rejettons des autres arbres. Au pied d'un mur, il fait la même chose que le lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des vendanges, ce qui lui a fait donner en France le nom de *vigne du Canada* : mais il ne ressemble à la vigne, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles : d'ailleurs, ses baies sont tout-à-fait différentes de celles du raisin.

L'autre lierre, qu'on nomme le *Lierre à cinq feuilles*, a la tige de la nature du sarment, [illegible]ueuse, moëlleuse, & couverte d'une pea[illegible] coriace, plutôt que d'une écorce. Il s'éleve [illegible] haut que le mur ou l'arbre auquel il s'attache, [illegible] tend à proportion. Des pédicules qui sortent alternativement des nœuds, soutien-

nent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues; & dans l'intervalle des feuilles, il sort, des deux côtés de la tige, une espèce de petits clous, d'où naissent de petites fibres frisées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'est avec ces fibres, que la plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme sur les murs une verdure fort agréable, & n'y cause aucun dommage.

Le *Liston de la Caroline* a la fleur semblable à celle du liston ordinaire; mais sa couleur est d'un pourpre tirant sur le rouge, & ses feuilles ressemblent à la pointe d'une fléche. On prétend qu'après s'en être frotté, on peut toucher un serpent à sonnettes, sans en craindre la moindre incommodité.

Le *Lychnis du Canada* ne différe du nôtre que par sa grandeur. On pile les fibres qui sortent de la racine, on les enveloppe dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, en y attachant un poids qui puisse les retenir au fond. Dans moins de trois mois, elles communiquent au vin un goût très-agréable. La racine mâchée rend aussi l'haleine fort agréable. On assure encore qu'elle a toutes les vertus du nard & du lychnis d'Europe.

Le *Matagon* pousse une tige d'environ un pied de haut. Aux deux tiers, elle produit deux petites feuilles ovales, placées l'une vis-à-vis de l'autre. Sur l'extrêmité, il sort six autres feuilles, qui sont aussi ovales, & longues d'un pouce. Au milieu de ces feuilles s'éleve un pédicule qui soutient un bouquet renfermé dans une en-

veloppe, composée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & disposées en croix. Chaque fleur est à quatre pétales, portées sur un calice légérement découpé en quatre pointes. Ce calice devient un fruit en forme de baie ronde, charnue, d'un très-beau rouge, & de la grosseur d'un pois, qui contient un noyau à deux loges. Les Sauvages mangent ce fruit.

On distingue dans ce pays deux espèces de myrthe; l'une qui ne s'éleve que d'environ trois pieds; l'autre s'éleve à douze, avec des feuilles moins larges; & c'est toute la différence qui se trouve entr'eux. La tige du dernier est tortue, & pousse irrégulièrement ses branches fort près de terre. Ses feuilles sont longues, étroites, pointues, & dentelées. Au mois de Mai, les branches poussent des touffes oblongues de petites fleurs, qui ressemblent aux chatons du coudrier. Ces touffes sont placées alternativement, fort près les unes des autres, mêlées de rouge & de vert. Elles sont suivies de petites grappes de baies bleues & fort serrées. Les pepins sont renfermés dans un noyau dur & oblong, couvert d'une substance onctueuse & farineuse. C'est de-là qu'on tire une sorte de cire verte. Pour cet effet, lorsque ces baies sont mûres, ce qui arrive aux mois de Novembre & de Décembre, on les fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que l'huile surnage, & on l'enleve, à mesure qu'elle paroît sur la surface de l'eau. Elle durcit en se refroidissant, & devient d'un vert sale: mais, en la faisant bouillir, on la

rend d'un vert plus clair. Les bougies qu'on fait de cette cire, durent & éclairent autant que les nôtres. La fumée qui en sort lorsqu'elles s'éteignent, donne une véritable odeur de myrthe. Cette bougie a le défaut d'être extrêmement friable : mais on y mêle un quart de suif, ce qui, à la vérité, diminue la douceur & la netteté de la lumière, & rend les bougies plus faciles à couler.

Le Noyer noir est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Il est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus unies & plus pointues, que celles du noyer commun. La coque interne du fruit est si dure, qu'il faut un marteau pour la briser ; l'externe est assez épaisse & très-raboteuse. Le fruit est très-huileux, & a le goût fort, ce qui n'empêche pas les écureuils & les autres animaux d'en manger. Les Sauvages le laissent sécher, & le mangent avec assez de plaisir. Le bois de cet arbre est très-bon pour les ouvrages de menuiserie : il est plus noir que celui du noyer ordinaire.

L'*Orignan du Canada* a les tuyaux assez semblables à une flûte de canne. Ses tiges sont quarrées, & quelquefois à plusieurs angles : elles sont velues, & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un vert clair, & couvrent toute la tige, jusqu'à la cime où est la fleur. La base de cette fleur est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ressemble assez à celle de la scabieuse, quoique plus basse & plus applatie, est composée de plusieurs cali-

ces, d'où sortent de petits tuyaux bien rangés, & couleur de pourpre. Ils se partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent au milieu de la fleur, il naît une tige longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duvet qui les couvre. On assure que la plante répand une odeur de sarriette. Le goût en est un peu âcre, & pique la langue comme le poivre; mais sa racine est tout-à-fait insipide. Elle dure plusieurs années, & fleurit au mois de Juillet & d'Août.

On trouve au Canada deux espèces de *Panacé*. La première croît dans toutes sortes de terroirs, même entre les cailloux. Sa racine, qui est de la grosseur du pouce, a plus d'un pied de long. La tige, qui est d'un pourpre obscur, se divise par des jointures qui ont des nœuds, pousse plusieurs branches, & renferme une moëlle cartilagineuse. Les feuilles, dont plusieurs sont soutenues par un seul pédicule, ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe, & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il sort des pédicules qui l'enveloppent, & d'où sort la grappe. Au milieu de l'été, toutes les tiges sont chargées de fleur & de baies en grappes. Les premières ressemblent d'abord à celles de la vigne, blanchissent ensuite, & se changent en baies, qui, de vertes, deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que

celles du panacé : mais celui du fruit eſt plus délicat, & les cuiſiniers en font uſage. La plante meurt & renaît tous les ans. On vante la beauté de ce panacé.

L'autre, qu'on nomme le *Panacé muſqué*, s'éleve d'environ deux coudées : ſa racine eſt blanche, longue & charnue. Les premières feuilles qu'elle pouſſe, ſont longues, larges, légérement dentelées ; & celles qui viennent enſuite ſont découpées preſque juſqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pied de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre, car la tige n'en a qu'une petite informe, comme mutilée, ſituée à la naiſſance des branches, où elle paroît ſervir de lien pour ſoutenir le poids d'une ombelle fort peſante, qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles ſont blanches, comme celles du panacé commun, & répandent aſſez loin une odeur agréable de muſc. Les feuilles ont un goût âcre qui prend un peu au nez. Ce panacé fleurit dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre.

Le *Peuplier noir* ne vient que dans la Caroline. Il eſt fort haut, & ſes branches s'étendent beaucoup. Ses ſemences, dont la récolte ſe fait avant le mois d'Avril, ſont diſpoſées en grappes, & revêtues d'une ſubſtance cotonneuſe. Sur les plus gros boutons de l'arbre, on trouve un baume odoriférent. Ses feuilles ſont dentelées & très-grandes.

Arbres fruitiers.

Le *Paçanier* produit une noix de la figure & de la groſſeur d'un gros gland. Il y en a dont la coque eſt mince, d'autres l'ont plus épaiſſe & plus dure. Leur goût

est agréable. L'arbre est fort haut, & ressemble assez au noyer d'Europe.

L'*Aciminier* est un arbrisseau d'un bois tendre. Son écorce est mince, ses feuilles sont longues & larges comme celles du châtaignier, mais d'un vert plus foncé. Son fruit est de la longueur du doigt, & peut avoir un pouce de diametre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du melon d'eau.

Le *Piakiminier* est un assez bel arbre. Il s'éleve à la hauteur ordinaire du prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes; son bois est médiocrement dur, & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on nomme à la Chine *Figue caque*. Il a la figure d'une prune de damas; mais il est un peu plus gros, a la peau tendre, la substance aqueuse, la couleur rouge, & le goût fort délicat. Il renferme des graines qui différent peu de celles de l'acimine.

Plantes communes.

Le *Pied de veau de l'Amérique* croît dans les fossés & les basses eaux, s'éleve de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc: elles sortent d'une racine tubéreuse. Toutes portent à leur extrêmité une grande capsule verte, qui contient plusieurs baies de même couleur & de figure ronde; les unes de la grosseur d'une balle de mousquet, les autres de moitié plus petites. Cette capsule, qui est de la grosseur d'un œuf de poule, s'ouvre lorsqu'elle est mûre, & laisse voir les baies, qui, dans leur maturité, demeurent vertes, & sont fort tendres. Bouillies avec les viandes, elles sont

bonnes & saines; crues, elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

La *Pimpernelle du Canada* sort d'une racine fort étendue & fort chargée de fibres charnues. Sa maîtresse tige est ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de la même couleur & de la même forme que la pimpernelle de l'Europe. Les fleurs, qui naissent au haut des tiges, forment un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles en forme de croix sur un petit vase un peu arrondi & qui a quatre cavités d'où sortent trois ou quatre filamens. Elle est presque toujours verte : mais elle finit par prendre une couleur blanchâtre. Malgré ces singularités, la plante a le même goût & la même saveur que la nôtre.

Le *Plane* est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Ses feuilles sont larges, ont cinq pointes, sont dentelées, d'un vert clair, un peu velues pardessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mêlée de blanc & de vert. On prétend que la pellicule intérieure de sa racine, bouillie dans l'eau, est un remede infaillible pour toutes sortes d'écorchures. On bassine la plaie avec l'eau, & on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

La *Racine de la Chine* est une espèce de *Smilax*, dont les racines tubéreuses & di-

visées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs tiges noueuses, épineuses, pliantes, & de la grosseur d'une canne. Elles s'élévent ordinairement à vingt pieds, & s'attachent aux arbres & aux buissons. En automne, cette plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante d'environ trois doigts. Chaque baie contient une semence ronde & très-dure. Les racines sont fort tendres & pleines de suc en sortant de terre; mais l'air leur fait prendre toute la dureté du bois : on en fait une liqueur fort vantée pour purifier le sang. Au printems on en mange les tiges comme des asperges.

La *Roquette du Canada* est une espèce d'arbrisseau qui s'éléve jusqu'à cinq pieds de haut, lorsque sa racine, qui est blanche & fibreuse, rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes & couvertes d'une bourre assez rude. Les feuilles sont longues, pointues, inégalement dentelées & revêtues d'un duvet léger. Elles ont, comme toutes les espèces de roquettes, le goût un peu aigre dans leur nouveauté, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes & n'ont que quatre feuilles, avec une pistile & quatre étamines. Lorsque la fleur est tombée, le pistile devient une grosse gousse, allongée, droite & remplie de petites semences d'une saveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

Le *Sabot de la Vierge* a la racine semblable à celle de l'ellebore noir. Sa tige s'éléve

d'un pied. Ses feuilles font larges & veinées dans toute leur longueur, & de la nature du plantain. Sa fleur, quelquefois unique, quelquefois double, eft couronnée en fabot : elle eft compofée de deux ou trois feuilles, du milieu defquelles s'éléve une petite pellicule un peu arrondie, qui s'ouvre par le haut, & repréfente l'ouverture du fabot. Sa couleur eft un pourpre foncé. On trouve une différence confidérable entre ce fabot & celui qui étoit déja connu fous le même nom; il a plus de feuilles; la pellicule qui forme la figure du fabot eft jaune.

Le fang de dragon du Canada vient à l'ombre & dans les lieux pierreux. Sa fleur eft à huit pétales difpofés en rond : fon fruit eft une gouffe large de cinq ou fix lignes dans fon milieu, à deux panneaux appliqués fur un chaffis auquel tiennent de petits cordons qui nourriffent les femences. Sa racine eft à genouillet, garnie de fibres d'un demi pouce de groffeur : elle produit plufieurs tiges longues d'un pied, dont chacune foutient une feuille de cinq à fix pouces dans toutes fes dimenfions, rondes, incifées comme celles du figuier. De la même racine s'élévent d'autres tiges moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent des gouffes après les fleurs. La racine eft rouge, & rend un fuc couleur de fang : on l'emploie pour teindre les cabinets.

La *Sarrafine*, *le Saffafras* font fort communs dans ces pays.

Le *Savinier* des Alpes vient auffi dans le Canada. Il ne s'éléve pas fort haut: mais

ſes branches s'étendent beaucoup. Ses feuilles, qui ſont très-épineuſes à la cime, ſont âcres & brûlantes. Ses baies, car il eſt ſtérile, ont la même odeur que celles du Savinier qui porte des fruits; mais les unes ſont rougeâtres, les autres de couleur céleſte : elles ſont de la groſſeur des grains de geniévre, & ſont précédées par de ſimples rudimens, ſoutenus par des pédicules courbés & compoſés de tubercules au nombre de trois, de quatre ou de cinq. La principale vertu de ces baies, eſt de faire mourir les vers qui ſont dans le corps. Les feuilles broyées & mêlées avec du miel, nettoient les ulcères & font réſoudre le charbon.

Le *Seneka* ou la racine contre les ſerpens à ſonnettes, eſt une des plantes les plus eſtimées de l'Amérique. Sa racine eſt vivace, longue de quatre ou cinq pouces, groſſe comme le petit doigt, tortueuſe, partagée en pluſieurs petites branches, garnie de fibres latérales & d'un côté ſaillante, qui s'étend dans toute ſa longueur. Elle eſt jaunâtre en-dehors, blanche en-dedans, d'un goût âcre, un peu amer & légérement aromatique. Elle pouſſe pluſieurs tiges, les unes droites, les autres couchées ſur terre, menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles & d'environ un pied de long. Ces tiges ſont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, liſſes, & qui deviennent plus grandes à meſure qu'elles approchent plus du ſommet. Les mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, ſemblables à celles du

poligule ordinaire ; mais plus petites, alternes & ſans pédicules. On diſtingue la racine du ſeneka par cette côte membraneuſe & ſaillante qui régne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur. Les Sauvages prétendent qu'elle arrête les effets du ſerpent à ſonnettes. Elle eſt bonne pour l'épaiſſiſſement du ſang.

La plante qu'on nomme *Serpentaire de Virginie*, pouſſe quelquefois trois tiges, ſur leſquelles ſes feuilles, qui ſont longues de trois pouces, ſont rangées alternativement. Ses fleurs naiſſent contre terre ſur des pédicules d'un pouce de long. Leur figure approche de celle de l'aſtolochie. Leur couleur eſt un pourpre foncé. Elles ſont place à des capſules rondes, canelées, qui contiennent pluſieurs petites ſemences qui ſont mûres au mois de Mai. La racine de cette plante eſt fort eſtimée ; mais, comme elle multiplie beaucoup, on ne la vend pas cher.

La *Smilax à feuilles de laurier*, a effectivement les feuilles de la même couleur & de la même conſiſtance que celles du laurier mâle ; mais leur figure approche plus de celles du laurier femelle. Elles n'ont de veines ſenſibles que celles du milieu. Ses fleurs ſont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes. Ce ſont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une ſemence dure qui mûrit au mois d'Octobre. Elle ſert de nourriture à diverſes ſortes d'oiſeaux, principalement à une fort belle eſpèce de geai. Cette plante pouſſe pluſieurs tiges vertes, qui montent ſouvent à plus de ſeize pieds de haut, & deviennent

si épaisses, qu'en été elles forment un massif impénétrable au soleil, & offrent en hiver une retraite tempérée pour les bestiaux.

Le *Solanum à trois feuilles* vient principalement dans les bois couverts. Il ne produit qu'une seule tige qui monte toute droite à la hauteur de cinq ou six pouces. De son sommet sortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtés & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il sort entr'elles une fleur violette, composée de trois feuilles droites & longues. Le calice est divisé en trois, & la racine de la plante est tubéreuse.

Il y a une autre espèce de solanum qui est propre au Canada. Il pousse de sa racine, qui est aussi tubéreuse, une tige ronde, verte, du milieu de laquelle sortent trois feuilles posées les unes vis-à-vis des autres. Elles sont fort larges, & se terminent en pointe; leur couleur est d'un vert obscur. De l'extrêmité de la tige, il sort une fleur composée de six feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures sont vertes & plus petites; les trois autres sont plus larges, plus longues & d'un pourpre obscur. Il vient au milieu de cette fleur une petite pomme qui noircit en mûrissant, & qui porte une semence qui est semblable à celle du solanum des jardins. Quelquefois la fleur de ces plantes est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai, & la graine est mûre dans le mois suivant, & dans le mois de Juillet tout disparoît, au point qu'il ne reste plus que la racine.

Le *Souchet de l'Amérique* a les feuilles ſemblables à celles du poireau : mais elles ſont plus longues & plus déliées. Son tuyau, qui n'eſt pas différent de celui du jonc noueux, s'éléve d'une coudée & demie. Sa fleur eſt petite, ſa racine déliée, fort longue, compoſée de boſſettes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Eſpagnols les enfilent comme un chapelet & les nomment patenôtres de Sainte Hélene, parce qu'ils découvrirent cette plante au Cap Sainte Hélene dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les boſſettes expoſées au ſoleil deviennent très-dures, noires en-dehors & blanches en-dedans. Elles ont le goût aromatique du galanga. On les croit ſéches, chaudes preſqu'au quatrième dégré, un peu aſtringentes & réſineuſes. Les Sauvages broient la plante entre deux pierres & ſe frottent le corps du ſuc qui en ſort. Ils prétendent qu'il affermit leur chair. Réduite en poudre & priſe dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines. Priſe dans du bouillon, elle appaiſe les maux de poitrine. On en fait auſſi des emplâtres qui arrêtent le flux de ſang. Enfin elle fortifie l'eſtomac, & guèrit les maux de l'utérus.

La *grande Statice* de l'Amérique ſeptentrionale, différe de la commune par la largeur de ſes feuilles, par la couleur & par la nature de ſes fleurs. Sa racine eſt fort longue & preſque ſans filamens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long ſur un de large, ſont d'un vert obſcur quoique fort net. Elles vont toujours en diminuant; mais leur pointe eſt émouſſée. Elles

viennent en rond, sortent immédiatement de la racine avec deux nerfs comme celles du plantain. Du milieu de chaque feuille il s'éléve une ou deux petites tiges ou longs pédicules terminés par un petit bouton de substance membraneuse qui s'ouvre peu-à-peu sans se rompre & laisse passer une fleur blanche. La fleur se replie en dessous & forme, en se condensant, une enveloppe très-juste à sa tige. La plante est froide & séche, souveraine pour arrêter les descentes du fondement & de l'utérus, même lorsqu'il y a inflammation. On lui atrribue d'ailleurs un acide qui la rend excellente pour les fièvres putrides & pour toutes sortes d'ulcères. Cette plante a de si bonnes qualités, qu'on la nomme la plante précieuse.

Le *Thalietrum* de l'Amérique n'a qu'une ressemblance imparfaite avec celui des anciens : ses feuilles sont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur est de deux coudées. Sa racine pousse plusieurs tiges d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds d'où sortent d'autres tiges plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure & sont rangées dans le même ordre que celles de l'*Ancholie*; mais elles sont d'un vert mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons sont d'un pourpre clair, & se divisent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet ces filamens deviennent des graines allongées & triangulaires, avec une bossette ou un

durillon de ſubſtance membraneuſe ſur chaque angle. La plante paroît d'une ſaveur fort douce; mais en la mâchant on la trouve graſſe, gluante & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique avec ſuccès ſur les plaies; cuite à l'eau, elle facilite la ſuppuration.

Le *Trefle* du Canada eſt un antidote qui tire ſa vertu de ſa chaleur & de ſa qualité attractive. Il s'éléve juſqu'à une coudée. Sa tige eſt mince, de la nature du jonc, d'une couleur pourpre tirant ſur le noir: elle pouſſe, preſqu'au ſortir de la racine, des verges qui ſe diviſent en pluſieurs petites. Chacune d'elles a trois feuilles ſemblable à celles du lotus ou du mélilot; mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule aſſez long, un peu velues & gluantes. Lorſqu'on les rompt, elles ne portent aucune odeur; mais lorſqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui reſſemble, dans les jeunes plantes, à celle de la rhue & qui eſt bitumineuſe dans les vieilles. Chaque verge eſt terminée par une fleur qui eſt pourprée, compoſée de trois petites feuilles qui ſe retirent en arrière, & d'une quatrième repliée en-dedans, pardeſſus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur ſont blanches auſſi en-dedans & purpurines en dehors. Lorſqu'elles tombent, on voit paroître à leur place des gouſſes qui deviennent longues d'un doigt, ſont gluantes & velues comme les feuilles de la plante, vertes d'abord, enſuite pourprées. Elles renferment des ſemences lar-

ges & oblongues comme celles du cytise, & qui ont le même creux que la féve purgative. La racine est longue, fibreuse, fort chaude & pique la langue. Cette plante ne parvient point en France à sa maturité, même à sa hauteur naturelle.

Le *Troêne à baies violettes & à feuilles de laurier*, est un très-bel arbrisseau. Il s'éléve ordinairement jusqu'à la hauteur de seize pieds : le tronc à six, quelquefois huit pouces de diametre. Ses feuilles sont d'un vert vif & plus lisses que celles du laurier commun, auquel il ressemble par sa forme. Au mois de Mars, on voit sortir d'entre ses feuilles des épines longues de deux ou trois palmes & couvertes de petites fleurs blanches qui sont composées de quatre feuilles, attachées vis-à-vis des autres par des pédicules d'un demi-pouce de long. Les fruits qui leur succédent sont des baies rondes, à-peu-près de la grosseur de celles du laurier, & couvertes d'une peau violette : elles renferment un noyau qui les sépare par le milieu.

Le *Tupelo* est assez commun dans la Caroline & dans les contrées voisines : il a le tronc fort gros proche de terre, & devient fort grand. Ses feuilles sont fort larges, avec des entaillures irrégulières. Ses fleurs naissent aux côtés de ses branches & sont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long : elles consistent en plusieurs petites feuilles étroites, verdâtres, posées sur le haut d'un corps ovale, qui est le rudiment du fruit. Le calice est au-dessous & se partage en quatre. Ce fruit ressemble, par la grosseur & la

couleur aux petites olives d'Espagne. Il renferme un noyau dur, mais canelé. Le bois de l'arbre est blanc, mou & spongieux. Ses racines approchent de la consistance du liége & servent aux mêmes usages. Ce tupelo aime les terroirs humides, & croît dans les endroits les moins profonds des rivières.

On trouve dans le même pays un autre tupelo qui est même plus commun que le précédent. Ses feuilles ne sont pas dentelées & sa fleur est plus petite. Il s'éléve ordinairement fort haut, & ses branches, quoique fort étendues, font un bouquet assez régulier. Son tronc est droit, & ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier femelle. En automne, toutes ses branches sont couvertes de fruits noirs & ovales, attachés à de longs pédicules & garnis d'un noyau dur, canelé, applati. Quoiqu'il soit âcre & amer, les ours & les autres bêtes fauves en font leur nourriture. Le grain du bois est rude & frisé, ce qui le rend propre pour tous les ustensiles qui servent à l'agriculture.

L'Amérique septentrionale produit deux espèces de *Valérienne*. Elles ont toutes deux les feuilles semblables à celles de l'ortie; mais l'une a les fleurs violettes & l'autre blanches. Les feuilles de la première espèce sont un peu plus découpées, & les fleurs violettes approchent un peu plus de l'acinus ou basilic sauvage. La racine de ces deux plantes est fibreuse & ne pénétre pas beaucoup en terre : elle prend même plus de vigueur lorsque ses fibres sont découvertes. Ces deux valériennes sont

ſupérieures à la nôtre. Leur racine machée embaume la bouche & pique enſuite la langue comme la canelle. Il en ſort pluſieurs tiges creuſes, rondes, noueuſes, liſſes, hautes d'une coudée, & ſe partagent en pluſieurs autres. Les feuilles naiſſent deux à deux juſqu'à l'extrêmité des tiges, & ne reſſemblent pas mal à celles de la grande ortie ; mais elles ſont moins piquantes & d'un vert plus clair. Chaque tige eſt terminée par une aſſez groſſe touffe de fleurs blanches, fort petites, ſemblables à celles de notre valérienne, mais en plus grand nombre. Elles paroiſſent au mois de Septembre, & ſont remplacées par de petites ſemences longues que le vent emporte bien-tôt. L'hiver toutes les tiges ſéchent & tombent; il ne reſte que la racine, en quoi ces valériennes différent de la nôtre. Celles de l'Amérique croiſſent & fleuriſſent en France.

§. IV.

ANIMAUX DU CANADA.

Quadrupedes.

LA rigueur du froid qu'on reſſent dans ce pays, n'empêche pas qu'il ne ſoit très-peuplé d'animaux de toutes les eſpèces : les uns le quittent en hiver pour en chercher un plus doux : les autres ſont capables de ſupporter le froid le plus terrible ; d'autres enfin ont un inſtinct admirable pour s'en garantir.

Nous commencerons cet article par le Caſtor, auquel on doit, ſans contredit, le premier rang parmi tous les animaux qui

sont au Canada. Toutes les rélations de ce pays contiennent de longues descriptions de ce curieux animal : mais nous donnons la préférence à celle des Missionnaires.

Le Pere Charlevoix dit que cet animal n'étoit pas inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique. On trouve dans les anciens titres des Chapeliers de Paris, divers réglemens pour la fabrique des chapeaux Bievres. Castor & Bievre sont différens noms du même animal : mais soit que le Bievre soit devenu rare en Europe, soit que son poil n'ait pas la même bonté que celui du Castor d'Amérique, on ne parle plus du premier que par rapport au *Castoreum*. On ne l'a même jamais vanté comme un animal curieux, ce qui vient, peut-être, de ce qu'on ne l'a pas examiné d'assez près, ou de ce qu'il n'a que les propriétés du Castor terrier, qui est une autre espèce.

Le Castor. Le Pere Charlevoix. Le Castor du Canada est un quadrupede amphibie, qui peut cependant vivre sans aller dans l'eau ; il ne peut même y rester long-tems ; mais il a besoin de s'y baigner quelquefois. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre pieds, sur environ quinze pouces d'une hance à l'autre, & pesent soixante livres. Leur couleur est différente, suivant la différence des climats où ils se trouvent. Dans les lieux avancés vers le Nord, ils sont tout-à-fait noirs : mais il s'y en trouve de blancs. Le Castor est brun dans les climats plus tempérés, & sa couleur s'éclaircit à mesure qu'on descend au Sud. Chez les Illinois les

Castors sont presque fauves, & l'on y en voit même qui sont couleur de paille. On observe que plus ils sont noirs, moins ils sont garnis de poil. Celui qui est sur le dos peut avoir deux pouces de longueur : mais il diminue en approchant de la tête & de la queue. Il est rude, gros, luisant, & n'est d'aucun usage. Celui qui est sur le reste du corps, à l'exception des pattes, où il est fort court, fait un duvet fin, épais & long d'un pouce : c'est celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois en Europe *Laine de Moscovie*. Il fait l'habit du Castor ; l'autre ne lui sert que d'ornement : peut-être lui aide-t-il à nâger.

On prétend que cet animal vit quinze ou vingt ans. La femelle porte quatre mois, & sa portée est de quatre petits. Elle a quatre mammelles, deux sur le grand pectoral, entre la seconde & la troisième des vraies côtes ; les deux autres sont environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet animal sont extrêmement forts, & d'une grosseur qui n'a point de proportion avec sa taille. Ses intestins sont fort délicats ; ses os très-durs. Ses deux mâchoires sont presque égales & d'une grosseur extraordinaire. Chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois & suivent les courbures de la mâchoire, ce qui leur donne une force surprenante dans de si petits animaux. On remarque aussi que les dents des deux mâchoires ne se répondent pas exactement. Les supérieures débordent assez avant sur les inférieures, de

manière qu'elles se croisent comme les deux tranchans d'une paire de ciseaux. La longueur des unes & des autres est le tiers de leur racine. La tête d'un Castor offre, à-peu-près, celle d'un rat de montagne : il a le museau alongé & les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par-dehors, sans poil en-dedans. Ses jambes sont courtes, principalement celles de devant : elles n'ont pas plus de quatre pouces de long, & ressemblent à celles du blèreau. Les ongles sont taillés de biais & creux comme le tuyau des plumes. Les pieds de derrière sont plats & garnis de membranes entre les doigts. Le Castor peut marcher, mais lentement, & nâge tout aussi-bien que les autres animaux aquatiques. D'ailleurs par sa queue il est tout-à-fait poisson, & sa chair peut être mangée les jours maigres. Les Sauvages la gardent après l'avoir fait boucaner, ce qui ne lui ôte point un goût sauvage qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle devient très-délicate & très-saine. On la croit même aussi nourrissante que celle du veau. Bouillie elle demande quelque chose qui en releve le goût : mais à la broche elle se mange sans aucun apprêt.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le Castor, est sa queue. Elle est presque ovale, large de quatre pouces à sa racine, de cinq au milieu, de trois à l'extrêmité, épaisse d'un pouce & longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble à la chair de marsouin : mais elle se durcit quand elle est gardée. Elle est couverte d'écailles qui

sont hexagones & d'une demie ligne d'épaisseur sur trois ou quatre de longueur, appuyées les unes sur les autres comme celles des poissons. Une pellicule très-délicate leur sert de fond : elles se tirent aisément après la mort de l'animal.

Selon toutes les apparences les anciens n'ont pas connu les véritables testicules de cet animal, sans doute parce qu'ils sont fort petits & cachés sous les aînes. Ils prenoient pour testicules quatre bourses qui sont dans le bas-ventre de l'animal. Les deux premières ont la figure d'une poire & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une besace. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, sont arrondies par le fond. Les premières renferment une matière résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites fibres grisâtres en-dehors, jaunâtres en-dedans, d'une odeur pénétrante, fort désagréable, & qui s'enflamme aisément. C'est le véritable *Castoreum*. Il durcit à l'air dans l'espace d'un mois, devient brun, cassant, friable. Si l'on est pressé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Castoreum qui vient de Dantzick est cependant plus estimé que celui qui vient du Canada. Les propriétés du Castoreum sont d'atténuer les matières visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abaisser les vapeurs, de provoquer les mois aux femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaises humeurs par la transpiration. Il ne s'employe pas avec moins de succès contre l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie & la surdité.

Les poches inférieures contiennent une

liqueur onctueuse qui ressemble au miel. Sa couleur est d'un jaune pâle; son odeur fétide, peu différente de celle du Castoreum, mais un peu plus foible. Elle se condense en vieillissant & prend la substance du suif. Cette liqueur est résolutive & fortifie les nerfs.

Les anciens étoient persuadés, mais sans fondement, que cet animal, se voyant poursuivi par les chasseurs, coupoit ces prétendus testicules, & les abandonnoit pour sauver sa vie. C'est cependant à cette fable qu'il doit son nom de *Castor*.

On sait que le poil de Castor est très-précieux pour les Chapeliers. Ils en distinguent deux sortes; le *Castor sec* & le *Castor gras*. Le Castor sec vient d'une peau dont on n'a point encore fait d'usage; & le Castor gras vient de celle que les Sauvages ont employée à faire leurs robes. Ils mettent le poil en-dedans; le grand tombe bien-tôt; il ne reste que le duvet, qui a déja été graissé par l'apprêt qu'on y a mis pour le rendre souple, & reçoit encore de l'onctuosité par la transpiration des Sauvages, qui ne quittent leurs robes ni jour ni nuit pendant l'hyver. De cette manière il devient très-propre au feutrage: les Chapeliers, pour employer le sec, sont obligés de l'apprêter avec l'eau-forte. On assure que pour être dans toute sa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne se seroient, sans doute, jamais imaginé que leurs vieilles hardes eussent été si précieuses: mais c'est un avantage qu'on n'a pu leur cacher long-tems.

Il y a, dans l'Amérique septentrionale,

une autre espèce de Castors, qu'on appelle *Castors terriers*. Ils ressemblent plus aux Bievres, ou Castors de l'Europe. On les distingue des premiers par leur maigreur, & par le peu de poil qu'ils ont sur le dos. Ils se logent sous terre, où ils pratiquent un chemin couvert pour aller à l'eau. On en trouve en Allemagne sur l'Ebre, en France, sur le Rhône, sur l'Isere & l'Oise: mais ils sont plus communs en Pologne.

On sait que les Castors sont amphibies, & qu'ils vivent en société: ils construisent toujours leurs cabanes sur le bord des rivières, des étangs, ou des lacs. On ne peut assez admirer l'art avec lequel ils les composent. Trois ou quatre Castors attaquent un gros arbre, & parviennent à l'abattre avec leurs dents. Leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour s'épargner la peine de le voiturer, ils le font toujours tomber du côté de l'eau. Ils le mettent en pièces, qu'ils roulent vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature du lieu où elles doivent être placées. Ils commencent par faire une digue, pour arrêter le courant de l'eau. Quelquefois ils en font les fondemens avec de grosses pièces de bois qui portent à plat; d'autres fois ils se servent de pieux, qui ne sont, tout au plus, que de la grosseur de la cuisse: mais ils sont soutenus par de bons piquets, & entrelacés de petites branches, & tous les vuides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. Ils préparent

cette terre avec leurs pattes, & leur queue leur sert de truelle pour maçonner, & d'auge pour voiturer ce mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés au lieu où ils veulent bâtir, ils le prennent avec les dents, &, pour l'employer, se servent alternativement de leurs pattes & de leur queue. Ces fondemens ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté qui est au courant de l'eau, forme un talus; & l'autre est parfaitement à plomb. Nos meilleurs ouvriers ne feroient rien de plus solide & de plus régulier.

Les cabanes sont construites avec le même art. Leur figure est ronde ou ovale: elles sont voûtées en anses de pannier, & les parois ont deux pieds d'épaisseur. Les materiaux sont aussi de bois & de terre grasse: il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de cet édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque Castor a sa place marquée. Il la revêtit de feuillages, ou de petites branches de sapin. Jamais on n'y trouve d'ordures: outre la porte commune, & une autre issue par laquelle ces animaux sortent, il y a plusieurs ouvertures, par lesquelles ils se vuident dans l'eau. Les cabanes ordinaires contiennent huit ou dix Castors: il s'en trouve quelquefois qui en contiennent jusqu'à trente: mais ils en bâtissent plusieurs près les unes des autres, & forment comme une espèce de bourgade. Toutes ces caba-

nes ont entr'elles une communication très-facile.

Leur ouvrage eſt toujours achevé à la fin de Septembre, & jamais l'hyver ne ſurprend les Caſtors dans leur travail. Chacun a ſoin de faire ſa proviſion pour l'hyver. Pendant l'été ils vivent dans les bois, ſe nourriſſent de fruits, de feuilles, & d'écorces d'arbres. Ils prennent auſſi des écreviſſes & quelques poiſſons. Lorſqu'ils commencent à faire leur proviſion, ils ne cherchent que du bois tendre, tel que le peuplier, le tremble, &c. Ils le mettent en pile, de manière qu'ils puiſſent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. Ces piles ſont plus ou moins conſidérables, ſuivant que l'hyver doit être plus ou moins long: c'eſt pour les Sauvages un préſage qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un Caſtor le découpe en petites pièces fort menues, & les porte dans ſa loge; car chaque cabane a un magaſin commun. Lorſque la fonte des neiges cauſe des inondations, ces animaux quittent leurs cabanes: mais les femelles y reviennent ſitôt que les eaux ſont écoulées, parce qu'elles mettent alors bas. Les mâles ſe raſſemblent tous au mois de Juillet, pour réparer les brêches que l'eau peut avoir faites à leurs cabanes. Si elles ont été détruites par les chaſſeurs, ils en conſtruiſent d'autres: mais ſi les ravages des chaſſeurs ſont trop fréquens, le Caſtors changent de demeure.

La prodigieuſe quantité de Caſtors que les François trouverent au Canada, lorſqu'ils commencerent à y aborder, fait croire que les Sauvages en détruiſoient

fort peu. C'eſt nous qui leur avons fait connoître des paſſions qu'ils ignoroient, & qui leur avons appris à les ſatisfaire aux dépens de leur repos.

Les Sauvages font la chaſſe au Caſtor pendant l'hyver, parce qu'alors, comme tous les autres animaux, il a plus de poil, & la peau plus mince. On a quatre manières de le prendre ; par le filet, l'affût, la tranche, & la trappe. On joint ordinairement la première à la troiſième, & rarement on emploie la ſeconde. Le Caſtor a les yeux ſi perçans & l'oreille ſi fine, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, & dont il ne s'écarte preſque jamais en hyver. On le perdroit même s'il ſe jettoit à l'eau après avoir été bleſſé, parce qu'il ne revient jamais ſur l'eau.

Quoique ces animaux aient fait leurs proviſions pour l'hyver, ils vont cependant aſſez ſouvent dans les bois, pour chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre. Les Sauvages tendent ſur leurs paſſages des trappes, qui ont à-peu-près la forme de nos 4, & mettent pour amorce de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Caſtor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe ſur le corps une groſſe buche, qui lui caſſe le reins : le chaſſeur l'acheve ſans peine. Voilà ce que les Sauvages appellent *chaſſer à la trappe*. La tranche demande plus de précaution. Lorſque l'épaiſſeur de la glace eſt d'un demi-pied, on y fait une ouverture avec la hache : les Caſtors ne manquent point d'y venir, pour y reſpirer avec plus d'aiſan-

ce. On les y attend, & l'on connoît quand ils en approchent par le mouvement qu'ils donnent à l'eau. On leur casse la tête sitôt qu'on l'a découverte. Pour n'être point apperçu de l'animal, on jette sur le trou de la bourre de roseau, ou d'autre herbe; lorsqu'on l'a frappé à la tête, on le saisit par une patte, on le jette sur la glace, & on l'assomme. Si la cabane est proche d'un ruisseau, on les prend avec plus de facilité : on coupe la glace en travers, on y tend un grand filet, on va ensuite briser la cabane. Tous les Castors qu'elle contient ne manquent point de se sauver dans le ruisseau, & sont pris dans le filet : on se hâte de le tirer de l'eau, & d'assommer les Castors, parce qu'ils le couperoient.

Ceux qui s'établissent sur le bord des lacs, ont, à trois ou quatre cens pas du rivage, une autre retraite, qui est pour eux une maison de campagne : ils y passent effectivement pour respirer un meilleur air. Dans ce cas, les chasseurs se partagent en deux bandes : l'une brise la cabane des champs, l'autre détruit en même-tems celle du lac. Si les Castors qui sont établis dans une cabane, veulent se réfugier dans l'autre, on les attrape au passage, & on les tue. Il y a des endroits où l'on se contente de faire une ouverture aux digues : les Castors se trouvent à sec & demeurent sans défense. S'ils n'apperçoivent point les chasseurs, ils accourent pour y remédier : mais on est préparé à les attraper, & il en échappe très-peu. Quelques Voyageurs assurent que s'ils découvrent les chasseurs, ou les

bêtes carnaſſières qui les attaquent, ils plongent ſur le champ, & font un ſi grand bruit, en battant l'eau avec leurs queues, qu'on les entend d'une demi-lieue. C'eſt ſans doute pour avertir ceux qui ſont aux environs du danger qui les menace. Ces animaux ont l'odorat ſi fin, que dans l'eau même ils ſentent de fort loin les canots : mais on aſſure qu'ils ne voyent que de côté, & que ce défaut les livre ſouvent aux chaſſeurs. On prétend qu'un Caſtor, après avoir perdu ſa femelle, ne s'accouple jamais avec une autre. Les chaſſeurs ont grand ſoin d'empêcher leurs chiens de toucher aux os de caſtors, parce qu'ils ſont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dent qui réſiſte.

Orignal. L'*Orignal* tient le ſecond rang parmi les animaux de l'Amérique ſeptentrionale, par les grands avantages que la chaſſe de cet animal procure. Il n'eſt différent de celui qu'on nomme en Allemagne, en Pologne & en Ruſſie, l'*Elan*, ou la *Grand-Bête*, que par ſa groſſeur, qui approche beaucoup de celle du cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petiteſſe extrême, le jarret fort haut, les jambes & les pieds du cerf. Un long poil lui couvre la gorge, le cou & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux pieds de long, & ſa manière de la préſenter en avant, lui donne fort mauvaiſe grace. Son mouſle eſt gros & rabattu par le haut. Ses nazeaux ſont ſi larges, qu'on peut y fourrer la moitié du bras. Son bois eſt plus large, & preſqu'auſſi long que celui du cerf : mais il eſt plat & fourchu comme celui du daim. Il ſe renouvelle

tous les ans: on n'a pas encore observé s'il prend un accroissement qui marque les années. On prétend que cet animal est sujet à l'épilepsie, qu'il se gratte l'oreil avec son pied gauche, & qu'il se guèrit ; ce qui fait croire que la corne de ce pied est un remede souverain pour cette maladie. On la regarde encore comme un très-bon remede pour les palpitations de cœur, la pleurésie, le colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre. Le poil de l'orignal est mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir. Il devient creux lorsque l'animal viellit, ne se foule point, & ne perd jamais une sorte d'élasticité qui le fait toujours redresser : on en fait des matelas & des selles de chevaux. La chair de cet animal est légere, nourrissante, & a très-bon goût. Sa peau est forte, douce & moëlleuse : elle se passe en chamois, & l'on en fait des buffles d'autant plus estimés, qu'ils pesent très-peu. Les Sauvages du Canada regardent l'orignal comme un animal de très-bon augure. On assure qu'il se met à genoux pour boire, pour manger, & pour se coucher; qu'il a dans le cœur un petit os, qui, réduit en poudre, & pris dans du bouillon, facilite l'accouchement.

L'orignal, outre les chasseurs, a deux cruels ennemis. Le plus terrible est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espèce de chat sauvage, qui a le poil roux & brun, la queue si longue, qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher d'un orignal, il saute dessus, s'attache à son cou, l'entoure avec sa queue, Le Carcajou ou Quincajou.

& lui coupe avec ſes dents la vaine jugulaire. L'orignal n'a qu'un ſeul moyen de s'en garantir ; c'eſt de ſe jetter promptement dans l'eau, que le carcajou ne peut ſouffrir ; mais s'il eſt éloigné des rivières il périt promptement.

Les Miſſionnaires aſſurent que les renards ſe joignent au carcajou pour prendre l'orignal : ils le pouſſent avec une adreſſe ſurprenante vers le carcajou ; & lorſque celui-ci l'a tué, ils partagent leur proie avec une adreſſe & un accord étonnans.

Chaſſe de l'Orignal.

L'Orignal aime les pays froids. Il broute l'herbe en été, & ronge les arbres en hyver. Lorſque les neiges ſont hautes, ces animaux s'aſſemblent par troupes dans les forêts, & ſe mettent ſous les plus gros arbres, pour y être à couvert du mauvais tems, & y reſtent tant qu'ils y trouvent à manger. C'eſt dans ce tems qu'on leur donne la chaſſe. On en attrape encore beaucoup, lorſque le ſoleil prend aſſez de force pour fondre la neige : la gelée de la nuit forme comme une croute deſſus : l'orignal, qui eſt peſant, la caſſe avec les pieds, & s'écorche les jambe : alors il ne peut courir, & on le tue aiſément à coups de fuſil ou de flèches : mais lorſqu'il eſt libre, cette chaſſe eſt dangereuſe. Si cet animal a la moindre bleſſure, il devient furieux, ſe précipite ſur les chaſſeurs, & les foule aux pieds : pour s'en garantir, ils lui jettent leurs habits, ſur leſquels il décharge ſa fureur : pendant ce tems, ils ſe cachent derrière un arbre, & l'achevent.

Dans les parties ſeptentrionales du Canada, ceux qui vont à la chaſſe de l'orignal, ſe diviſent en deux bandes : l'une s'embarque dans des canots, qui ſe tiennent à quelque diſtance les uns des autres, forment un cercle aſſez grand tout près du rivage ; l'autre reſte à terre, embraſſe un grand terrain, & lâche les chiens pour faire lever les orignaux qui peuvent ſe trouver dans cet eſpace. Ils les pouſſent juſqu'à la rivière, ou au lac, c'eſt-à-dire, à l'endroit où ſont les canots. Ces animaux ſe jettent dans l'eau, & ceux qui ſont dans les canots, tirent deſſus. La méthode la plus commune, eſt d'enfermer un eſpace de forêt d'une enceinte de pieux, entrelacés de branches d'arbres. On n'y laiſſe qu'une ouverture aſſez étroite, où l'on tend des lacets de peau crue. Les orignaux qui ſont dans cet eſpace, en voulant ſortir, ſont pris par les cornes, & les chaſſeurs ont le tems de les tuer.

Les *Ours* ſont aſſez communs dans cette contrée. Avant que les Européens y fuſſent arrivés, les Sauvages négligeoient la chaſſe du caſtor, s'adonnoient tout entiers à celle de l'ours, dont la chair & la peau leur paroiſſoient préférables. Cet animal eſt trop connu, pour qu'on s'arrête à en donner ici la deſcription. L'Ours.

Les *Chiens* du Canada ſont tous de la même eſpèce. Ils ont les oreilles droites, le muſeau allongé, & approchent beaucoup du loup. Ils n'aboyent point, comme on l'a déja dit, mais ils grondent. On vante leur attachement & leur fidélité, quoique les Sauvages les nourriſſent très-mal. Chiens.

Bœuf. Le *Bœuf* du Canada eſt plus grand que celui de l'Europe : il a les cornes noires & courtes, deux touffes de crin, l'une ſous le muſeau, l'autre ſur la tête, d'où elle lui tombe ſur les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Sur le dos, eſt une boſſe, qui commence aux hanches, & va en croiſſant juſque ſur les épaules : elle eſt couverte d'un poil rouſſeâtre, long & friſé. Celui qui eſt ſur le reſte du corps, eſt une laine noire, dont on fait beaucoup de cas : on aſſure que la dépouille d'un bœuf eſt de huit livres. La première côte de devant eſt plus haute d'une coudée que les autres, & a trois doigts de largeur. Ces animaux ont le poitrail fort large, la croupe aſſez fine, & la queue fort courte. Ils n'ont preſque point de cou, mais leur tête eſt plus groſſe que celle des nôtres. Ils fuyent ordinairement à la vue d'un homme, même d'un chien. Ils ont l'odorat ſi fin, que, pour s'approcher d'eux à la portée du fuſil, il faut prendre le deſſous du vent : mais lorſqu'ils ſont bleſſés, ils deviennent furieux, & ſe précipitent ſur les chaſſeurs. Ce bœuf eſt terrible lorſque les vaches ont mis bas leurs veaux. Leur chair eſt dure ; mais leur peau eſt regardée comme la meilleure de l'univers : elle ſe paſſe aiſément, &, quoique très-forte, elle devient auſſi moëlleuſe que celle du chamois. Les Sauvages en font des boucliers, qui ſont fort légers, & preſqu'impénétrables aux balles.

Cerf. Le *Cerf* du Canada ne diffère de celui de l'Europe, qu'en ce qu'il eſt plus grand.

Caribou. Le *Caribou* eſt de la grandeur de l'âne : il

en approche beaucoup pour la figure; mais il a l'agilité du cerf.

Le *Chevreuil* est fort commun au Canada. Il ressemble aux nôtres pour la figure; mais, lorsqu'il est jeune, son poil est rayé de diverses couleurs. Au bout de quelque tems il tombe, & celui qui vient à la place, est de la couleur ordinaire des chevreuils. Il s'apprivoise avec une facilité étonnante. Une femelle privée, se retire dans les bois lorsqu'elle est en chaleur, & sitôt qu'elle a été couverte, elle retourne chez son maître. Elle retourne encore dans les bois pour mettre ses petits bas; les y nourrit, & va de tems en tems se montrer à son maître. Si on veut avoir ses petits, on la suit, on les emporte, & elle continue de les nourrir. Chevreuil.

Les bois du Canada sont remplis de *Chats cerviers*. Ces animaux ont la tête du loup, & tout le reste du corps est du chat. Leur peau fait une des plus belles fourrures du pays. Ils ont la chair assez blanche, & sont un bon aliment. Chats cerviers.

Les *Renards noirs* sont fort communs au Canada: leur fourrure est aussi belle que celle des renards noirs de Russie. On en trouve d'autres qui sont d'un blanc argenté. Pour la figure, ils ne différent en rien de ceux d'Europe. Renards noirs.

On appelle *Enfant du Diable*, une espèce d'animal, qui approche beaucoup de la fouine: il est de la grandeur d'un petit chat, mais plus gros: son poil est d'un gris clair. Il a deux lignes blanches, qui lui forment sur le dos une figure ovale, depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue L'Enfant du diable.

eſt touffue comme celle du renard, & ſe redreſſe comme celle de l'écureuil. Cet animal eſt aſſez joli : mais quand il eſt pourſuivi, il lâche une urine qui infecte l'air dans un eſpace aſſez grand.

Rat muſqué. Le *Rat muſqué* reſſemble ſi parfaitement au caſtor, qu'on le prendroit pour un diminutif de la même eſpèce, s'il n'avoit pas la queue du rat de l'Europe. Ses teſticules renferment un muſc qui eſt exquis. Il ſe met en campagne au mois de Mars, ſe nourrit de petits morceaux de bois. Après la fonte des neiges, il vit de racines d'ortie, enſuite des tiges & des feuilles de la même plante. En été, il mange des fraiſes, des framboiſes, & d'autres petits fruits qui ſuccédent à ceux-là. A l'entrée de l'hyver, le mâle & la femelle ſe ſéparent, font un trou, chacun de leur côté, & y paſſent tout le tems du froid ſans manger. Le poil de ces animaux entre dans la fabrique des chapeaux, avec celui du caſtor. Sa chair eſt aſſez bonne, excepté dans le tems où il recherche ſa femelle. Il s'y répand alors un goût de muſc, que rien ne peut lui faire paſſer.

Hermine. L'*Hermine* du Canada eſt de la groſſeur de nos écureuils, mais un peu moins allongée. Son poil eſt d'un beau blanc; l'extrêmité de la queue, qu'elle a fort longue, eſt d'un noir de jais.

Martre. Les *Martres* de ce pays ſont moins rouges que celles de France, ont le poil plus fin. Leur retraite ordinaire eſt dans les bois, d'où elles ne ſortent que tous les deux ou trois ans, en troupes nombreuſes : leur ſortie annonce une neige abondante.

Le *Pitois* ne diffère de la fouine, qu'en ce qu'il a le poil plus noir, plus long & plus épais. Il fait la guerre aux oiseaux sauvages & domestiques. Pitois.

Le *Rat de bois* est de moitié plus gros que les rats de l'Europe. Il a la queue couverte de poil. Il y en a qui sont tout blancs; mais leur couleur ordinaire est un beau gris argenté. La femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme: elle y met ses petits, pour fuir avec eux lorsqu'elle est menacée de quelque danger. La fourrure de tous ces animaux, est ce qui se nomment dans le commerce, *menue Pelleterie*. Rat de bois.

On connoît au Canada trois espèces d'*Ecureuils*; les rouges, qui ne différent point des nôtres; les Suisses, qui sont un peu plus petits, dont le poil est rayé, en longueur, de rouge & de noir; les écureuils volans, qui ont le poil d'un gris obscur. Ce nom leur vient de leur extrême agilité: ils sautent d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas de distance. On croit que cette légéreté leur est procurée par deux peaux fort minces, qu'ils ont des deux côtés, entre les pattes de derrière & celles du devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Ces animaux multiplient beaucoup dans ce pays, parce qu'on leur fait peu la guerre. Ecureuils.

Le *Porc-épi* du Canada est de la grosseur d'un chien médiocre, mais plus court & plus bas. On en a vu la description à l'article de l'Afrique. Porc-épi.

Les *Lievres* & les *Lapins* ne différent des nôtres, qu'en ce qu'ils ont les jambes de Liévres. Lapins.

derrière plus longues. Leur poil eſt très-fin, & pourroit être employé dans la fabrique des chapeaux : mais ces animaux muent continuellement. Pendant l'hiver, ils reſtent dans leurs tanières, où ils vivent des plus tendres branches de bouleau. Les renards leur font une cruelle guerre : pendant l'hiver, les Sauvages les attrapent avec des collets, lorſqu'ils ſortent pour aller chercher leur nourriture.

§. V.

Oiſeaux.

Il ſemble qu'un climat auſſi rude eſt peu convenable aux oiſeaux ; cependant il s'y en trouve de différentes eſpèces, & quelques-unes ſont particulières au pays.

Aigles. On y voit des *Aigles* de deux eſpèces : les plus gros ont la tête & le cou preſque blancs : ils mangent les lapins & les liévres, les enlevent dans leurs ſerres, & les emportent. Les autres ſont gris, & font la guerre aux oiſeaux : les deux eſpèces la font auſſi aux poiſſons. Le *Faucon*, l'*Autour* & le *Tiercelet* ne différent point de ceux de France : on y trouve une eſpèce particulière de faucon, qui ne vit que de poiſſons.

Perdrix. Il y a trois ſortes de *Perdrix* ; les rouges, les noires & les griſes : elles ſont toutes plus groſſes que celles de France. Les griſes ont la tête & les yeux du faiſan, & la chair brune : on en fait peu de cas, parce qu'elles ſentent beaucoup le raiſin, le genièvre & le ſapin. Toutes ont la queue longue, & l'ouvrent en éventail, com-

me un coq d'Inde. Le plumage des unes est mêlé de rouge, de brun & de gris, celui des autres de gris clair & de gris brun.

Les *Bécassines* du Canada sont excellentes, & très-communes : mais les *Bécasses* y sont fort rares. Bécassines. Bécasses.

Le *Corbeau* du Canada est plus gros que le nôtre, plus noir, & crie différemment. Quelques Voyageurs prétendent qu'il est aussi bon qu'une poule. Corbeaux.

L'*Orfraie* de ce pays est plus petit que le nôtre, & a le cri moins désagréable. Le *Chat-huant* du Canada ne différe de celui de France, que par une petite fraise blanche, qu'il a autour du cou, & par son cri. Sa chair est préférée à celle de poule. Orfraie. Chat-huant.

La *Chauve-souris* est plus grosse ici qu'en France. Les *Merlets* & les *Hirondelles* ne sont que des oiseaux de passage, comme en Europe. La couleur des premiers tire sur le rouge. Chauve-Souris. Hirondelles.

On trouve dans ce pays trois sortes *d'Alouettes* : les plus petites sont de la grosseur d'un moineau. Le *Moineau* n'est pas si beau que le nôtre ; mais il est aussi lascif. Alouettes. Moineaux.

On distingue dans ce pays jusqu'à vingt-deux espèces de *Canards*. Les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canards branchus*, parce qu'ils se perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est fort beau. Différentes espèces de Canards.

Les *Cygnes*, les *Poules-d'Inde*, les *Grues*, les *Poules-d'eau*, les *Cercelles*, les *Oies*, les *Outardes*, & tous les oiseaux de rivière, sont très-communs par-tout, excepté vers les habitations, dont ils n'approchent point. Les Grues de ce pays sont de différentes Oiseaux de rivière.

couleurs : les unes ſont blanches, les autres ſont gris-de-lin : on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne au potage. Les *Piverts* ſont fort variés en couleur, & d'une beauté admirable. Le *Roſſignol* du Canada reſſemble beaucoup à celui de France ; mais il n'en approche pas pour le chant. Le *Roitelet* au contraire l'a fort agréable. Le *Chardoneret* n'a pas la tête auſſi belle qu'en Europe. Les bois ſont remplis d'une eſpèce d'oiſeau jaune, de la groſſeur d'une linotte : il a le goſier aſſez fin : mais ſon chant eſt fort court, & ſans variété. On le nomme *Oiſeau jaune*. L'*Oiſeau blanc*, ainſi nommé, parce qu'il a le deſſous du ventre blanc, a deux qualités : il eſt auſſi bon au goût que l'ortolan, & chante auſſi bien que notre roſſignol. Il eſt cendré ſur le dos. On ignore où il va paſſer l'hiver : mais c'eſt le premier qui paroît dans le printems.

Piverts, Roſſignols, &c.

Cardinal.

On ne trouve des *Cardinaux* qu'à cent lieues de Quebec, au Sud. La douceur de leur chant, la beauté de leur plumage en fait un des plus beaux & des plus agréables oiſeaux du monde. Son plumage eſt d'un rouge incarnat : il porte une petite égrette ſur la tête.

Oiſeau-mouche.

Il a pour rival l'*Oiſeau-mouche*, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe, & d'un bourdonnement qu'il fait avec ſes aîles, & qui eſt aſſez ſemblable à celui que fait une groſſe mouche. Cet oiſeau eſt gros comme la moitié du pouce, tout au plus : ſes pattes ſont comme deux aiguilles, longues d'un pouce. De ſon bec, qui eſt gros à proportion, il ſort une petite trompe, qu'il en-

fonce dans les fleurs, pour en tirer le suc, dont il se nourrit. La femelle a tout le dessus du corps cendré-blanc, & le dessous du ventre d'un assez beau blanc. Le mâle est d'une beauté ravissante. Il a sur le haut de la tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles, la queue d'un beau vert, une couche d'or répandue sur son plumage, ajoute un éclat admirable à toutes ces couleurs; & un duvet presque imperceptible, y produit de très-belles nuances. Il a l'aîle très-forte, & son vol est d'une rapidité surprenante. Cet oiseau ne chante point. Le Pere Charlevoix assure qu'il est l'ennemi mortel du corbeau. Lorsqu'il en apperçoit un, il quitte les fleurs, s'éleve comme un éclair, va se fourrer sous son aîle, le perce avec la trompe dont il se sert pour sucer les fleurs, & le fait tomber mort. Ce petit animal se retire aux premiers froids vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en hiver. Ils font leurs nids au Canada. Rien n'est si propre que ces petits ouvrages: ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tournent de manière qu'ils sont toujours à l'abri des injures de l'air. Le fond est de petits brins de bois, entrelacés en manière de paniers, & le dedans est revêtu d'un duvet aussi fin que la soie. Les œufs sont gros comme un pois, d'un fond blanc avec des taches jaunes. La portée ordinaire de l'oiseau-mouche est de trois, & quelquefois de cinq.

La *Tourte* est une espèce de Ramier. Elle est plus petite que nos gros pigeons, dont elle a les yeux & les nuances de la gorge. La Tourte.

Le plumage de ſon corps eſt d'un brun obſcur ; mais ſes aîles ſont d'un très-beau bleu. Les tourtes ſont très-bonnes à manger. On aſſure qu'elles obſcurciſſoient autrefois l'air par leur multitude : il y en a encore un très-grand nombre dans le Canada. Cet oiſeau ſe plaît autour des villes ; mais il ne fait que paſſer dans les mois de Mai & de Juin.

§. VI.

Serpens.

Serpens. ENTRE les *Serpens* qu'on trouve au Canada, celui qui mérite le plus d'attention eſt le *Serpent à ſonnettes*. Il a des ſingularités qui ne ſe trouvent point dans ceux de l'Amérique méridionale. Ils ſont plus gros que la jambe d'un homme, & d'une longueur proportionnée. Les communs ne ſont ni plus gros ni plus longs que les couleuvres de France. Leur figure eſt aſſez bizarre. Au bout d'un cou large & plat ils ont une fort petite tête. Leurs couleurs ſont vives ſans être brillantes : le jaune pâle y domine avec d'aſſez belles nuances. Leur queue eſt écaillée en cotte de maille, un peu ſapplatie. On prétend qu'elle croît tous les ans d'une rangée d'écailles, de ſorte qu'on connoît l'âge du ſerpent à ſa queue. En la remuant elle fait le même bruit que fait la cigale avec ſes aîles. C'eſt de ce bruit que ce ſerpent tire ſon nom. Sa morſure eſt mortelle, ſi l'on n'y remédie ſur le champ. L'antidote le plus ſûr eſt la racine d'une plante que cette vertu a fait nommer *herbe du ſerpent* à ſonnettes, &

& qui croît dans tous les lieux où cet animal se retire. Elle ne demande point d'autre préparation que d'être pilée ou mâchée. On l'applique sur la plaie. Cette plante a la tige ronde, un peu plus grosse qu'une plume d'oie; elle s'éleve de trois ou quatre pieds, & se termine par une fleur jaune d'une odeur très-douce, de la figure & de la grandeur d'une marguerite. Les feuilles de la plante sont ovales, étroites, soutenues cinq à cinq en pattes de poule d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long. Le Pere Charlevoix, *ubi supra.*

Le serpent à sonnettes est naturellement timide, il fuit sitôt qu'il apperçoit quelqu'un; mais il mord si l'on met le pied dessus : si on le poursuit de trop près, il se replie en rond & s'élance sur son ennemi avec une roideur incroyable. Les Sauvages lui donnent cependant la chasse, & mangent sa chair, qu'ils trouvent très-bonne. Plusieurs Européens, qui en ont goûté, assurent qu'elle n'est pas mauvaise.

§. VII.

Poissons.

DANS les endroits du fleuve Saint-Laurent où la mer remonte, on y trouve toutes les espèces de poissons qui sont dans l'Océan : le saumon, le thon, l'alose, la truite, la lamproie, l'éperlan, le congre, le maquerau, la sole, le hareng, l'anchois, la sardine, le turbot, &c. Dans le golfe, on pêche des flettans, trois sortes de raies, des lencornets, des goberges, des plies, des requins & des chiens-de-mer, qu'on met dans la classe des requins.

Le *Lencornet* est une espèce de morue Lencornet

féche ; mais il n'en a pas la figure. Il est ovale. Il a au-dessus de la queue un rebord qui lui fait comme une rondache : sa tête est environnée de barbe d'un demi pied de longueur. Il s'en sert pour prendre d'autres poissons. On en distingue deux espèces, qui ne différent que par le volume. La première espèce est de la grosseur d'une barrique, & les autres sont beaucoup plus petits en comparaison. Pour prendre ceux-ci on attend la nuit, on va sur le rivage avec des flambeaux. Comme ils aiment la lumière, ils s'approchent & demeurent échoués. Le lencornet est en général assez bon ; mais il rend la sauce toute noire.

La Goberge. La *Goberge* est une espèce de petite morue qui a le goût de la grande, & qu'on fait aussi sécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête. On lui donne aussi le nom de *Poisson Saint-Pierre*, dans l'opinion que c'est le poisson dans lequel cet Apôtre trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour J. C. & pour lui, & que ces deux taches sont l'endroit par lequel il le prit.

Huîtres. Les *Huîtres* sont très-communes pendant l'hiver sur les côtes de l'Acadie. Pour les prendre, on fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées en forme de tenailles, & rarement on les retire sans quelques huîtres.

Tortues. Les étangs du Canada & de l'Acadie, sont remplis de *Tortues* qui ont deux pieds de diametre. La chair en est très-bonne, & leur écaille supérieure à toutes celles que l'on connoît. Elle est rayée de blanc, de rouge & de bleu.

On trouve dans les lacs & les rivières qui s'y déchargent, un poiſſon nommé *Chaouſarou.* C'eſt une eſpèce particulière de *poiſſon armé.* Sa figure approche de celle du brochet ; mais il eſt couvert d'une écaille à l'épreuve de celle du poignard. Sa couleur eſt un gris argenté. Il ſort de deſſous ſa gueule une arête plate, dentelée, creuſe & percée par le bout; ce qui fait croire que c'eſt par-là qu'il reſpire. Cette arête eſt longue à proportion du poiſſon : elle eſt couverte d'une peau tendre.

Les Sauvages prétendent qu'il ſe trouve des chaouſarous qui ont huit pieds de largeur & une longueur proportionnée ; mais les plus communs n'en ont que cinq, & leur groſſeur eſt celle de la cuiſſe d'un homme. Ce poiſſon ſe nourrit d'autres poiſſons & d'oiſeaux. Pour attraper ces derniers, il ſe cache dans des roſeaux, il tient ſon arme élevée perpendiculairement au-deſſus de l'eau. Les oiſeaux la prennent pour un morceau de bois, & ſe perchent deſſus. Auſſi-tôt le poiſſon ouvre ſa gueule & attrape ſa proie avec tant de vivacité, qu'elle lui échappe rarement. On aſſure que les pointes de ſon arête ſont ſouveraines pour le mal de tête : on pique avec, l'endroit où la douleur eſt la plus vive.

L'*Eſturgeon* du Canada pourroit être le Dauphin des anciens. Il s'en trouve qui ont dix ou douze pieds de long & une groſſeur proportionnée : ils portent ſur la tête une eſpèce de couronne relevée d'un pouce : leurs écailles, qui ont un pied de diametre, ſont parſemées de petites figu- Eſturgeon.

res auxquelles ont trouvé beaucoup de ressemblance avec les fleurs de lys des armes de France.

Poisson blanc.

Tous les Voyageurs vantent la délicatesse d'un poisson qu'on nomme *Poisson blanc*. On le trouve ordinairement dans les rivières. La Hontan dit que c'est un mets délicieux. Pour le manger dans sa perfection, il faut le faire griller ou le faire cuire à l'eau, sans aucune sauce. Selon lui, les Sauvages, dans leurs maladies, préférent le bouillon du poisson blanc à celui de la viande. On ne nous donne point la description de ce poisson, non plus que celle de l'*Achignan* & du *Poisson doré*, qu'on regarde comme les plus estimés du fleuve Saint-Laurent.

Toutes les rivières du Canada sont peuplées d'une infinité de petits poissons inconnus en Europe. Celles qui sont du côté du Nord, en ont de différens de celles qui sont du côté du Midi.

Loup Marin.

Les *Loups Marins* sont amphibies : ils naissent à terre, & y vivent autant que dans l'eau : ils ont la tête d'un dogue, quatre pattes fort courtes ; les pieds de devant ont des ongles, ceux de derrière sont en nageoires. Tout le reste de leur corps a la forme d'un poisson : leur peau est rude & couverte d'un poil ras qui est mêlé de roux, de noir & de blanc. Ils se traînent presque toujours, & marchent très-difficilement, On assure qu'ils ont un cri qui est une espèce d'hurlement.

On en distingue de plusieurs sortes : les plus gros pesent jusqu'à deux mille, & n'ont pas le nez si plat que les autres. Une autre

eſpèce, qu'on appelle *les Braſſeurs*, fretille ſans ceſſe dans l'eau. Une troiſième eſt nommée *Naus*, & une quatrième a reçu le nom de *Groſſes-têtes*. Les plus petits ſont fort vifs & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend. On aſſure que les Sauvages les accoutument à les ſuivre comme de petits chiens. Ils ſortent de la mer par troupes, & il en reſte toujours un en ſentinelle : au premier ſignal que les autres en reçoivent, ils ſe jettent à la mer, ſe rapprochent enſuite du rivage, ſe levent ſur leurs pattes de derrière, pour voir s'ils n'ont rien à craindre.

La chair de ces animaux peut ſe manger ; mais le plus grand profit qu'on en tire vient de l'huile. Lorſqu'elle eſt fraîche on s'en ſert pour la cuiſine ; lorqu'elle vieillit, on s'en ſert pour brûler & pour paſſer les peaux. Leur peau tannée a preſque la bonté du maroquin : elle eſt, à la vérité, moins fine; mais elle ne s'écorche pas ſi facilement & ſe tient plus long-tems fraîche. On en fait des ſouliers, des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle ſert auſſi à couvrir des ſiéges, & le bois s'uſe plutôt que cette couverture. Au Canada on les tanne avec l'écorce de Peruſſe. Dans la teinture dont on ſe ſert pour les noircir, on met une poudre tirée de certaines pierres qu'on trouve ſur le bord des rivières, & qui ne paroiſſent que des marcaſſites de mines.

C'eſt ſur les rochers, quelquefois ſur la glace, que les loups marins s'accouplent & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux. Elles les allaitent

quelquefois dans l'eau, mais plus communément à terre. On dit que pour les accoutumer à nager, elles les portent sur le dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils puissent nager seuls. Il est singulier de trouver des amphibies à qui la nature a refusé le talent de nager, qu'elle accorde à tous les animaux terrestres, même en naissant. Le loup marin a les sens fort vifs, & c'est son unique défense.

On trouve dans le fleuve Saint-Laurent des marsouins de deux espèces. Ceux qui sont depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure, ne diffèrent point de ceux qui sont dans la mer : les autres sont blancs & de la grosseur d'une vache, & vont seuls. Ces derniers rendent une barrique d'huile, qui est presque aussi bonne que celle du loup marin : on ne mange point leur chair ; mais on fait d'assez bonnes andouilles de leurs boyaux. La peau des uns & des autres se tanne & se passe en façon de maroquin. D'abord elle est fort tendre, & a près d'un pouce d'épaisseur ; mais, à force de la gratter, elle devient comme un cuir transparent : quelque mince qu'on la puisse rendre, elle est toujours si forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit pieds de long sur neuf de large.

La Morue. La *Morue* est fort commune dans le golfe Saint-Laurent. Nous en parlerons dans un autre article.

Flettan. Le *Flettan*, dont on a déja parlé, est une espèce de grande plie, dont on croit que

ce qu'on appelle flet est le diminutif. Il est gris sur le dos & blanc sous le ventre. Sa longueur ordinaire est de quatre à cinq pieds, & sa largeur d'environ deux sur un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse. Toutes les parties de ce poisson sont excellentes. On tire même de ses arêtes un suc qui surpasse en bonté la meilleure moëlle. Ses yeux & ses bords, qu'on nomme *Relingues*, sont fort délicats. Ce poisson est le plus dangereux ennemi des morues : il en mange deux ou trois avec une avidité extrême.

ARTICLE II.

La Louisiane.

NOUS comprenons sous le nom de *Louisiane*, cette partie de la Nouvelle-France, qui s'étend depuis le vingt-neuvième dégré de latitude septentrionale, jusque vers le quarante-quatrième, & depuis le quatre-vingt-huitième de longitude, jusqu'au cent cinquième. Elle est bornée au Levant par la Nouvelle-Angleterre, par le Canada proprement dit, & par la mer du Nord ; au Midi par le golfe du Mexique ; au Couchant par le Nouveau-Mexique, & au Nord par le Canada proprement dit. Elle peut avoir trois cens lieues du Levant au Couchant, sur environ trois cens cinquante du midi au Nord ; mais elle n'a pas par-tout la même largeur. Ce fut Cavelier de la Salle, qui donna à ce pays le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV. Les Espagnols lui avoient donné le nom de *Floride*, parce

Carte de la Louisiane par M. Belin.

qu'ils la découvrirent le jour de Pâques fleuri.

§ I.

Habitans.

LA Louisiane est peuplée par une infinité de Hordes Sauvages, qui tirent toutes leur origine des différentes nations dont nous avons parlé à l'article précédent, & qui ont des villages assez peuplés. Les principales Hordes, qu'on regarde aujourd'hui comme des nations, sont les *Natchez*, qui sont à l'Orient du *Missisipi*, à quatre-vingt quelques lieues de son embouchure ; les *Thatas* ; les *Chicachas*, qui sont plus au Nord du même côté ; les *Casaquias* sont à plus de cent lieues des derniers. De l'autre côté du fleuve, on trouve les *Taensas*, les *Acausas*, les *Mentons* ; les *Missouris*, &c.

Ces peuples, ayant une communication assez fréquente avec les Européens, sont plus policés que les habitans du Canada : ils n'exercent pas leur imagination à multiplier les tourmens de leurs prisonniers, & ne se font pas un amusement de leurs souffrances. On assure cependant que ceux du Nord ont conservé ce barbare usage.

Les Sauvages de la Louisiane sont grands, bien faits, fort agiles, bons nageurs, habiles chasseurs : exercices auxquels on les accoutume dès leur plus tendre jeunesse. Ils sont fiers & braves ; mais doux & humains, principalement envers ceux qui recherchent leur amitié. Ils ont l'habitude de s'oindre le corps avec de l'huile, ce qui leur donne une couleur plus rouge

& plus foncée que n'ont les autres Sauvages.

Au Midi de la Louisiane, du côté de l'Ouest, sur les bords du golfe du Mexique, vers la rivière Saint-Bernard, on trouve une nation qui est encore tout-à-fait barbare. Ceux qui la composent se nomment *Clamcoets*. Ils sont cruels, perfides ; & d'autant plus à craindre, qu'ils savent cacher ces défauts sous une apparence de franchise & de bonne foi. On assure qu'ils ne sont jamais plus à craindre, que lorsqu'ils marquent de l'amitié. Les hommes de cette nation sont presque nuds, & les femmes ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux : les uns & les autres ont un air affreux.

Nation cruelle & barbare.

En 1685, Cavelier de la Salle fit construire dans leur pays un Fort, auquel il donna le nom de *Saint-Louis*. Ceux qui composoient la Colonie qu'il y établit, mécontens de sa sévérité, l'assassinerent deux ans après. Les Clamcoets, instruits de sa mort, se douterent qu'ils trouveroient la Colonie sans défense, fondirent à l'improviste sur le Fort Saint-Louis, massacrerent tous ceux qu'ils y trouverent. Un Italien y étoit par hazard ; il imagina une ruse qui lui sauva la vie. Il dit aux Sauvages, qui paroissoient disposés à le tuer, qu'ils avoient tort de vouloir faire périr un homme qui les porteroit tous dans son cœur, & leur promit de prouver ce qu'il avançoit, si on vouloit lui donner jusqu'au lendemain, ce qu'on devoit lui accorder avec d'autant plus de facilité, qu'on resteroit toujours maître de sa vie,

Ruse qui sauve la vie à un Italien.

Il obtint ce qu'il demandoit. Le lendmain ; il ajusta sur sa poitrine un petit miroir, & se présenta devant eux dans cet état. Il est difficile d'exprimer la surprise que l'effet de ce miroir causa à ces Barbares : ils ne pouvoient se lasser de s'y voir représentés tous ensemble, ou séparément : ils prirent en effet ce miroir pour son cœur ; & loin de lui faire du mal, le comblerent de caresses. A sa sollicitation, ils firent même grace à deux fils de Talon, Intendant du Canada, & à leur sœur.

Cent lieues plus au Nord, on trouve les *Cenis* ou *Assenis*, dont le caractère est un véritable contraste avec celui des précédens. Ils sont doux, humains, laborieux, cultivent la terre avec beaucoup de soin & d'exactitude.

Parures des habitans de la Louisiane.

Les Sauvages de la Louisiane se couvrent en général moins que les habitans du Canada, parce qu'ils habitent un pays beaucoup plus chaud. Ceux qui sont établis au Midi, ne se couvrent que lorsque les vents du Nord régnent, & sont tout nuds dans tout autre tems. Ils se piquent & se peignent le corps, de la manière que nous l'avons expliqué plus haut.

Nourriture.

Leur nourriture est à-peu-près la même que celle des Canadiens ; mais leur pays étant beaucoup plus chaud, leur récolte est plus abondante : ils sement du maïs, des féves, des citrouilles, des melons, & plusieurs autres légumes. Ils ont à-peu-près le même gibier que l'on trouve dans le Canada. Les chevaux leur servent à emporter ce qu'ils ont tué à la chasse, & ils ont soin d'en élever une assez grande quantité pour cet usage.

Leurs cabanes sont en forme de pavillon quarré, fort basses, sans fenêtres, avec le faîte arrondi comme nos fours. La plupart sont couvertes de feuilles, ou de paille de maïs. Quelques-unes sont construites de terre, revêtues en-dehors & en-dedans de nattes fort minces. Habitations.

Le Gouvernement est à-peu-près le même que celui des Canadiens; mais les Chefs chez eux sont plus absolus; cependant ils ne peuvent rien entreprendre d'important, qu'après avoir consulté leur Conseil. On leur rend de grands honneurs pendant leur vie & après leur mort. Les habitans de cette contrée, étant moins barbares que les Canadiens, n'entreprennent pas la guerre si légérement qu'eux. Ils ne prennent ordinairement les armes, que pour repousser une incursion : leurs armes sont les mêmes que celles des Canadiens : les Chefs marchent toujours à la tête de l'armée. Quelques-unes de leurs tributs ne se servent que de cavalerie, armée de carquois de peaux de bœuf, qui pendent en bandoulières sur le dos des cavaliers, & qui sont remplis de fléches. Chaque cavalier porte un arc, & sur le bras gauche, un petit plastron de cuir, avec lequel il pare les fléches. Le mords des chevaux n'est qu'une corde de crin : les étriers sont soutenus avec une corde du même fil, & tiennent à une peau de biche, pliée en quatre, qui sert de selle. Gouvernement. Guerres.

Ils sont aussi dans l'usage d'arracher la chevelure de leurs ennemis; mais c'est après les avoir tués. Ils immolent ordinairement une partie de leurs prisonniers au

Soleil, & gardent l'autre en efclavage ; avec les femmes & les enfans. Il y en a parmi eux qui ont confervé le barbare ufage, de manger la chair de ceux qu'ils ont immolés.

Mœurs. Les Sauvages de la Louifiane n'ont qu'une femme ; la polygamie n'eft permife qu'aux Chefs, qui ne donnent même le nom d'époufe qu'à une feule de leurs femmes : les autres font regardées comme efclaves, & leurs enfans n'héritent point de la fucceffion du pere. On affure cependant que ces peuples vivent dans un grand libertinage, & que leurs mœurs font fort corrompues.

Religion. Le Pere Charlevoix. Prefque tous les Sauvages de la Louifiane ne reconnoiffent d'autre divinité que le foleil, auquel ils rendent un culte, qui varie fuivant les nations. Dans prefque toutes on lui immole, comme nous l'avons dit, des prifonniers de guerre, & on regarde comme un point de religion, de manger la chair de ces victimes. Ils lui élevent un temple au milieu de leurs villages, à côté de la cabane de leur Chef, & ont toujours foin de le tourner du côté de l'Orient; le conftruifent avec du torchis revêtu de nattes en-dehors & en-dedans, comme les plus belles cabanes. C'eft ordinairement un quarré, long d'environ quarante pieds, fur vingt de large, avec un toit affez femblable aux nôtres. Ils placent deux aigles de bois aux deux extrêmités. La porte eft au milieu du bâtiment, qui n'a point d'autre ouverture. Des deux côtés, il y a un banc de pierre. L'intérieur répond au-dehors. Trois pièces de bois,

placées en triangle, & qui occupent presqu'entièrement le temple, y brûlent à l'honneur du soleil; mais d'un feu lent, qu'un Sauvage, honoré du titre de Gardien du temple, est obligé d'entretenir. Si le tems est froid, ce gardien peut avoir son feu à part : il n'est permis à personne de se chauffer au feu du soleil. Les tisons jettent ordinairement une fumée qui aveugle les spectateurs. Trois ou quatre caisses, qui contiennent des ossemens secs, & autant de têtes de bois, aussi grossièrement travaillées que les aigles qui sont en-dehors, sont tout l'ornement de ce temple. Une table de cinq pieds en longueur, de quatre en largeur, & élevée de trois, sert d'autel. Celui qui est chez les Natchez, passe pour le premier, & est regardé par toutes les nations payennes de la Louisiane, comme la Métropole. Chaque peuple y va rallumer le feu du sien, lorsque, par négligence, ou par malheur, il s'est éteint.

D'Iberville, qui étoit sur le Missisipi en 1699, dit qu'il y a des nations dans la Louisiane, qui adorent différens animaux. Chez les Bayagoulas, il entra dans un temple, dont le toit étoit couvert de plusieurs figures d'animaux, parmi lesquelles ont distinguoit un coq peint en rouge. L'entrée étoit un appentis, large de huit pieds, sur onze de long, & soutenu par deux gros piliers, sur lesquels étoit une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte, étoient des figures d'animaux, tels que des ours, des loups, & divers oiseaux, au-dessus desquelles étoit celle d'un *Chouchouaca*. Cet animal a la grosseur d'un co-

chon de lait, le poil gris & blanc, semblable à celui du bléreau. Il a la queue d'un rat, & les pattes d'un singe. La femelle a sous le ventre une bourse où elle porte ses petits.

L'intérieur du temple n'avoit que trente pieds de diametre. Il y avoit au milieu deux buches de bois sec & vermoulu, placées bout à bout, qui brûloient & faisoient beaucoup de fumée. On voyoit au fond une espèce d'échafaud, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de chevreuils, d'ours, de bœufs, qui avoient été immolés au Chouchouaca. Cet animal, qui paroît être le dieu des Sauvages, étoit peint en rouge & en noir dans différens endroits du temple.

§ II.

Climat, Terrain, Rivières.

Le climat ne peut être égal dans une si vaste étendue de pays; mais on regarde en général la Louisiane, comme une des meilleurs parties de l'Amérique, tant pour la bonté des terres, que pour la température de l'air. Du côté de la mer, le terrain est sablonneux : mais dans l'intérieur des terres, la grande quantité de rivières qui l'arrosent, le rendent fertile.

Le Missisipi. Les principales rivières de la Louisiane sont le *Missisipi* & le *Missouri*. Le Missisipi, que les François appellent la *Rivière de Saint-Louis*, est un des plus grands fleuves du monde. Il traverse la Louisiane dans son milieu, du Nord au Midi, depuis sa jonction avec la rivière des Illinois, jusqu'à son embouchure dans le golfe du

Mexique, dans l'espace de plus de deux cens cinquante lieues. Il arrose aussi le Canada, au Nord de la rivière des Illinois, du Nord-Ouest au Sud-Est. Sa source n'est pas encore bien connue. M. de l'Isle la place vers le quarante-neuvième dégré de latitude septentrionale, & le deux cens soixante-quinzième de longitude, dans les cartes qu'il a données des découvertes au Nord-Ouest de la mer du Sud. Ce fleuve se partage en diverses branches à son embouchure, qui est vers le vingt-neuvième dégré de latitude septentrionale. On en compte aujourd'hui une vingtaine, qui forment plusieurs îles, & dont la plus large & la plus profonde, n'a que deux cens cinquante toises de largeur. Ces canaux changent souvent de situation, à cause du grand nombre d'arbres que le fleuve entraîne, & de la quantité de sable & de vase qui s'y accumule. Il est très-profond, a, dans quelques endroits, jusqu'à soixante brasses d'eau, ce qui fait que la pêche y est presqu'impraticable. A cent quelques lieues de son embouchure, on prétend qu'il y a un goufre, dont on n'approche point sans danger. Sa largeur ordinaire est d'une demi-lieue, quelquefois de trois quarts de lieue; mais elle est souvent partagée par des îles. Ce fleuve est regardé comme la clef du pays, par la communication qu'il donne à tous les lacs qui conduisent au Canada.

Dom Vaissete, tom. II.

Entre le grand nombre de rivières que ce fleuve reçoit à droite & à gauche, la plus considérable est le Missouri. C'est une des plus rapides que l'on connoisse, ce qui

Id. ibid.

eft occafionné par le grand nombre d'autres rivières & de torrens qu'elle reçoit dans fon cours. Quoiqu'on ait remonté cette rivière plus de cinq cens lieues, pour trouver fa fource, on n'a pu la découvrir. Quelques Géographes la placent vers le quarante-troifième dégré de latitude, & vers le deux cens quatre-vingt-fixième de longitude : fon embouchure dans le Miffiffipi, vers le trente-neuvième de latitude, & le deux cens quatre-vingt-fixième de longitude. Il traverfe la Louifiane du Nord-Eft au Sud-Oueft. Cette rivière, comme toutes celles de la Louifiane, eft extrêmement poiffonneufe; mais il y a une grande quantité de crocodiles.

Nous ne parlerons pas de l'hiftoire naturelle de ce pays, le lecteur peut voir ce que nous avons dit à l'article précédent, qui, pour cet objet, regarde auffi la Louifiane.

ARTICLE III.

Nations Européennes qui habitent la Nouvelle-France. Comment elles s'en font emparées.

§. I.

Les François.

ON ignore & le nom & la patrie du Navigateur qui découvrit le Canada. On fait feulement que dès l'an 1504, des pêcheurs Bafques, Normands & Bretons, alloient à la pêche de la morue, fur le grand banc de Terre-Neuve, fur les cô-

tes de l'île du même nom, & sur celles du Continent voisin. En 1506, Jean Denis, de Honfleur en Normandie, donna une carte des côtes de l'île de Terre-Neuve. En 1508, Thomas Hubert, originaire de Dieppe, amena en France un Sauvage du Canada. Le Pere Charlevoix.

Verazzani, Florentin, partit le 17 Janvier 1524, par ordre de François I, pour faire de nouvelles découvertes, sur un vaisseau nommé *la Dauphine*, & aborda, après cinquante jours de navigation, sur les côtes du Canada, qu'il parcourut en grande partie, lui donna le nom de *Nouvelle-France*, & retourna en Europe, où il rendit compte au Roi de ses décovertes. Histoire des Voyages, tom. 13.

Il se passa plusieurs années, sans que François I. songeât à profiter des découvertes de Verazzani; mais en 1534, Philippe de Chabot, Amiral de France, fit connoître au Monarque, combien il étoit intéressant d'établir une Colonie Françoise dans quelque partie de l'Amérique, qui procuroit de si grandes richesses aux Espagnols. Son avis fut goûté : l'on fit partir le 20 Avril de la même année, Jacques Cartier de Saint-Malo, avec deux bâtimens de soixante tonneaux, & de cent vingt-deux hommes d'équipage. Dès le 10 Mai, il aborda à l'île de Terre-Neuve, de-là fit voile vers le Canada, en prit possession au nom du Roi Très-Chrétien, remit à la voile pour retourner en France, où il arriva le 5 de Septembre.

Il retourna l'année suivante en Amérique, avec trois vaisseaux, entra dans la Baye Saint-Laurent, à laquelle il donna

ce mom, parce qu'il la découvrit le jour que l'Eglise célèbre la fête de ce Saint. Il entra dans le fleuve, qu'il remonta jusqu'à Mont-Réal, & retourna en France. Quelques années après, il fit encore un voyage au Canada, & remonta le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux Cataractes. Roberval, gentilhomme de Picardie, fit un voyage au Canada presque dans le même tems; mais il périt avec tous ceux qui l'accompagnoient; & la France, occupée à se défendre contre l'Espagne, oublia, pour quelque tems, le Canada. L'Amiral de Coligni forma le projet d'établir une Colonie de Protestans au Brésil: voyant que son entreprise ne répondoit pas à ses espérances, il tourna ses vues du côté du Canada, où il ne comptoit pas trouver d'opposition. Le Roi Charles IX, loin de s'opposer à ce projet, accepta avec joie, le moyen qu'on lui proposoit de se défaire d'une grande quantité de Calvinistes, qu'il regardoit comme les ennemis de l'Etat. Il laissa à l'Amiral la liberté d'user, pour son expédition, de tout le pouvoir que lui donnoit sa dignité. Deux vaisseaux furent bientôt équipés: on en confia le commandement à *Jean Ribaut*, natif de Dieppe, bon Officier de marine, & Protestant zélé. Il partit le 18 de Février 1562, s'arrêta sur la rivière de Sainte-Croix, ou des Chouanous, y construisit un fort, qu'il nomma *Charles-Fort.* Satisfait de son établissement, il créa un de ses Officiers, nommé *Albert*, chef de la Colonie, & retourna en France, pour chercher de nouveaux renforts.

Tout sembloit annoncer un heureux succès pour cette Colonie : mais, de malheurs en malheurs, elle arriva à sa ruine. On oublia à ensemencer les terres, & la famine vint désoler ceux qui la composoient. Le chef que Ribaut avoit laissé, étoit courageux, & de mœurs assez régulières ; mais il étoit d'une brutalité extrême. Il punissoit, avec la dernière sévérité, les moindres fautes. On assure qu'il pendit lui-même un soldat pour une faute qui ne méritoit pas la mort ; en dégrada un des armes, & l'exila, pour un motif très-léger. Il menaçoit sans cesse du dernier supplice ; & ceux qui avoient le malheur de lui déplaire, étoient réduits à trembler continuellement pour leur vie : la patience épuisée se changea en fureur ; on forma une conjuration contre lui. Tout le monde le haïssoit, & personne ne songea à le préserver du malheur qui le menaçoit. Il fut assassiné : on lui donna un successeur, qui, par sa prudence, rétablit le calme dans la Colonie ; mais la famine augmentoit de jour en jour. Les Sauvages, qui avoient fourni des vivres jusqu'alors, craignirent la disette pour eux-mêmes, & cessèrent d'en fournir. Ne pouvant plus vivre dans ce pays, on résolut de retourner en France ; mais on n'avoit point de vaisseau ; & parmi ceux qui composoient la Colonie, il n'y avoit pas un seul homme en état d'en diriger la construction. La misere donne de l'industrie : on résolut d'en construire un, & chacun mit la main à l'ouvrage. Des aventuriers, qui n'avoient de leur vie manié aucune espèce

Ibid.

d'outil, devinrent des charpentiers & des forgerons. La mousse, & cette espèce de filasse, qui croît sur les arbres dans une grande partie de la Floride, servirent d'étoupe pour calfater le bâtiment. Chacun donna ses chemises & ses draps pour faire des voiles : on fit des cordages avec l'écorce des arbres : enfin, le navire fut achevé, & lancé à l'eau. On s'embarqua, &, ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on ne prit aucune précaution contre le mal qu'on vouloit fuir. Un calme opiniâtre fit consommer le peu de provisions qu'on avoit embarqué. Dans cette extrême misere, on dévora tous les souliers & tout le cuir qui étoit dans le vaisseau. L'eau douce ayant manqué, quelques-uns burent de l'eau de la mer, qui leur causa une mort violente. Le bâtiment faisoit eau de toutes parts, & l'équipage, exténué par la faim, n'étoit pas en état de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offroit qu'un sujet de désespoir. Dans cette affreuse situation, il se trouva un soldat qui eut la hardiesse de dire, qu'un seul pouvoit sauver la vie à tous les autres aux dépens de la sienne. Cette horrible proposition, loin d'être rejettée avec horreur, fut généralement applaudie. On étoit prêt à remettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un soldat nommé Lachan, le même que le Capitaine Albert avoit dégradé des armes & condamné à l'exil, déclara hautement qu'il offroit sa vie, pour reculer de quelques jours la mort de ses compagnons. On accepta son offre ; on l'égorgea sur le champ. Ce malheureux, loin de faire de la résistan-

Misere extrême d'une Colonie Françoise.

Surprenante générosité d'un soldat.

ce, présenta lui-même sa gorge au couteau.

On ne perdit pas une goutte de son sang : tout le monde en but avec avidité, & le corps ayant été mis en pièces, chacun en obtint sa part. Cet horrible sacrifice eût eté, sans doute, suivi d'un carnage affreux, si l'on n'eût apperçu la terre & un vaisseau qui s'approchoit. C'étoit une frégate Angloise dans laquelle se trouva un François, du nombre de ceux qui étoient partis avec Ribaut. Il annonça que la guerre civile étoit rallumée en France plus vivement que jamais, & que l'Amiral étoit trop occupé pour songer à sa Colonie : mais qu'il étoit dans la résolution d'y envoyer du secours si-tôt que la paix seroit conclue.

Les vœux de l'Amiral ne tarderent pas à s'accomplir. La Cour fit un accommodement avec les Calvinistes, & le Roi Charles fit équiper trois vaisseaux pour porter du secours & des vivres à Charles-Fort. Le commandement de ces vaisseaux fut confié à *René Laudoniere*, gentilhomme d'un mérite connu, & très-bon Officier de marine. Il emmena avec lui des ouvriers dans tous les genres, & quantité de jeunes gens d'une naissance distinguée. L'Amiral eut soin d'exclure de cet armément tous les Catholiques. Laudoniere, en arrivant dans l'Amérique, apprit le malheureux sort de la Colonie de Charles-Fort, résolut d'en établir une nouvelle sur les bords de la rivière de Mai, & y fit construire un Fort qu'il nomma *la Caroline*.

Colonie des François massacrée.

Cette nouvelle Colonie fut encore exposée aux plus terribles effets de la famine :

Par les Espagnols. *Ibid.*

elle reçut par la ſuite quelques ſecours de France : mais les Eſpagnols, armés par le fanatiſme, allerent fondre ſur elle, paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui la compoſoient, s'emparerent du Fort, & changerent ſon nom en celui de *San-Matheo*. Cet événement, qui arriva vers l'an 1565, cauſa de l'indignation à tous les François qui conſervoient de l'amour pour leur patrie, & qui avoient l'ame aſſez élevée pour vouloir ſoutenir ſa gloire.

Un gentilhomme a le courage d'entreprendre ſeul de la venger.

Un gentilhomme Gaſcon, nommé de Gourgues, né à Mont-de-Marſan, dans le Comté de Comminges, d'une famille diſtinguée, réſolut de ſacrifier ſa fortune & ſon ſang pour venger la France. Une entrepriſe de cette nature ſembloit au-deſſus de ſes forces : mais un caractère comme le ſien ne connoît point d'obſtacles. Il vendit ſon bien, fit des emprunts, arma deux roberges, & une patache en forme de frégate du Levant. Quatre-vingt matelots choiſis, formerent ſon équipage ; mais il avoit avec lui cent cinquante ſoldats d'élite & des proviſions pour un an. Il partit de Bordeaux, où l'armement s'étoit fait, le ſecond jour d'Août 1567, avec la commiſſion de Lieutenant de Roi. Lorſqu'il fut arrivé en Amérique, il fit un diſcours à ſes gens, tel que put lui dicter ſon courage & le deſir de venger ſa patrie. Il eut la prudence de faire entrer dans ſon projet les Indiens, qui étoient mécontens des Eſpagnols. Ils ſe joignirent à lui, & montrerent dans cette expédition autant d'animoſité contre les Eſpagnols que les François même. De Gourgues attaqua le Fort

avec tant d'impétuofité, qu'il l'emporta dans un inftant. Les Efpagnols, furpris d'une invafion fi peu attendue, fongeoient plutôt à fuir qu'à fe défendre. Lorfque de Gourgues fe vit maître de la place, il fit conduire les prifonniers dans le lieu où l'on avoit exécuté les François, & les fit tous pendre à fes yeux. Ce procédé femble jufte au premier coup-d'œil; mais la modération eût fait beaucoup plus d'honneur à celui qui commandoit l'expédition. De Gourgues n'ayant pas affez de monde pour fe foutenir dans ce pays, détruifit tous les Forts qui étoient dans la Caroline, repaffa en France, où il mourut quelque tems après, regretté de tous ceux qui avoient quelqu'amour pour leur patrie.

Les François parurent pendant quelque tems dégoûtés des établiffement dans l'Amérique; mais en 1598, un gentilhomme Breton, nommé de la Roche, obtint de Henri IV des pouvoirs affez étendus pour aller faire des découvertes en Amérique: il n'y fit qu'un voyage fans fruit. Chauvin, Capitaine de vaiffeau, fit deux voyages fur le fleuve Saint-Laurent, y troqua des marchandifes contre des pelleteries, & fit un profit confidérable. Cette réuffite éveilla l'attention des Marchands. Il fe forma une Compagnie à Rouen, fous la protection du Commandeur de Chatte, Gouverneur de Dieppe. Plufieurs perfonnes de marque entrerent dans cette fociété. On fit un armement, dont on confia la conduite à Pontgravé, fameux négociant de Saint Malo, & qui avoit accompagné Chauvin dans fes deux voyages. Cham-

plain, gentilhomme de Saintonge & Capitaine de vaisseau, se mit sur la flotte. La navigation fut heureuse. On entra dans le fleuve Saint-Laurent, on y fit le commerce de Pelleterie, & on retourna en France. Quelques années après la Compagnie fit un nouvel armement, sous la conduite de Pierre de Guat, sieur de Monts, Saintongeois, qui fut nommé Vice-Amiral de ces pays. De Monts, convaincu qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir un établissement dans ce pays, résolut de fonder une Colonie à Port-Royal, qu'il trouva très-commode pour cet objet. Le climat y est tempéré, la chasse abondante, le pays agréable & le terrain fertile ; mais les Marchands qui composoient cette Compagnie, ne s'occupoient que du commerce ; on négligea ce nouvel établissement, qui ne tarda pas à dépérir. Champlain retourna en Amérique : il connoissoit de quel intérêt il étoit pour la France d'avoir un établissement solide dans ce pays, chercha un endroit commode, & se détermina pour celui où l'on a bâti Québec.

Les François tenterent différens établissemens dans l'Acadie : mais leur imprudence fit toujours échouer leurs tentatives. Enfin cette belle Province fut cédée en toute propriété aux Anglois par le Traité d'Utrecht qui fut conclu en 1712.

Fondation de Québec.

Champlain, occupé des progrès de la Ville de Québec, dont il étoit le fondateur, y retourna en 1610. Il la trouva dans le meilleur état. La récolte du blé qu'il y avoit fait semer étoit abondante. Les habitans avoient fait alliance avec les Hurons ;

Hurons, les Algonquins & les Montaguez qui les avoient soulagés dans leurs besoins, & qui, de leur côté, trouvoient de l'avantage à être alliés de ces nouveaux voisins qui étoient en état de les secourir contre les Iroquois, qu'on regardoit comme la nation la plus redoutable de l'Amérique septentrionale. Ils furent bientôt confirmés dans leur espérance; ayant été attaqués par les Iroquois, ils implorerent le secours des François qui se mirent à leur tête, & remporterent une victoire complette sur leurs ennemis. Ce fut dans cette occasion que les François virent, pour la première fois, brûler un prisonnier; mais ce spectacle leur fit tant d'horreur, qu'ils engagerent les Sauvages leurs alliés à finir ses tourmens avec sa vie.

La Colonie de Québec eut d'abord tout le succès possible: les Princes du sang & les personnes les plus riches s'intéresserent à son sort: le Canada prit alors le nom de Nouvelle-France. Mais les guerres civiles survenues en France pendant la minorité, retarderent ses progrès. Le calme se rétablit; on songea sérieusement à soutenir la Colonie de la Nouvelle-France; on établit une nouvelle Compagnie: la plupart des Sauvages alliés embrasserent la Religion Catholique; Québec devint une Ville florissante; les bords du fleuve Saint-Laurent furent embellis par de nouvelles habitations; on forma de nouveaux établissemens qui se peuplerent par degrés.

Les François se voyant solidement établis dans le Canada, songerent en 1670, à *Découverte de Missisipi.*

y faire de nouvelles découvertes. On sa-voit, par le témoignage des Sauvages, qu'il y avoit à l'Occident un grand fleuve nommé Missifipi, qui ne couloit ni au Nord ni à l'Est, d'où l'on concluoit qu'il devoit aller se rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit son cours au Sud, ou dans la mer du Sud, s'il alloit se décharger à l'Ouest. Persuadé que l'on pouvoit tirer beaucoup d'avantage de l'une ou de l'autre navigation, M. Talon, Intendant de la Nouvelle-France, ne voulut pas quitter l'Amérique sans vérifier ce fait. Il chargea de cette commission le *Pere Marquette*, Missionnaire Jésuite, qui avoit parcouru presque toutes les contrées du Canada, où sa vertu l'avoit fait admirer. Il le fit accompagner par *Joliet*, bourgeois de Québec, homme d'esprit & d'expérience. Ils s'embarquerent dans la baie du lac Michigau & entrerent dans le Missisipi le 17 Juin 1673. Ils avancerent fort loin : mais, voyant que les vivres commençoient à leur manquer dans un pays dont ils ne connoissoient pas les habitans, ils retournerent à Québec pour rendre compte de leur voyage.

Recueil de Thevenot.

Cavelier de la Salle, qui se trouvoit en Amérique à-peu-près dans ce tems, avoit formé le projet de chercher un passage au Japon, ou à la Chine par le nord ou par l'ouest du Canada. Le récit que Joliet fit de ses découvertes persuada au sieur de la Salle que le Missisipi se rendoit dans le golfe du Mexique, & que ce fleuve pourroit le conduire, du côté du nord, au but qu'il se proposoit. Se voyant dépourvu de tout ce qui lui étoit nécessaire pour

exécuter son projet, il passa en France, obtint des secours du Gouvernement, repassa en Amérique, y établit plusieurs Forts, commenca son entreprise sur le Mississipi au mois de Janvier 1682, descendit la rivière des Illinois, se trouva sur le fleuve le 2 Février de la même année, le parcourut jusqu'à son embouchure, établit par des prises de possession les droits de la France sur ce fleuve, & retourna l'année suivante en France, pour rendre compte de son expédition. Il y fut reçu avec le plus grand accueil : on lui donna quatre bâtimens, avec un équipage considérable pour continuer ses découvertes ; & former un établissement sur le fleuve Mississipi. Il partit de la Rochelle le 24 Juillet 1684, parcourut beaucoup de pays, établit un Fort à la Baie de Saint-Bernard : mais il mécontenta, par ses hauteurs & ses duretés, tous ceux qui composoient cette Colonie ; ils l'assassinerent le 20 Mai 1687. Les Sauvages des environs massacrerent tous ceux qui resterent dans le Fort & le détruisirent. Après la mort de la Salle, la Louisiane fut oubliée pour quelque tems.

Ce ne fut qu'en 1697, qu'un Gentilhomme Canadien, nommé d'Iberville, déja célébre par ses découvertes, réveilla l'attention du ministère pour ce pays : on prit, à sa persuasion, la résolution de construire un Fort à l'embouchure du Mississipi, qu'il se flattoit de trouver. On arma deux vaisseaux à Rochefort, on en confia le commandement au Marquis de Château-Morand & à d'Iberville, qui mirent à la

voile le 17 Octobre 1698. Dès le 27 Janvier de l'année suivante ils apperçurent les terres de la Floride. D'Iberville parcourut toute la côte, découvrit le Missisipi, & y entra le 2 Août, construisit un Fort dans la baie du Biloxi, située entre le Missisipi & la Maubile, retourna promptement en France pour y rendre compte de ses succès. Il s'y arrêta si peu, qu'il étoit au Biloxi le 8 Janvier 1700. Pendant son absence une corvette Angloise parut sur le Missisipi : mais la garnison du Fort la força de se retirer.

Les Anglois & les Espagnols avoient, comme les François, formé le projet de s'établir dans la Louisiane. Le Roi Guillaume, embarrassé pour faire subsister le grand nombre de réfugiés François qui étoient dans ses Etats, résolut de former pour eux un établissement sur le Missisipi. Les Protestans, de leur côté, restant toujours attachés à leur patrie, proposent à Louis XIV de former, sous sa protection, un établissement dans ce pays, avec promesse de le peupler & de le rendre très-florissant, si Sa Majesté vouloit leur accorder la liberté de conscience : mais le Roi, qui avoit résolu de ne souffrir en France & dans les Colonies qui en dépendoient aucune Religion différente de la sienne, n'accepta pas leur proposition.

Les Espagnols, de leur côté, ne voyoient pas avec plaisir les François former de nouveaux établissemens si près des leurs. Ne voulant pas employer la force pour en arrêter les progrès, ils mirent la ruse en usage & les retinrent long-tems au Biloxi,

par l'appât d'un commerce qui paroissoit considérable, & qui l'étoit au fond très-peu. Les François ouvrirent à la fin les yeux, formerent des établissemens dans différens endroits ; un sur la Maubile, un autre dans l'*île Massacre*, depuis nommée l'*île Dauphine*. Ce fut alors que les établissemens des François dans la Louisiane prirent une forme de gouvernement. On y envoya un Gouverneur, on y établit un Conseil supérieur, pour juger les affaires civiles & criminelles. On voulut établir un commerce réglé avec le nouveau & l'ancien Mexique ; mais les Espagnols, toujours attentifs à leurs intérêts, ne voulurent jamais y consentir.

Etablissement de la Compagnie des Indes Occidentales en France.

Vers le milieu de l'année 1717, on vit naître en France cette fameuse Compagnie d'Occident, qui, sous la direction de Law, se chargea insensiblement de la plus grande partie du commerce de tout ce Royaume. Les Lettres-Patentes furent enregistrées le 6 Septembre de la même année. Elles lui accordoient, 1°. le commerce du Canada pour vingt ans, à la charge de faire travailler aux cultures & aux plantations ; 2°. le commerce de la Louisiane pour le même tems, & à perpétuité les terres, ports, côtes, havres & îles qui composoient cette Province, pour en jouir en toute propriété, sans autre réserve pour Sa Majesté, & ses successeurs, que la foi & hommage lige que la Compagnie étoit tenue de rendre à chaque mutation de régne, avec une Couronne d'or de trente marcs ; 3°. le pouvoir de traiter & de faire alliance au nom du Roi, dans toute l'étendue de la

concession avec toutes les nations du pays qui n'étoient pas dépendantes des autres nations de l'Europe, de leur déclarer la guerre, de faire la paix ou des treves avec elles, &c. 4°. On lui cédoit encore la possession des mines & minières qu'elle feroit ouvrir pendant la durée de son privilége ; 5°. la permission de vendre & d'aliéner les terres de sa cession, de faire construire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugeroit nécessaires pour la défense du même pays, d'y mettre des garnisons, de lever des gens de guerre en France, avec l'agrément de Sa Majesté, & d'établir des Gouverneurs, des Majors & des Officiers pour le commandement des troupes.

Tout le monde s'empressa, comme on le sait, de s'intéresser dans cette Compagnie. On changea plusieurs fois de situation la principale Colonie. A la fin on construisit une Ville sur le bord oriental du Mississipi, & on lui donna le nom de *Nouvelle-Orléans*, en l'honneur du Duc d'Orléans, Régent du Royaume de France. On auroit du dire Nouvel-Orléans : mais l'usage a prévalu. Vers le mois de Mars 1718, les premiers concessionnaires arriverent de France avec M. du Gué de Boisbriand, que la Compagnie avoit nommé pour commander aux Illinois. Plusieurs nations Sauvages, qui, jusqu'alors avoient été contraires aux François, vinrent s'établir sur les bords du Mississipi, près de la Nouvelle-Orléans. La plupart de ces Sauvages, étant accoutumés à cultiver la terre, défricherent une assez grande étendue

Fondation de la Nouvelle Orléans.

de pays aux environs de la Nouvelle-Orléans, & leur travail fut d'un grand secours pour cette Ville. La nouvelle Colonie Françoise se fortifia de plus en plus, & la Ville prit une forme régulière, qu'elle conserve encore à présent.

Cette Ville n'étoit en 1722 qu'un amas de baraques placées sans beaucoup d'ordre, d'un magasin assez étendu, mais bâti en bois, & de deux ou trois maisons un peu apparentes. En 1742, la Nouvelle-Orléans étoit divisée en cinq Paroisses : il y avoit jusqu'à huit cens belles maisons. Cette Ville est très-bien percée : on y compte douze rues qui la traversent du Midi au Nord & de l'Orient à l'Occident. Il y a sur le bord du Mississipi un quai d'une grande beauté : il régne le long de la Ville. La Nouvelle-Orléans est la Capitale de la Louisiane. Le Pere Charlevoix.

La Compagnie des Indes Occidentales n'eut pas le succès qu'elle espéroit ; elle se dissipa par des motifs, dont le détail n'appartient pas à notre sujet. Le Gouvernement de la Louisiane fut par la suite réuni à celui du Canada. Pour le spirituel, ce pays dépendoit de l'Evêque de Québec. On a cédé la Louisiane aux Espagnols pour les dédommager des frais de la dernière guerre.

§. II.

Les Espagnols.

La presqu'île de la Floride, depuis la Baie du Saint-Esprit, vers le 26e. degré de latitude septentrionale, jusqu'au 30e. ce qui forme la côte occidentale du Mexi-

que, appartient aux Eſpagnols. Elle eſt bornée au Nord par la Louiſiane & la Georgie ; des trois autres côtés par la mer du Nord. Elle peut avoir dans ſa partie ſeptentrionale 180 lieues d'étendue, & va toujours en diminuant juſqu'à la Baie du Saint-Eſprit.

Les principaux établiſſemens des Eſpagnols dans ce pays ſont *San-Matheo*, *Saint-Auguſtin*, *Saint-Marc*, *Saint-Joſeph*, & *Penſacola*. Ils en ont encore quelques-uns ſitués entre le Miſſiſſipi & les frontières du nouveau Mexique. Le terrain eſt généralement aſſez gras : il y a cependant des endroits où il eſt ſec & aride.

Ce fut Menendez, Chevalier de Saint Jacques, qui chaſſa les François de ce pays en 1565, s'en empara au nom de Philippe II, Roi d'Eſpagne, & fit conſtruire le Fort Saint-Auguſtin. Les Eſpagnols poſſédent à préſent la Louiſiane, comme on vient de le dire.

§. III.

Différends des François & des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

UNE partie des pays que nous venons de décrire, ayant occaſionné pluſieurs guerres en Europe, nous croyons devoir donner quelques détails à ce ſujet. Par le Traité d'Utrecht, qui fut conclu en 1713, les Anglois ſe trouverent maîtres de l'Acadie ; mais on n'eut pas l'attention de fixer ſes limites. Cependant les Anglois reſterent près de trente-cinq ans ſans ſonger à les étendre : après le Traité d'Aix-la-

Chapelle, ils conçurent le projet de former plusieurs nouveaux établissemens, & donnerent au Traité d'Utrecht une interprétation favorable à leurs desseins. Sur les premières difficultés qu'ils firent, la Cour de France proposa des Commissaires pour régler les limites des deux Nations. Les Anglois accepterent cette proposition en apparence ; mais ils commirent plusieurs hostilités contre les François, construisirent même des Forts sur la rivière *d'Oyo* qui étoit dans les possessions Françoises. Les Officiers François se trouverent forcés d'user de représailles. On proposa un accommodement ; la Cour d'Angleterre demanda qu'on démolît tous les Forts situés entre l'Oyo & les montagnes, & ceux qui étoient entre la rivière Saint-Jérôme & l'Oyo ; que les lacs Ontario, Erié & Champlain fussent fréquentés par les sujets des deux Couronnes, sans appartenir ni à l'une ni à l'autre ; que les Anglois, outre la Péninsule de l'Acadie, possédassent vingt lieues de pays, depuis la rivière de Pentagoet, jusqu'au golfe Saint-Laurent, & que la rive méridionale de ce Fleuve, fût déclarée n'appartenir à personne. Le 8 Juin 1755, l'Amiral Boscawen attaqua & prit deux vaisseaux François à l'entrée du golfe Saint-Laurent : les François prirent les armes pour défendre leurs possessions : mais leurs efforts furent inutiles. Enfin la paix se fit en 1763, & le Roi de France renonça, par le Traité qui fut conclu le 10 Février de la même année, aux prétentions qu'il avoit sur l'Acadie, céda aux Anglois tous le Cana-

Le Canada & la Floride cédés aux Anglois.

da, l'île du Cap Breton, toutes les îles du golfe & du fleuve Saint-Laurent ; une ligne tirée au milieu du fleuve Mississipi, dans toute sa longueur, servit de bornes aux possessions des deux Puissances : cependant la Nouvelle-Orléans resta aux François. L'Espagne céda aux Anglois la presqu'île de la Floride, qu'ils possédoient comme nous l'avons dit plus haut.

CHAPITRE III.

Nouvelle Angleterre.

NOUS donnons le nom de Nouvelle Angleterre à toutes les terres que les Anglois possédent le long de la côte orientale du Canada, de la Louisiane & de la Floride Elles s'étendent du Nord-Est au Sud-Ouest, depuis le 46e degré de latitude septentrionale, jusqu'au 31e, & depuis le 44e. jusqu'au 66e. de longitude occidentale. Leur étendue du Midi au Nord est d'environ 400 lieues : mais leur plus grande largeur d'Orient en Occident n'est que d'environ 150. Tous les Géographes partagent cette étendue de pays en neuf parties, qui sont l'*Acadie* ou la *Nouvelle Ecosse*, la *Nouvelle Angleterre* proprement dite, la *Nouvelle Yorck*, le *Nouveau Jersey*, la *Pensylvanie*, le *Marriland*, la *Virginie*, la *Caroline*, & la *Georgie*.

ARTICLE I.

L'Acadie, ou la Nouvelle Yorck.

L'ACADIE est une grande presqu'île située au levant du Canada, auquel elle est jointe par un Isthme qui a quinze à seize lieues d'étendue. La mer du Nord l'environne des autres côtés. On lui donne deux cens lieues marines de côtes, quatre-vingt du Nord-Est au Sud-Ouest, sur quarante de large. Elle est située entre le quarante-sixième & le quarante-quatrième degré.

Les François s'établirent dans cette presqu'île en 1603, y fonderent deux ou trois Colonies, entr'autres celle de *Port-Royal*, située sur la côte occidentale de la presqu'île, dans la baie Françoise, où il y a un des plus beaux ports de l'Amérique. Les Anglois s'emparerent de ce pays & le rendirent à la France en 1667, par le Traité de Breda. Ils le reprirent en 1690, & la France leur céda toute l'Acadie en 1713. Par le Traité d'Utrecht, ils lui donnerent le nom de *Nouvelle Ecosse*, à cause de la ressemblance de sa situation, par rapport à la Nouvelle Angleterre avec l'Ecosse & l'Angleterre en Europe. Ils ont fait des efforts incroyables pour la peupler, y ont envoyé plusieurs Colonies, y ont bâti des Forts & des Villes : la principale est Port-Royal, dont ils ont changé le nom en celui d'*Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne.

L'Acadie est un très-bon pays : l'air y est

pur, sain, tempéré ; mais il y a trois mois d'hiver, qui sont assez rudes à passer : le terrain est fertile, les rivières sont poissonneuses & les forêts remplies de gibier. L'intérieur de ce pays est habité par diverses Nations Sauvages qui font souvent la guerre aux Anglois, & causent beaucoup de préjudice à leurs Colonies. Les principales sont celles des *Etechemines* & des *Souriquois*. Les derniers habitent aux environs d'Annapolis : ils sont fort bien faits, n'ont pas le nez plat comme les autres Sauvages : mais leur teint est basané. Ils vivent sous l'autorité de leurs Caciques, & n'ont aucun culte religieux. Leurs mœurs & leurs usages sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé à l'article précédent. Pour ce qui regarde l'Histoire Naturelle de l'Acadie, nous renvoyons le lecteur au même article.

ARTICLE II.

La Nouvelle Angleterre proprement dite.

LA Nouvelle Angleterre peut avoir trois cens milles d'étendue sur la côte, sans compter les angles, & cinquante milles de largeur. Elle est située entre les 45 & 41 degrés de latitude septentrionale. Ses bornes au Nord sont la Nouvelle France, à l'Ouest la Nouvelle Yorck, à l'Est & au Sud l'Océan. Ce pays, situé au milieu de la Zone tempérée, n'a pas un climat si doux ni si régulier que celui des cantons paralleles en Europe. Les étés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres, &

les hivers plus longs & plus froids. Cependant le tems est si peu varié, qu'on y en jouit souvent d'un très-pur pendant deux ou trois mois consécutifs.

On divise la Nouvelle-Angleterre en onze Provinces & en quatre Comtés. Les Provinces sont celles des *Massachusets*, d'*Essex*, de *Midlesex*, de *Suffolk*, de *Hampshire*, de *Plimouth*, de *Barnestable*, de *Bristol*, de *Warwick*, de *Connecticut*, de *Newhaven*. Les Comtés sont de la *Nouvelle Londres*, de *Hartfort*, *de Newhaven* & de *Fairfield*.

§. I.

Province des Massachusets.

C'EST une des plus grandes & des plus peuplées de toute l'Angleterre. Elle s'étend de l'Est à l'Ouest, près de cent dix milles le long de la côte, depuis *Scituate* dans le Comté de Plimouth, jusqu'à la rivière de *Saco* dans celui de Maine, & près de soixante milles du même point jusqu'à Enfield dans Hampshire. Son étendue est moins considérable dans les terres. Elle renferme l'ancienne Colonie de la Nouvelle Plimouth avec celle de Cornouailles, ou la nouvelle Hampshire. On a construit, du côté des terres qui la séparent des Indiens, un Fort nommé *Punmaquid*. Il y a dans cette Province une multitude incroyable de bourgades, toutes bien peuplées. L'intérieur du pays est montagneux, & par conséquent stérile : mais en approchant des côtes & sur le bord des rivières, le terroir est très-fertile. Le commerce des habitans se réduit à celui du poisson & des fourrures.

§. II.

Province d'Essex.

On donne le second rang à la Province d'Essex. Elle est remplie de bourgades, dont la principale est *Salem*, qui est située sur le bord septentrional de la rivière Charles. Au nord de cette bourgade, on trouve le Cap Saint Antoine, célèbre par sa pêcherie & par son port.

Le terroir de cette Province n'est pas d'une extrême fertilité, excepté vers les côtes. Elle est arrosée par la rivière Merrimack, qui seroit navigable dans tout son cours, si elle n'étoit pas bouchée par plusieurs bancs de pierres & de sable. A une certaine distance de la mer, on voit au milieu de son lit un fort gros rocher, dont le sommet est creusé en plusieurs puits en rond, assez grands pour contenir plusieurs tonnes d'eau. Les Sauvages du pays ignorent quand & comment ils ont été faits : ils sont persuadés que le Ciel leur en a fait présent pour cacher leurs biens lorsqu'ils sont à la guerre. Plusieurs Anglois qui les ont examinés, assurent que c'est un ouvrage de la nature, d'autres assurent qu'il est de l'art.

§. III.

Province de Midlesex.

POUR arriver dans cette Province, il faut passer par la précédente. Parmi le grand nombre de bourgs qui s'y trouvent, on en distingue deux assez considérables, qui sont *Cambridge* & *Charles-Town*. Cambridge

est la principale place de la Province. Elle est située sur le bras septentrional de la rivière Charles : on vante ses rues & ses édifices. Charles-Town est plus grand : il est situé entre deux rivières, celle de *Mistik* & celle de Charles, qui le sépare de Boston. On y voit une belle Eglise & une assez grande place. On assure qu'il part tous les ans de Charles-Town mille navires de plus que de toutes les autres Colonies qui n'appartiennent point aux Anglois.

On ne trouve pas de rivières considérables dans cette Province ; mais le nombre des ruisseaux est si grand, que c'est un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle Angleterre. Les pâturages sont remplis de toutes sortes de bestiaux : il n'y a point de collines qui ne soient couvertes de nombreux troupeaux. Enfin les Anglois comparent cette Province, à leur Devonshire d'Europe.

§. IV.

Province de Suffolk.

LA province de Suffolk suit celle de Midlesex. Il y a plusieurs bourgades & des Villes assez considérables. La Capitale est Boston, que les Anglois prononcent Bas-ton, & qui l'est aussi de toute la Nouvelle Angleterre. C'est une des plus grandes Villes de l'Amérique septentrionale. Elle est située dans une Péninsule qui a quatre milles de long, au fond de la baie des Massachusets. Elle est défendue contre l'impétuosité de flots par quantité de rocs qui

paroissent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites îles, la plupart fertiles & habitées. La baie n'a qu'une entrée sûre, encore est-elle si étroite, que trois vaisseaux ont peine à y passer de front: mais l'intérieur offre un mouillage pour cinq cens voiles. La plus remarquable des petites îles qui sont devant la Ville, se nomme *Castle-Island*, ou l'île du Château. Elle présente effectivement un Château ou Fort situé à une lieue de Boston dans le canal même qui y conduit. Sa position est si avantageuse, qu'aucun vaisseau n'y peut passer sans être exposé à tout le feu de son artillerie. Le nombre des batteries est composé de cent pièces de canon de quarante livres de balles. Pendant la guerre, cinq cens hommes sont exemptés des devoirs ordinaires de la milice pour être toujours prêts au service du Château. On assure d'ailleurs que dans l'espace de vingt-quatre heures, Boston peut armer dix mille hommes. Il y a en outre, à deux grandes lieues de la Ville, un fanal fort élevé dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répéte aussi-tôt pour la côte: Boston donne aussi les siens qui avertissent toutes les Colonies voisines, de sorte qu'il est presqu'impossible de surprendre cette Ville au dépourvu. Si des vaisseaux ennemis se glissoient, à la faveur d'une brume épaisse, entre les îles, & passoient impunément sous l'artillerie du Château, ils trouveroient au Nord & au Sud de Boston, deux batteries qui commandent toute la baie, & qui arrêteroient les plus grandes forces, tandis que les

Description de la Ville de Boston.

bâtimens Anglois & toutes les dépendances du commerce pourroient ſe retirer dans la rivière Charles, hors de la portée du canon. Le fond de la baie offre un môle d'environ deux mille pieds de long, couvert du côté du Nord d'une rangée de magaſins. Il s'avance tellement dans la baie, que les plus grands vaiſſeaux peuvent décharger, ſans le ſecours des chaloupes & des alleges. La principale rue de la Ville, qui vient juſqu'à l'extrêmité du môle, préſente à l'autre bout, en face, l'Hôtel-de-Ville. C'eſt un grand & bel édifice, où l'on a réuni la Bourſe marchande, la Chambre du Conſeil, celle de l'Aſſemblée générale & de toutes les Cours de Juſtice. La Bourſe eſt environnée de Libraires qui ſont tous fort riches. On compte dans Boſton juſqu'à cinq Imprimeries, dans l'une deſquelles on imprime une Gazette deux fois la ſemaine.

La Ville eſt diſpoſée en forme de croiſſant autour du port, & contient trois ou quatre milles maiſons. Le quai eſt fort élevé ; les rues ſont larges & les maiſons aſſez regulières : mais on compare le pavé à celui de Londres, c'eſt-à-dire, qu'il eſt fort mauvais. On compte dans cette Ville dix-neuf à vingt mille habitans.

Il y a dix Egliſes à Boſton : une Anglicane, une pour les François réfugiés, une pour les Anabatiſtes, une pour les Quakers, enfin pour toutes les ſectes. Ce mélange n'empêche pas que la ſociété n'y ſoit auſſi douce que dans les meilleures Villes de l'Angleterre. Ceux qui paſſent de Londres à Boſton ne s'apperçoivent

point du changement pour le goût & la propreté dans les habits & les meubles, pour la délicatesse dans les mêts. C'est la résidence du Gouverneur, le siége des Cours de Justice, celui de l'assemblée générale, & le centre de toutes les affaires du pays.

La Province de Suffolk n'a pas de grandes rivières ; mais elle est si bien arrosée par de petites, que sa fertilité la fait nommer le paradis de la Nouvelle Angleterre.

§. V.

Province de Hampshire.

A l'ouest des Provinces de Suffolk & de Midlesex, on trouve celle de Hampshire qui peut avoir huit bourgades, toutes situées sur la rivière de Connecticut. La principale est *Northampton*, qui est le siége de la Cour de Justice. Le terroir de cette Province n'est pas, à beaucoup près, si fertile que celui des autres.

§. VI.

Province de Plimouth.

CETTE Province est voisine de la précédente, sur la côte & vers le Sud. C'est le premier établissement des Anglois dans la Nouvelle Angleterre. Elle peut contenir aussi huit bourgades. Celle de Plimouth, à laquelle on peut même donner le titre de Ville, est composée d'environ quatre cens familles. On en compte le double à celle de Scituate. Le terroir de cette Province diffère peu de celui de Suffolk. En passant par mer de cette Province dans

celle de Barneſtable, qui eſt la plus voiſine, on trouve le Cap Cod, également remarquable par ſa hauteur, & par l'abondance des morues qu'on y pêche. Il forme une baie large & commode. Elle étoit autrefois environnée de chênes, de pins, de Saſſafras & de pluſieurs ſortes d'arbres aromatiques; mais on en a détruit une grande partie. Cette Province, quoique ſtérile, eſt très-peuplée, à cauſe de la pêche qui y eſt très-abondante : les habitans paſſent même pour être très-opulens.

§. VII.

Province de Barneſtable.

CETTE Province ſuit celle de Plimouth, a neuf bourgades : aux environs d'une des principales, qu'on nomme *Eſtham*, on compte cinq cens Indiens Chrétiens. Ils ont des écoles pour l'inſtruction de leurs enfans, & ſix Inſtructeurs de leur nation, avec un Miniſtre Anglois qui fait les ſermons dans leur langue. Au Sud de cette Province, on trouve une Baie qui s'appelle la *Baie du Monument*, devant laquelle ſont deux îles que le Capitaine Goſnold nomma en 1602 *la Vigne de Marthe* & *l'île Eliſabeth*.

Les détroits qui ſéparent ces deux îles de la côte de Barneſtable forment un paſſage très-dangereux, connu ſous le nom de *Malabar*.

§. VIII.

Province de Briſtol.

AU Sud de la Province de Barneſtable,

on trouve celle de Briſtol, qui a neuf bourgades. Briſtol, quoique la moins ancienne, eſt la plus grande & la plus peuplée. Pour le commerce elle eſt à l'égard de Boſton, ce que le Briſtol de l'Europe eſt à l'égard de Londres. Les avantages de ſa ſituation l'ont fait proſpérer pour le commerce & pour l'augmentation des habitans. On aſſure qu'on trouve dans cette Province, ſur le bord d'une rivière où la marée monte, un rocher ſur le côté duquel on voit ſept ou huit lignes d'écriture dans des caractères entièrement inconnus.

Près de Briſtol, un peu au-delà, eſt une petite île qui peut avoir quatorze ou quinze milles de long, ſur quatre ou cinq de large. Elle ſe nomme l'*île de Rhode*. Cette île étoit babitée dès l'an 1639 par des Anglois d'un ſecte particulière, dont on prétend que, faute de Miniſtres & d'inſtruction, la poſtérité eſt devenue auſſi barbare que les Indiens. Cependant elle a ſu conſerver ſes privileges, qui conſiſtent à ſe gouverner elle-même, à élire les chefs du Conſeil, ſans aucune dépendance de la Couronne d'Angleterre. Le terroir de cette île eſt très-fertile, & le ſéjour en eſt ſi agréable, qu'on la nomme le jardin de cette côte. Ces avantages y avoient attiré une ſi grande quantité d'habitans, qu'une grande partie fut obligée de retourner au Continent, où elle bâtit deux Villes, nommées la *Providence* & *Warwick*, qui jouiſſent de tous les privileges de l'île. Rhode fait un commerce conſidérable de chevaux, de moutons, de beurre, de fromage & d'autres proviſions avec les Antilles An-

gloifes, richeffes naturelles, qui ne manqueront pas d'y rappeller un jour la politeffe. On y compte deux Villes ou bourgades, *Newport* qui eft la Capitale, & Portfmouth. Sa diftance de Bofton eft d'environ foixante-dix milles.

§. IX.

Province de Warwick.

C'EST dans cette Province que font les deux Villes qui ont été fondées, comme on vient de le dire, par des Colonies de l'île de Rhode. On affure qu'elles font très-floriffantes par leur commerce, & fort heureufes par leur gouvernement, quoique les habitans foient des fectaires qui vivent fans Magiftrats & fans Miniftres. Ils font toujours en bonne intelligence avec leurs voifins.

La liberté qu'ils ont de fatisfaire tous leurs defirs, n'empêche point que les crimes ne foient très-rares parmi eux, ce qu'on attribue à leur profonde vénération pour l'Ecriture Sainte, qu'ils lifent & qu'ils expliquent à leur gré. Ils ont une averfion décidée pour toutes fortes de taxes. Leur charité ne fe dément jamais pour les étrangers. Un Voyageur qui paffe par l'une ou par l'autre de ces deux Villes, peut s'arrêter dans la première maifon qu'il rencontre avec autant de liberté que dans une hôtellerie & s'affurer d'y être très-bien traité. La principale occupation des habitans eft de nourrir des beftiaux & de faire du beurre & du fromage, deux marchandifes qui les ont enrichis.

§. X.

Provinces de Connecticut & de Newhaven.

Ces deux Provinces sont deux Colonies réunies, qui, comme l'île de Rhode, ont conservé les privileges qu'elles avoient obtenus dès leur établissement. Les Provinces ont soixante-dix milles de longueur & cinquante de large.

§. XI.

Comté de la Nouvelle Londres.

C'est le premier Comté que l'on rencontre sur la côte. Il y a huit bourgades. Les parties orientales de ce pays sont agréables & fertiles : celles du couchant sont remplies de montagnes & de marécages.

§. XII.

Comté de Hartfort.

Ce Comté touche au précédent par l'intérieur des terres. Il est le seul de la Nouvelle Angleterre qui n'a point de Ville maritime ou de port, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit très-peuplé, & que ses habitans ne vivent dans l'abondance. Il y a onze bourgades. La principale, qui porte son nom, a deux Paroisses. On trouve dans les parties occidentales de ce Comté, plusieurs chaînes de montagnes & d'épaisses forêts.

§. XIII.

Comté de Newhaven.

Ce Comté étoit autrefois une Provin-

ce ; mais elle s'eſt unie à celle de la Nouvelle Londres. Le Comté contient ſix bourgades, dont la principale eſt Newhaven, qui pourroit même paſſer pour une grande Ville. On y a fondé un College avec une Bibliothéque publique. Il y a dans ce Comté une forge de fer dont on tire de grands avantages, à cauſe de la proximité des forêts. Elle eſt ſituée ſur une petite rivière qui porte ſes eaux juſqu'à la mer.

§. XIV.

Le Comté de Fairfield.

Le Comté de Fairfield a huit bourgades, qui ſont toutes auſſi peu remarquables pour leur commerce que pour leur grandeur. Il n'y a point de rivières navigables dans ce canton : il eſt rempli de marais inhabités. Il eſt bordé par la Nouvelle York.

§ XV.

Naturels de la Nouvelle Angleterre.

Il reſte très-peu d'Indiens dans la Juriſdiction de la Nouvelle Angleterre. D'ailleurs ceux qui y demeurent encore ont tellement pris les mœurs, les uſages, la religion & la langue des Anglois, qu'il ſeroit très-difficile de les diſtinguer de ceux-ci, s'ils n'avoient pas conſervé leur ancien nom.

Les *Maſſaſſoits* ſont les premiers Indiens avec leſquels les Anglois ont lié commerce : ils firent alliance avec leur *Sachem* ou Roi ; mais le petit-fils de ce Prince devint un de leurs plus cruels ennemis : il ſou- Les Maſſaſſoits.

leva toutes les nations voisines contre la Colonie de Plimouth. Il périt dans cette guerre, & ne voulut jamais écouter les Ministres qui l'assisterent à la mort, disant qu'il méprisoit une religion dont les partisans lui étoient odieux.

Les Pokassets.

Les *Pokassets* sont les habitans naturels du Comté de Plimouth. Leur Reine étoit alliée de cet ennemi des Anglois, dont on vient de parler, & périt avec lui. Les *Picots*, nation intraitable, habitoient les environs de la rivière de Connecticut. Ils s'efforcerent long-tems de troubler les établissemens des Anglois ; mais leurs guerres n'ayant tourné qu'à leur destruction, ils sont à présent en si petit nombre, qu'ils ne se trouvent plus en état d'attaquer ni de résister.

Les Patuxets & les Makos.

Les *Patuxets* habitent le pays qui sépare le Comté de New-London & de New-Bristol. *Les Makos*, quoique rangés autrefois entre les nations de la Nouvelle Angleterre, appartiennent aujourd'hui à la Nouvelle York, & sont une des cinq qui ont fait alliance avec cette Province.

Les Narragansets, les Neuteaks & les Massachusets.

Les *Narragansets* étoient redoutables pour la Colonie Angloise, quand elle commença à s'établir. Ils habitoient aux environs de New-London. Les *Neuteaks* occupoient le pays qui forme aujourd'hui le Comté d'Essex. Les *Massachusets* sont les anciens habitans des Comtés de Suffolk & de Midlesex. Ils formoient la plus nombreuse nation de cette contrée : elle avoit donné son nom à toute la Province de la Nouvelle Angleterre. Lorsque les Anglois arriverent dans ce pays, ils trouverent l'habitation

bitation du Sachem sur une petite hauteur, à six milles de Boston. Cette hauteur étoit en colonne, & avoit la forme de la tête d'une fléche Indienne, qui, en langue du pays, se nomme *Mas*, & hauteur s'exprime par le mot *Wilusel*. De-là les sujets du Sachem reçurent des nations voisines, le nom de *Maswilusets*, d'où l'on a tiré celui de Massachusets.

Les *Mohegins* étoient établis près de la rivière de Hudson, ou de la Nouvelle York, & tiroient leur origine des Maquas. Les *Manimogs* habitoient le Comté de Barnestable, & les *Namosquets*, le pays qui est entre les rivières de la Providence & de Menimaks. Tous ces peuples formoient de petits Etats, qui avoient chacun un Roi. Ces Rois n'étoient ordinairement que de sages particuliers, choisis parmi les sages du canton. La Royauté demeuroit dans une famille aussi long-tems que les vertus de celui qui en étoit revêtu paroissoient justifier ce choix. On ne connoissoit point d'autre noblesse. Quoiqu'un Roi eût mérité d'être destitué, ses descendans jouissoient toujours de quelque considération. Les Mohegins, les Manimogs, & les Namosquets.

Les forces des Indiens de la Nouvelle Angleterre sont aujourd'hui si peu considérables, que la dixième partie des Anglois qui y sont classés suffiroit pour les exterminer tous. Ils ne sont regardés que comme les valets des Anglois, vivant de leurs travaux & des libéralités de ceux qui les employent. Ils sont tous en général d'une paresse incroyable. Forces des Indiens de la Nouvelle Angleterre.

§. XVI.

Comment les Anglois se sont établis dans la Nouvelle Angleterre.

UN Capitaine Anglois, nommé Barthelemi *Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette côte, pour y faire quelque séjour; ce fut en 1601. Il n'avoit que trente hommes d'équipage : mais ils consentirent à y demeurer si le pays étoit favorable pour une Colonie. Après avoir pris terre par les quarante-deux dégrés de latitude Nord, ils prirent du dégoût pour ce canton, tournerent au Sud, jusqu'à la vue d'un Promontoire qu'ils nommerent *Cap Cod*, ou des morues, parce qu'ils y en prirent beaucoup; firent le commerce avec les Sauvages. Sur le récit qu'ils firent de ce pays, il se forma en 1606 une compagnie. Popham & Gilbert, deux associés, partirent avec deux vaisseaux. Ils s'établirent d'abord sur les bords de la rivière de *Sagadabok*, à peu de distance de celle de *Casco*: mais cette Colonie n'eut pas de grands succès dans ses commencemens. Le Capitaine Jean Smith s'étant avisé par la suite des tems d'aborder sur ces parages, y fit un commerce si avantageux avec les Sauvages, que la Cour & le Conseil de Plimouth songerent sérieusement à y faire des établissemens. Le Prince Charles se fit donner un plan de ce pays, & donna luimême des noms aux principaux lieux. Le lieu qu'on désigna pour établir une nouvelle Colonie, reçut de ce Prince le nom de Nouvelle Angleterre. La rivière des

Maſſachuſets fut nommée *rivière Charles*; la Baie du Cap Cod, reçut le nom de Baie de *Milford*, & le Cap celui de *James*.

Pour peupler ce pays, il ſe forma une Compagnie, à laquelle ſe joignit une prodigieuſe quantité de perſonnes qui, dégoûtées des troubles que la Religion occaſionnoit dans leur patrie, l'abandonnerent pour aller chercher la tranquillité dans le Nouveau Monde. Ces partiſans de l'indépendance mirent à la voile le 6 Septembre 1721, entrerent dans la Baie du Cap Cod vers le commencement de Décembre : ils débarquerent dans un lieu qui leur parut fort commode pour établir la Colonie, élurent pour Chef un nommé *Carver*, Gentilhomme, qui ſacrifioit toute ſa fortune pour cette entrepriſe. Le 25, ils jetterent les fondemens de la Nouvelle Plimouth, & firent des réglemens Civils, Eccléſiaſtiques & Militaires.

Fondation de la Nouvelle Plimouth.

Diverſes maladies diminuerent le nombre de la nouvelle Colonie pendant l'hiver. Les vivres commençoient à leur manquer : ils ne voyoient paroître aucun Indien, & commençoient à ſe trouver dans l'embarras, lorſqu'un Sauvage, nommé *Squanto*, ſe préſenta au milieu d'eux. Il étoit nud, n'ayant, pour unique vêtement, qu'une pièce de cuir au milieu du corps. Cet homme étoit d'une hauteur ſingulière, & avoit la taille bien proportionnée : ſes cheveux étoient noirs & fort longs : c'étoit un des Princes du pays. Il avoit appris quelques mots de la langue Angloiſe, & ſe fit aſſez entendre par les habitans de la nouvelle Plimouth pour leur faire con-

Un Prince du pays va viſiter la Colonie.

noître qu'il leur offroit son amitié. Ils lui répondirent par les caresses les plus tendres. Il partit en leur donnant les plus grandes marques de joie & de satisfaction. Au bout de huit jours il revint accompagné de plusieurs autres Indiens : on les reçut avec le même accueil & la même politesse : leur satisfaction fut si grande, qu'après avoir bu & mangé, ils se leverent avec des transports de joie & se mirent à danser. Les Anglois apprirent d'eux qu'ils étoient sujets du Roi des *Massasoits*, désigné sous le titre du *Grand Sachem*, & que ce Prince se proposoit de venir lui-même pour lier amitié avec les Anglois. Il arriva effectivement le 22 Mars avec *Quandebanco* son frere, & une escorte de soixante hommes. La Milice de la Colonie alla au-devant de lui & le conduisit à la maison du Gouverneur, où il s'assit sur trois coussins qu'on avoit préparés pour le recevoir. Il n'avoit dans sa parure d'autre distinction qu'une chaîne de petits os qu'il portoit autour du cou, & un grand couteau qui lui pendoit sur l'estomac. Il avoit d'ailleurs, comme tous les autres Indiens de sa suite, un petit paquet de tabac derrière le dos, une pièce de cuir à la ceinture, & le visage peint de diverses couleurs.

Le Roi de tous les Indiens du canton y va aussi.

Carver, chef de la Colonie, entra dans la chambre où les Sauvages étoient, précédé d'un tambour & d'un trompette. Le Monarque se leva & l'embrassa. On apporta des liqueurs fortes : le Grand Sachem en avala un si grand verre, qu'il en eut la fiévre pendant tout le reste du jour. Squanto, ce premier Sauvage dont on a parlé,

l'accompagnoit, & servit d'interprête entre lui & le Commandant. Ils firent ensemble une alliance qui renfermoit des engagemens mutuels d'affection & de service. Le Grand Sachem donna aux Anglois, pour eux & leurs successeurs, toutes les terres voisines de leur Ville, & leur laissa Squanto pour leur apprendre à cultiver le Maïs & à pêcher à la manière du pays.

Honneurs qu'il fait aux Ambassadeurs Anglois.

Carver étant mort, on élut un autre Chef, qui envoya des Ambassadeurs au Grand Sachem, pour l'instruire de son élévation. Entre les honneurs que ces Ambassadeurs reçurent dans cette Cour sauvage, on compte celui d'avoir couché dans le lit même du Roi & de la Reine : mais on ajoute qu'il n'étoit composé que de plusieurs planches élevées d'un pied au-dessus du rez-de-chaussée de la cabane, & que deux ou trois Grands de la nation partagerent cette faveur. Le Grand Sachem & la Reine étoient d'un côté sur une natte fort mince, & les Ambassadeurs étoient de l'autre avec les Grands. Cette Cour étoit tellement dépourvue de vivres, que les Ambassadeurs se trouverent tourmentés par la faim. La peste avoit fait périr neuf dixièmes des habitans. On leur dit que les Narragansets, qui habitoient l'autre côté de la Baie, étoient une nombreuse & puissante nation.

Les Anglois s'étoient flattés de faire alliance avec tous les Sauvages des environs par les voies de la douceur : mais ils se virent bien-tôt dans la nécessité d'employer la violence. Leur fidèle ami Squanto fut maltraité par quelques *Segamores* voisins,

nom que les Indiens donnoient à de petits Seigneurs, dépendans du Grand Sachem. Le Commandant de la Colonie y envoya un corps de troupes, qui y répandit la terreur au point qu'ils demanderent grace. On saisit cette occasion pour leur faire signer un Traité conçu à-peu-près en ces termes. « Nous déclarons par cet Acte que » nous nous reconnoissons Sujets de Jac» ques, Roi de la Grande Bretagne, &c. » En foi de quoi nous avons souscrit nos » noms & nos marques. » Ces Seigneurs étoient au nombre de neuf. Après cet engagement, la Colonie ne tarda pas de s'étendre, & les troubles d'Angleterre continuerent à lui fournir des habitans.

Gouvernement de la Nouvelle Angleterre.

Cet établissement des Anglois dans le Nouveau Monde, n'avoit d'autre rapport à la Couronne, que celui d'une soumission assez vague, qui ne consistoit qu'à reconnoître les Rois d'Angleterre pour souverains. Cependant on reçut avec respect deux ordonnances qui furent envoyées successivement par la Cour, parce qu'elles parurent assez favorables, & qu'elles devinrent le fondement d'une administration plus régulière. Le Général ou Gouverneur, son Lieutenant, les Officiers Militaires & ceux de Justice, sont nommés par la Couronne : mais la nomination de la Cour de l'Amirauté appartient au Gouverneur. Le Conseil est choisi annuellement par une assemblée générale des principaux habitans. Le pouvoir de cette assemblée est très-étendu. Toute la partie exécutive du Gouvernement dépend de son approbation. Comme les loix & les coutumes regardent

tous les habitans de la Nouvelle Angleterre, nous nous bornerons pour le présent à ce petit détail ; nous en donnerons un plus circonstancié à la fin de ce chapitre.

ARTICLE III.

La Nouvelle York.

LA Nouvelle York a été autrefois sous la domination des Hollandois, comme nous le dirons par la suite, & s'appelloit alors la *Nouvelle Belge*. Ses bornes au Sud étoient le Mariland, les terres Indiennes à l'Ouest, les terres Françoises au Nord, & la Nouvelle Angleterre à l'Est. Lorsque les Anglois s'en furent rendus les maîtres, ils les resserrerent beaucoup davantage. Aujourd'hui la Nouvelle York est bornée à l'Ouest & au Sud par la Nouvelle Jersey ; au Nord par le Canada, à l'Est par la Nouvelle Angleterre. Ce pays n'a pas plus de vingt milles de profondeur dans les terres ; mais sa longueur sur la côte est d'environ cent-vingt milles. Il est situé entre quarante-un dégré & quarante-un & demi de latitude septentrionale ; par conséquent dans un climat plus tempéré que la Nouvelle Angleterre.

Toutes les Colonies Angloises de l'Amérique ont divisé leur pays en Comtés, peuplé ou non. C'est d'après cet usage que la Nouvelle York l'est en neuf. Cinq sont encore habités par des Hollandois, descendans de ceux qui se soumirent à la domination Angloise, & portent les noms d'*Albanie*, d'*Ulster*, de *la Duchesse*, d'O-

range, *de King's-County* ou *Comté du Roi.* Les quatre autres ſont ceux de la Reine, ou *Queen's-County*, *Suffolk*, *Cheſter* & *New-York*, ou Nouvelle York.

La Ville de ce nom, qui eſt la Capitale du pays, portoit autrefois celui de Nouvelle *Amſterdam*. Les Anglois l'ont beaucoup augmentée. On y compte onze cens maiſons & près de ſept mille habitans. Les édifices y ſont fort beaux. La principale Egliſe fut bâtie en 1695 : elle paſſe pour être fort belle. On y en compte trois autres, la Hollandoiſe, la Françoiſe & la Luthérienne. Preſque tous les habitans ſont d'extraction Hollandoiſe : mais la langue Angloiſe leur étant devenue naturelle, ils ne fréquentent que les Egliſes de cette nation.

Dans cette Ville il y a un College, une Imprimerie. Les anciens murs ſont preſqu'entièrement détruits : la principale défenſe eſt le Fort Saint-Georges, qui eſt muni de deux batteries ſituées du côté de la mer. Il eſt gardé par deux Compagnies de troupes réglées. L'Hôtel de Ville eſt un fort bel édifice.

Gouvernement de la Nouvelle York. Le Gouvernement de la Nouvelle York approche beaucoup de celui des Villes d'Angleterre en Europe : mais les conteſtations qui s'élevent entre les Magiſtrats cauſent ſouvent du trouble dans la Province. Cette Capitale eſt ſituée dans l'île de *Monahattan*, qui a quatre milles de long, eſt fertile, agréable : la rivière de Hudſon qui l'arroſe, en fait une riche & belle plantation. Cette Ville & ſes environs ne le cédent à aucune Ville d'Angleterre pour les agrémens & l'utilité.

La Ville de *Kingſton* eſt ſituée entre celles de New-York & d'Albanie, ſur le bord occidental de la rivière d'Hudſon, à 50 milles de la première. Ses maiſons ſont diſperſées; mais au centre il y en a une centaine qui ſont réunies & aſſez bien bâties. On compte dans Kingſton environ deux cens familles. Une rivière nommée *Eſope*, qui deſcend de la Nouvelle Jerſey, ſe jette dans celle d'Hudſon près de cette Ville, & forme entre ces deux Provinces, une communication qui eſt fort avantageuſe. La Ville de Kingſton.

Le Comté d'*Oueſt-Cheſter* n'a qu'une Egliſe Paroiſſiale, qui eſt dans la bourgade de même nom. *Taskars*, *Chams* & *Munerenok* ſont d'anciennes plantations Hollandoiſes. Le Comté d'Oueſt-Cheſter.

Le *Comté d'Albanie* eſt rempli de plantations Indiennes, qui s'étendent juſqu'au Canada. La Ville, qui porte le même nom, eſt ſituée au milieu de ces plantations, ce qui en rend le commerce fort agréable. On l'appelloit autrefois le Fort d'Orange. La plupart de ſes habitans ſont encore de race Hollandoiſe, & compoſent à-peu-près trois cens familles. C'eſt dans cette Ville que les Gouverneurs des autres places de la Nouvelle Angleterre tiennent ordinairement leurs conférences avec les Sachems ou Rois. Albanie eſt défendue par un bon fort de pierres, & l'on y entretient une garniſon de deux Compagnies. Le Comté d'Albanie.

On trouve dans ce Comté une autre Ville nommée *Schenectada*, qui eſt ſituée à vingt milles plus au Nord, dans une vallée dont on vante les agrémens.

A quelque diſtance de cette Ville on voyoit autrefois des Nations Indiennes;

mais elles se sont retirées dans l'intérieur des terres.

Long-Island, ou l'île Longue.

Au Sud-est de New-York est située *Long-Island*, ou l'île-Longue, qu'on nommoit autrefois l'île de Nassau. Elle s'étend le long du Comté de Fairfield dans la Nouvelle Angleterre, presque jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson. Sa longueur est de cent cinquante milles, sur douze de largeur. Cette île forme trois Comtés de la Nouvelle York, celui de la Reine, Suffolk & Richemond.

Le Comté de la Reine.

Le Comté de la Reine, ou *Queen's-County*, a deux Paroisses; l'une à *Jamaïque*, bourgade d'environ quarante familles; l'autre à *Hampstead*, situé dans une belle plaine de même nom, où l'on nourrit de fort bons chevaux, & qui, pour cette raison, fournit sa portion de Milice en Cavalerie. On trouve dans le même Comté plusieurs autres petits villages.

Le terroir de la Nouvelle York est en général fort fertile : ses productions ne différent presque point de celles de la Nouvelle Angleterre. On n'y compte pas plus de mille Indiens : le nombre des Anglois monte à huit ou neuf mille. Leur principal commerce consiste en pelleteries & en poisson. On fait de la porcelaine dans l'île Longue, avec des coquilles qu'on trouve sur le bord de la mer.

ARTICLE IV.

La Nouvelle Jersey.

CE Canton est situé entre les trente-neuf & quarante dégrés de latitude septentrionale. Il peut avoir cent vingt milles sur les côtes maritimes & le long de la rivière d'Hudson : il a, à-peu-près, la même étendue dans sa plus grande largeur.

Charles II céda ce pays, aussi-bien que le précédent, à son frere le Duc d'York, qui abandonna ses droits sur celui-ci à Mylord Berkeley & au Chevalier Carteret, sous le nom de la Nouvelle *Canarée.* Ces Seigneurs, ou leurs députés, convinrent de la diviser en deux parties, qu'ils nommerent Nouvelle Jersey de l'Est, & Nouvelle Jersey de l'Ouest : cette division forma, pendant plusieurs années, deux Seigneuries distinctes.

La Nouvelle Jersey de l'Est, ou cette partie qui borde la Nouvelle York, tomba en partage au Chevalier Carteret ; & celle de l'Ouest, ou la partie qui borde la Pensilvanie, à Mylord Berkeley. Toute cette Province, qui contient ces deux Jerseys, a pour bornes l'Océan au Sud-Est, la rivière de Lavare à l'Ouest, celle de Hudson à l'Est, & l'intérieur du continent au Nord.

Celle de l'Est est la plus grande & la plus peuplée. Elle s'étend à l'Est & au Nord le long des côtes & de la rivière d'Hudson, depuis le port Little-Egg, jus-

qu'à cette partie de la même rivière qui est par les quarante dégrés de latitude. Au Sud & à l'Ouest elle est séparée de l'Ouest-Jersey, par une ligne tirée de Little-Egg, jusqu'aux rivières de Cresswick & de Stony & jusqu'au bras méridional de celle de Raritan. On la divise encore en Comtés, qui méritent bien peu ce titre. Tels sont *Berghen*, *Essex*, *Midlesex* & *Montmouth*. Ils sont si peu considérables, que nous n'en ferons qu'un article.

Comté de Berghen.

Le Comté de Berghen est situé sur la rivière d'Hudson, vis-à-vis New-York, & fut le premier cultivé de cette Province. La Ville de ce Comté est Berghen. Ce nom, qui est celui de la Capitale de la Norvege, fait douter si la première Colonie qui s'y établit n'étoit pas Danoise. Il n'y a point d'autre Ville, & tout le reste consiste en plantations. La plupart des habitans de Berghen sont Hollandois : le territoire de ce Comté est très-fertile, parce qu'il est arrosé par une multitude de rivières.

Comté d'Essex.

Le Comté d'Essex est plus considérable & plus peuplé que le précédent. La principale Ville se nomme *Elisabeth*.

Elle est située au fond d'une anse, vis-à-vis la pointe occidentale de l'île des Etats. C'est le premier établissement des Anglois, & celui qui a fait le plus de progrès. On y compte plus de deux cens cinquante familles. C'est le siége du Gouverneur, des Cours de Justice, de l'assemblée générale, & le centre de tout le commerce de la Province. Il y a, en outre, dans ce Comté, une autre Ville, mais elle n'est ni si peuplée ni si florissante. La partie occiden-

tale de ce Comté est assez fertile; mais la partie du Nord est une chaîne de montagnes assez stériles.

Comté de Midlesex.

Le Comté de Midlesex est le plus florissant du païs par ses plantations. Il y a trois bourgades, dont la capitale se nomme *Perth* : la plupart de ses habitans sont de race Ecossoise : le terrain est très-fertile.

Comté de Montmouth.

Dans le Comté de Montmouth on trouve trois Villes ou bourgades, dont la Capitale est *Shrewsbury*, qui contient environ cent soixante familles. Middletown, qui passe pour une des jolies Villes du pays, en contient environ cent : la troisième n'en contient que quarante.

Ouest-New-Jersey, ou partie orientale de la Nouvelle Jersey.

Ouest-Nerw-Jersey n'est pas divisée en Comtés, comme la plupart des Colonies Angloises. Sa pointe la plus occidentale est le Cap May. On ne trouve dans cet espace que des plantations dispersées. La côte n'a gueres d'autres habitans que des pêcheurs.

On ignore le nom de la neuvième.

On trouve dans cette partie de la Nouvelle Jersey neuf bourgades, *Burlingthon*, *Mainden-Head*, *Glocester*, *Fin*, *Antioche*, *Cohensi*, *Gibbon*, *Allony*. La Capitale est Burlington : les assemblées de la Province s'y tenoient, lorsqu'elle étoit sous un Gouvernement régulier : mais les troubles aigrirent les habitans, qui renvoyerent à la Cour toutes les Chartes de leurs privilèges, & formerent une sorte d'anarchie qui approche beaucoup de l'indépendance. Cette Ville contient environ deux cens familles : ses maisons sont toutes construites en brique, & ne cédent en rien

à celles de l'Europe. Ses marchés sont toujours bien fournis.

Les deux Jerseys offrent, presque partout, un terrain fertile; cependant elles ne sont pas bien peuplées: les Indiens les ont abandonnées, quelque chose qu'on ait fait pour les y retenir. Les droits du Mylord Berkeley & du Chevalier Carteret sont passés à d'autres Propriétaires par des ventes & des transactions.

Par quelle nation Européenne ce pays fut découvert.

Les premiers Européens qui aborderent ce pays furent les Suédois. Ils y fonderent trois bourgades du côté méridional, vers la Pensylvanie. On y voit encore les ruines d'un fort qui portent le nom de fort d'Elsimbourg. Les Suédois, voyant qu'ils tiroient peu d'avantages de leurs établissemens, les abandonnerent. Les Hollandois s'en mirent en possession & en tirerent un assez bon parti. Quelque tems après les Anglois en chasserent les Hollandois, & y firent les établissemens dont nous venons de parler.

ARTICLE V.

La Pensylvanie.

CE pays est borné au Nord & au Couchant par le Canada, au Midi par le Mariland, au Levant par la Nouvelle Jersey. Il est entre les trente-neuvième & quarante-troisième dégrés de latitude septentrionale. Il peut avoir quatre-vingt-cinq lieues communes de France du Midi au Nord, & trente-six du Levant au Couchant.

Quoique la Pensylvanie eût été découerte dans le même tems que la Virginie, s Anglois la laisserent presque déserte isqu'en 1680, que Charles II la céda au hevalier Pen, fameux Quaker. Ce Chealier, voyant sa secte persécutée en Eupe, offrit à tous ceux qui voudroient suivre de leur donner un asyle dans ce ıys que le Roi lui avoit abandonné. Pluēurs accepterent son offre, & défrichent cette Province, qu'on appelle Penlvanie, du nom de Pen. C'est aujourhui un des principaux établissemens des nglois en Amérique.

On divise cette Province en partie haute partie basse. La partie haute contient les omtés de *Buckingham*, de *Philadelphie* & *Chester*; la partie basse contient ceux de *ewcastle*, *Kent*, & *Sussex*.

La principale Ville du Comté de Bucingham est *Bristol*. Elle est située vis-à-vis Burlington, dans la Nouvelle Jersey. n lui donne pour fondateur Samuel Carenter, riche partisan du Quakérisme. Il eut y avoir dans cette Ville quatre-vingt milles. Elle n'a rien de remarquable que fférentes sortes de moulins. *Pensberry* est ne bourgade, située dans une petite anse, l'une des possessions que Pen se réserva. y bâtit une fort belle maison, accomagnée de jardins, de vergers, où les fruits ont excellens. On compte dans ce Comté ix ou douze autres petites bourgades, qui nvoient six députés à l'Assemblée géérale. Comté de Buckingham.

Le Comté de Philadelphie offre de tous parts un terrain fort agréable. Sa plus Comté de Philadelphie.

ancienne bourgade eft *Francfort*, qui eft affez bien bâtie & auffi grande que Briftol. *Oxford* eft une affez jolie bourgade : elle eft compofée de foixante-dix ou quatre-vingt familles.

Philadelphie, capitale de toute la Penfylvanie, eft fituée entre deux rivières navigables, le *Delaware* & le *Schuilkill*. Ce fut Pen qui en jetta les premiers fondemens. Si fon plan avoit été fuivi, elle auroit pu être la capitale d'un grand Empire. Quoiqu'elle ne rempliffe pas le projet de fon fondateur, elle ne laiffe pas d'être une des plus grandes & des plus floriffantes de la Nouvelle Angleterre.

Ses premiers habitans furent des Quakers : ils en font encore le plus grand nombre. On y fonda une Eglife Anglicane, fous le Roi Guillaume, & on lui donna le nom de *Chrift-Church* : le nombre des Paroiffiens fe monte à plus de douze cens. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Quakers fouffrirent cet établiffement, & s'accoutumerent à avoir pour voifins des hommes qu'ils n'avoient pu fouffrir en Europe. Ils ont encore fouffert des Presbitériens, des Luthériens Suédois, & des Anabaptiftes. Cette tolérance de Religion, jointe à la facilité de la navigation & du commerce, a rendu Philadelphie une des plus opulentes Villes de l'Amérique : fes habitans, qui, à l'envi, fe conforment aux intentions de fon fondateur, efpérent qu'elle en fera la plus belle. A peu de diftance, la nature a placé fur les bords du Schuilkill un très-beau bois, qui fait, pour les habitans de la Ville, une

omenade charmante. A demi mille de
iladelphie est la bourgade de *Vioco*, dont
s habitans sont de race Suédoise. *Abing-
n* & *Dublin* sont deux jolies Villes peu-
ées de Quakers Anglois. *German-Town*,
a pour habitans que des Quakers Alle-
ands & Hollandois, dont le nombre se
onte à deux ou trois cens familles. On
oserve que toutes les rues de cette der-
ère Ville sont plantées de pêchers.

Dans l'intérieur du Comté, on trouve
adnor, qui est dans une belle situation,
: peuplée de plus de cinquante familles.
y a encore quelques bourgades dans le
ième Comté; mais elles ne sont pas assez
nportantes, pour qu'on en fasse men-
on.

Comté de Chester.

La première bourgade du Comté de
Chester est *Newton*, qui ne contient pas
lus de trente ou quarante familles. *Ches-
er*, qui en est la Capitale, est dans une
ituation si avantageuse, qu'on croit qu'elle
ourra devenir une Ville très-considéra-
ole. Plus loin on trouve *Chichester*, qui est
ussi dans une position assez avantageuse
oour la navigation. Les bourgades de ce
Comté sont en général assez petites & mal
oeuplées; mais les plantations y sont fort
nombreuses. Celle de *Marcus-Hook*, qui
est à quatre milles de Chester, termine la
partie haute de la Pensylvanie.

Au-dessous de Chester on trouve une
assez grande anse, nommée *Brandevin*, qui
pourroit contenir de très-nombreuses flot-
tes. Elle est suivie de celle qu'on nomme
Christina, où les Suédois avoient autre-
fois une Ville & des plantations.

Ce canton & celui qui est de l'autre côté de Delaware étoient les principaux établissemens de ces Européens. Entre la dernière anse & celle qui la suit, on trouve la ville de Newcastle, qui donne son nom au Comté voisin. Les terres des environs portent le nom de pays de Galles, parce qu'elles doivent leur culture à des Gallois. Elles sont remplies de villages, ou de petites bourgades : l'industrie des habitans y fait régner l'abondance.

Montjoy est un canton considérable, où la sœur de Pen s'étoit établie. C'est le premier de toute l'Amérique où l'on a trouvé de la pierre à chaux. Le reste du pays est remarquable par son excellent gravier. Il est habité par un mélange d'Anglois & de Hollandois.

Newcastle approche de Philadelphie pour le commerce & le nombre des habitans. Les maisons y sont fort belles, & l'on y comptoit dans ces derniers tems plus de six cens familles. Les Gallois Anglicans & les Presbitériens Hollandois y ont des Eglises. A dix milles de Newcastle, on trouve un beau village de Quakers, qui ont une Eglise dédiée à Saint Georges, & qui fait un sujet d'admiration pour tous ceux qui savent que ces sectaires ne reconnoissent point de Saints. Il est suivi des anses de *Blackbrid* & d'*Apacanamy* : la dernière offre une bourgade de même nom. On trouve plus loin une autre Anse qui porte aussi le même nom : leur distribution est du Sud au Nord.

Comté de Kent. En passant par la pointe de *Bombay* & l'anse de *Duck*, on arrive dans le Comté

de Kent, qui contient les bourgades *Cranebrook*, de *Dover*, de *Marden*, de *Mispelliven*, dans pareil nombre d'anses qui portent les mêmes noms. Dover est composée d'environ cinquante familles, & passe pour la capitale du Comté, qui a beaucoup moins de bourgades que de plantations.

Comté de Sussex.

La principale bourgade du Comté de Sussex est *Lewes*. Elle est située dans une anse de même nom, peu éloignée de celle de *Phemb*, & n'est séparée de la mer que par une rivière. Ce lieu passe pour être fort agréable. Les Comtés de Kent & de Sussex n'ont guères que des plantations dispersées.

Population.

On prétend qu'il y a près de cent mille Européens dans la Pensylvanie; quatre-vingt mille Anglois, & le reste est composé de François, de Hollandois, de Suédois & de Palatins.

Climat.

On observe que cette partie de l'Amérique est, par sa latitude, à la même distance du soleil que Naples en Italie & Montpellier en France; mais les climats du Continent de l'Amérique, différent beaucoup de ceux qui sont à la même latitude en Europe. Il est cependant certain qu'en Pensylvanie l'air est doux & pur; mais les pluies y commencent vers le 20 Octobre & durent jusqu'au commencement de Décembre. Le froid y est souvent si vif, que les plus larges rivières se glacent. Le Printems dure depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin; mais le tems varie beaucoup dans cette saison. L'été commence au mois de Juillet, & dure jusqu'au commencement

d'Octobre ; les chaleurs feroient insupportables, si elles n'étoient tempérées par des vents frais. Pendant tout l'été le vent est Sud-Ouest ; pendant l'hiver il est Nord-Ouest, & apporte des montagnes glacées & couvertes de neiges, un froid insupportable.

Productions. Le terrain de la Pensylvanie est généralement gras & fertile ; mais il y a quelques endroits où il n'est composé que de sable jaune & noir ; dans d'autres, ce n'est que du gravier.

Les productions de ce pays sont les mêmes que dans les autres cantons ; mais elles y sont mieux nourries & plus fortes ; ce qui regarde aussi les grains, les légumes & les fruits qu'on y a apportés de l'Europe. Un boisseau de grain y en rapporte cinquante, quelquefois soixante. On y a même remarqué comme une chose surprenante, parce qu'elle est extrêmement rare, qu'un grain d'Orge d'Angleterre avoit produit cinquante beaux épis sur la même tige.

Ancien Gouvernement. L'éloignement que les Quakers ont pour la guerre, a toujours maintenu cette Colonie dans la paix. Pen, ayant obtenu des Lettres-Patentes, nomma Gouverneur de ce nouvel établissement, son neveu Markam, auquel les Quakers & les Indiens même ne firent pas difficulté de se soumettre. Le Chevalier Jones, célébre Jurisconsulte, dressa les constitutions du Gouvernement. Par le premier article, le pouvoir législatif devoit résider dans le Gouverneur & l'assemblée du peuple. Par les autres articles, on ne pouvoit faire de loi

lui lever d'impôts, sans le consentement du peuple; tous les droits & privilèges des Anglois en Europe devoient avoir leur pleine & entière valeur en Pensylvanie; on pouvoit, sans attendre des ordres de la Cour, faire tout ce qui pourroit contribuer au bien de la Colonie.

Pen établit des Cours de Justice dans chaque Comté: pour empêcher les difficultés des procès, il établit, sous le titre de *Pacificateurs*, des Officiers particuliers qui devoient être choisis par le peuple dans chaque canton, pour prendre connoissance de tous les démêlés, avant de les laisser parvenir aux tribunaux réguliers.

Il resta deux ans entiers dans le pays, pour donner une forme constante à ces établissemens; mais étant retourné en Angleterre, il y devint suspect après la disgrace de Jacques II: on lui ôta le Gouvernement de la Pensylvanie, & on changea la forme qu'il y avoit établie. Le Gouvernement de cette Province est aujourd'hui le même que celui des autres possessions de l'Angleterre dans le continent de l'Amérique. Pen mourut en 1718, laissa un fils fort jeune, qui alla prendre possession de l'immense héritage de son pere en 1732.

ARTICLE IV.

Le Mariland.

LE Mariland faisoit autrefois partie de la Virginie; mais Charles I, Roi d'Angleterre, l'en détacha en 1631, & lui don-

na ce nom en l'honneur de Marie sa femme. Il est situé sur la Baie de Chesapeak. Ses bornes comencent à la rivière de *Patowmek*, s'étendent le long de la Baie, vers le Nord, jusqu'à ce qu'elles coupent une ligne tirée Ouest de l'embouchure d'une autre Baie nommée Delaware, qui est située par les quarante dégrés de latitude Nord. Il a de hautes montagnes vers l'Ouest & cette même Baie à l'Est. Sa partie orientale est bornée à l'Ouest par la Baie de Chesapeak, à l'Est par l'Ocean, aû Nord par la Baie Delaware, & au Sud par la rivière de Pokamoki.

On divise le Mariland en onze Comtés; six du côté occidental, & cinq du côté oriental de la Baie de Chesapeak. Dans toute cette Province, on ne trouve qu'une seule ville nommée *Sainte-Marie*, qui donne son nom à un des Comtés, & qui est dans une situation fort commode. C'étoit autrefois le siége du Gouvernement. Il y a des bourgs; mais ils sont peu considérables, si l'on en excepte *Annapolis* & *Williamstadt*, qui sont deux ports où le commerce extérieur est réuni. Ces principales rivières sont le *Patowmek*, le *Patuxent*, la *Saverne*, le *Chiptonk*, le *Chester* & le *Sassafras*.

Comté de Sainte-Marie.

Le premier des Comtés qui sont au côté occidental de la Baie, est celui de Sainte-Marie : il prend à la pointe de *Look-Out*, & s'étend le long du Patowmek, jusqu'à l'anse de Bud sur cette rivière, & jusqu'à l'anse Indienne sur la rivière de Patuxent. On y découvrit des eaux minérales en 1698, & on y bâtit des maisons pour le

foulagement des pauvres. Les affemblées générales de la Province, fe tenoient autrefois dans cette Ville. L'hôtel qu'on y avoit bâti pour cet ufage, fervoit auffi pour le Confeil établi en faveur des orphelins: il fe tenoit aux mois de Janvier, de Mars, de Juin, de Septembre & de Novembre. Depuis que le Gouvernment & les Cours de Juftice ont été transférés à Appolonie, cette ville s'eft dépeuplée au point qu'il n'y a pas plus de foixante maifons.

Metapany eft un Château que les Lords Baltimore, Seigneurs de la Colonie de Mariland, firent bâtir. Il eft fitué à l'embouchure de la rivière de Patuxent, & a plus de commodité que de magnificence.

Il y a trois Paroiffes dans ce Comté, Saint Jean, Saint Clément & Hervington. La dernière s'attribue le titre de bourg.

Le fecond Comté porte le titre de *Charles*. Il commence aux anfes Indiennes & de *Bud*, où finit celui de Sainte-Marie, & s'étend jufqu'à l'anfe de Mattawoman. Ses Paroiffes font *Briftol* & *Pifentaway*. Comté Charles.

Le *Prince Georges*, troifième Comté, s'étend depuis l'anfe de Mattawoman & celle de Swanfon, le long du Patowmek à l'Oueft & du Patuxent à l'Eft. Il a plufieurs Paroiffes; mais on ne nomme que celle de Mafterkone. Comté du Prince Georges.

Le Comté de Calvert régne, vis-à-vis des deux précédens, le long du Patuxent qui l'en fépare. Ses Paroiffes font *Harrington*, *Warrington* & *Calverton*.

Ann-Arrundel & *Baltimore* font deux Comtés dont les bornes ont été marquées par des arbres. Elles commencent à cinq quarts

de mille de l'anse de Bodkin, du côté occidental de la Baie de Chesapeak. De-là cette division court d'abord à l'Ouest, & devient ensuite moins régulière. Tout ce qui est au Nord appartient au Comté de Baltimore, & toute là partie du Sud à celui d'Ann-Arundel.

Le principal bourg d'Ann-Arundel est *Annapolis*. En 1694. Les Cours des Justice, l'Assemblée générale, le Conseil des Orphelins, & tout le Gouvernement y furent transférés de Sainte-Marie. On y fit bâtir une Eglise qui devint la Métropole de la Province. On y a fondé une école publique sous le nom d'école du Roi Guillaume : les Archevêques de Cantorbéri en furent nommés Chanceliers perpétuels. On a fait tout ce qu'on a pu pour y attirer du monde ; mais le goût des Marilandois pour les plantations, où ils vivent séparément, les empêche de la peupler, & l'on n'espère pas qu'elle devienne jamais florissante.

Comté de Baltimore.

Le Comté de Baltimore a un bourg de même nom ; mais ses maisons sont si dispersées, qu'il mérite à peine le titre de village.

Comté de Cecil.

Les Comtés qui sont du côté oriental de la baie, commencent par celui de *Cecil*, qui régne le long d'une partie assez considérable de la Pensylvanie. Les Voyageurs ne disent rien sur ses propriétés ni sur ses Paroisses.

Comté de Talbot.

Le Comté de *Talbot* est séparé de celui de Kent par une double ligne d'arbres. Le principal bourg se nomme *Williamstadt* : on en a fait un port ou une Ville maritime : il

ſt peu conſidérable, quelque ſoin qu'on
r s pour le peupler.

.e Comté ſuivant eſt celui de *Dorcheſter*, Comté de Dorcheſter.
t la principale bourgade eſt à peine
ıpoſée de dix maiſons. Il y a dans ce
nté plus d'habitations Indiennes que
s tout le reſte de la Colonie. Un acte
'Aſſemblée générale de 1698, déclara
toutes les terres qui ſont au Nord de
ivière de *Nanticoke*, en commençant
lle de Chicacoan, juſqu'à l'embou-
re de celle-ci, appartenoient à *Panache*
Innatonquin, deux Rois Indiens, & à
s ſucceſſeurs, à condition qu'ils paye-
nt annuellement une peau de caſtor.

ɔmmerſet eſt l'onzième Comté du Mari-
. Il a pluſieurs Paroiſſes; mais on ne
ıoît que celle du même nom. En 1665
omptoit ſeize mille Anglois dans cette
ɔnie.

ARTICLE VII.

La Virginie.

ʟ Virginie proprement dite, eſt entre
ɜ trente-ſixième & le trente-neuvième
ɜ de latitude ſeptentrionale. Elle a en-
ı cent lieues communes de France
ndue du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, &
nte-dix du Levant au Couchant. Elle
ɔrnée au Nord-Oueſt par le Canada
Louiſiane, dont elle eſt ſéparée par
:haîne de montagnes; au Sud-Eſt,
ɜ golfe ou la baie de Cheſapeak & le
land, au Sud-Oueſt par la Caroline.

ɔus croyons devoir commencer la Baie de Cheſapeak.

description de la Virginie par la Baie de Chesapeak. Son embouchure est par les trente-sept dégrés de latitude Nord, & peut avoir dix-huit milles de large. La profondeur ordinaire du canal est de neuf brasses, qui diminue en quelques endroits jusqu'à sept. Sa longueur est d'environ deux cens milles. Elle contient plusieurs îles : quelques-unes sont couvertes de bois. Entre une infinité de rivières qui se déchargent dedans, on en compte quatre qui sont assez considérables : ce sont celles de *James*, d'*York*, de *Repahanork* & de *Patowmek*. Toutes les rivières de cette Baie sont si commodes & si bien distribuées, que de six milles en six milles, on trouve presque toujours une bonne rade. Le plus grand avantage de toutes ces rivières, est de procurer à chaque habitation la facilité de recevoir les navires & les barques à sa porte, ce qui est cause qu'on a peu songé à fonder des villes dans ce pays.

On trouve cependant dans ces rivières un désagrément fort considérable ; c'est que tous les ans, au mois de Juin, il paroît sur l'eau salée une multitude incroyable de vers qui percent les chaloupes, les barques & les vaisseaux même, par-tout où le godron, la poix & la chaux laissent le bois découvert. Ils s'y forment des cellules semblables à celles des rayons de miel. Ils ne cessent d'être nuisibles qu'au tems des grosses pluies, qui arrivent vers la fin de Juillet. Alors ils disparoissent jusqu'au retour de l'été, ou du moins ils ne font aucun mal. Pour s'en garantir, il faut pal-

r si bien les vaisseaux, qu'il n'y reste au-
ı vuide. Si l'on arrive dans la saison des
s, il faut encore mouiller au fort de la
rée, parce que le courant les entraîne,
ıâler à terre les petites barques & les
loupes.

Le nom de Virginie fut donné à ce pays l'honneur de la Reine Elisabeth, qui urut sans avoir été mariée. Elle est di-:e en vingt-cinq cantons, sous le nom Comtés. Division de la Virginie.

Celui de *Norfolk* est le premier endroit cette contrée où les Anglois s'établi-t. C'est le plus méridional. Il est situé la rivière de James, n'a qu'une Pa-se nommée *Elisabeth*, contient cent ze mille dix-neuf acres de terre. Il arrosé par une rivière qui se nomme i Elisabeth, & se décharge dans celle James. Comté de Norfolk.

ur la rivière James, on trouve encore Comté de la *Princesse Anne*. Il contient re-vingt-dix-huit mille trois cens cinq s de terre, & a une Paroisse nommée *Haven*. Comté de la Princesse Anne.

e Comté de *Nausamon* a trente-un mille soixante-douze acres & trois Parois-l'une qu'on nomme basse, la seconde e, la troisième *Chuckahek*. Comté de Nausamon.

Comté de Wight peut avoir quaran-ux mille sept cens quatre-vingt-seize de terre. Il a deux Paroisses. On y ve une source d'eau qui coule avec abondance extraordinaire. Comté de Wight.

Comté de *Surrey* a cent onze mille ante acres & deux Paroisses. Comtés de Surrey, de Henrico.

lui de *Henrico* contient cent quarante-

huit mille sept cens quatre-vingt-sept acres. Il a deux Paroisses, *Henrico* & *Bristol*. On avoit bâti dans ce Comté une ville nommée Henrico-Polis; mais on l'a laissée tomber en ruines. Vingt milles au-dessus du premir saut de la rivière James, on trouve une bourgade où les réfugiés François se sont établis. Tous ces Comtés sont sur le bord méridional de la rivière James.

Comtés du Prince George, du Prince Charles.

Vis-à-vis de Henrico, au Nord de la même rivière, sont les Comtés *du Prince Georges*, *du Prince Charles*. Ils contiennent cent soixante-un mille, deux cens trente-neuf acres & trois Paroisses.

Le Comté de James.

Le Comté de James est situé en partie de l'autre côté de la rivière. Il peut contenir cent huit mille trois cens soixante-deux acres & cinq Paroisses. Il a toujours tenu le premier rang, parce qu'il contient James-Town, ou la ville de Jacques, qui est située sur la rive septentrionale de même nom, à quatre milles de son embouchure. Elle étoit autrefois assez considérable; mais une partie fut consumée par le feu; & la traslation des Cours de Justice à Williamsbourg, semblerent condamner James-Town à ne se rélever jamais.

A sept milles de James-Town, est la ville de Williamsbourg. Quoique cette ville soit très-peu considérable, elle ne laisse pas d'avoir trois bâtimens qui passent pour les plus beaux de toute l'Amérique; le Collége, l'Hôtel-de-ville, qu'on nommoit d'abord le Capitole, & la prison publique. La maison du Gouverneur n'est pas, à la vérité, si grande que les autres; mais elle les surpasse par la beauté de ses ornemens.

L'Eglise & l'Arsenal sont aussi de fort beaux édifices.

Après le Comté de James, on entre dans celui d'*York*, qui est situé entre les rivières de James & d'York. Il contient soixante mille sept cens soixante-sept acres de terre. Il y a trois Paroisses, *Hampton*, *York*, & le nouveau *Pokoson*. Comté d'York.

On trouve ensuite le Comté de *Warwick*, où l'on compte trente-huit mille quatre cens quarante-quatre acres & deux Paroisses. La rivière de Pokoson prend sa source dans ce Comté, & va se décharger dans la baye de Chesapeak, proche de l'embouchure d'York. Comté de Warwick.

Le Comté d'*Elisabeth* suit celui de Warwick. Il ne contient que vingt-neuf mille acres & une seule Paroisse. C'est le plus petit de toute la Virginie. La ville qui porte le même nom, étoit autrefois beaucoup plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Elle avoit plusieurs maisons de brique, avec un fort qui fut bâti pendant la guerre contre les Hollandois. Elle est à présent presque toute en ruine, par une fatalité qui menace toutes les villes de la Virginie. Comté d'Elisabeth.

C'est dans l'espace qui se trouve entre les rivières d'York & de James, que croît le meilleur tabac de la Virginie.

Pour arriver au Comté du *Nouveau Kent*, il faut remonter au travers des Comtés d'York, de Warwick & d'Elisabeth, en suivant la rivière de James. C'est un des plus grands & des plus peuplés de la Virginie. Il contient trois cens soixante-onze mille trois cens quatorze acres, arrosés par Comté du Nouveau Kent.

le bras méridional de la rivière d'York : on y trouve deux Paroiſſes.

Les bornes de ce Comté à l'Oueſt, ſont d'aſſez hautes collines d'où tombe un ſable brillant, ſemblable à la limaille de cuivre. Les Anglois la prenoient d'abord pour de la poudre d'or.

Comté du Roi Guillaume.

Après ce Comté, on trouve celui du Roi Guillaume, qui a quatre-vingt-quatre mille trois cens vingt-quatre acres & une ſeule Paroiſſe. Il eſt arroſé par le Pomunki, qui eſt un bras de la rivière d'York.

Comté de Kingand Queen's.

Au Sud de ce Comté, on entre dans celui de *KingandQueen's*, c'eſt-à-dire, du Roi & de la Reine, auquel on donne cent trente-un mille ſept cens ſeize acres. Il a deux Paroiſſes.

Comté de Glocefter.

De ce dernier Comté, en retournant par ceux de Guillaume & de Kent au bord ſeptentrional de la rivière d'York, on arrive dans le Comté *de Glocefter*, qui eſt le mieux peuplé de tout le pays. Il a cent quarante-deux mille quatre cens cinquante acres & quatre Paroiſſes.

Comté de Midleſex.

Le Comté de *Midleſex* eſt un des plus petits de la Virginie. Il n'a qu'environ quarante-neuf mille cinq cens acres & une ſeule Paroiſſe.

Comté d'Eſſex.

Celui d'*Eſſex* eſt au-deſſus. Il contient cent quarante mille neuf cens vingt acres. C'eſt dans ces deux Comtés que ſe trouve la grande Lande, qu'on nomme le *Déſert du Dragon*, & qui a près de ſoixante lieues de long. Elle eſt couverte de bruyeres & de ronces, & remplie de bêtes féroces qui s'y tiennent comme dans une retraite inacceſſible. La partie méridionale de ce Comté eſt arroſée par le Multapony, qui eſt un

des bras de la rivière d'York. Il y a trois Paroisses dans Essex.

Les Comtés de *Richemont* & de *Stafford* sont plus loin. Il paroît qu'on n'a pas encore mesuré leur étendue. Ce sont des cantons nouvellement défrichés : ont sait seulement qu'ils ont trois Paroisses.

Comtés de Richemond & de Stafford.

On trouve ensuite le Comté de *Westmoreland*, qui est assez étendu. Il a deux Paroisses. Le Comté de *Lancaster* est plus bas. Il est arrosé par une assez belle rivière, & a deux Paroisses. Celui de *Northumberland* est le dernier de cette partie : il est situé sur le bord méridional du Patowmek. Il y a trois Paroisses. La rivière qui l'arrose porte le nom de *Wicomoco* : elle va se jetter dans la baye de Chesapeak, à l'embouchure du Patowmek, qui fait les bornes de la Virginie au Nord, & la sépare du Mariland.

Comtés de Westmoreland, de Lancaster & de Northumberland.

En traversant la baye de Chesapeak, & suivant la côte depuis le Cap Charles jusqu'à la rivière de Pokamoky, laquelle sépare la Virginie du Mariland à l'Est, on trouve deux autres Comtés, celui d'*Acomak*, qui a conservé son ancien nom, & qui contient deux cens mille vingt-trois acres. C'est le plus grand de toute la Virginie. Il est cependant moins peuplé que ceux de l'autre côté de la baye, & n'a qu'une Paroisse qui porte le même nom. Plusieurs rivières y prennent leur source.

Comté d'Acomak.

Le Comté de *Northampton* est fort étroit, & ne consiste que dans une langue de terre assez longue, qui s'étend entre la mer de Virginie & la baye de Chesapeak. Le Cap Charles, qui en fait la partie la plus méridionale, est directement opposé au Cap

Comté de Northampton.

Henri; & ces deux Caps sont ce qu'on nomme ordinairement, *les Caps de Virginie.*

Quelques Historiens Anglois ajoutent quatre autres Comtés à la Virginie ; mais ils sont compris dans les précédens.

Observations générales sur la Virginie.

Les montagnes qui bornent la Virginie à l'Ouest, sont une partie de celles qu'on nomme *Apulaches*. Ce pays est plat vers les côtes; mais dans l'intérieur des terres il est rempli de collines. Les bords de la plupart des rivières sont sablonneux : on y trouve des pierres fort dures & transparentes. Quelques-unes coupent le verre comme le diamant, & jettent le même éclat. Tous les lieux un peu élevés sont remplis de mines de fer: mais elles demandent tant de travail pour les exploiter, que personne n'ose l'entreprendre ; d'ailleurs les habitans de la Virginie négligent toute espèce de travail, pour ne songer qu'à leurs plantations de tabac.

§. I.

Etablissement des Anglois dans la Virginie.

Le Chevalier Raleigh, excité par l'exemple & les succès des Espagnols, & par les observations de quelques Aventuriers de sa nation qui avoient déja tenté lafortune, résolut, en 1583, d'entreprendre quelques découvertes à ses frais. Il sut faire entrer dans ses vues plusieurs particuliers de Londres, qui étoient en état d'y contribuer par leurs richesses, obtint de la Reine Elisabeth des Lettres-Patentes datées du 25 Mars 1585, par lesquelles tous les avantages du succès étoient abandonnés à

ſa compagnie. Dès le mois d'Avril de l'année ſuivante, il mit en mer deux petits vaiſſeaux : ils mouillerent à l'entrée d'une baye que les habitans du pays nommoient *Roenoque*, & qui appartient aujourd'hui au Gouvernement de la Caroline ſeptentrionale. L'équipage fit quelque commerce avec les Indiens. Les Officiers qui commandoient ces vaiſſeaux firent des obſervations ſi exactes, qu'ils annoncerent à leur retour en Angleterre, qu'on pouvoit tirer de grands avantages du pays, par ſa fertilité & par la douceur de ceux qui l'habitoient. Ils amenerent avec eux des Indiens qui, ayant appris à parler Anglois, augmenterent l'idée qu'on avoit donnée de leur patrie.

Toute la Nation Angloiſe ſe réunit alors pour former un établiſſement dans ce pays. La Reine même voulut s'y joindre; &, malgré la guerre qu'elle avoit à ſoutenir contre l'Eſpagne, elle promit de puiſſans ſecours à ceux qui voudroient ſe réunir pour cette entrepriſe, & conſentit que le pays qu'on découvriroit fût nommé Virginie en ſon honneur, ſoit parce qu'elle étoit Vierge, dit un Auteur anonyme de la Virginie, ſoit parce que le pays & ſes habitans ſembloient retenir encore la pureté, l'abondance & la ſimplicité du premier âge du monde.

Au printems ſuivant, le Chevalier Richard Greenwil, un des principaux aſſociés de Raleigh, fut nommé pour commander ſept vaiſſeaux bien pourvus d'armes, de munitions, de vivres, avec un nombre aſſez conſidérable de volontaires, qui ſe

propofoient de former un établiffement. Il aborda au même lieu où Raleigh s'étoit arrêté, y fit femer des pois & des féves, qui produifirent au bout de deux mois. Il jugea d'après cela que la Colonie pouvoit fubfifter par elle-même, & s'en retourna en Angleterre; mais l'imprudence de ceux qu'il laiffoit, empêcha la réuffite qu'on avoit lieu d'efpérer. Ils fe répandirent dans les terres, exciterent la méfiance des Indiens, qui en tuerent plufieurs, & refuferent de faire le commerce avec les autres. Ces défagrémens les engagerent à abandonner l'Amérique, fitôt qu'ils en trouverent l'occafion.

Greenwil partit quelques tems après, c'eft-à-dire, en 1587, pour porter du fecours à fa Colonie : n'y trouvant perfonne, il fe perfuada que les Indiens avoient maffacré tous ceux qu'il y avoit laiffés; mais un de ceux qui étoient paffés en Angleterre avec Raleigh fe préfenta à lui, affura fi conftamment qu'ils n'avoient reçu aucun mauvais traitement de fa nation, que Greenwil reprit confiance, laiffa cinquante hommes, leur fit conftruire des logemens, leur laiffa des provifions pour deux ans, & retourna en Angleterre.

On fit partir l'année fuivante Jean Withe avec trois vaiffeaux chargés de munitions & de vivres, & d'un nombre affez confidérable d'hommes & de femmes, qui devoient faire prendre une forme régulière à la Colonie. Il avoit ordre d'y demeurer lui-même en qualité de Gouverneur, & d'employer tous fes foins à gagner l'affection des Indiens. Il eut encore le chagrin

de trouver la Colonie déserte. Ce même Indien, dont nous avons déjà parlé, & qui se nommoit *Manteo*, vint encore le trouver, & l'informa qu'une partie des cinquante Anglois qu'on avoit laissés en dernier lieu, avoient été tués par surprise, & que l'autre avoit pris la fuite. Le terrain de la Colonie étoit déja couvert de ronces. With, loin de se décourager, fit réparer l'habitation, s'y logea le premier, & engagea, par ce moyen, tous ses gens à s'y établir. Manteo reçut le baptême avec le titre de Seigneur d'*Assamoupeack*, qui étoit le nom d'une nation Indienne. Cette distinction que les Anglois crurent devoir à sa fidélité, servit beaucoup à leur concilier les Indiens voisins : on fit avec eux des traités de paix & d'alliance. On établit un corps de Justice, & l'on fit prendre à la Colonie une forme qui la fit respecter. Une Angloise, femme d'Ananias *Dare*, mit au monde une fille qui fut nommée *Virginie*. La naissance de cet enfant, d'un pere & d'une mere chrétiens, passa pour une marque éclatante de la protection du Ciel sur la nouvelle Colonie.

Withe retourna en Angleterre pour chercher de nouveaux secours; mais il n'en obtint qu'au bout de deux ans; & lorsqu'il débarqua dans l'endroit où elle devoit être, il trouva quelques inscriptions sur les écorces des arbres, qui lui apprirent qu'elle avoit changé de situation; mais elles ne lui annonçoient ni où étoit le nouvel établissement, ni quels motifs l'avoient engagée à tenir cette conduite: il retourna en Angleterre.

Plusieurs Marchands formerent des Compagnies qui envoyerent successivement des vaisseaux du côté de la Virginie; mais ceux qui les montoient ne songeoient qu'à faire le commerce avec les Indiens, & ne faisoient aucune tentative pour découvrir la Colonie. On ignore ce que devinrent ceux qui la composoient.

Les Sociétés de Londres, de Bristol, d'Exeter & de Plimouth, reconnoissant l'avantage que l'on retireroit d'une entreprise régulière, s'adresserent au Roi Jacques I, en obtinrent la permission de former une Compagnie. Il se réserva la direction de l'entreprise, créa deux Compagnies différentes, avec ordre de former chacune une Colonie, & de l'établir dans des cantons différens de la Virginie.

En vertu de cette concession, Jean *Smith* fut choisi par la Compagnie de Londres pour commander trois vaisseaux, qui mirent en mer au mois de Décembre 1606. Il aborda dans cette partie du Continent qui a retenu le nom de Virginie, mouilla à l'entrée de la baye de Chesapeak, & donna le nom de *Jacques* ou de *James* en langue Angloise, à la première rivière qu'il rencontra. Pour former son établissement, il choisit une péninsule qui est à cinquante lieues de l'embouchure, & donna à la Ville le nom de *Jame's Town*.

Les naturels du pays étoient du même caractère que ceux des autres parties du Continent septentrional, humains, traitables au premier moment, mais soupçonneux & capables de passer tout-à-coup de la défiance à la haine. Ils fournirent des

marchandises à la Colonie, pendant qu'ils crurent trouver de la bonne foi dans les échanges; mais n'ayant pas trouvé dans les Anglois de méthode fixe, & voyant qu'ils encherissoient arbitrairement leurs marchandises, ils se persuaderent qu'on cherchoit à les tromper, ce qui leur fit former des projets de vengeance. A l'éloignement que les Indiens avoient conçu pour la Colonie, se joignit l'imprudence de ceux qui la composoient. Ils trouverent derrière leur ville un petit ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, entraînoit une poussière de talc qui brilloit au fond. Le penchant des Européens à prendre pour de l'or ou de l'argent tout ce qui avoit de l'éclat, leur fit tout négliger pour recueillir ce talc : un incendie qui vint de la même négligence, consuma dans le même tems une grande partie de leur ville & leurs provisions. Ils furent tout-à-coup réduits à vivre de fruits sauvages, d'écrevisses & de moules. Les Indiens, auxquels ils s'étoient rendus suspects, ne se furent pas plutôt apperçus de leur embarras, qu'ils l'augmenterent par diverses sortes d'hostilités : ils massacrerent ceux qui eurent l'imprudence de s'écarter, & les autres furent obligés de se resserrer dans les bornes étroites de leur habitation.

Telle étoit leur situation, lorsqu'ils reçurent des secours d'un vaisseau de la Compagnie, lequel étoit chargé d'hommes & de vivres. Lorsque ce vaisseau partit pour l'Europe, ils le chargerent de leur poudre d'or imaginaire, firent la même chose à l'égard d'un second, qui arriva peu de tems

après : à peine y laisserent-ils de la place pour quelques fourrures & pour une petite quantité de bois de cédre. Lorsque ces deux vaisseaux furent arrivés en Angleterre, on connut la méprise de ceux qui composoient la Colonie; toute l'Europe en fut informée & s'en amusa. Les secours qu'ils avoient reçus les mirent cependant en état de faire plusieurs découvertes dans la Province. D'ailleurs, ils eurent le bonheur de recueillir une moisson abondante de bled l'Inde qu'ils avoient semé.

Smith, qui étoit toujours demeuré en Amérique, voyant que ses ordres & ses avis étoient méprisés, s'occupa à former deux nouvelles plantations, l'une à *Nausamond*, sur la rivière James, à plus de trente milles de la Colonie; l'autre à *Pouhatan*, dont il acheta le terrain du chef des Indiens de ce pays.

La Compagnie des Indes de Londres, vit d'un autre côté, qu'elle ne tiroit pas de ses dépenses le profit qu'elle en avoit attendu. Sentant que toutes les disgraces dont on l'avoit informée ne pouvoient avoir pour cause qu'une mauvaise administration, elle résolut de changer la forme du Gouvernement de sa Colonie, conçut un nouveau plan & le fit autoriser par de nouvelles Lettres-Patentes.

Neuf vaisseaux chargés d'hommes & de provisions, partirent sous le commandement des Chevaliers *Gates* & *Summers*, & du Capitaine *Newport*, tous trois nommés Gouverneurs, & revêtus d'un pouvoir égal; mais ils s'embarquerent tous trois sur le même vaisseau: une tempête le sépara

des autres ; il alla échouer à une des îles Bermudes, où il s'entr'ouvrit. La divifion fe mit entre les trois Chefs, & l'armement n'eut pas le fuccès qu'on s'étoit promis : ils refterent trop long-tems aux Bermudes.

Pendant ce tems Smith s'occupoit de fes découvertes & de fes plantations ; mais il fut bleffé par un baril de poudre auquel le feu prit fubitement, & retourna en Angleterre pour fe faire traiter.

Son départ fit renaître des troubles que fon adreffe fembloit avoir étouffés. Ce fut alors que le plus grand nombre des vaiffeaux que la tempête avoit féparés de celui des Gouverneurs, arriva au port de James avec une partie des volontaires. Ils refuferent de fe foumettre au Gouvernement établi dans la Colonie, fous prétexte que la dernière commiffion détruifoit la précédente, & qu'ils attendoient des Gouverneurs qui devoient remplacer celui qui en faifoit alors les fonctions. Cette affectation d'indépendance produifit bientôt le défordre le plus affreux : toute efpèce de difcipline difparut, & on négligea de fe précautionner contre les infultes des Indiens. Ces barbares, qui avoient formé le projet d'exterminer tous les Anglois, profiterent de leurs divifions. Bientôt on n'entendit plus parler que de maffacres. On abandonna les plantations un peu éloignées pour chercher un afyle dans la ville. Elle fe trouva fi remplie de monde, que toutes les provifions furent confommées en très-peu de tems, & qu'on fut réduit à la plus terrible famine. Perfonne n'avoit la hardieffe de fortir pour la pêche, pour la chaffe, ou

pour cueillir des fruits dans les bois. La famine alla enfin si loin, que les habitans, après avoir mangé tous les cuirs qui étoient dans James-Town, allerent jusqu'à manger les cadavres des Indiens qu'ils pouvoient tuer. On assure même qu'ils en déterrerent quelques-uns & les mangerent à demi pourris. Cette époque n'a point été oubliée en Virginie : on la nomme encore *le tems de la famine*.

Smith, Histoire des Voyages, T. XIV.

De cinq cens hommes qui étoient dans la ville, il n'en réchappa que soixante, encore auroient ils péri comme les autres, ou par la faim, ou par les coups des Indiens, si les trois Gouverneurs n'étoient arrivés avec deux vaisseaux qu'ils avoient fait construire après leur naufrage, & cent cinquante hommes qui étoient restés avec eux. Ils entrerent dans la ville le 25 Mai 1610, & trouverent les malheureux habitans dans l'état qu'on vient de peindre. Le premier soin des Gouverneurs fut d'assembler ceux qu'ils trouverent dans la ville, & de les avertir que les deux vaisseaux ne contenoient des provisions que pour quinze jours tout au plus. Ils demanderent ensuite si l'on vouloit se mettre en mer, ou s'exposer aux mêmes dangers que la Colonie avoit essuyés. Dans le second cas, ils promirent de partager par portions égales ce qui restoit de provisions, & d'essuyer tous les dangers auxquels on pourroit être exposé : mais ils exigerent une prompte réponse. On se détermina à retourner en Angleterre, & on résolut de passer vers les bancs de Terre-neuve, croyant pouvoir y trouver quelques vaif-

ſeaux dont on acheteroit des vivres.

Toute la Colonie s'embarqua : mais Milord Delawar., qui avoit été nommé par la Cour Gouverneur de la Virginie , ſe trouva dans ces parages avec trois vaiſſeaux : il rencontra la Colonie fugitive à dix-huit milles au-deſſous de James-Town ; força les fugitifs de retourner à leur ville , où il les rétablit & fit régner l'ordre juſqu'au mois de Mars de l'année ſuivante , tems auquel il fut obligé de retourner en Angleterre , pour ſe faire ſoigner d'une groſſe maladie dont il fut attaqué. Il laiſſa environ deux cens hommes dans la Colonie.

Le Chevalier *Dale* lui ſuccéda dans la dignité de Gouverneur de la Virginie , & s'y rendit le 10 Mai avec trois navires , qui portoient un nouveau ſecours d'hommes & de beſtiaux. Il trouva les habitans près de retomber dans les mêmes infortunes , par la négligence qu'ils avoient eue pour la culture des terres. Il les força d'y travailler , & , quoiqu'ils ne l'euſſent entrepris que vers le milieu de Mai ſuivant, ils recueillirent une fort bonne moiſſon.

Dans le courant du mois d'Août , le Chevalier *Gate* arriva avec ſix vaiſſeaux chargés de beſtiaux , de volaille , de munitions de guerre , & tout ce qui étoit néceſſaire pour former une nouvelle Colonie Trois cens hommes qu'il avoit à bord étoient deſtinés à ce nouvel établiſſement. Dès le commencement de Septembre , il jetta les fondemens d'une ville dans le canton d'*Arrabatak* , cinquante milles au-deſſus de James-Town. Une langue de terre

qu'il trouva le moyen d'y enclaver, à plus de deux milles de la pointe & d'un bras de la rivière à l'autre, lui donna la facilité d'y bâtir des Forts. Il nomma cette place *Henrico*, en l'honneur de Henri, Prince de Galles. Il fit ensuite une grande enceinte de palissades à *Coxendale*, de l'autre côté de la rivière, pour mettre les bestiaux en sûreté.

En 1612, on vit arriver deux vaisseaux avec de nouvelles provisions. *Argal*, qui en commandoit un, alla à *Patowmeck*, pour y établir le commerce. Il y trouva une Princesse Indienne nommée *Pocahontas*, fille du Chef des Indiens de *Powatan*. Il l'engagea à passer sur son vaisseau, sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à son rang, & l'amena prisonnière à James-Town, dans l'espérance que son pere, pour la ravoir, feroit une paix solide avec les Anglois. L'Indien étoit trop fier pour ne pas ressentir toute la colère que devoit lui causer un pareil outrage: on ne put jamais lui faire accepter d'autres conditions que le mariage de sa fille avec un gentilhomme Anglois, nommé Jean *Rolfe*. Il regarda cette alliance comme une marque d'estime sincère, & consentit à se lier avec les Anglois par un traité.

Histoire d'une Princesse Indienne.

Il faut observer que dès les premiers tems, les Indiens avoient proposé ces mariages, & qu'ils avoient témoigné en plusieurs occasions que si les Anglois les rejettoient, jamais les Indiens ne lieroient une amitié sincère avec eux.

Le mariage de Pocahontas se fit en 1613, établit la paix entre son pere & les An-

glois. Les Indiens qui étoient voisins, sans être soumis à ce Prince, entrerent dans le traité d'alliance. En 1616, le Chevalier Dale crut pouvoir profiter de cette tranquillité pour faire un voyage en Angleterre. Ayant trouvé un vaisseau qui y alloit, il s'embarqua & arriva à Plimouth le 12 de Juin.

Il emmena avec lui Rolfe & la Princesse Pocahontas sa femme, qui avoit reçu le baptême avant de se marier, & donné la naissance à un fils qui étoit le fruit de ce mariage, le premier qui eût été contracté entre les Européens & les Américains.

Jean Smith, dont nous avons parlé, n'eut pas plutôt appris que la Princesse Indienne étoit en Angleterre, qu'il n'oublia rien pour lui marquer son estime & sa reconnoissance. Il crut n'en pouvoir faire assez pour une femme à laquelle il étoit redevable de la vie. Voici comment cet événement se passa. Smith étant en Amérique, quitta la Colonie de James-Town pour pénétrer dans la Virginie & faire de nouvelles découvertes. Il fut pris par les Indiens & conduit à la Cour de Powatan, un des principaux Rois de l'Amérique septentrionale, qui le retint prisonnier. Pocahontas, dont il est ici question, étoit fille de ce Monarque; elle conçut de l'amour pour Smith, engagea son frere *Nautakan*, l'homme le mieux fait, le plus robuste & le plus hardi qui fût dans le canton, à marquer à celui qu'elle aimoit, toutes les attentions possibles. Son pere même, auquel cette Princesse n'avoit pas celé son

Son amour pour un Anglois.

amour, avoit pour Smith des bontés extraordinaires, & faisoit tout son possible pour calmer ses ennuis : mais dans ce pays barbare, on avoit conservé un usage cruel ; on engraissoit les prisonniers & on les dévoroit : le même sort attendoit Smith, quelles que fussent les protections qu'il avoit à la Cour. Lorsque le peuple crut qu'il avoit assez pris de nourriture pour qu'on pût s'en régaler, il demanda qu'on le lui livrât. Le Monarque auroit sacrifié beaucoup pour conserver la vie à un homme qui étoit cher à sa fille, & pour lequel il avoit lui-même de l'amitié ; mais il étoit obligé de se soumettre à l'usage : en soupirant il livra Smith au peuple. On le conduisit dans une place où le bloc sur lequel on devoit lui écraser la tête étoit préparé. Déja l'exécuteur levoit sa massue pour frapper : mais il vit à côté de la tête du prisonnier, celle de la Princesse Pocahontas : l'exécuteur baissa sa massue sans frapper. Lorsque cette généreuse fille apprit que l'on conduisoit son amant à la mort, elle ne s'amusa point à verser d'inutiles larmes, elle partit aussi-tôt pour aller mourir avec lui. Ce n'étoit point une passion condamnable qui la guidoit : elle avoit l'ame trop élevée pour descendre aux foiblesses vulgaires ; c'étoit un amour fondé sur l'estime & l'amitié ; c'étoit ce qu'on a toujours voulu définir sans le pouvoir. Contente pourvu que son amant vécût, même éloigné d'elle, cette Princesse pria son pere de le dérober à la cruauté du peuple, & de le faire conduire à James-Town. Quel empire une fille

chérie n'a-t-elle pas sur l'esprit de son pere! Powatan brava le ressentiment de ses sujets, & sauva la vie à Smith.

La Princesse Pocahontas s'étoit toujours flattée de l'espérance de s'unir à Smith par des liens que les loix de son pays autorisoient : elle alloit le voir dans sa Colonie, & faisoit porter des vivres aux Anglois. La guerre s'étant rallumée, son pere ne la laissa plus sortir. Ce fut pour revoir Smith, qu'elle se laissa enlever par Argal, & conduire à James-Town. Lorsqu'elle y fut arrivée, son premier soin fut de demander des nouvelles de Smith. Il étoit trop éloigné ; on avoit d'ailleurs envie de lui faire épouser un autre Anglois, espérant que cette alliance engageroit son pere à faire un traité d'amitié avec la nation Angloise : on lui persuada qu'il étoit mort.

Smith lui fit demander la permission d'aller lui présenter ses hommages, lorsqu'il sut qu'elle étoit en Angleterre, & se présenta à la porte de l'hôtel qu'elle occupoit. Indignée de voir qu'on l'avoit ainsi trompée, & qu'un homme qu'elle avoit si tendrement aimé l'eût si promptement oubliée, elle refusa de paroître, & ne dissimula même pas son indignation. Elle céda enfin aux instances de Smith, peut-être à son amour, dont la colere n'étoit que l'effet, & consentit à le voir. Lorsqu'il parut, la rougeur qui se répandit sur son visage, annonça ce qui se passoit dans son cœur ; elle croisa les bras, baissa les yeux & n'ouvrit la bouche que pour lui reprocher l'indifférence dont il avoit payé son amour.

Smith présenta une Requête à la Reine d'Angleterre, pour engager Sa Majesté à prendre sous sa protection cette Princesse Indienne. « Ce fut à elle, dit-il, très- » puissante Reine, ce fut à cette noble & » généreuse Princesse que nous eûmes obli- » gation de notre salut. Dans l'âge le plus » tendre, & malgré la guerre qui conti- » nuoit avec les Indiens, elle se hasardoit » à venir nous voir, appaisoit souvent » nos querelles, & ne manquoit jamais à » pourvoir à nos besoins. Lorsque son pere » cherchoit à nous surprendre, ni l'épais- » seur des forêts, ni les ténèbres de la » nuit, ni la difficulté des chemins, ne » l'empêchoient de venir me trouver les » larmes aux yeux, pour me donner des » avis qui me déroboient à la fureur des » ennemis, au risque de périr elle-même » s'ils en avoient eu quelque soupçon. » Après la paix elle fréquentoit notre ha- » bitation avec tout son cortége, & nous » garantit plusieurs fois de la famine. La » guerre s'étant rallumée entre son pere » & les Anglois, on n'entendit plus parler » d'elle.

» Après mon départ, on trouva occa- » sion de l'enlever, on la retint deux ans » prisonnière à James-Town : elle épousa » un gentilhomme Anglois avec lequel » elle est arrivée en Angleterre. C'est la » première Indienne qui ait embrassé le » Christianisme, la première qui ait parlé » notre langue, & la première qui ait un » enfant légitime avec un Anglois... Je » n'ai jamais demandé de grace à l'Etat : » c'est l'impuissance où je me trouve de

» secourir cette Princesse, qui m'engage à » chercher les moyens de lui procurer » d'autres secours que les miens. A qui » m'adresserai-je avec plus de confiance » qu'à Votre Majesté, dont la bonté n'est » pas moins connue que le pouvoir ? & » pour qui sollicitera-t-on jamais avec » plus de hardiesse que pour un mérite ex- » traordinaire, pour la naissance, pour la » vertu, accompagnées d'une extrême » simplicité & exposées aux embarras du » besoin ! Le mari de cette illustre Indien- » ne n'est pas même en état de lui fournir » des habits assez décens pour se présen- » ter devant Votre Majesté ».

La Reine reçut cette requête avec bonté, fit donner à la Princesse Indienne les ajustumens qui lui étoient nécessaires pour paroître à la Cour, chargea Myladi Delawar du soin de son entretien & de la lui présenter. La jeune Princesse Indienne reçut tous les honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux Princesses du Sang Royal, & le peuple lui marqua le plus grand respect. Elle répondit parfaitement à l'idée que Smith avoit donnée de son caractère & de son esprit. On assure qu'on alla jusqu'à mettre en délibération si l'on ne feroit pas le procès à son mari, pour avoir eu la témérité d'épouser la fille d'un Roi, sans l'approbation formelle de son pere ; il est vrai, dit l'Auteur dont on emprunte ce fait, qu'on accusa Rolfe d'avoir profité de sa qualité de prisonnière pour la forcer à l'épouser ; que le pere de cette fille en avoit d'abord marqué beaucoup de chagrin ; mais qu'après quelques éclaircissemens il en avoit été satisfait.

Sa mort. Cette Princesse n'eut pas la satisfaction de retourner dans son pays & de revoir son pere ; elle tomba malade à Gravesend, lorsqu'elle étoit sur le point de s'embarquer, & mourut dans les plus pieux sentimens du Christianisme. Cette Princesse étoit d'une taille fort petite, mais elle avoit la figure très-agréable. Elle laissa un fils nommé Thomas Rolfe, dont la postérité tient encore un rang distingué en Virginie. Powatan avoit donné à sa fille une suite composée des principaux de sa nation pour l'accompagner en Angleterre, & avoit chargé un d'entr'eux, de compter le nombre des habitans de ce Royaume, & de lui en faire un rapport fidele. Ce Sauvage ne connoissant aucun caractère d'écriture, se munit d'un gros & long bâton sitôt qu'il fut débarqué en Angleterre, avec l'intention d'y faire autant de marques qu'il verroit d'Anglois : mais il se lassa bientôt de cet exercice, jetta son bâton par dépit, & lorsqu'il fut de retour dans son pays, il ne répondit au Roi, qui lui demanda compte de sa commission, qu'en lui montrant les étoiles, les feuilles des arbres & le sable du rivage.

Yardly succéda au Chevalier Dale dans le Gouvernement de la Virginie ; mais il laissa tomber en ruines les édifices & les forts : il ne songea pas à garantir la Colonie des insultes des Indiens, & occupa son monde à planter du tabac au lieu de faire semer du blé. La Cour, instruite de la mauvaise administration d'Yardly, envoya à sa place Argal, qui rétablit le bon ordre dans la Colonie. Il fut cependant rappellé

rappellé en Angleterre, & on lui donna plusieurs successeurs, du nombre desquels fut le même Yardly qui avoit été Gouverneur de la Virginie avant lui : mais, instruit par ses propres disgraces, il tint une conduite toute différente de la première ; établit un corps de Justice, fonda des Colléges & des Paroisses, donna des terres en propre à ceux qui vouloient les cultiver, à condition seulement qu'ils payeroient une certaine redevance à la Compagnie. Chacun, voyant qu'on travailloit pour ses propres intérêts, se mit à cultiver la terre ; l'abondance se répandit dans la Colonie, qui devint de plus en plus florissante. Des vaisseaux Hollandois aborderent sur la côte avec des Negres qu'ils exposerent en vente. Ce fut la première fois qu'on vit des Africains sur ces parages.

Les secours ne cessant point d'arriver, les plantations se multiplierent, & la Virginie prit un nouvel éclat : on fit des salines au Cap Charles, & des forges de fer sur la rivière James. La Colonie donnoit les plus belles espérances ; mais elle retomba dans le même inconvénient qui avoit pensé causer sa ruine. Les habitans négligerent encore tout pour ne songer qu'au tabac. On y envoya pour Gouverneur un jeune homme sans expérience, qui n'eut pas l'attention de prendre les précautions nécessaires contre les Indiens : il les laissoit au contraire vivre avec les Anglois, comme s'ils avoient été de la même nation. Les premiers profitoient de cette confiance pour examiner en quoi

consistoient les forces des Anglois, & comment il faudroit les attaquer en cas de rupture.

L'occasion de faire usage de leurs observations se présenta bientôt. Un Capitaine Indien fut tué dans une conjoncture où sa mort devoit paroître juste : mais il étoit l'ami d'un Roi puissant dans ce canton, & ce Roi résolut de venger la mort de son ami par le massacre de tous les Anglois. Il marqua pour le jour de cette sanglante exécution, le 21 Mars de l'année 1622, un peu avant midi, tems auquel tous les habitans des plantations étoient dispersés, sans armes & occupés au travail. Cette exécution devoit se faire au même instant dans toute l'étendue de la Colonie, excepté du côté du rivage oriental, où l'on savoit que les Indiens portoient plus d'affection aux Anglois que dans le reste du pays.

Massacre des Anglois dans la Virginie.

Pour ne pas porter la trahison à demi, les conjurés firent aux Anglois des présens considérables la veille de l'exécution : ils consistoient en volaille, gibier, poisson & fruits. Ils parurent le jour même au matin sans armes, mangerent avec eux, & marquerent un air d'amitié qui donna de la confiance à ceux qu'ils vouloient massacrer. Le signal étant donné, ils s'élancerent sur eux, les assommerent avec des haches, ou avec leurs propres houes qu'ils avoient auprès d'eux. Ils se saisirent ensuite des armes à feu, pour tirer sur ceux qui étoient échappés à leur fureur ; & , suivant le barbare usage de toutes ces Nations, ils n'épargnerent ni l'âge ni le sexe,

afin qu'il ne reſtât perſonne qui pût ſe venger de leur cruauté. Il périt ce jour-là trois cens Anglois, preſque tous furent maſſacrés avec leurs propres inſtrumens. Le carnage auroit été beaucoup plus conſidérable, ſi le complot n'eût été découvert quelques heures auparavant. Deux Indiens qu'on employoit ordinairement à la chaſſe, avoient couché la veille dans la plantation d'un Anglois. Un d'eux, qui étoit inſtruit du projet, voulut engager l'autre à aller tuer leur maître & lui découvrit le complot. Cet Indien eut horreur d'une pareille trahiſon : mais, pour ſauver ſon maître du péril qui le menaçoit, il feignit d'entrer dans la conjuration, & ne ſe leva que pour aller inſtruire ſon maître de l'horrible ſecret qu'il venoit d'apprendre. L'Anglois ne perdit pas un inſtant; après avoir mis ſa maiſon en sûreté, il ſe rendit à James-Town, y annonça ce qu'il venoit d'apprendre. Les habitans de la ville & des plantations voiſines eurent le tems de pourvoir à leur défenſe, & l'équipage d'un vaiſſeau qui étoit dans une rivière peu éloignée, fut ſauvé par le même avis. Les habitans des plantations éloignées ne purent être avertis aſſez-tôt pour ſe garantir de la trahiſon des Indiens.

Fidélité d'un Indien pour ſon maître.

Ce Général Indien, que les Anglois avoient tué, étoit un guerrier redoutable parmi les nations Indiennes, même parmi les Anglois. Les Indiens le croyoient immortel, ou du moins invulnérable, parce qu'il s'étoit trouvé dans un grand nombre d'actions fort vives, ſans recevoir la moindre bleſſure. Etant auſſi ruſé que brave, il

Cauſes du maſſacre.

faisoit l'impossible pour entretenir cette opinion, & affectoit jusque dans sa parure un air singulier, qui achevoit de le faire passer pour un être supérieur à la race humaine. Il étoit couvert de plumes arrangées si bisarrement, que les Anglois, à qui sa parure n'inspiroit que l'envie de rire, l'appelloient *Jean l'Emplumé*, nom dont il se faisoit autant d'honneur que du sien même.

Un marchand de la Colonie, ayant étalé quelques marchandises qui plurent à Jean-l'Emplumé, il fit l'impossible pour engager le marchand à les aller vendre dans un village où il tenoit le premier rang. Le marchand se laissa persuader par l'appas du gain : mais l'Indien le tua en chemin & s'empara de ses marchandises. Deux domestiques du marchand, voyant que cet Indien ajoutoit à sa parure des ornemens qu'ils reconnurent pour appartenir à leur maître ; ne voyant, d'ailleurs, plus reparoître ce dernier, ils se douterent de ce qui étoit arrivé, lui en parlerent : mais ils ne reçurent de lui qu'une réponse fière, même outrageante. Ils prirent alors leur parti, & tuerent Jean-l'Emplumé d'un coup de fusil, sitôt qu'ils en trouverent l'occasion.

Il eut la générosité de leur pardonner sa mort avant de mourir, mais à deux conditions, auxquelles il les pressa fortement de s'engager ; l'une de ne pas dire qu'ils lui eussent ôté la vie, l'autre de l'enterrer secrétement parmi les Anglois. Son ambition étoit de faire durer, même après sa mort, l'opinion de son immortalité. Si les

Anglois étoient entrés dans ses vues, ils auroient épargné à leur Colonie tous les malheurs dont elle fut accablée : mais ils laisserent son cadavre dans le lieu où il mourut, & le Roi qui l'aimoit, arma, pour sa vengeance, tous les Indiens qu'il put rassembler.

Vengeance des Anglois.

Les Anglois, persuadés qu'ils n'auroient jamais de tranquillité tant que ce Roi vivroit ; croyant d'ailleurs que leur honneur demandoit qu'ils vengeassent la mort de ceux qu'il avoit fait périr, ils tournerent tous leurs armes contre lui & ses sujets ; toutes ses habitations furent ravagées ; les Indiens massacrés : on vouloit l'attraper lui-même, mais il étoit impossible de le poursuivre dans les bois. On résolut d'employer la ruse. Le Gouverneur lui fit offrit la paix, avec promesse d'ensevelir tout le passé dans l'oubli : il l'accepta, mais se tint toujours si bien sur ses gardes, qu'on ne put jamais l'attraper. On attendit que ses Indiens fussent occupés à leur moisson, l'on fondit sur eux, & l'on en massacra une grande partie.

Cette guerre causa un désordre affreux dans la Colonie, & les Indiens, qui ne respiroient que vengeance, tuoient tous les Anglois qu'ils pouvoient attraper : le mal étoit enfin poussé à un point, qu'on étoit tenté d'abandonner ce pays.

Le Roi d'Angleterre prend soin de la Virginie.

Charles I, qui étoit alors sur le trône d'Angleterre, entendant plaindre le sort d'une Colonie dont on auroit pu tirer les plus grands avantages, résolut d'en prendre soin lui-même. Il cassa la Compagnie, & réduisit la Virginie sous sa direction im-

médiate : il nomma le Gouverneur & les membres du Conseil ; ordonna que toutes les Lettres-Patentes & les procédures se fissent en son nom ; & pour donner l'exemple du désintéressement, il ne se réserva qu'une rente foncière de deux schellings sur chaque acre de terre, d'ancienne & de nouvelle culture. Aussi-tôt la Colonie prit une nouvelle face, & tout sembla concourir à lui donner un nouvel éclat. Il y arriva une multitude d'habitans, qui inspirerent de la crainte aux Indiens : mais il en résulta un inconvénient, c'est que chacun, songeant à ses intérêts particuliers, se faisoit une plantation particulière : on ne formoit point de ville ; & il est arrivé de-là qu'il y a même très-peu de bourgades considérables dans la Virginie. Outre cet inconvénient causé par la dispersion des plantations, elle enhardit encore les Indiens, qui massacrerent plus de cinq cens Anglois.

Le Roi d'Angleterre donna le Gouvernement de ce pays au Chevalier Berkeley, dont il connoissoit la prudence & la valeur. Ce nouveau Gouverneur répondit, par sa conduite, aux intentions de la Cour. Au lieu de rendre aux Indiens guerre pour guerre, il résolut de mettre tout en usage pour enlever celui de leurs Rois dont on a déja parlé, & qui les excitoit continuellement à de nouvelles hostilités contre les Anglois. L'âge & les fatigues avoient rendu ce Monarque Indien si décrépit, que n'ayant plus la force de marcher, il se faisoit porter. Son corps, dit un Auteur anonyme, étoit tout flétri;

Portrait d'un Roi Indien, ennemi implacable des Anglois.

ses nerfs s'étoient relâchés, & ses paupières étoient devenues si pesantes, qu'elles lui fermoient continuellement les yeux; il ne pouvoit les ouvrir qu'avec l'aide d'un de ses gens, qui étoit chargé de cet office & de celui de les soutenir.

L'espoir d'une grosse récompense engagea quelques Indiens à montrer au Gouverneur les chemins pour arriver à son habitation. Il s'avança si promptement avec un corps de cavalerie, qu'il le surprit dans son quartier & l'amena prisonnier à James-Town. Son dessein étoit de le faire transporter en Angleterre, pour se faire honneur par une action de cette importance, & donner en même tems une preuve de la bonté du climat de la Virginie : mais il eut le chagrin de ne pouvoir le garder plus de quinze jours. Un soldat Anglois, outré des maux que ce terrible vieillard avoit causés à la Colonie, eut la lâcheté de lui tirer un coup de fusil dans le dos, & de le tuer. Ce Sauvage n'avoit pas donné la moindre marque de foiblesse dans sa prison, & sa grandeur d'ame se soutint jusqu'au dernier moment de sa vie. Un jour qu'il entendoit marcher beaucoup de monde autour de lui, il se fit ouvrir les paupières, & se voyant environné de quantité d'inconnus que la curiosité avoit amenés pour le voir, il demanda, d'un air & d'un ton indignés, qu'on fit venir le Gouverneur. Berkeley ne fit pas difficulté de paroître. « Si le sort, lui dit fièrement le Sauvage, t'avoit fait tomber entre mes mains, je n'aurois pas eu la bassesse de t'exposer à la risée du peuple ».

Ce Prince avoit la taille avantageuse & l'air noble. Sans aucune éducation, il avoit trouvé dans son génie l'art de gouverner & de faire la guerre. Ses sujets les plus éloignés respectoient jusqu'à son nom, & recevoient en tremblant ses ordres. Quelques-uns le croyoient issu de race Royale, mais les Indiens soumis assuroient qu'il étoit venu d'une région étrangère, fort loin au Sud-Ouest, & faisoient entendre par leurs récits qu'il étoit né dans la dépendance des Espagnols, vers le Mexique. Sa captivité & sa mort produisirent l'effet que le Gouverneur en avoit espéré pour la paix.

Une sage administration acheva de rendre cette paix solide, & la Virginie florissante : mais les malheurs de Charles I, y causerent de nouveaux troubles. Berkeley crut les prévenir en interrompant tout commerce avec l'Angleterre. Mais Cromwel, nommé Protecteur de ce Royaume, envoya une puissante escadre en Virginie, & malgré la résistance de quelques sujets fidèles à leur Roi, plusieurs Conseillers qui craignoient pour leur fortune, engagerent la Colonie à subir le joug de l'usurpateur. Berkeley fut obligé de suivre le torrent: mais l'histoire doit cette justice à sa mémoire, c'est que de tous les pays soumis au Roi, celui dont il étoit Gouverneur, fut le dernier qui reconnut Cromwel pour son maître, & le premier qui secoua le joug de la tyrannie. Charles II ne fut pas plutôt monté sur le trône de ses peres, qu'il récompensa ce fidèle sujet de la manière la plus éclatante, & lui

envoya une nouvelle commission de Gouverneur.

La Colonie reprit une nouvelle vigueur ; mais ce tems de prospérité ne dura pas. Le Parlement d'Angleterre établit des droits sur les denrées qui entroient en Virginie & qui en sortoient. Ces impositions causerent un mécontement général dans la Colonie : on demanda justice au Gouverneur, qui, étant obligé de se conformer aux ordres qu'il avoit reçus d'Angleterre, ne put la rendre. On se mutina, & on prit pour chef un jeune Officier nommé *Natanael Bacon*. Il étoit hardi, vif entreprenant, avoit une figure imposante, & étoit l'homme qu'il falloit pour conduire une populace révoltée. Berkeley, qui, jusqu'alors avoit été l'idole de la Colonie, se vit obligé de se renfermer dans sa maison & de s'y fortifier. Bacon ayant convoqué une assemblée dans les formes, & s'étant fait nommer Général de la Colonie, exerça un pouvoir absolu. Il se trouva cependant un petit nombre d'honnêtes gens qui s'attacherent au Gouverneur. Une guerre cruelle étoit prête à s'allumer dans la Virginie : mais Bacon mourut, & ses partisans se soumirent. Un de ses Lieutenans persista dans sa révolte, & , furieux de voir que tout le monde l'abandonnoit , il mit lui-même le feu à James-Town, & le réduisit en cendres. On transféra les Cours de Justice & l'Assemblée générale à Williamsbourg, & jamais James-Town ne s'est rétabli dans le même état où il étoit auparavant cet incendie.

Depuis la révolte de Bacon, la Cour de Londres mit un si bon ordre dans le Gouvernement de la Virginie, qu'elle reprit tout son ancien éclat : elle le conserve même encore.

ARTICLE VIII.

La Caroline.

LA Caroline est située entre le trente-unième & le trente-sixième degré de latitude septentrionale. A l'Est elle est bornée par la mer du Nord, & s'étend l'espace de plus de cent cinquante lieues communes le long de la côte : elle a la Virginie au Nord & au Nord-Ouest, la Louisiane à l'Ouest, la Georgie au Sud & au Sud-Ouest. On la divise en deux parties, la Caroline du Nord & la Caroline du Midi, & chaque partie forme un Gouvernement séparé. Elles sont encore divisées en Comtés. Il y en a deux dans la Caroline du Nord, *Albermale* & *Clarendon* ; quatre dans celle du Midi, *Crawen*, *Bekeley*, *Colliton* & *Carteret*.

Comté d'Albermale.

Le Comté d'*Albermale* borde la Virginie : il est arrosé par une rivière de même nom. Ce Comté, dans son origine, avoit plus de plantations qu'aucun autre : il s'y rassembla d'abord plus de trois cens familles : mais le canton d'Ashley parut plus commode, & l'emporta. La rivière d'Albermale offre sur ses deux bords quantité d'anses, qu'on pourroit appeller des rivières, si leurs eaux venoient de plus loin dans les terres. Elle se divise en deux bras

la pointe qu'on nomme *Sandy*, & sa
ointe Nord est habitée par une nation
ndienne, qu'on nomme les *Matoromags.*
ntre cette pointe & la rivière de *Pontego*
ui la suit, on trouve le cap *Hattoras.*

Après le Comté d'Albermale, on entre ins celui de *Clarendon*, où l'on trouve le meux *Cap de Fear*, ou *Cap de Crainte*, à embouchure de la rivière de Clarendon. es environs sont habités par une Colonie la Barbade. On regarde les Indiens qui y trouvent comme les plus sauvages de oute la Province. On trouve ensuite la vière de *Winnian*, qui, sans être aussi rge & aussi profonde que celle de Portoyal, est capable de porter de grands aisseaux. Il y en a ensuite une autre ommé *Wingau*, qui arrose une petite ourgade qu'on nomme *Charles-Town*, uoiqu'elle soit si petite & si dépourvue habitans, qu'à peine elle mérite le nom village. Comté de Clarendon.

De-là on passe dans la Caroline du Midi, ui est séparée de la première par la rivière du *Zanti.* Le premier Comté qui se résente, est celui de *Crawen*, habité par es Anglois & des François. Les derniers nt un établissement particulier sur la rivière de *Zames.* Après celle de Zanti, on encontre celle de *Sewer*, où quelques faiilles de la Nouvelle Angleterre sont vеues s'établir. Comté de Crawen.

Le second Comté de ce canton est *Berley.* Il n'est bien peuplé que du côté médional, qui est arrosé par les rivières *Ashley* & de *Cooper.* Au Nord il a la pete rivière de *Bowal*, & sur la côte plu- Comté de Berkeley.

ſieurs petites îles nommées *Hunting-Iſlands* & *Sullivant*. Entre la dernière & la rivière de Bowal, s'éleve une chaîne de montagnes que la nature de leur terrain a fait nommer *Sand-hills* ou *Monts de ſables*. La rivière de *Wando*, qui arroſe les parties Nord-Oueſt de ce Comté, offre quantité de bonnes plantations, & ſe joint à la rivière de Cooper, pour aller ſe perdre enſemble dans celle d'Ashley à Charles-Town.

Charles-Town, Capitale de la Caroline.

C'eſt dans ce Comté que ſe trouve Charles-Town, Capitale de la Caroline. Elle eſt ſituée ſur une langue de terre entre les rivières d'Ashley & de Cooper, entre deux anſes. Sa poſition eſt vers le trente-deuxième degré quarante minutes de latitude ſeptentrionale, à deux lieues de la mer : c'eſt le ſeul port libre de la Province. Ses fortifications conſiſtent en ſix baſtions, dont trois ſont ſur la rivière d'Ashley, & trois ſur celle de Cooper, avec une demi-lune de chaque côté. Un Fort qui commande la rivière d'Ashley, rend le paſſage fort difficile. Il ne manqueroit rien à la ſituation de cette Ville, ſi ſon port pouvoit recevoir des navires au-deſſus de deux cens tonneaux : tous les environs ſont également agréables & fertiles. On vante beaucoup la beauté de ſes chemins. La Ville a pluſieurs grandes rues & quantité de beaux édifices, entre leſquels on en nomme douze ou quinze d'une architecture régulière. L'Egliſe eſt très-bien conſtruite ; mais on lui reproche d'être trop petite pour la quantité d'habitans qui ſont dans la ville & qui ſe multiplie tous les

jours. On trouve dans cette ville une Bibliothéque publique. Les Presbytériens & les Anabaptistes ont leur Eglise à Charles-Town : celle des Presbytériens François fait un des principaux ornemens de la principale rue. Celle des Quakers est dans un des Fauxbourgs, vers la rivière d'Ashley. On compte deux cens cinquante familles dans cette ville : mais l'air y étant très-sain, il n'y a presque point de mariage qui ne produise dix ou douze enfans. Cette ville est la résidence du Gouverneur général, & le siége des principales Cours de Justice. Tout le pays voisin est rempli de plantations qui sont comme autant de bourgades. A l'extrêmité de ce Comté, on trouve une Ville nommée *Dorchester*. Ses habitans, qu'on ne fait pas monter à plus de trois cens cinquante, sont des Sectaires indépendans. La rivière de *Stono*, qui coule à peu de distance, sépare ce Comté de celui de Colliton.

Les bords des rivières du Comté de *Colliton*, sont remplis de plantations, dont la plupart pourroient porter le titre de bourgades. Au-dessous de Charles-Town, on trouve l'île de *Boutny's Island*, qui est fort peuplée. Plusieurs Nobles ont des plantations considérables dans ce Comté. Comté de Colliton.

Le Comté de *Carteret* n'est point encore habité, quoiqu'il passe pour un des plus fertiles de la Province. Il est arrosé par une grande rivière nommée *Cambage*, qui, se joignant à celle de *Mai*, forme à leur embouchure une île nommée *Edelano*. On trouve dans le pays de Mai un très-beau lac dans une grande vallée, où les pre- Comté de Carterte.

miers Anglois qui aborderent à la Caroline, vouloient s'établir : mais les Indiens leur représenterent qu'étant voisins de Port-Royal, le plus beau port de la Floride, il n'y avoit pas d'apparence que les Espagnols les y souffrissent.

Port-Royal est situé à vingt lieues au Sud de la rivière d'Ashley, par les trente-un degrés quarante-cinq minutes de latitude Nord. L'entrée en est commode & n'a jamais moins de dix-sept pieds d'eau sur la barre. Son bassin est vaste, sûr, & s'étend dans une belle & fertile contrée, qui est préférable à toutes les autres de ce canton. La rivière qui le forme communique, par différens bras, à diverses autres grandes rivières. Il n'est pas à plus de deux cens milles de Saint Augustin, où l'établissement des Espagnols n'est pas assez considérable pour qu'ils voient sans crainte les Anglois si proche d'eux. Après Port-Royal, on trouve la rivière de Mai, qui est suivie de San-Matteo, dernier canton de la Caroline, ou de la Floride Angloise.

§. I.

Observations sur le Climat de la Caroline & ses Habitans.

LES productions de cette contrée ne différent en rien de celles des Colonies précédentes : on remarque seulement qu'elle produit de si bon riz, qu'il égale au moins celui du Levant. L'air de la Caroline étant plus doux que celui des autres pays dont nous venons de parler, les productions y viennent & y mûrissent plus promptement.

Les Indiens de ce canton étoient plus éroces que ceux de la Virginie : mais les ;uerres mutuelles & les maladies conta-;ieuses en ont détruit un très-grand nom-re. La dureté naturelle à ceux qui sub-:stent encore, ne leur ôte point le goût our la danse. Un Maître à danser Fran-ois s'étant établi dans le Comté de Cra-ren, leur apprit à danser des contre-anses de l'Europe au son de la flûte & u haut-bois, y fit une fortune considé-able.

A peine comptoit-on douze mille Euro-éens dans la Caroline il y a trente ans : iais ce nombre a considérablement aug-ienté depuis ce tems.

ARTICLE IX.

La Georgie.

CE pays est situé entre les trente-deu-xième & trente-quatrième degrés de ttitude septentrionale, & les quatre-vingt-rois & quatre-vingt-sept de longitude. :lle est au Sud de la Caroline, dont elle est :parée par la rivière de Savannah ; au ford de la Floride, dont elle est encore :parée par une belle & grande rivière, ommée *Alatamaha* ; son étendue d'une ri-ière à l'autre sur la côte, est de cent vingt-illes. On lui en donne trois cens du coté e l'Ouest, où les monts Apalaches la :parent de la Louisiane.

Carte de la Caroline & de la Georgie, par M. Bellin.

C'est le dernier établissement des An-lois dans l'Amérique. Ceux qui le fon-erent n'eurent d'autre intention que de

procurer une honnête subsistance à quantité de malheureux citoyens qui avoient besoin de secours, & de délivrer en même tems l'Angleterre d'un fardeau qui la gênoit. Ils inviterent tous les Patriotes à seconder une entreprise si charitable.

Georges I leur accorda, par des Lettres-Patentes, toute cette étendue de terre que nous venons de désigner, & à laquelle on donna, en son honneur, le nom de *Georgie*. Au mois d'Août 1732, le Chevalier Heathcore annonça aux Directeurs de la Banque, les deux principaux objets de cette concession, y joignit plusieurs autres avantagnes qui devoient en revenir à l'Angleterre, tels que de fortifier les Colonies Angloises, d'augmenter le commerce de l'Angleterre, de multiplier ses vaisseaux, de tirer de la soie crue de son propre fond, ce qui pouvoit lui épargner annuellement plus de cinquante mille livres sterling, qu'elle faisoit passer en Italie. Il déposa ensuite une somme considérable pour jetter les fondemens de l'entreprise, & son exemple fut suivi par un grand nombre de particuliers, entre lesquels on en choisit vingt-trois pour la direction générale. Le résultat de cette assemblée ne fut pas plutôt publié, que toute l'Angleterre s'empressa de contribuer à cet établissement, & le Parlement accorda dix mille livres sterling pour cet objet.

Compagnie qui se forme pour la Georgie.

Le 6 Novembre 1732, cent personnes de l'un & de l'autre sexe furent choisies; mais avec plus de soin & de précaution qu'on n'en apporte ordinairement dans

tes opérations. On les embarqua à Gravesend, sur un vaisseau qu'on chargea d'armes & de munitions. On mit à la tête de cette troupe M. Oglethorp, homme intelligent, qui régla les premières démarches & présida à l'établissement. La troupe arriva le 15 Janvier suivant à la Caroline.

Elle prit des guides, qui la conduisirent d'abord à Port-Royal. M. Oglethorp se rendit à la bourgade de Beaufort, où l'on s'empressa de préparer des hutes pour loger sa Colonie. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, il alla visiter la rivière de Savannah, & choisit, pour son établissement, un fort beau terrain qui est à dix milles de l'embouchure. La rivière y forme un croissant, & les bords ont environ quarante pieds de hauteur dans sa partie méridionale. Le sommet est fort uni, & forme une plaine qui s'étend de cinq ou six milles dans le pays, & près d'un mille sur la rivière. Il y conduisit sa Colonie le premier Février, & le 18 la première maison étoit achevée. Une petite nation Indienne, qui étoit aux environs, lui offrit de se soumettre à lui, demanda des terres parmi celles des Anglois, & pria qu'on élevât les enfans Indiens dans les écoles Angloises.

M. Oglethorp donna à la nouvelle Ville qu'il fit construire, le nom de la rivière dont elle devoit faire l'ornement; ainsi la capitale de la Georgie en Amérique, prit le nom de *Savannah*.

Tous les Chefs de différentes Tribus Indiennes répandues dans cette contrée,

demanderent à voir M. Oglethorp pour faire alliance avec lui. Il accepta leur offre avec satisfaction, & leur marqua un jour pour leur donner audience. Au jour marqué, huit Chefs Indiens avec leur suite, se présenterent pour parler au Général Anglois : on les conduisit en sa présence. Ils s'assirent autour de lui, & le plus âgé d'entr'eux prit la parole. Voici le précis de son discours : il fut interprêté par un Indien qui savoit les deux langues, & qui avoit été appellé pour servir d'interprête. « Celui qui a accordé la respiration aux Anglois, a accordé la même faveur aux Indiens : mais il ne leur a pas donné les mêmes richesses & les mêmes lumières. Ils sont persuadés que le Grand Pouvoir, qui fait son séjour au Ciel, a envoyé les Anglois dans ces climats pour l'instruction des Indiens, de leurs femmes & de leurs enfans : dans cette confiance nous leur cédons tous nos droits sur des terres dont nous ne faisons aucun usage. » Il ajouta que c'étoit l'avis des huit Tribus qui habitoient cette contrée, qui s'étoient toutes réunies à faire partir leurs Chefs chargés d'un présent composé des richesses du pays.

Chaque Chef apporta un paquet de peaux & les étendit aux pieds du Gouverneur. Chacun d'eux fit sa harangue, qui exprimoit à-peu-près la même chose que celle du premier. M. Oglethorp fit donner à chacun d'eux un fusil & un manteau. Ceux qui étoient à leur suite reçurent des étoffes plus grossières & des présens de moin-

dre valeur. On conclut ensuite un Traité d'alliance. 1°. Les Anglois promettoient de porter dans les habitations des huit Tribus, des marchandises, & de les y vendre au prix dont on conviendroit. 2°. On promettoit que la restitution des biens perdus & la réparation des injures se feroient de bonne foi; que les coupables seroient jugés & punis suivant les loix Angloises. 3°. Que nulle habitation Indienne ne seroit exceptée du commerce. 4°. Que les Anglois posséderoient toutes les terres que les Indiens laisseroient incultes, à condition toutefois que quand ils feroient quelque nouvel établissement, la séparation des terres seroit marquée de bonne foi par les Chefs des deux Nations. 5°. Que les Negres fugitifs seroient rendus & conduits à quelque bourgade Angloise. 6°. Les huit Tribus s'engageoient à chérir les Anglois comme leurs freres, & promettoient de ne jamais permettre à d'autres Nations Européennes de s'établir dans le pays.

Dès la première année on comptoit dans la Colonie six cens dix-huit personnes, parmi lesquelles il y avoit trois cens vingt hommes, cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles.

En 1734, M. Oglethorp retourna en Angleterre avec six Rois Indiens. On leur fit faire des habits avant de les présenter au Roi. Un d'entr'eux présenta à Sa Majesté Britannique des plumes d'aigle, qui, dans l'usage des Barbares, sont le plus respectueux de tous les présens. Il lui fit un

discours dont voici à-peu-près le sens.
» En ce jour je vois la Majesté de votre » face, la grandeur de votre maison & la » multitude de vos sujets. Je suis venu au » nom de toute ma Nation, pour renou» veller l'alliance qu'elle a contractée avec » les Anglois. Quoique ma vieillesse an» nonce que je ne pourrai pas recueillir » moi-même les fruits de mon voyage, » je suis venu pour l'intérêt de tous les » Indiens des hautes & basses anses, pour » demander qu'ils soient instruits de toutes » les connoissances des Anglois. Ces plu» mes sont celles de l'Aigle, qui est le » plus actif de tous les oiseaux, & qui » vole sans cesse autour de nos nations. » Ces plumes sont un signe de paix dans » notre patrie, & nous les avons appor» tées pour vous les laisser, Grand Roi, » comme le signe d'une paix éternelle. » Je rapporterai fidélement à ma nation » toutes les paroles qui sortiront de votre » bouche. »

Un Indien étant mort à Londres de la petite vérole, on l'enterra dans un cimetière à la manière de son pays, c'est-à-dire, que le corps fut enveloppé de deux pièces d'étoffe, mis entre deux planches liées avec une corde, & on jetta dans la fosse ses habits, une grande quantité de grains de verre & quelques pièces d'argent. Tous les Indiens en général prirent beaucoup de plaisir aux amusemens qu'on leur procura : ils partirent à bord du vaisseau le *Prince de Galles*, sur lequel s'embarqua une multitude assez considérable de Protestans de Saltzbourg, qui forme-

t un nouvel établissement dans la Geor-
. En 1736, cent cinquante Montagnards
ossois arriverent dans cette Province,
construisirent un Fort sur le bord de la
ière d'Alatamaha, à douze milles de la
r. Peu de tems après, trois cens An-
is arriverent à Savannah, & augmen-
ent les forces de la Colonie.

Dans le cours de la même année,
rre Pury de Neufchatel en Suisse, qui
oit été Directeur de la Compagnie des
les en France, rassembla un grand nom-
e de ses compatriotes, se mit à leur tête,
nanda au Gouvernement d'Angleterre
permission de former un établissement
ıs la Georgie. Il obtint facilement ce
'il demandoit, arriva en Georgie, & y
it une Ville à vingt-quatre milles de
le des Anglois. M. Oglethorp, à qui la
ur avoit confié le soin de tous ces éta-
ssemens, se conduisit avec tant de sa-
sse & de prudence, que la Georgie d'A-
rique fut peuplée d'Européens en moins
dix-huit mois. On y voyoit de tous
tés des bourgades & des plantations en-
ronnées de jardins bien cultivés & de
mpagnes qui promettoient une récolte
ondante.

M. Oglethorp retourna dans sa patrie
ur jouir du repos après lequel on sou-
re toujours, lorsqu'on a essuyé des pei-
s & des fatigues pendant une longue
ite d'années. Son absence prouva qu'un
ul homme suffit pour faire le bonheur
un pays. Après son départ le cours des
ospérités de la Georgie fut suspendu. Il
oit toujours eu soin d'entretenir une

bonne intelligence entre les Anglois & les Efpagnols : il s'éleva entre ces deux Nations des différends qui eurent les plus fâcheufes fuites. Les Anglois eurent l'imprudence d'attaquer la Colonie Efpagnole de Saint Auguftin, & furent repouffés avec perte. Les Efpagnols ne fe contenterent pas de fe tenir fur la défenfive ; ils firent une invafion dans la Nouvelle Georgie, & y eurent plus de fuccès que les Anglois n'en avoient eu contr'eux. Les Anglois déclarerent la guerre à l'Efpagne, firent des armémens formidables : les Efpagnols, de leur côté, ne négligerent rien pour leur défenfe : on perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Ces détails n'appartiennent plus à notre objet.

§ I.

Obfervations générales fur les Colonies Angloifes du Continent de l'Amérique.

Ulloa, voyage hiftorique de l'Amérique méridionale.

LES côtes & l'intérieur du pays, à plus de cent milles de la mer, font également peuplés dans les contrées qu'occupent les Anglois. On rencontre par-tout des Villes, des Bourgades, des Villages & des maifons de campagne. Tout eft défriché, cultivé, fertile. Cette laborieufe Nation travaille fans ceffe, & force la terre à lui procurer un produit continuel, en quoi elle différe des autres qui habitent ces contrées : elles fe repofent fur la fertilité naturelle du pays.

L'affemblage des différens peuples qui compofent les Colonies Angloifes du Continent, rend leurs habitations fi peuplées,

'elles forment un véritable Royaume.
diverſité d'origine n'empêche point
ıs ces Colons de vivre dans une par-
te union & de ſe ſoumettre aux mêmes
x. Toutes les Religions y ſont tolérées,
:epté la Religion Romaine.
Ce pays abonde particulièrement en
is de conſtruction pour les vaiſſeaux ;
ſſi s'en fabrique-t-il une quantité très-
nſidérable dans tous les ports. On eſt
pendant perſuadé que ce bois n'eſt pas
la meilleure qualité, & que les vaiſ-
ıux qu'on en fait ne durent pas plus de
it ou neuf ans. C'eſt par cette raiſon
'on ne l'emploie que pour les petits bâ-
ıens.
Les peuples qui habitent ces contrées ne
nt ſujets au Prince qu'autant que ſes
ix leur plaiſent. Un Gouverneur n'eſt
gardé de tous les habitans que comme
ı concitoyen qui eſt chargé de la sûreté
mmune & du bien public. Ils ſe taxent
ıx-mêmes pour ſon entretien & pour
lui des Juges, & ne ſont ſujets à aucune
pèce d'impôt. Pour ſe maintenir dans la
uiſſance de ces exemptions, ils ne ſouf-
ent ni places fortifiées, ni troupes de
ırniſon. Toutes ces provinces peuvent
:re regardées comme une ſorte de Répu-
lique, qui, ſuivant en partie les loix
olitiques de l'Angleterre, réforme ou
ejette celles qui lui paroiſſent contraires
ſes libertés. Les bourgs & les villages
ont ſes uniques forteresſes, & ſes habi-
ans ſont ſes garniſons. Ils vivent dans
ıne ſi grande union, qu'on les prendroit
our les enfans du même pere. Les grands

& les riches ne s'y distinguent point par l'orgueil & le luxe. La diversité même de Religion entre cinq ou six Sectes différentes, ne produit aucune division. La différence des Nations n'altére jamais la tranquillité du Gouvernement. Il est difficile qu'une Société si bien réglée, ne prospére & n'augmente de jour en jour. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril, parce qu'il leur est aisé d'acquérir de quoi subsister. Le pays est assez étendu & assez fertile pour fournir aux nouvelles familles.

Monnoie des Colonies Angloises en Amérique.

Il est remarquable que dans une si florissante Colonie, la monnoie courante ne soit pas de métal. Ce n'est que du papier avec la forme ordinaire de la monnoie. Chaque pièce est composée de deux feuilles rondes collées l'une sur l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui leur convient. Il y en a de toute valeur. C'est avec ces espèces qu'on fait tout le commerce intérieur. Comme le papier s'use & se salit, chaque Province a son hôtel des monnoies, où l'on prépare les pièces. Outre cet hôtel général, il y a des maisons particulières pour la distribution. On y porte les pièces usées ou trop sales. Des Officiers établis en remettent autant de neuves qu'on leur en porte de vieilles. Ils seroient deshonorés par le moindre défaut de bonne foi, & il n'y a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. On en attribue la raison aux maximes des Quakers, qui furent chargés des premiers règlemens, du maniement, de la distribution & de la fabrique des monnoies dan.. toutes les Provinces

ıces où ils s'établirent. On sait combien
s Sectaires sont rigides observateurs des
x naturelles. Leur réputation à cet
ard est tellement établie, que le Parle-
'nt d'Angleterre a statué que la seule
role d'un Quaker auroit la force d'un
ment solemnel : ils jouissent du même
vilége dans les Colonies d'Amérique.
Les Négocians d'Europe reçoivent en
ement cette monnoie de papier, en
ıetent ensuite des marchandises du pays,
ils font vendre ailleurs par leurs corres-
ndans, & dont ils tirent de l'or & de
'gent.

Les Cours de Justice dans les premiers
blissemens des Anglois, étoient des mo-
es de droiture & d'équité. On n'y ad-
ttoit point ces formalités qui rendent
procès également pénibles & ruineux
s toutes les contrées de l'Europe. Une
le Cour prenoit connoissance de toutes
causes civiles & ecclésiastiques, &
aire la plus compliquée étoit terminée
peu de jours, avec droit d'appel à l'as-
blée générale, qui apportoit toute la
gence possible pour la conclure. Cet
re se soutint si long-tems, qu'en 1688,
ord Colepepper, un des plus sages
ıverneurs de la Virginie, admirant la
hode simple & facile à laquelle on
oit attaché jusqu'alors, ne s'occupa
: retrancher quelques innovations qui
étoient introduites. Malgré ces sages
:autions, la chicane s'y introduisit;
:s affaires sont actuellement jugées par
c sortes de Cours; celle des Comtés,
es Cours particulières, qui sont com-

Cours de Justice.

posées d'un Scheriff & de ses Officiers subalternes, & la Cour Générale, composée du Gouverneur & de son Conseil. Cette dernière, à laquelle toutes les autres ressortissent, est souveraine; mais avec quelque restriction. Dans les causes civiles, lorsque la demande monte à plus de trois cens livres sterling, on peut appeller de son jugement au Roi, qui peut choisir pour la dernière décision un Commité, qu'on nomme les Seigneurs des appels. Pour les affaires criminelles, on n'appelle point de la Sentence de cette Cour; mais le Gouverneur a droit de faire grace pour tous les crimes, à l'exception de la trahison d'Etat & du meurtre volontaire. Il peut seulement accorder dans ces deux cas, ce que les Anglois nomment *Retrieve*, c'est-à-dire, un délai qui se prolonge ordinairement jusqu'à la décision du Roi. Cette Cour ne se tient que deux fois l'an, savoir au quinze Avril & au quinze Octobre, & chaque séance ne dure que dix-huit jours.

Religion. Presque toutes les Colonies Angloises de l'Amérique professent la Religion établie par les loix, c'est-à-dire l'Anglicane; & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tous ceux qui veulent se soumettre aux charges des Paroisses, il se trouve peu de bons Conventicules non conformistes. On n'y reçoit aucun Ministre qui ne tient pas son ordination d'un Evêque Anglican. Tous les François réfugiés, que le Roi Guillaume y fit passer à ses frais, furent obligés de prendre un certificat du Gouverneur.

Ordre établi pour les domestiques.

Dans les Colonies Angloises, on distingue les gens de service en domestiques perpétuels & domestiques passagers. Les Negres & leur postérité sont du premier ordre. Les autres domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années, suivant leur convention ou suivant la loi, qui, dans ce cas, sert de contrat. Elle porte que les domestiques qui s'engageront au-dessous de dix-neuf ans, seront présentés à la Cour, afin qu'elle détermine leur âge, & qu'ils seront ensuite obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans; mais que s'ils sont plus âgés, leur service ne durera que cinq ans.

Les domestiques de l'un & de l'autre sexe sont employés aux mêmes travaux: ils cultivent la terre, sement les grains & plantent le tabac dans les lieux où l'on le cultive. Leur distinction n'est que dans les habits & la nourriture: mais le travail des uns & des autres n'est pas plus pénible que celui des maîtres, qui s'emploient comme eux aux plus rudes exercices de l'Agriculture. C'est à tort qu'on reproche aux Anglois de l'Amérique, de traiter leurs esclaves avec dureté. Il y a des domestiques en Europe qui sont traités beaucoup plus durement que ces esclaves: la Justice même les protege.

Les Cours de Justice sont obligées de recevoir leurs plaintes, sans aucune espece de profit: mais si le maître a tort, la loi le condamne aux frais. Tous les Juges de paix sont autorisés à recevoir ces plaintes, & obligés de remédier au mal jusqu'aux premières séances de la Cour Pro-

vinciale, où les affaires de cette nature se terminent sans appel. Les maîtres sont soumis à la censure de cette Cour, s'ils ne fournissent pas à leurs domestiques des alimens sains, de bons habits & des logemens commodes. Ils sont obligés de se présenter à la Cour sur la plainte d'un domestique, & sont privés de son service jusqu'à la décision. Les plaintes des domestiques doivent être reçues en tous tems par les Juges de paix, & à chaque séance par la Cour, &, sans égard aux formalités légales, on doit passer à l'examen des griefs. Si un maître entreprend d'y apporter du délai, ou refuse de se présenter, la Cour est autorisée à lui ôter le domestique, pour le faire garder à ses frais, ou le faire vendre au prix courant, qui lui sera délivré après qu'on aura prélevé les frais. Lorsqu'on a fait un contrat d'engagement avec un domestique libre, on ne peut faire avec lui un nouveau marché, sans l'approbation d'un Juge de paix. Les domestiques doivent avoir à leur disposition l'argent qui leur vient d'autre main que de celle de leur maître. Si un maître a la cruauté de maltraiter un domestique malade, ou devenu infirme à son service, les Chefs ecclésiastiques de la Paroisse doivent faire transporter le domestique dans une autre maison, pour y être nourri aux dépens du maître jusqu'à la fin de son engagement, au bout duquel le prix de la pension doit être payé par la Paroisse. Chaque domestique reçoit de son maître, à la fin du terme, quinze boisseaux de bled, ce qui fait une provision suffisante pour le nourrir

ıneannée entière, & deux habits complets le toile & de laine. Alors le domeſtique ɛſt libre, rentre dans tous les priviléges le Citoyen, & peut prendre trente acres le terre pour les cultiver.

Avec des loix ſi ſages on auroit peine : croire que la ſuperſtition ſe fût intro- uite dans ce pays : mais elle y fut por- ée à des excès ſi terribles, que nous cro- ons devoir nous arrêter ici un inſtant our donner quelques détails à ce ſujet. Hiſtoire des Sorciers des Colonies Angloiſes.

En 1691, un Miniſtre de Salem, nom- ıé Paris, ouvrit une ſcène ridicule & tra- ique en même tems. Il déclara que ſa fille ſa niéce, âgées de dix à onze ans, toient ſorcières, & en attribua la cauſe une femme Indienne nommée *Tomba*, ui étoit à ſon ſervice. On fouetta rigou- euſement cette femme, pour tirer d'elle n aveu. Les douleurs lui firent avouer u'elle étoit ſorcière. On l'enferma, par rdre du Magiſtrat, dans une étroite pri- on, où elle demeura fort long-tems. On ıt à la fin honte de retenir dans les fers ne malheureuſe contre laquelle il n'y voit que des ſoupçons : on la fit ſortir e priſon ; mais on la vendit, & on em- loya le prix qu'on en retira à payer les ais de ſa détention. Le Gouverneur gé- éral auroit pu arrêter une pareille injuſ- ce : mais il eut la foibleſſe de ne pas in- rpoſer ſon autorité, & de fermer les eux ſur une aventure auſſi étrange.

Elle commençoit à tomber dans l'oubli, rſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante, eorges *Burrough*, Miniſtre de Falmouth, ıns le Comté de Maine, fut accuſé d'a- Hiſtoire des Voyages, Tom. XIV.

voir jetté un charme ſur une femme de Salem, nommée Marie *Wolcor*, & ſur pluſieurs autres perſonnes. On inſtruiſit ſon procès dans les formes, & ſix femmes dépoſerent contre lui. Leurs dépoſitions choquoient le bon ſens; mais le malheureux Miniſtre n'en fut pas moins condamné à la potence, & cette injuſte ſentence eut ſon exécution. Les mêmes femmes formerent de pareilles accuſations contre une Angloiſe de ce lieu, laquelle ſubit encore le même ſupplice. Vingt-huit perſonnes furent ainſi la victime de l'injuſtice & de la barbarie. On compte parmi elles une femme pieuſe & reſpectable, nommée Rebecca Nurſe. Elle avoit joui juſqu'alors d'une excellente réputation, & l'avoit méritée par les plus grands exemples de vertu. Se voyant accuſée, & ne trouvant dans ſes Juges aucune diſpoſition à écouter le bon ſens & la vérité, elle prit le parti de ſe préparer à la mort & de la recevoir avec réſignation, en offrant ſes peines à l'Eternel. On ne peut voir ſans horreur cette innocente victime ſacrifiée à la barbarie. Sa ſœur, condamnée pour le même crime ſans avoir été étendue, préſenta aux Juges un mémoire qui devoit les couvrir de confuſion. Il eſt ſi ſingulier, que le Lecteur le lira avec ſatisfaction : en voici la traduction. « Votre humble & malheu- » reuſe Suppliante, connoiſſant ſa propre » innocence, & voyant les baſſes ſubtili- » tés de ſes accuſateurs, ne peut juger » que favorablement de ceux qui ſe trou- » vent dans le cas dont elle gémit pour » elle-même. J'ai été renfermée pendant

un mois sur la même accusation qui m'attire aujourd'hui votre sentence, & j'ai été déchargée par diverses personnes qui m'avoient accusée. Deux jours après, de nouvelles dépositions vous ont encore portés à me faire arrêter, & je me vois aujourd'hui condamnée à mourir. Le Ciel connoissoit alors mon innocence; il ne la connoît pas moins aujourd'hui : elle sera connue de même au grand jour à la face des Hommes & des Anges. Je ne vous demande point la vie; je vois que ma mort est résolue & que le tems en est arrivé : mais je souhaite, & Dieu connoît mes intentions, qu'on mette fin à l'effusion du sang innocent, qui ne peut manquer d'être continuée, si les choses ne prennent point un autre cours. Quoique je sois persuadée que vous employez tous vos efforts à découvrir la vérité, & que, pour le monde entier, vous ne voudriez pas tremper vos mains dans le sang innocent, cependant le témoignage de ma propre conscience m'assure que vous êtes dans la plus malheureuse de toutes les erreurs. Puisse la miséricorde infinie du Ciel vous dessiller les yeux ! Permettez que je vous supplie très-humblement d'examiner de plus près quelques-uns des malheureux accusés, que la foiblesse d'esprit ou d'autres raisons ont fait consentir à se déclarer coupables. Vous verrez qu'ils vous trompent, ou qu'ils se trompent eux-mêmes; je suis sûre qu'on le verra au moins dans l'autre monde, où je suis près de passer. Je ne doute pas encore qu'il n'ar-

» rive un grand changement dans vos » idées. On m'accuſe moi & d'autres d'a» voir fait une ligue avec l'eſprit de per» dition : nous ne pouvons avouer un » crime dont nous ſommes innocens. Je » ſai qu'on m'accuſe injuſtement, & j'en » conclus qu'on ne fait pas moins d'injuſ» tice aux autres. Dieu, je le répéte, » Dieu qui pénétre au fond des cœurs, » & devant le tribunal duquel je vais pa» roître, m'eſt témoin que je ne connois » & que je n'entends rien à ce qui regarde » les ſortiléges. Comment pourrai-je men» tir à lui-même, & livrer mon ame à » ſa vengeance éternelle? Je vous con» jure de ne pas rejetter cette ſupplique » de la part d'une malheureuſe victime in» nocente, qui touche au dernier moment » de ſa vie ».

Ce mémoire, quelque touchant qu'il fût, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des Juges. La malheureuſe femme, qui ſe nommoit Marie *Egly*, dit adieu à ſon mari, à ſes enfans & à ſes amis, avec un air de fermeté, & ſe laiſſa conduire au ſupplice avec une grandeur d'ame qui cauſa de l'admiration & de l'attendriſſement à tous ceux qui furent témoins de cette malheureuſe ſcène. Tous les malheureux qui périrent pour cauſe de ſortilége, demanderent au Ciel que leur ſang retombât ſur leurs accuſateurs & ſur leurs Juges.

Le Gouverneur ouvrit à la fin les yeux, & arrêta le cours de ces cruautés. Ce changement ſauva la vie à plus de cent cinquante perſonnes qui étoient en priſon pour le même motif. Ce qui paroîtra in-

croyable, c'eſt que les Juges ne voulant plus prêter leur miniſtère à des procédures ſi criantes, furent obligés de ſe défaire de leur charge, & d'abandonner les Colonies, pour ſe dérober à la fureur du peuple. On convoqua enfin une aſſemblée générale, qui défendit expreſſément d'écouter aucune dépoſition contre les Sorciers, & le calme fut rétabli.

§. II.

Mœurs & Religion des Indiens qui habitent les Contrées dont on vient de donner la deſcription.

LES Indiens qui ſont répandus dans les différentes contrées dont on vient de voir la deſcription, ſont en général de la plus haute taille, bien proportionnés, & ſe tiennent fort droits : preſque tous ont les bras & les jambes très-bien pris. On ne leur voit point la moindre imperfection ſur le corps : jamais on ne trouve parmi eux de nains, de boſſus, même de contrefaits. Les femmes ſe retirent ſeules dans les bois pour accoucher, & l'on aſſure qu'elles ont la cruauté d'enterrer ſur le champ ceux qui viennent avec quelque défaut.

Les hommes comme les femmes ont la peau d'un brun chatain : elle eſt aſſez blanche lorſqu'ils ſont dans l'enfance ; mais l'ardeur du ſoleil & la graiſſe dont ils s'enduiſent le corps, la rend, par dégrés, d'un brun plus foncé. Leurs cheveux ſont tout-à-fait noirs. Leurs yeux ſont auſſi fort noirs, & leur regard eſt un peu louche,

Les femmes ſont grandes, bien faites, ont les traits réguliers, & ſeroient parfaitement belles ſi elles avoient un beau teint.

Les hommes ſe coupent les cheveux de différentes manières, & s'arrachent la barbe avec des coquilles de moules : les plus diſtingués gardent une longue treſſe derrière la tête. Les Chefs & leurs femmes ne paroiſſent jamais en public, ſans avoir ſur la tête une eſpèce de couronne, large de cinq ou ſix pouces, ouverte par le haut & compoſée de coquilles & de baies qui forment pluſieurs figures par un mélange de traits & de couleurs. Ils portent auſſi quelquefois un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun ont toujours la tête nue; mais, ſans autre régle que le caprice, ils la parent de plumes de différentes couleurs. L'habit des Chefs eſt une eſpèce de manteau, dont ils s'enveloppent fort négligemment le corps, & qu'ils lient quelquefois autour des reins avec une ceinture. Il les couvre depuis les épaules juſqu'aux jarrets. Sous ce manteau, ils ont une pièce de toile ou une petite peau qui eſt attachée au-deſſous du ventre, & tombe juſqu'au milieu de la cuiſſe. Le peuple n'a qu'un cordon autour des reins, & paſſe entre les cuiſſes une bande de toile ou de peau, dont chaque bout eſt ſoutenu avec le cordon par-devant & par-derrière.

Ceux qui portent des ſouliers les font de peau de daim, & mettent une ſeconde pièce par-deſſous pour former la ſemelle. Cette chauſſure eſt ſerrée au-deſſus du pied avec des cordons, comme on ferme une

bourse, & les cordons sont noués autour de la cheville.

Les Indiens de ces cantons forment entr'eux des Communautés qui sont quelquefois composées de cinq cens familles renfermées dans une bourgade. Chacune de ces habitations forme un Royaume, & le pouvoir du Chef qu'on choisit, ne s'étend pas au-delà, à moins qu'ils ne fasse la conquête d'une autre bourgade : alors il commande dans cette seconde Communauté avec autant d'empire que dans la première. Il y établit un Vice-Roi, qui reçoit ses ordres, lui paye tribut & le suit à la guerre. Gouvernement.

Les maisons de ses Indiens sont bâties à peu de frais. Pour les construire, ils coupent de jeunes arbres, enfoncent en terre le gros bout, replient le haut & l'attachent l'un à l'autre avec des écorces d'arbres. On y laisse de petites ouvertures qui donnent passage à la lumière, & se bouchent dans le mauvais tems. Les plus petites ont la figure des ruches ; mais les grandes sont oblongues. Toutes sont couvertes de morceaux d'écorce d'arbres. Le foyer est toujours au milieu de la cabane. Les habitans ne ferment ordinairement leur porte qu'avec une natte ; mais lorsqu'ils entreprennent un long voyage, ils la barricadent avec un gros tronc de bois. Chaque maison n'a qu'une chambre, où toute la famille couche : les lits sont de cannes & de branches, soutenues avec des fourches à quelque distance de terre, couverts de nattes & de peaux. Ils sont rangés autour des murs. En hiver ils se couchent sur des Maisons.

fourrures rangées autour du feu. Ils ne se servent point de hamak pour les voyages, couchent sur l'herbe, prenant seulement la précaution de chercher un arbre qui les mette à l'abri des injures de l'air. Les fortifications de leurs bourgades, consistent seulement dans une palissade de dix ou douze pieds de hauteur. Ils en triplent les pieux, lorsqu'ils se croient menacés de quelque danger; mais en tems de paix ils négligent cette défense, excepté pour la cabane du Roi, qui est environnée d'une palissade en tout tems, & dans l'enceinte de laquelle il y a un certain nombre d'édifices qui peuvent contenir tous les habitans de la bourgade dans un cas de surprise.

Religion. La Religion des Indiens qui habitent les Colonies Angloises, est à-peu-près la même que celle des habitans du Canada. Ils croient qu'il y a un Dieu Créateur de toutes choses, mais qui abandonne les hommes à eux-mêmes, & leur laisse la liberté de jouir des biens qu'il leur a procurés, & disent qu'il est inutile de le craindre & de l'adorer. Ils sont persuadés en même tems qu'il existe un mauvais Esprit, qui est sans cesse occupé à leur faire du mal & à les priver des biens que le Créateur leur a donnés. Ils ont des Temples, construits aussi grossièrement que leurs cabanes, dans lesquels il y a une Idole à laquelle ils font des sacrifices. On croit que cette Idole leur représente ce mauvais Esprit, qu'ils veulent appaiser par leurs offrandes.

Ces barbares n'ayant reçu aucune espèce d'instruction, sont exposés à toutes

les superstitions qui accompagnent l'ignorance : ils sont si persuadés de la possibilité les enchantemens, que la raison la plus convaincante ne peut les désabuser. Plusieurs Voyageurs rapportent à ce sujet des faits qui en font la preuve ; mais ils sont si absurdes, que le respect dû au public, ne permet pas de les rapporter.

On assure que ces barbares sacrifient quelquefois des enfans, mais ils n'en conviennent pas ; & lorsqu'on voit disparoître ces innocentes victimes, ils assurent que leurs peres les ont écartés de la société, pour les former à leur profession. On trouve dans Smith la rélation d'un de ces sacrifices. « On peignit de blanc, dit-il, » quinze garçons des mieux faits, & qui » n'avoient pas plus de douze à quinze ans. » Le peuple passa une matinée entière à » chanter & à danser autour d'eux avec des » sonnettes à la main. On les plaça l'après » midi sous un arbre, & l'on forma près » d'eux une haie de guerriers, armés de » petites cannes liées en faisceau. Cinq » jeunes hommes prirent, tour-à-tour, » une des victimes, la conduisirent autour » de la haie que formoient les guerriers, & » la garantirent, autant qu'il leur fut pos» sible, même avec beaucoup de danger, » des coups de cannes qu'on faisoit pleu» voir sur eux. Pendant ce cruel exercice, » les meres de ces malheureux enfans, re» tirées à l'écart, versoient des torrens de » larmes, préparoient de la mousse, des » peaux & du bois sec pour servir aux fu» nérailles de leurs enfans. Cette cruelle » scène étant finie, on abbatit l'arbre, on

» mit le tronc & les branches en pièces
» pour en faire des guirlandes qui servi-
» rent à couronner les victimes, & on para
» leurs cheveux avec les feuilles ». L'Ecrivain de qui ce fait est emprunté, dit qu'il ignore quel sort on fait subir à ces malheureux enfans; mais qu'il les vit jetter les uns sur les autres dans une vallée comme s'ils eussent été morts, & que toute l'assemblée fit un festin.

Les offrandes ordinaires que ces Indiens font à leurs Idoles, sont des fourrures, de la graisse, les meilleures pièces de gibier qu'ils prennent à la chasse, des fruits, du tabac, dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs fêtes sont réglées par les saisons. Ils en célèbrent une à l'arrivée de leurs oiseaux sauvages; une autre au tems de leur chasse; une troisième à la maturité des fruits; mais la plus solemnelle est à la moisson.

Manière de compter.

Ils comptent par unités, par dixaines, par centaines. Le calcul des années se fait par celui des hivers. Ils les divisent en cinq parties. La première est celle où les arbres fleurissent; la seconde celle où les épis sont formés & bons à rôtir. L'été est le tems de la moisson, l'automne est la chûte des feuilles, & l'hiver est le tems des froids & des pluies. Leurs mois sont lunaires & prennent leurs noms des choses qui reviennent périodiquement dans cet espace, comme la lune des cerfs, la lune du grain, la première & la seconde lune de l'hiver. Au lieu de diviser le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomme *le lever*, *le montant* & *le coucher du*

cil. Leurs regiſtres ſont des nœuds qu'ils t à des cordons, ou des coches taillées du bois.

ls plantent dans des lieux ſacrés, ou cé-res pour leur Nation, des pieux de bois, haut deſquels ſont repréſentées des tê-d'hommes, & danſent autour à cer-ıs jours. Souvent ils élevent des pyra-es ou des colonnes de pierre, qu'ils ;nent & qu'ils ornent, pour leur rendre ıite une ſorte de culte, comme à l'em-ne de l'éternité de l'Etre ſuprême, ›iqu'ils ne l'adorent pas directement, ıme nous l'avons déja dit plus haut. rs cabanes ſont remplies de monceaux ›ierres qu'ils conſervent pour le même :if. Ils rendent auſſi des honneurs aux ères & aux fontaines, parce que leur rs perpétuel repréſente l'éternité de u. Ils élevent des autels pour le moin-ſujet. Ils portent beaucoup de reſpect ı petit oiſeau des bois, qui a un cri z lugubre, qui va toujours ſeul & ne ›ît qu'à l'entrée de la nuit, parce ls croient que c'eſt l'ame d'un de leurs ıces.

;es barbares conſervent le corps de 's Rois pendant un eſpace de tems aſ-conſidérable. Pour cet effet ils fendent eau le long du dos, & la levent avec d'adreſſe, qu'ils ne la déchirent en au-endroit. Ils détachent enſuite la chair os, ſans offenſer les nerfs, afin que :es les jointures demeurent entières. ès avoir fait ſécher les os au ſoleil, on ·ête la peau avec de l'huile, qui l'en-ent humide, & la préſerve de corrup-

Sépulture de leurs Rois.

tion. Lorſque les os ſont ſecs on la remet deſſus, après avoir rempli les intervalles de ſable très-fin, & on la recoud très-proprement. Alors le corps paroît auſſi entier que s'il n'eût point été vuidé : on le porte dans une voûte qui eſt deſtinée pour cet uſage, on l'étend ſur une planche nattée & un peu élevée de terre ; on met enſuite une natte deſſus. On place aux pieds du cadavre, dans un panier bien couſu, la chair qu'on en a tirée & qu'on a eu ſoin de faire ſécher au ſoleil. On trouve chez les Nations anciennes des voûtes, où il y a une aſſez grande quantité de corps étendus. Il y a ordinairement une Idole & un Prêtre qui eſt chargé du ſoin des corps & de l'entretien de l'autel.

Monnoie. Avant l'arrivée des Anglois dans ce pays, les Indiens avoient une eſpèce de monnoie qui ſervoit pour leur parure & pour leur commerce. C'étoit des eſpèces de coquilles enfilées, qu'ils nommoient *Peak*, *Runtis* & *Roenokes*. Les Peaks étoient différentes parties des mêmes coquilles, polies & formées en cylindres, aſſez ſemblables à nos petits tuyaux de verre, mais moins tranſparens & moins fragiles. Il y en avoit de bruns & de blancs. Leur longueur étoit d'un tiers de pouce, ſur environs trois lignes de diametre. Les Runtis étoient ovales & polis comme les Peaks. Les Roenokes n'étoient que de petits fragmens de la coquille du Pétoncle, dont les bords demeuroient fort raboteux. Lorſque ces peuples eurent appris des Anglois à faire plus de cas de leurs fourrures, par l'avantage qu'ils en retiroient dans les

échanges, leur ancien goût parut un peu refroidi pour les coquilles : ils les reçoivent cependant encore dans le commerce, principalement le Peak brun, qu'ils nomment le *Peak Wambon*, & qui est le plus précieux. Les Négocians Anglois l'estiment dix-huit sols la verge, & le blanc neuf sols.

§. III.

Plantes particulières aux Pays qu'habitent les Anglois dans l'Amérique septentrionale.

Ce qui est commun aux autres contrées de l'Amérique septentrionale, est renvoyé à l'Histoire naturelle de ce pays en général.

Les premiers Anglois qui passerent dans l'Amérique septentrionale, furent étonnés de la variété & de la multitude de fruits qu'ils trouverent, principalement dans la Virginie : c'étoit un jardin naturel, où tout croissoit sans culture. On y distingue trois sortes de fruits à noyau, des cerises, des prunes & des *Persimons*. Les cerises viennent dans les bois : il y en a de plusieurs espèces, dont deux viennent sur des arbres de la grosseur du chêne blanc d'Angleterre. Les fruits de l'une de ces espèces viennent par bouquets comme les grappes de raisin. Les deux espèces sont noires en-dehors ; mais il y en a une qui est rouge en-dedans & l'autre est blanche. Celle qui a le dedans rouge est plus agréable que nos cerises ; l'autre a le goût fade : elle fait cependant la nourriture des petits oiseaux. La troisième espèce se trouve le long des rivières, sur des arbres de la grosseur de

nos pêchers. Elle paſſe pour la plus agréable cerise du monde : ſa couleur eſt un pourpre foncé : elle eſt fort petite. Les oiſeaux aiment ce fruit au point qu'ils n'attendent point ſa maturité pour le dévorer : c'eſt ce qui le rend fort rare. Les Anglois n'ont jamais pu en conſerver dans leurs vergers.

Il y a dans ce pays deux ſortes de prunes qui ſont petites ; mais elles ont le goût de notre damas. Ce qu'on nomme *Perſimon*, eſt encore une eſpèces de prune. Pluſieurs Voyageurs l'appellent même *Prune des Indes*. On en trouve de différentes groſſeurs. Le goût en eſt fort âcre, s'ils ne ſont tout-à-fait mûrs ; mais dans leur maturité ils ſont d'une bonté admirable. On en fait ſécher, & on en compoſe une pâte, qui, détrempée dans l'eau, fait une excellente liqueur.

Toutes les baies de ce canton ſont bonnes. On y trouve trois ſortes de mûres, deux noires & une blanche : les noires, qui ſont un peu longues & de la groſſeur du pouce, paſſent pour les meilleures : les deux autres n'ont rien qui diffère des nôtres dans la figure ; mais leur goût eſt d'une douceur fade. Les arbres qui les portent ſont fort gros, & croiſſent avec une vîteſſe ſurprenante. Les feuilles des trois eſpèces nourriſſent également les vers à ſoie.

On nomme *Hukles*, trois ſortes de baies qui croiſſent ſur des buiſſons, dans les vallées & les lieux couverts. Les eſpèces en ſont différentes, mais le goût en général en eſt très-bon. Les baies de *Chau* vien-

ent dans les lieux bas & ſtériles, ſur de etits buiſſons qui approchent beaucoup e nos groſeillers: elles ont un goût ex- ellent. La framboiſe ſauvage eſt ſi bonne 1 Virginie, qu'on la préfére à celle qu'on a tranſplantée d'Angleterre. Les fraiſes ſont délicieuſes: elles viennent par-tout, ins les bois, dans les champs; &, quoi- ie la plupart des animaux les mangent idement, elles ſont en ſi grande abon- nce, qu'on ne prend guère ſoin d'en anſplanter.

Les chataignes de la Virginie ſont plus tites que celles de France, quoique les bres qui les produiſent ſoient d'une ex- ême hauteur: leur goût eſt le même.

Le *Cheneapin* eſt un fruit de la même bſtance que les chataignes, mais moins os que le gland: il eſt couvert d'une dou- e écorce: il paſſe pour un excellent fruit. croît ſur les grands buiſſons dans les ux ſtériles.

Tous les lieux marécageux & ceux qui it près des ſources, ſont remplis de noi- tiers, qui produiſent une prodigieuſe antité de fruits.

Les *Hickories* ſont les fruits d'un très- ind arbre. Leur coquille eſt fort dure & vêtue d'une tunique verte: la ſubſtance fruit eſt couverte d'une pellicule, dont a peine à la ſéparer. C'eſt une eſpèce de ix; dont le goût eſt aſſez agréable. On diſtingue de pluſieurs eſpèces.

Il y a encore une autre noix qu'on mme *Blanck-nut*, ou noix noire. Elle eſt is groſſe du double que les nôtres, & ifermée dans une coquille épaiſſe & ſale,

dont on ne la détache pas aisément. Ce fruit a le goût très-rance ; mais il donne beaucoup d'huile.

On trouve dans les bois de la Virginie, sept différentes sortes de glands. Ceux du chêne verd bourgeonnent, mûrissent & tombent pendant presque toute l'année. Ils sont beaucoup plus gros que les autres, & l'on pourroit en tirer une très-bonne huile. Les bêtes sauvages les mangent avec avidité.

Vignes de la Virginie.

La Virginie produit une quantité prodigieuses de raisins de toutes espèces, dont quelques-uns sont très-doux & très-agréables au goût. Il y en a d'autres qui sont âcres & qui seroient peut-être bons pour faire du vin ou de l'eau-de-vie. Un Auteur anonyme, qui nous a donné une rélation de la Virginie, dit qu'il a vu dans ce pays de très-gros arbres couverts d'un seul sep, & cachés sous les grappes : il assure qu'il en a distingué jusqu'à six différentes espèces. Deux viennent entre les bancs de sable, sur les terres basses & les îles voisines de la grande Baie. Les grappes en sont petites & rares sur la souche, qui est peu élevée : ce raisin est exquis, & chaque grain est de la grosseur des groseilles de Hollande. Il y en a de blanc & de bleu ; mais le goût est le même. Il y en a une autre espèce qui croît dans les marais & sur les côteaux : le sep & ses grappes sont fort petits ; mais le grain est de la grosseur de nos prunes sauvages. Il a le goût âcre, même dans sa maturité. On assure cependant qu'il est très-bon lorsqu'il est cuit, & on croit que la culture pourroit

le perfectionner. Il y a encore dans ce pays deux autres espèces de raisins & qui sont fort communs. L'une est noire en-dehors, l'autre bleue, & toutes deux portent beaucoup de fruits : il y en a qui mûrissent beaucoup plus promptement que les autres. Ils sont beaucoup plus gros, plus doux & incomparablement meilleurs. C'est avec ce raisin que les François établis dans la Virginie, ont tenté de faire du vin. Quoique les grappes fussent cueillies dans les bois, ce vin ne laissoit pas d'avoir du corps & de la vigueur. Il est incontestable qu'avec les précautions nécessaires, l'on pourroit établir de très-bons vignobles dans la Virginie.

Plusieurs François ont cependant fait des efforts inutiles pour faire du vin à la Caroline; mais voici les raisons qui les ont fait échouer dans leurs entreprises. Le pin & le sapin sont si nuisibles à la vigne, qu'elle ne réussit jamais lorsqu'elle en a dans son voisinage. Ils croissent dans les bas lieux & sur le bord des rivières, au point que si l'on y défriche des terres, le premier arbre qu'on y voit pousser est toujours un pin, quoiqu'il n'y en ait point eu auparavant. Les François de la Caroline eurent l'imprudence de planter les vignes qu'ils vouloient cultiver dans des lieux remplis de sapins & de pins, & près de l'eau salée, qui leur est toujours nuisible. Si l'on en plantoit sur des collines, comme on fait en France, il y a tout lieu de croire qu'on tireroit un très-bon parti des vignes de ce pays.

On assure qu'en 1622, on transporta

des Vignerons François dans la Virginie; pour cultiver ces vignes, qu'ils trouverent le climat & le terrain si propres à faire des vignobles, qu'ils affirmerent qu'il l'emportoit de beaucoup sur le Languedoc; que les vignes y croissoient en abondance, qu'elles produisoient du raisin d'une si étrange grosseur, qu'ils l'avoient pris pour un autre fruit avant que d'en avoir vu les pepins; qu'après avoir taillé les vignes, ils en avoient planté de simples branches à la Saint-Michel, & qu'elles avoient donné du fruit le printems suivant: mais on a eu depuis une indifférence tout-à-fait condamnable pour ce beau présent de la nature.

Arbres qui produisent du miel & du sucre.

On trouve dans la Virginie, vers les sources des rivières, l'arbre qui porte le miel & celui qui donne le sucre. Le miel est contenu dans une gousse épaisse & fort enflée, qu'on prendroit de loin pour une cosse de pois ou de féves. Le sucre d'arbre n'est qu'une liqueur qui découle du tronc après qu'on l'a percé, & qu'on fait bouillir. Huit livres de cette liqueur en fournissent une de sucre. Il est humide, mais brillant & d'un beau grain. Sa douceur approche de celle de la cassonnade. Il n'y a pas long-tems qu'on a fait cette découverte. Quelques soldats qu'on avoit envoyés sur les frontières, étant à se reposer dans un bois, à quarante milles des quartiers habités, apperçurent un suc épais qui distilloit de quelques troncs d'arbres, & dont le soleil avoit même fait candir une partie. La curiosité leur en fit goûter: le trouvant doux, ils jugerent qu'on en pouvoit faire

du sucre ; mais ces arbres sont si éloignés des habitations, qu'on n'en tire pas une grande utilité pour le commerce.

C'est vers l'embouchure des rivières, sur le bord de la mer & dans le voisinage de plusieurs anses, qu'on trouve cette espèce de Myrthe, dont les baies donnent de la cire d'un très-beau vert, dure, cassante & propre à faire de la bougie qui ne salit point les doigts, qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs, & qui jette une odeur fort agréable. On attribue cette découverte à un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui ayant trouvé le secret de fondre les baies, en fit une emplâtre d'une vertu admirable pour les plaies. Nous avons donné plus haut la manière de tirer la cire de ces baies.

L'Eglantier de la Virginie ressemble un peu à la salsepareille, & porte des baies de la grosseur d'un pois, rondes, d'un cramoisi fort vif, dures & si polies qu'elles pourroient servir à plusieurs ornemens. Outre les bois de teinture que l'on trouve dans la Virginie, il y a quantité de plantes, de racines & de terres, dont on tire de très-belles couleurs. Le *Pucoon* & le *Mutkajun*, sont deux racines que les Indiens emploient à se peindre en rouge. Le *Schumak* & le Sassafras donnent un jaune foncé. Le *Wasebur* est une plante, le *Châpakour* est une racine, & le *Tangomokonomingue* est une écorce : toutes trois donnent une fort belle teinture.

La Serpentine, cet antidote si vanté contre toutes sortes de venins & de maladies pestilentielles, n'a pas ailleurs les mêmes

qualités qu'en Virginie. On fait le même éloge d'une racine qu'on nomme *Serpent à sonnettes*, parce qu'elle guérit la morsure du redoutable animal de ce nom. Elle opére, dans l'espace de deux ou trois heures, par le vomissement & les sueurs.

La plante que l'on nomme la *Pomme de James-Town*, a la vertu de rafraîchir; mais elle est fort dangereuse lorsqu'on en mange avec excès. Quelques Anglois nouvellement arrivés à la Virginie, en firent une salade qui leur produisit d'étranges effets. Ils devinrent tous imbécilles pendant plusieurs jours, l'un s'occupoit à souffler des plumes en l'air, un autre à lancer des pailles; un troisième se tapissoit dans un coin & faisoit les grimaces du singe; un quatrième embrassoit tous ceux qu'il rencontroit, leur rioit ensuite au nez en tenant mille postures bouffonnes. On fut obligé de les enfermer l'espace d'onze jours, qui fut la durée de cette phrénésie: pendant cette détention ils prenoient plaisir à se rouler dans leurs excrémens. Lorsque la raison leur fut revenue, ils oublierent entièrement tout ce qu'ils avoient fait pendant le tems de leur imbécillité.

Le tabac est très-commun dans la Virginie, & passe pour le meilleur de toute l'Amérique.

Pendant la plus grande partie de l'année, les plaines & les vallées de la Virginie sont couvertes de fleurs. On n'approche point d'un bois sans être frappé de la variété d'odeurs qu'il exhale. Entre ces fleurs, on vante beaucoup la beauté des Impériales, des Cardinales, des Moleasines.

leafines. L'Auteur de la defcription de la Virginie en décrit une dont aucun Voyageur n'a encore parlé. « Un jour, dit-il, » me promenant à quelque diftance de ma » plantation, j'apperçus une fleur de la » groffeur d'une tulype, & qui lui reffem- » bloit auffi beaucoup par la tige. Elle étoit » couleur de chair, couverte de duvet à » l'une de fes extrêmités, & toute unie à » l'autre. Sa figure repréfentoit les parties » naturelles de l'homme & de la femme » jointes enfemble. Je m'en retournai » chez-moi, & j'engageai un de mes amis » à la venir voir avec moi, en lui difant » feulement qu'il n'avoit, peut-être, ja- » mais vu ce que j'allois lui montrer. Je » cueillis cette fleur & la lui donnai. C'é- » toit un homme grave, qui parut comme » honteux de ce jeu de la Nature. Il jetta » la fleur avec une efpèce d'indignation, » & je ne pus l'engager à la reprendre pour » l'examiner avec plus d'attention. »

Le beau laurier qui porte les tulypes, un autre gros arbre qui en porte auffi, & que les habitans appellent *Tulypier*, un carouge qui reffemble beaucoup au jafmin, & divers pommiers fauvages, font autant d'arbres odoriférens qui parfument les bois.



ARTICLE X.

Etablissement des Anglois dans la partie de l'Amérique septentrionale, qu'on appelle Nouvelle Angleterre.

LEs richesses immenses que les Espagnols tiroient de l'Amérique, exciterent, comme nous l'avons dit, la cupidité des autres Nations de l'Europe : elles équiperent à l'envi des vaisseaux pour s'enrichir des dépouilles du Nouveau Monde. Chacune cherchoit des routes plus courtes & plus faciles, afin de parcourir plus promptement le Continent & les îles. En 1519, Magellan, Portugais d'origine, mais attaché au service d'Espagne, découvrit le détroit qui porte son nom, & par lequel les vaisseaux de l'Europe peuvent parcourir, en prenant par l'occident, les côtes du Pérou & du Mexique. Pendant ce tems Martin Forbisher, Anglois de nation, cherchoit au Nord-Ouest de l'Amérique, un passage pour aller à la Chine, afin d'éviter le tour qu'on est obligé de faire par le Cap de Bonne-Espérance & l'île de Sumatra. Il parcourut une grande étendue de pays au Nord, & retourna à Londres, où il ne rapporta de son voyage qu'un morceau de pierre noire qu'un de ses matelots avoit ramassé dans une île. Une femme, entre les mains de laquelle cette pierre tomba par hasard, la mit au feu & la jetta dans du vinaigre pour l'éteindre lorsqu'elle fut rouge. On y remarqua de l'or, & un Orfévre à qui elle fut confiée, en tira une

quantité assez considérable, rélativement à la grosseur de la pierre.

Une découverte si précieuse, en apparence, ne manqua pas d'exciter les désirs de plusieurs personnes. On présenta des requêtes à la Cour, pour demander des priviléges exclusifs. Elisabeth régnoit alors en Angleterre : elle voulut être intéressée dans ces découvertes, donna à Forbisher un vaisseau de deux cens tonneaux, avec cent hommes d'équipage : il le joignit à deux petits avec lesquels il avoit fait le premier voyage. Il arriva à l'île où il avoit trouvé la première pierre noire, en prit plusieurs, parcourut beaucoup de pays, donna son nom au détroit, qui le porte encore, & retourna en Angleterre, où l'on trouva que ces pierres n'étoient de nulle valeur.

Comme on se flattoit toujours de trouver un passage pour la Chine, la Reine fit armer un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant, les confia encore à Forbisher, qui ne réussit pas mieux que dans ses autres voyages.

Peu de tems après le retour de Forbisher, François Drack, un des plus grands hommes de mer que les Anglois aient eus, s'embarqua avec cinq vaisseaux, côtoya le Brésil jusqu'au détroit de Magellan, le traversa, parcourut toute la côte du Pérou qu'il pilla, traversa la mer du Sud, retourna par les Moluques, Java & le Cap de Bonne-Espérance. Dans un second voyage, il pilla & ravagea l'île Espagnole.

Plusieurs autres Navigateurs Anglois entreprirent, à-peu-près dans le même

tems, de faire des découvertes dans la partie méridionale de l'Amérique : mais leurs peines furent inutiles : ils passerent le détroit de Magellan, & se trouverent obligés de le repasser, parce que les Espagnols se tenoient toujours sur leurs gardes, & les repoussoient toujours. Les Hollandois faisoient à-peu-près les mêmes entreprises, & leurs succès n'étoient pas plus avantageux.

Ces navigations augmentoient les connoissances, & enrichissoient ceux qui osoient les entreprendre ; mais les Anglois ne formoient aucun établissement en Amérique. Leurs courses se bornoient à chercher de nouveaux passages, & à enlever sur leur route les vaisseaux Espagnols. Les côtes orientales de l'Amérique septentrionale, entre le fleuve Saint-Laurent & la Floride, avoient été découvertes par Verazzano & par Cartier, ensuite parcourues par Cabat & par Drack ; mais on n'y établissoit point de Colonies Angloises.

Enfin les Anglois sentirent que cette vaste côte qui est aux environs du fleuve S. Laurent, étoit à leur bienséance, & songerent à s'y établir. En 1584, il se forma à Londres une Compagnie de Nobles & de Marchands, dans le dessein de faire des établissemens utiles à leur nation. La Reine Elisabeth leur accorda des Lettres-Patentes, qui, comme nous l'avons dit ci-dessus, leur abandonnoient tous les avantages du succès. Ce fut Raleigh qu'on chargea de cette expédition. Voyez ce que nous avons dit à l'article Virginie, § I. Les Anglois prirent possession de toute la côte, s'y éta-

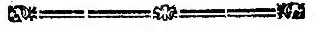
blirent, & formerent différentes Provinces, auxquelles, comme on l'a vu, ils donnerent des noms particuliers. Ils étoient tout-à-fait maîtres de ce pays en 1605; mais ils ne purent empêcher les autres Nations de s'établir dans quelques cantons.

Les Hollandois avoient parcouru toutes ces côtes. En 1609, leur Compagnie des Indes envoya Henri Hudson, Anglois, avec un vaisseau, pour chercher au Nord de l'Amérique, un passage vers la Tartarie & la Chine. Hudson, après quelques efforts inutiles, tourna au Sud-Ouest, & aborda un pays qu'il nomma la *Nouvelle Hollande*. Il retourna en Hollande, d'où l'on fit partir l'année suivante un navire & des marchandises. En 1615, on y bâtit une forteresse, nommée le *Fort d'Orange*, & une ville qu'on nomma la *Nouvelle Amsterdam*. On donna à ce pays le nom de *Nouveaux Pays-Bas*, ou de *Nouvelle Belge*.

Les Suédois, voyant que toutes les Nations formoient des Colonies dans l'Amérique, résolurent d'y en envoyer. Ils les établirent au midi des Hollandois, nommerent ce pays *La Nouvelle Suède*, bâtirent *Gottenbourg* & *Christiana* : mais, comme ils en tiroient peu d'avantage, ils l'abandonnerent, & les Hollandois s'en mirent en possession. Ils étendirent leur domination de ce côté. Les Anglois en chasserent les Hollandois, & les forcerent de le leur abandonner en 1666 par le Traité de Breda. Ils changerent le nom de *Nouveaux-Pays-Bas*, en celui de *Nouvelle York*, & appellerent *Nouvelle Jersey*, ce qui avoit été la *Nouvelle Suède*.

Quelques Ecrivains ont assuré que les Danois avoient découvert une partie de ce pays avant les Anglois ; mais il ne paroît pas qu'ils y ayent formé d'établissement.

Nous ne devons pas omettre dans cet article, un événement qui fait honneur à la justice & à l'humanité des Quakers. Ceux de Philadelphie s'assemblerent au mois d'Août 1769, & donnerent la liberté à tous leurs esclaves Negres, disant que des gens ennemis de la tyrannie, ne devoient pas en donner un exemple, en retenant dans l'esclavage des êtres raisonnables, sous prétexte qu'ils ont la peau noire, & de la laine au lieu de cheveux.



CHAPITRE IV.

Nouvelle Espagne.

CETTE vaste contrée de l'Amérique septentrionale, s'étend depuis le septième dégré de latitude septentrionale, jusque vers le quarante-cinquième, & du Couchant au Levant, depuis le deux cens cinquantième, jusqu'au deux cens quatre-vingt-seizième. Nous la diviserons en *Nouveau & ancien Mexique* : nous donnerons la description géographique de chacune de ses parties. Nous présenterons ensuite une idée des mœurs, des usages, du Gouvernement, de la Religion, &c. de ses anciens habitans : nous donnerons un précis de l'Histoire Naturelle, & nous finirons par l'histoire de la conquête.

ARTICLE I.

Le Nouveau Mexique.

CE pays eſt ſitué entre les trentième & quarante-cinquième dégrés de latitude ſeptentrionale, & depuis le ſoixante-quinzième, juſque vers le cent dixième de longitude occidentale. Il eſt borné à l'Orient par la Louiſiane, au Midi par l'ancien Mexique, au Couchant par la mer du Sud : ſes limites au Nord ſont inconnues.

Les Eſpagnols qui ſont en poſſeſſion de ce pays, l'ont partagé en dix-huit Diſtricts ou Provinces ; mais il leur en reſte encore beaucoup à ſoumettre. Nous le diviſerons en quatre principales parties, qui ſont le *Nouveau Mexique* proprement dit, le *Nouveau Leon*, la *Nouvelle Navarre*, & la *Caleſornie.*

§. I.

Le Nouveau Mexique proprement dit.

CETTE partie de la Nouvelle Eſpagne, eſt, en général, peu connue : elle eſt entre le trentième & le quarante-cinquième dégrés de latitude ſeptentrionale, & entre les quatre-vingt-cinquième & quatre-vingt-dixième de longitude occidentale.

Le fleuve *del Norte* ou *du Nord*, la traverſe du Nord au Midi. Les Eſpagnols y ont pluſieurs bourgades, dont la principale eſt *Santa Fé*, qui eſt au Nord de ce pays. C'eſt la Capitale du nouveau Mexique. Sa ſituation eſt dans les montagnes, ſur une rivière qui ſe jette, à dix lieues vers le

Sud-Oueſt, dans le fleuve Norte. Pluſieurs Géographes prétendent qu'il y a un Evêché : mais Dom Vaiſſette, *Géographie Hiſtorique, Eccléſiaſtique & Civile*, dit qu'on n'a pas de preuve qu'il exiſte. Le Gouverneur y fait ſa réſidence. Hubener & l'Abbé Langlet aſſurent que cette Ville eſt aſſez belle & aſſez bien bâtie ; le premier ajoute qu'il y a environ ſix cens Eſpagnols qui ont cinquante mille Indiens ſous leur dépendance. Ces détails étant contraires aux deſcriptions des autres Géographes & de preſque tous les Voyageurs, nous ne faiſons pas difficulté de les révoquer en doute.

Sauvages du Nouveau Mexique.

On trouve dans cette vaſte étendue de pays, pluſieurs Nations Indiennes. La plus conſidérable eſt celle des *Apaches*. Ils ſont partagés en quatre tribus établies des deux côtés du fleuve del Norte, du côté du Nord. Ils n'ont point d'habitation fixe, campent ſous des tentes, ſont aſſez braves, adorent le Soleil & la Lune, ont une langue particulière, épouſent pluſieurs femmes ; mais ils puniſſent très-ſévérement les adultères, leur coupent le nez & les oreilles.

Au Couchant de ceux-ci ſont les *Cibalas*. Ils ont des demeures fixes. On compte dans le pays qu'ils habitent, juſqu'à ſept bourgades ; la plus grande contient cinq cens cabanes. Ces bourgades ſont éloignées les unes des autres de quatre lieues au plus, de manière qu'elles peuvent, en peu de tems, ſe ſecourir mutuellement. Les cabanes ont trois ou quatre étages, & des caves ou ſouterrains que les Indiens habitent pendant l'hiver.

Ces Sauvages sont presque tout nuds, & laissent pendre leurs cheveux sur le dos. Ils ont la taille assez avantageuse, & sont assez agiles.

On trouve dans cette contrée une troisième espèce de Sauvages, qui habitent les bords du fleuve del Norte. Ils différent beaucoup des autres pour le langage & les mœurs. Leur teint est plombé; ils sont petits, & la plupart idolâtres. Les uns sont errans avec leurs troupeaux, les autres habitent des bourgs & des villages, & sont soumis à leurs Caciques.

Ce pays, quoique situé dans la Zone tempérée, est si froid, qu'on n'y recueille bas beaucoup de fruits, mais le maïs y vient fort bien, & les pâturages y sont excellens. Comme il y a peu de forêts, les bêtes féroces y sont fort rares : on en trouve cependant quelques-unes sur les montagnes.

§. II.

Le Nouveau Leon.

Ce pays, suivant la carte de l'Amérique septentrionale, par M. d'Anville, est borné au Levant par le Golfe du Mexique, au Midi par une portion de l'ancien Mexique, au Couchant par la Nouvelle Biscaye, au Nord par le Nouveau Mexique. Il s'étend depuis le vingt-cinquième dégré de latitude, jusqu'au trentième, & depuis le quatre-vingtième, jusqu'au quatre-vingt-cinquième de longitude occidentale. Il est fort peu connu : les Espagnols n'y ont point de Colonie considérable. Le fleuve del Norte

le traverse du Nord au Sud-Est, & s'y jette dans le Golfe du Mexique.

On assure qu'il est rempli de montagnes; & qu'il y a des mines fort riches.

§. III.

La Nouvelle Navarre.

Le même Géographe place la Nouvelle Navarre entre le vingt-cinquième dégré trente minutes de latitude, & le trente-cinquième, & entre le quatre-vingt-dixième & le centième de longitude. Elle est bornée à l'Orient, partie par le Nouveau Mexique, partie par la Biscaye; au Midi, par la Province de Culiacan; & la mer Vermeille, ou Golfe de Californie, la borne à l'Occident.

Les Indiens qui habitent ce pays sont grands, robustes & courageux: ils se servent des fléches empoisonnées. Ils habitent des bourgades qui sont situées sur les rivières qui arrosent le pays. Ils s'habillent à-peu-près comme les Mexiquains. La principale Nation porte le nom de *Pimas*, & donne son nom à une grande étendue de pays nommée *Pimaria.*

Les Espagnols soumirent ce pays en 1552. Ils trouverent beaucoup de résistance de la part des Indiens. Depuis qu'ils en sont les maîtres, ils l'ont divisé en plusieurs Districts ou petites Provinces, qui sont le long de la côte orientale du golfe de Californie. La plus septentrionale est celle de *Sonora*, où l'on assure qu'il y a des mines fort riches. *Pitquin* en est le principal lieu. *Pistra* est la résidence des Mis-

ſionnaires. *San Juan de Cinaloa*, eſt la capitale de tout le pays : ſa ſituation eſt ſur le bord d'une rivière de même nom. Le Diſtrict de cette Ville eſt un très-beau pays.

§. IV.

La Californie.

PLUSIEURS Géographes ont aſſuré que ce pays étoit une île. Mais feu M. de l'Iſle prouva par les cartes qu'il donna en 1750 & 1752, que la Californie faiſoit partie du Continent de l'Amérique ſeptentrionale. La Californie s'étend depuis le tropique du Cancer, juſque vers le quarante-cinquième dégré de latitude ſeptentrionale, & entre le deux cens ſoixantième & le deux cens ſoixante-ſixième de longitude. Elle eſt bornée à l'Oueſt par la rivière de *Calorado*, qui ſe jette dans le golfe de Californie, au Nord par de hautes montagnes, au Couchant & au Midi par la mer du Sud. La partie méridionale de ce pays forme une grande preſqu'île, qui a preſque la forme d'un cône, dont la baſe ſe prend depuis l'embouchure de la rivière Colorado dans la mer Vermeille, & qui finit au Cap Saint-Lucas.

La Californie eſt fort peuplée, principalement du côté du Nord. On y voit un grand nombre de bourgades compoſées de vingt, trente, quarante, quelquefois de cinquante familles. Ces peuples ſont naturellement pareſſeux, paſſent les jours ſous les arbres, où ils ſe mettent à l'abri du ſoleil, & la nuit ſous des eſpèces de toits, compoſés de branches & de feuillages, &

soutenus en l'air par de longues perches ; sans aucune espèce de muraille. En hiver, ils creusent des lieux souterrains, & y demeurent plusieurs ensemble comme des bêtes. Les hommes sont tout nuds : les femmes se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, avec une espèce de tablier tissu de réseaux très-fins. Elles se couvrent la tête avec les mêmes réseaux, ont des colliers & des bracelets.

Ces peuples sont assez vifs, mais dociles. Chaque famille se gouverne à son gré : les bourgades se font la guerre les unes aux autres. Les armes sont l'arc, la flèche & le javelot.

Les Californiens adorent la Lune : ils ont des prêtres ; mais on ignore quel est leur culte.

La côte orientale de cette presqu'île est hérissée de montagnes, & exposée à de grandes chaleurs : mais l'air est beaucoup plus tempéré dans l'intérieur du pays. Il est assez sain. Dans certains mois de l'année, les pluies sont très-abondantes ; pendant les autres il y tombe une rosée si forte, qu'elle rend la côte très-fertile. On y recueille beaucoup de grains, de fruits & de légumes. Les rivières & la mer fournissent du poisson en abondance. Il y a des quadrupedes & des oiseaux de différentes espèces. On pêche beaucoup de perles sur les côtes.

M. de l'Ilse, Dissertation au sujet de la Californie.

Après que Fernand Cortez eut fait la conquête de l'ancien Mexique, il tenta de nouvelles découvertes dans les pays voisins ; découvrit en 1534, le bout de la presqu'île de la Californie. En 1539 il en-

oya François d'Ulloa avec deux bâti-
iens, pour continuer la découverte. Il
ifita la côte orientale de la Californie,
ntra dans le golfe & avança jusqu'au fond.
epuis ce tems les Espagnols y ont fait
es expéditions, ont donné des noms aux
aps & aux Ports. En 1683, le Vice-Roi
u Mexique fit construire un Fort & une
glise dans ce pays. Les Jésuites pénétre-
ent dans la Californie, y construisirent
ne habitation. Selon eux, c'est un des
eaux pays du monde : le terrain y pro-
uit abondamment sans culture. On en
reroit un grand parti, si on y apportoit
oute l'attention qu'il mérite. Les Espa-
nols y ont bâti, vers le commencement
e ce siécle, un Fort à quatre bastions.
)n ignore par qui la maison des Jésuites
st occupée.

ARTICLE II.

L'ancien Mexique.

CETTE partie de l'Amérique septen-
trionale, est située entre les sept &
ente dégrés de latitude Nord, & les deux
ens soixante-trois & deux cens quatre-
ingt-quatorze de longitude. Dans sa plus
rande étendue, qui est du Nord-Ouest au
ud Ouest, elle contient plus de six cens
eues; & sa largeur, qui est fort irrégu-
ère, n'en a pas plus de deux cens cin-
uante. Elle est bornée à l'Orient par le
olfe du Mexique, au Nord par le Nou-
eau Mexique & la Louisiane, à l'Ouest
ar la *mer Vermeille*, ou le golfe de Ca-

lifornie, au Midi par la mer du Sud.

Nous suivrons la division des Espagnols. Selon eux, l'ancien Mexique a trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent vingt-deux Provinces, lesquelles sont toutes sous l'autorité d'un Vice-Roi. 1. L'Audience de *Mexico* est la première. Elle est située au milieu des deux autres, & a sept Provinces : la Province de *Mexico*, *Mechoacan*, *Panuco*, *Tlascala*, *Guaxaca*, *Tabasco*, *Yucatan*. 2. L'Audience de *Guadalajara*, située au Couchant d'été de Mexico. Elle contient aussi sept Provinces : *Guadalajara*, los *Zacatecas*, *Nueva Biscaia*, ou *Nouvelle Biscaye*, *Cinaola*, *Culiacan*, *Chiametlan*, *Xalisco*, ou *Nouvelle Galice*. 3. L'Audience de *Guatimala* est située à l'Orient d'hiver de Mexico : elle renferme huit Provinces, qui sont *Soconusco*, *Chiapa*, *Vera-Paz*, *Guatimala*, *Honduras* ou *Hibueras*, *Nicaragua*, *Costa-ricca* & *Veragua*.

§ I.

Audience de Mexico.

AVANT de faire la description de cette Province, qui donne le nom à cette Audience, nous croyons devoir donner le tableau du fameux lac Mexico. Il est situé dans une vallée très-peu rapide, qui peut avoir quatorze lieues de longueur du Nord au Sud, sept de largeur, & environ quarante de circuit. Ce lac est composé de deux parties égales, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit ; l'une est d'eau douce, remplie de poissons, & plus élevée que

utre, dans laquelle les eaux se déchar-
nt. La seconde partie est d'eau salée,
e nourrit aucun poisson, & est sujette à
s agitations fort violentes. On prétend
ue ces eaux viennent d'une motagne qui
t située au Sud-Ouest de Mexico, & que
: qui rend les eaux d'une partie salée,
t le fond de la terre qui est plein de sel.
n en fait assez de son eau pour toute la
rovince : on en transporte même tous les
is aux Philippines, une quantité très-
onsidérable. Aux environs du lac Mexi-
o, on en trouve quatre autres plus petits,
ui ne sont séparés les uns des autres que
ar de larges chaussées, pavées & revêtues
e grandes pierres de taille. Les bords de
e lac faisoient, avant la conquête, un
pectacle charmant : on y trouvoit plus de
nquante villes.

L'Audience ou la Province de Mexico,
st située au milieu du vieux Mexique, ou
Nouvelle Espagne. Elle est bornée au
evant par celle de Tlascala, au Midi par
mer du Sud, au Couchant par la Pro-
ince de Mechoacan, & au Nord par celle
e Guasteca.

Description de la Ville de Mexico ou Mexique.

La ville de Mexique ou Mexico, est la
apitale de cette Province, même de toute
Nouvelle Espagne. Les sentimens sont
ariés sur l'origine de son nom. Quelques-
ns prétendent qu'une partie portoit celui
e *Tlateluco*, qui veut dire île; & que l'au-
re avoit celui de *Mixitli*, ancien Prince ou
ncienne Idole des Mexiquains. Tout l'Em-
ire même portoit ce dernier nom, que
es Espagnols ont changé en celui de Mexi-
o, duquel les François ont tiré celui de
Mexique.

Cette fameuse Ville est située sur le bord septentrional du lac salé. Par sa forme & par la multitude de ses canaux, elle paroît être entièrement bâtie dans le lac, comme Venise l'est dans la mer.

Ancien Mexico.

L'ancienne Ville contenoit environ vingt mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes étoient des canaux traversés par des ponts; d'autres étoient sur la terre; d'autres enfin étoient moitié sur la terre moitié sur l'eau, c'est-à-dire, que ces dernières formoient comme des espèces de parapets. La plupart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée, l'autre vers l'eau. Elles étoient étroites, basses & sans fenêtres, par une Ordonnance de Police, qui ne permettoit pas aux simples particuliers de s'élever autant que les Seigneurs; mais elles étoient propres, commodes, & capables de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières rélations des Espagnols font Mexico deux fois plus grand que Milan, & assurent qu'il l'emportoit beaucoup sur Venise; ce qui venoit de la multitude des Palais Impériaux, de ceux des Seigneurs, lesquels étoient environnés de beaux jardins, & de l'elévation des Temples.

Quoique cette Ville fût environnée d'eau, les habitans en manquoient pour leur usage, parce qu'ils ne pouvoient se servir de celle du lac, pas même de la partie d'eau douce. Celle qu'ils buvoient, venoit par des acquéducs de terre cuite, d'une petite montagne située à trois milles de la Ville. Les Espagnols la tirent encore

du même endroit, par deux tuyaux soutenus par des arcades de pierres & de briques qui forment un très-beau pont. Mexico n'avoit que trois entrées. Celle de *Tacuba*, qui étoit du côté de l'Occident, & à laquelle on arrivoit par une chaussée d'une demi-lieue ; celle d'*Iztacpalapa*, dont la chaussée, longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la digue de pierre qui séparoit l'eau douce de l'eau salée. Celle de *Cuyoacan*, par laquelle Cortez fit son entrée, venoit du Sud-Ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont ajouté deux. Ces cinq chaussées qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent les noms de *Piedad*, de *Saint-Antoine*, de *Guadeloupe*, de *Saint-Côme*, & de *Chiapultepeque*. Celle par où Cortez a pris la Ville n'existe plus : on lui en a substitué une autre.

Le principal des Palais Impériaux se nommoit *Tepac* : il étoit d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles grandes portes qui donnoient sur autant de rues ; sur la principale étoient les armes de l'Empire. C'étoit un grand écusson sur lequel on voyoit la figure d'une espèce de Griffon, dont la moitié du corps représentoit un Aigle, l'autre un Lion : il avoit les aîles étendues comme prêt à voler, & tenoit avec ses griffes un Tigre qui sembloit se débattre avec fureur. La partie de l'édifice qui étoit destinée pour l'Empereur, renfermoit trois cours, dont chacune étoit ornée d'une belle fontaine ; cent chambres de vingt-cinq ou trente pieds

Palais de l'Empereur.

Armes de l'Empire.

de long, & cent bains. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans la construction de ce bâtiment, tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lasserent point d'admirer. Les murs étoient un mêlange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres, dont les unes étoient noires rayées de rouge, les autres toutes blanches, & jettoient un éclat surprenant. Les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art & très-solides, quoique minces. Toutes les chambres étoient admirablement parquetées avec du bois de cedre & de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de tableaux & de sculpture, qui représentoient différentes sortes d'animaux; les autres étoient revêtues de belles tapisseries de coton, de poil de lapin & de différentes sortes de plumes. Les lits ne répondoient cependant pas à cet air d'opulence & de grandeur. Ils ne consistoient qu'en simples couvertures étendues sur des nattes. Peu d'hommes couchoient dans ce Palais: les femmes de l'Empereur y restoient seules le soir. On faisoit monter leur nombre à trois milles, en y comprenant les suivantes & les esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante grosses à la fois: mais l'héritage du Trône n'appartenant qu'aux enfans des trois premières, qui avoient seules le titre d'Impératrices, les autres étoient dans l'usage de se faire avorter. La plupart étoient filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles l'Empereur choisissoit celles qui lui plaisoient. Elles étoient entretenues avec autant de somptuosité que d'a-

Nombre des femmes de l'Empereur.

bondance : mais les moindres fautes qu'elles commettoient étoient févérement punies. Montezume en donna quelques-unes aux Officiers de Cortez.

Outre ce fuperbe Palais, l'Empereur en avoit encore plufieurs autres dans la Ville, & chacun en particulier offroit des fpectacles fort finguliers. L'un contenoit de grandes galeries fur des colonnes de jafpe, dans lefquelles on voyoit toutes les efpèces d'oifeaux qui viennent au Mexique, & qui font eftimés pour le plumage ou pour le chant. Les oifeaux marins étoient nourris dans un étang d'eau falée, & ceux des rivières dans de grandes pièces d'eau douce. Chaque galerie étoit peuplée des oifeaux des bois & des champs. Il s'en trouvoit dont l'efpèce étoit tout-à-fait inconnue aux Efpagnols. On les plumoit dans certaines faifons, & on tiroit un grand profit de leurs plumes. On en faifoit des étoffes, des tableaux & différens ornemens. Plus de trois cens hommes étoient employés au fervice de ces animaux. Dans un autre Palais étoit l'équipage de chaffe de l'Empereur. Il étoit compofé d'un grand nombre d'oifeaux de proie : les uns étoient dans des cages nattées; d'autres étoient fur des perches & dreffés à tous les exercices de la fauconnerie. Dans une feconde cour du même Palais, on voyoit une multitude incroyable de bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverfes autres efpèces inconnues en Europe : elles étoient toutes rangées par ordre dans de belles cages de bois. Quelques Voyageurs mettent dans ce nombre une

espèce de Taureau, qu'ils nomment le *Taureau du Mexique*, & qui réunit les propriétés de plusieurs autres animaux. Il a, comme le Chameau, une bosse sur les épaules; comme le Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue & le col garni d'une longue crinière; comme le Taureau, des cornes, le pied fendu, & sur-tout la vigueur & la ferocité. Les mêmes Ecrivains assurent qu'une troisième cour renfermoit, dans des vases, dans des caves & d'autres lieux, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions, de Serpens à sonnettes & de Crocodilles, qu'on nourrissoit du sang
Herrera, Tome I. Thomas Gage, l. I. des hommes qui avoient été sacrifiés. Les Espagnols, en entrant dans ce Palais, furent effrayés lorsqu'ils entendirent le sifflement des Serpens, le rugissement des Lions, le mugissement des Taureaux, & les cris des autres animaux féroces que la faim ou la contrainte de la captivité leur faisoit pousser.

Dans les chambres hautes de ce Palais, on nourrissoit des Bouffons, des Bateleurs, des Nains, des Bossus, des Aveugles, & toutes personnes qui avoient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des maîtres qui leur apprenoient divers tours de souplesse convenables à leurs défauts naturels. Le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur état si agréable, qu'il se trouvoit des peres qui estropioient leurs enfans, pour leur procurer une vie paisible, & l'honneur de servir à l'amusement du Souverain.

L'Empereur avoit choisi ce Palais pour y exercer les pratiques de sa Religion. On

y voyoit une chapelle dont la voûte étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses. Il s'y rendoit toutes les nuits pour consulter ses Dieux au milieu de ces cris & de ces hurlemens dont on vient de parler.

Dans un autre de ces Palais on fabriquoit les armes : les plus habiles ouvriers y étoient entretenus, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celui de faire des fléches, & d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en distribuoit une prodigieuse quantité dans les armées & dans les villes frontières: mais il en restoit toujours beaucoup dans les magasins. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres qui en faisoient le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & les pierres qu'on lançoit, des cuirasses, des casques de coton piqué, qui résistoient aux fléches, de petits boucliers & de grandes rondaches de peau qui couvroient tout le corps, & qu'on portoit roulées sur l'épaule pour s'en servir dans l'occasion. Toutes ces armes étoient portées dans un Palais qui servoit de magasin. Celles qui étoient destinées à l'usage de l'Empereur, étoient dans un appartement particulier rangées par ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, ce qui formoit un spectacle très-éclatant. Les Espagnols ne se lasserent point d'admirer ce dépôt militaire : ils le trouverent digne du plus grand Monarque.

Le Palais qui leur causa le plus d'étonnement, fut un grand édifice que les Mexiquains nommoient la *Maison de tristesse.* Lorsque l'Empereur avoit perdu quelque parent ou quelque femme chérie, il s'y retiroit avec peu de suite. Le seul aspect de cette maison étoit capable d'inspirer les sentimens qu'il y portoit. Le toit, les murs & les meubles étoient noirs. Le fenêtres étoient petites & fermées par une espèce de jalousie si serrée, qu'elles laissoient à peine passage à la lumière. Il y restoit aussi long-tems que son chagrin duroit.

Les autres Maisons Impériales étoient ornées de jardins bien cultivés. Les fruits & les légumes en étoient bannis, parce qu'il s'en vendoit au marché, & que, selon un principe reçu dans la Nation, l'Empereur ne devoit pas rechercher du plaisir dans ce qui étoit un objet de lucre pour ses sujets. Mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un beau climat, disposées en compartiment jusque dans les cabinets, & toutes les herbes que le Mexique produit avec autant de variété que d'abondance. Le Monarque donnoit ordre à ses gardes de laisser prendre tous les simples dont les malades avoient besoin. Tous ses jardins avoient plusieurs fontaines d'eau douce qui venoient, par des conduits détachés, des deux grands acquéducs.

Le nombre des Palais d'un rang inférieur à ceux du Monarque, étoit très-considérable. Il y avoit dans l'Empire trois mille Caciques ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés d'aller passer une partie de l'année dans la capitale. On voyoit en-

core dans cette Ville des maisons distinguées pour la Noblesse inférieure, & pour les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierres, environnées de jardins & de toutes les commodités qui accompagnent la fortune & la grandeur.

Les édifices publics, principalement les Temples, n'étoient pas moins magnifiques. Nous en donnerons une idée dans un autre lieu.

Les places publiques faisoient un des beaux ornemens de Mexico, & servoient de marchés. Il y en avoit une entr'autres d'une si grande étendue, que pendant les foires qui s'y tenoient à certains jours de l'année, il s'y rassembloit plus de cent mille personnes. On y apportoit toutes les productions de l'Empire. Elle étoit couverte de tentes si serrées dans leur alignement, qu'à peine y avoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste: les boutiques étoient couvertes de toile de coton à l'épreuve du soleil & de la pluie. Les marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes; des vases de terre peints ou vernis; des peaux de divers animaux, principalement de cerfs, apprêtées sans poil & avec le poil & diversement colorées; des oiseaux en plumes de toutes les espèces & de toutes les couleurs; des amas de plumes, dont on dépouilloit les oiseaux en certaines saisons; du sel, des toiles & des draps de coton; des toiles composées de feuilles & d'écorce d'arbres, de poil de lapin & de plumes; du fil de poil de lapin & d'autre fil de toutes les couleurs. Il y avoit

des lieux destinés pour les marchandises qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique & les autres matériaux de construction.

Le plus riche canton du marché, étoit celui où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout ce qui pouvoit être représenté au naturel en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains avoient poussé cet art si loin, que les animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, &c, qu'ils avoient représentés de cette manière, firent l'admiration des Espagnols. Leur habileté étoit le fruit de leur patience & de leur application. On assure qu'un ouvrier dans ce genre, passoit souvent un jour entier sans manger, pour mettre une plume à sa place. Leur orfévrerie étoit aussi très-belle. Ils faisoient de très-beaux ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de cailloux. Ils fabriquoient des plats à huit faces, chacune d'un métal différent. Ils jettoient aussi en moule des poissons, dont les écailles étoient d'or & d'argent ; des perroquets auxquels ils avoient l'art de faire remuer la tête, la langue & les aîles : des singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. On trouvoit encore dans ce marché des ouvrages émaillés, & toutes sortes de pierres précieuses mises en œuvre. Les Espagnols trouverent enfin les arts établis dans cette partie du monde. On trouvoit dans le même lieu des couleurs de diverses espèces ; de belles teintures composées avec le suc des fleurs,

Orfévrerie.

des

des fruits, avec des écorces d'arbres & des végétaux.

Il y avoit dans ce marché un quartier pour les herbes, les racines & les grains. Dans un autre quartier on vendoit toutes ſortes de fruits, tant verds que mûrs. Il y avoit un autre endroit deſtiné pour les viandes. On y vendoit des pièces toutes entières ou des morceaux ſéparés, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, des chiens ſauvages, & d'autres animaux qu'on prenoit à la chaſſe. On y trouvoit des couleuvres auxquelles on avoit coupé la tête, de petits chiens, des ſouris, des rats & de longs vers.

On vendoit une prodigieuſe quantité d'une ſorte de terre ou de limon poudreux, qui s'amaſſoit dans une certaine ſaiſon de l'année ſur l'eau du lac, & qui reſſembloit à l'écume de la mer; mais qui, étant enlevé avec de réſeaux & mis en tas, ſervoit à faire des gâteaux plats en forme de brique. Cette marchandiſe étoit recherchée de tous les habitans de Mexico, & s'envoyoit fort au loin dans les Provinces, où elle étoit auſſi eſtimée que les meilleurs fromages le ſont en Europe. On croyoit même que c'étoit la bonté de cette écume qui attiroit tant d'oiſeaux ſur le lac. On y en voyoit en tous tems une très-grande quantité; mais le nombre en étoit infini pendant l'hiver. *Ibid.*

Tous les Marchands payoient à l'Empereur un droit pour leur boutique; ils étoient, par ce moyen, garantis des voleurs: des Officiers étoient prépoſés pour veiller à la sûreté de leur commerce. Il y

avoit au milieu de ce marché un édifice d'où l'on pouvoit appercevoir tout ce qui s'y passoit : douze vieillards y tenoient leur siége, & jugeoient toutes sortes de procès & de différends. Le principal commerce se faisoit par échanges. On donnoit une poule pour un faisceau de maïs ; de la toile pour du sel. Les amandes de cacao servoient de monnoie courante pour remplir les non-valeurs. Il y avoit des vases de bois pour mesurer le bled, des mesures de corde pour les herbes, & des vases de terre pour mesurer l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la dernière sévérité. Le Ministère marquoit beaucoup d'égards à ceux qui apportoient de nouvelles marchandises des pays étrangers.

Pour achever la description de Mexico, il faut ajouter à ce qu'on vient de voir, deux cens mille canots de différentes grandeurs, qui voltigeoient sans cesse sur le lac pour les communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient continuellement occupés dans les seuls canaux. Nous parlerons des changemens que les Espagnols ont faits dans cette Ville célèbre, après que nous aurons donné l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez.

Autres Villes de la Province de Mexico.

La Province de Mexico contient, outre cette Capitale, plusieurs autres Villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête, principalement celles qui environnent le lac : mais elles sont aujourd'hui presque toutes

désertes : la plupart ne peuvent même passer que pour des bourgades, dont les habitans suffisent à peine pour cultiver les terres des environs.

Tezcuco étoit une très-grande Ville & très-florissante : mais à peine y compte-t-on cent Espagnols & trois cens Indiens, qui n'ont pour vivre que le produit des fruits & des légumes qu'ils envoient tous les jours au marché de Mexico.

Tacuba est un bourg assez agréable. La *Piedad* en est un autre. Il fut bâti par les Espagnols au bout d'une nouvelle chaussée qui porte ce nom. Il est assez peuplé, parce qu'il y a une image de la Vierge, pour laquelle les Mexiquains ont beaucoup de dévotion, & à laquelle ils portent des offrandes considérables.

Toluco est un bourg situé vers le Midi : il s'y fait uu commerce considérable de jambons & de porc salé. *Escapuzalco* est célèbre par le Palais de son ancien Cacique : mais il est par lui-même peu considérable. Il ne se soutient que par un Couvent de Dominiquains. Enfin toutes les villes, bours ou villages qui sont aux environs de Mexico, dépérissent tous les jours par les travaux continuels qu'on exige des Indiens. Gage assure que le travail qu'on leur fit faire pour établir un nouveau chemin au travers des montagnes, en fit périr un million.

Quoique le fameux port d'*Acapulco* appartienne naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de *Mechoacan*, entre lesquelles il est situé, tous les Voyageurs le donnent à celle de Mexico. On n'en Acapulco.

trouve point d'autre raison que sa dépendance immédiate du Viceroi de la Nouvelle Espagne, comme la plus importante place de son Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales, & des parties méridionales de l'Amérique, qui arrivent tous les ans à Mexico par les vaisseaux des Philippines & du Pérou.

Carreri. Acapulco est situé au dix-septième degré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cens soixante-quatorzième de longitude, au pied de plusieurs montagnes fort hautes qui le couvrent du côté de l'Est, mais qui le rendent fort mal sain. Il y fait une chaleur si excessive, & le terrain des environs est si stérile, qu'on est obligé de tirer de fort loin les denrées qui sont nécessaires pour les habitans, ce qui les rend fort chères.

Il est étonnant qu'un lieu où se tient la première foire de la mer du Sud & de l'échelle de la Chine, ne soit qu'un pauvre village. Il n'a pour habitans que des Noirs & des Mulâtres. Tous les marchands se retirent plus loin lorsque leur commerce est fait. Les Officiers du Roi, le Gouverneur même en font autant, pour ne pas être exposés au mauvais air. Acapulco n'a de remarquable que son Port. Le fond en est égal : les vaisseaux y sont renfermés comme dans une cour. On y entre par deux embouchures : l'une est au Nord-Ouest, l'autre au Sud-Est. Il est défendu par un château qui a quarante-deux canons de fonte, & soixante hommes de garnison.

Malgré la ſtérilité du pays, on y trouve une grande quantité de Cerfs, de Lapins, de Perroquets, de Merles, de Canards, de Tourterelles, qui ſont plus petites que les nôtres.

La Province de *Mechoacan* eſt au Nord-Oueſt de Mexico : elle a quatre-vingt lieues de tour. Elle s'étend juſqu'à la mer du Sud, & a pluſieurs Villes ſur ſes bords, telles que *Sacatula* & *Colima*. Sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de *Mechoacan*, a pris celui de *Valladolid* : c'eſt un Evêché aſſez riche. *Paſcuar*, *Saint-Miguel* & *Saint-Philippe*, ſont trois autres Villes ſituées aſſez avantageuſement dans les terres, & toutes trois aſſez bien peuplées. Ce pays eſt fécond en ſoie, en coton, en laine, en cacao, en vanille, en miel, en fruits. Il y a des mines d'argent & de cuivre. Mechoacan, 2e. Province de Mexico.

Panuco tire ſon nom d'une ancienne ville Indienne qui le conſerve encore, quoique les Eſpagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, & lui donner le titre de Capitale de la Province. Elle eſt ſituée à trente dégrés vingt-quatre minutes de latitude ſeptentrionale, & à deux cens ſoixante-dix-ſept de longitude. Outre la Capitale, dont nous avons parlé, il y a pluſieurs bourgades qui méritent à peine le nom de villes. Cette Province eſt arroſée par une belle rivière qui va ſe jetter dans le golfe du Mexique, & qui ſe nomme auſſi *Panuco*. Panuco, 3e. Province.

Tlaſcala s'étend fort loin dans les terres. Elle eſt bornée au Nord-Eſt par le golfe du Mexique, va juſqu'à Mechoacan & aux montagnes qui environnent le lac de Me- Tlaſcala, 4e. Province.

xico. Ses principales places sont la *Puebla de los Angeles*, qui est aujourd'hui la capitale de la Province, *Cholula : Tlascala* étoit autrefois la capitale. *Vera-Cruz* est le principal port de la Nouvelle Espagne sur le golfe. Angeles est un Evêché assez considérable. Sa situation est à vingt-cinq lieues de Mexico, & à trois de Tlascala, dans une vallée fort agréable. Les édifices en sont assez beaux : les rues sont droites & se croisent vers les quatre vents principaux. La grande place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels il y a de riches boutiques. L'Eglise Cathédrale forme la quatrième face, présente un portail magnifique & de très-belles tours. Il y a dans cette Ville plusieurs Paroisses, une très-grande quantité de Couvens.

Angeles est très-peuplée, parce que l'air y est très-sain. On y fabrique des draps qui sont aussi estimés que ceux de Ségovie; d'excellens chapeaux & des verres, dont le commerce est d'autant plus considérable, que c'est la seule Verrerie de cette contrée. On y fabrique la moitié de l'argent qui sort des mines de Zacatecas. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en légumes, en cannes de sucre ; & la campagne est remplie de belles Fermes, où l'on entretient une prodigieuse quantité de Negres de l'un & de l'autre sexe.

Tlascala est située sur le bord d'une rivière qui sort d'une montagne nommée *Atlantepeque*, & qui, après avoir arrosé la plus grande partie de la Province, va se

jetter dans le golfe par Zacatulan. Les Indiens qui habitoient cette Ville obtinrent de Charles-Quint une exemption de tous impôts. Cette faveur sembloit devoir contribuer à sa population : mais sa situation y a toujours fait obstacle. On y fabrique des vases de terre qui sont admirés en Europe. Les Orfévres & les Plumassiers y sont aussi en grand nombre. Presque tous ces artisans sont Indiens. On parle trois langues dans cette Ville. L'une qu'on appelle la *langue des Courtisans*, & qui est celle des principaux Indiens ; l'autre est la langue du peuple : la troisième est celle des artisans, & qui n'est connue que dans un seul canton de la Ville.

Cette Ville formoit autrefois une République célèbre parmi les Indiens. Elle ne comprenoit, à la vérité, que vingt-huit bourgades ; mais on y comptoit cent cinquante chefs de familles. Elle résista toujours aux armes des Empereurs du Mexique, & aida beaucoup Cortez dans ses conquêtes, comme on le verra par la suite.

La cinquième Province de l'Audience de Mexico, porte le nom de *Guaxaca*, qui lui vient de sa capitale. Elle contient plusieurs autres Villes, dont les principales sont *Antequera*, *Nixapa*, *San-Jago*, *Aguatulco* ou *Guatulco*, *Tuculula*, *Capalita* & *Tecoantepeque*. Elle a en outre plusieurs ports sur la mer du Sud, qui lui facilitent le commerce avec le Pérou. On y trouve des mines d'or, d'argent & de cryftal.

Guaxaca, 5e. Province.

Guaxaca, sans être grande, peut passer pour une belle Ville. Sa situation est à soi-

xante lieues de Mexico, dans une belle vallée dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de Marquis *del Valle*. Cette vallée a quinze milles de long & dix de large: elle est arrosée par une rivière fort poissonneuse, dont les bords sont toujours couverts d'un grand nombre de bestiaux. Le sucre y est si bon, qu'on regarde les confitures de Guaxaca, comme les meilleures de toute l'Amérique.

Il n'y a pas plus de deux mille habitans dans la Ville : on n'y trouve ni fortifications ni artillerie. Il y a un Evêque, six Couvens des deux sexes, qui sont tous fort riches. Celui de Saint Dominique tient le premier rang pour la beauté de son Eglise & la richesse de son trésor, qu'on dit valoir plus de trois millions.

Antequera est une grande bourgade habitée par des Indiens. Nixapa est bâtie sur le bras d'une rivière nommée *Alvarado*, & fait un assez bon commerce. Le nombre de ses habitans est d'environ mille, tant Indiens qu'Espagnols. On recueille dans son territoire beaucoup d'indigo, de cochenille, de sucre, de cacao & d'achiote, dont on fait le chocolat.

Tecoantepeque est une place maritime, dont le port sert de retraite aux petits bâtimens. La pêche y est fort abondante. Ce port est situé à quinze dégrés trente minutes de latitude septentrionale. A la distance d'un mille de l'entrée du havre, on trouve, du côté de l'Est, une petite Isle qui est fort proche de la terre, & du côté de l'Ouest un gros rocher creux, où la mer entre & ressort continuellement, en faisant

un bruit si terrible, qu'on l'entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire, à-peu-près, la même figure qui fait l'eau que jettent les Baleines. Pendant le calme, la mer fait même sortir l'eau par ce trou, de manière qu'il sert, en tout tems, d'indice pour le havre, qui a trois milles de long & un de large. Les environs sont ornés de grands & beaux arbres qui sont presque toujours fleuris, & font, de loin, l'effet le plus agréable. A ces agrémens, se joint celui de voir les plus beaux pâturages du monde couverts de bœufs, de moutons, de volaille de toute espèce & de gibier. Ce pays est en outre rempli de ruisseaux qui arrosent continuellement les terres, & produisent une prodigieuse quantité de beau & de bon poisson. Les oranges, les limons, les figues & quantité d'autres fruits s'y présentent de toutes parts ; & les arbres fournissent assez d'ombre pour garantir de l'ardeur du soleil.

Il semble que la nature s'est fait un jeu de border un pays si agréable, des affreuses montagnes de Quelenes. Ceux qui entreprennent de les traverser, sont très-souvent en danger de leur vie. Il s'y trouve des passages fort étroits, & d'une élévation si considérable, que les Voyageurs sont exposés à des coups de vent furieux: les hommes & les chevaux sont quelquefois renversés de cette hauteur dans des précipices affreux où ils périssent, soit par la chûte, soit faute de secours. Le seul

aspect de ces montagnes est capable de causer de l'épouvante.

Tabasco, 6e. Province. La sixième Province de cette Audience porte le nom de *Tabasco* : elle occupe une grande côte sur le golfe de Mexique : on lui donne quarante lieues de long sur autant de large. Elle est bornée au Nord par la baie de Campeche, à l'Est par l'Yucatan, au Sud par la Province de Chiapa, & à l'Ouest par celle de Guaxaca. Il n'y a dans le pays qu'une seule Ville, de laquelle la Province tire son nom. Il y a un Evêché, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens familles, tant Espagnols, Mulâtres qu'Indiens. Ses maisons sont assez grandes, bâties de pierres, couvertes de feuilles. On trouve en outre plusieurs bourgades d'Indiens civilisés. Le terrain est plat, humide, & cependant fort fertile.

Yucatan, 7e. Province. L'Yucatan est la septième Province de Mexico, & est une grande presqu'île située entre les golfes de Campeche & de Honduras. Elle confine au Sud-Ouest avec la Province de Tabesco, & s'étend au Nord de l'Audience de Guatimala, depuis le seizième dégré vingt minutes de latitude septentrionale, jusqu'au vingt-unième dix minutes, & depuis le soixante-dixième jusqu'au soixante-seizième de longitude occidentale. Elle a cent quarante lieues d'étendue du Sud-Ouest au Nord-Est, & quatre-vingt-cinq du Levant au Couchant.

Sa Capitale, nommée *Merida*, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque de toute la Province. Elle est située à vingt dégrés dix minutes de latitude septentrio-

nale, & à douze lieues de la mer. Elle est peuplée d'Espagnols & d'Indiens.

Campeche ou *S. Francisco*, *Valladolid* & *Simancas*, sont des Villes de la même Province. La première est célèbre par le commerce du bois de teinture. Elle est située sur la côte orientale de la baie de Campeche, à dix-neuf dégrés vingt minutes de latitude septentrionale. Les Aventuriers l'ont surprise plusieurs fois, principalement en 1685 : ils la brûlerent après en avoir fait sauter la citadelle. Elle s'est tellement relevée de ces accidens, qu'on peut aujourd'hui la mettre au nombre des belles Villes. C'est la seule qu'on trouve sur toute la côte, depuis le Cap Cotoche jusqu'à la Vera-Cruz. Ses maisons ne sont pas hautes ; mais elles sont toutes de pierres & couvertes de tuiles. Elle est défendue par une citadelle où le Gouverneur fait sa résidence avec une petite garnison. On y fabrique des toiles de coton qui servent aux Espagnols & aux Indiens pour se vêtir, & qui se vendent au-dehors pour faire des voiles de navire. Campeche a dans son territoire, des salines qui fournissent du sel à une grande partie du Mexique. On le tire d'un grand étang. Pour le fabriquer, les Indiens s'assemblent sur le bord de cet étang au mois de Mai & de Juin, parce que le soleil, par son ardeur, fait grener le sel. Ils en enlevent autant qu'ils peuvent, le ramassent en gros monceaux de forme pyramidale, le couvrent d'herbes séches & de roseaux, y mettent le feu. La superficie étant brûlée, forme une croûte noire qui est si dure, qu'elle ga-

Sel de Campeche.

rantit le ſel des pluies, & qu'elle le tient toujours ſec, même dans les ſaiſons les plus humides. Ce ſel fait une grande partie du commerce de la ville de Campeche. Elle eſt encore l'entrepôt du bois de teinture, d'où lui vient ſon nom : ce bois ne ſe trouve cependant qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la ville.

Valladolid eſt ſur les confins de Nicaragua, à treize dégrés trente minutes, & à dix lieues de la côte orientale du golfe Honduras. Il y a un très-beau Couvent de Cordeliers. On y compte environ cinquante mille Indiens tributaires.

Simancas eſt une petite ville, ou plutôt une bourgade ſituée auprès du même golfe.

Le terrain de cette Province eſt humide & chargé de mangles, ſur-tout près de la mer & des lacs : mais en avançant dans les terres, il eſt plus ſec & plus ferme, parce qu'il ne ſe trouve inondé que dans la ſaiſon des pluies. Il y croît quantité d'arbres de différentes eſpèces, qui ne ſont ni hauts ni fort gros. Ceux qui ſervent à la teinture, & qu'on appelle *bois de Campeche*, y profitent le mieux, & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre eſt graſſe. Cet arbre reſſemble aſſez à notre aubépine ; mais il eſt beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches eſt blanche & polie : il y a cependant des pointes qui ſortent de côté & d'autre. Le corps & les vieilles branches ſont noirâtres : l'écorce en eſt un peu raboteuſe, & on y trouve peu de pointes. Les feuilles ſont petites & reſſemblent à celles de l'au-

bépine. Leur couleur eſt d'un vert pâle. On choiſit les vieux arbres qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de ſéve & qu'on les coupe plus aiſément. La ſéve de cet arbre eſt toujours blanche & le cœur rouge. C'eſt le cœur qu'on emploie pour la teinture. Pour le tranſporter en Europe, on abat toute la ſéve blanche. Quelque tems après qu'il eſt coupé, il devient d'un noir foncé. Si on le met dans l'eau il la rend noire au point qu'on peut s'en ſervir pour écrire. Il ſe trouve des arbres de cette eſpèce qui ont cinq ou ſix pieds de circonférence. Ce bois eſt en général fort dur : mais il brûle très-bien, fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibuſtiers ſe ſervent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fuſils, lorſqu'il eſt trop tendre.

Dampier dit que les pluies commencent dans cette contrée au mois de Juin, & ſont contiuelles juſque vers la fin d'Août. Pendant ce tems les rivières débordent ; toutes les ſavanes ſont couvertes d'eau: vers le mois d'Octobre il vient un vent du Nord ſi violent, qu'il trouble le cours des marées, arrête celui des rivières & fait augmenter les débordemens. Il diminue vers la mi-Janvier; les eaux s'écoulent dans les lieux bas, & tout eſt ſec à la mi-Février. Au mois de Mars on a peine à trouver de l'eau pour boire, même dans les ſavanes, qui, ſix ſemaines auparavant, ſembloient être une mer. Vers le mois d'Avril tous les étangs ſont à ſec; & les Etrangers, qui ne connoiſſent point les reſſources du pays, ſont tourmentés par

la soif. Les naturels du pays, ou ceux qui y demeurent depuis long-tems, vont dans les bois chercher de l'eau, qu'on trouve dans les feuilles d'un arbre que Dampier nomme *Pin sauvage*, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable Pin. Son fruit croît sur les bosses, les nœuds & les excrescences de l'arbre, est environné de feuilles épaisses & longues de dix ou douze pouces, si serrées qu'elles retiennent l'eau de pluie, & que chacune en contient une pinte & demie. On enfonce un couteau dans le bas pour la faire sortir. La Nature a des ressources infinies pour satisfaire les besoins des hommes.

§ II.

Audience de Guadalajara.

On connoît peu les Provinces de cette Audience, parce que les Voyageurs n'en ont donné que des rélations vagues. Ne devant pas présenter des conjectures pour des vérités, nous n'entrerons point dans de grands détails sur ce pays. Il est borné au Levant & au Nord par le Nouveau Mexique, & au Couchant par la côte de la mer du Sud & de la mer Vermeille.

Guadalajara, 1e. Province. La première Province de cette Audience donne son nom à l'Audience, & le tire de sa Capitale. On assure que le pays est sain & fertile. On y trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la rivière de Barania, qui va se perdre soixante lieues au-dessous, dans la mer du Sud. C'est le siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque suffragant

de l'Archevêque de Mexico. On place cette ville à vingt dégrés vingt minutes de latitude, & à deux cens ſoixante-onze dégrés quarante minutes de longitude. Elle eſt éloignée de Mexico d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Los Zacatecas, 2e. Province.

Cette Province tire ſon nom de ſes anciens habitans. Sa Capitale eſt la réſidence du Gouverneur & le ſiége d'un Evêque. Les autres villes de cette Province ſont *Xerès de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios* & *Avino*. Cette dernière eſt célèbre par les mines qui ſe trouvent dans ſon territoire. Ce pays eſt ſec & montagneux, mais fertile dans les vallées & rempli de mines d'argent. Il s'étend du Nord au Sud, depuis le golfe de Mexique, juſqu'à la Province de Guaxaca.

Nueva Biſcaia, ou Nouvelle Biſcaye, 3e. Province.

Cette Province eſt bornée au Levant par le Nouveau Leon, au Nord par le Nouveau Mexique, au Midi par les Provinces de Mechoacan & de Gualaxara, au Couchant par celles de la Nouvelle Galice & de Culiacan. Elle s'étend depuis le vingt-cinquième dégré vingt-huit minutes de latitude, juſqu'au-delà du trentième. Sa Capitale eſt *Durango*, nommée autrement *Nueſta Segnora de los Zacatecas*. Elle eſt ſituée au pied des montagnes. On y compte cinq cens Eſpagnols & autant d'eſclaves. Elle fut érigée en ville Epiſcopale vers l'an 1620. Son Diocèſe s'étend ſur toute la Province. Les Jéſuites y avoient autrefois un collége, & les Cordeliers un couvent.

L'air y eſt fort ſain, & le terrain étant arroſé par diverſes rivières, y eſt très-

fertile. On trouve des ſalines aux environs : les mines de Saint-Lucas n'en ſont pas éloignées.

Chinaola, 4e. Province. La Province de *Chinaola* eſt la plus ſeptentrionale de toute la Nouvelle Eſpagne. Elle eſt ſituée ſur la mer de Californie, & touche au Nouveau Mexique. Quoique l'air y ſoit fort ſain, qu'elle ſoit très-fertile en fruits, légumes & coton, il y a cependant peu d'habitans. On y compte deux villes, *Saint-Jacques* & *Saint-Philippe* : mais on n'en connoît que les noms.

Culiacan, 5e. Province. Cette Province n'eſt pas mieux connue que la précédente. On lui donne cependant deux villes, *Culiacan*, ſa Capitale, & *Saint-Miguel.* Comme les Voyageurs n'en ont parlé que d'une manière vague, il y a peu d'utilité à en tirer pour la Géographie. On ſait ſeulement qu'elle eſt bornée à l'Oueſt par le golfe de Californie ou mer Vermeille.

Chiametlan, 6e. Province. La Province de *Chiametlan* eſt ſituée ſur le bord de la mer. Les Eſpagnols y ont deux villes, *Saint Sébaſtien*, qui en eſt la Capitale, & *Aguacera* : les autres habitans ſont tous Indiens. On vante la fertilité de ſon terroir ; ſon miel, ſa cire & ſes mines d'argent, qui furent cauſe que deux Colonies Eſpagnoles s'y établirent en 1554. Il y a ſur la côte des îles qui tirent leur nom de cette Province, & qui lui appartiennent.

Xaliſco, 7e. & dernière Province. La ſeptième & dernière Province de cette Audience s'appelle *Xaliſco*, qui eſt l'ancien nom qu'elle a conſervé. Elle eſt ſituée en partie ſur la mer du Sud. Sa Capitale ſe nomme *Compoſtella-Nueva.* Elle fut

bâtie en 1531, par Nugnez Gufman, qui conquit une partie de cette région. La ville de Compoftella eft à vingt-un dégrés de latitude Nord, & à deux cens foixante-dix dégrés quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un fiége Epifcopal ; mais le mauvais air du pays l'a fait transférer à Guadalajara, qui en eft à trente lieues. *Xalifco* & *la Purification*, font deux autres villes de la même Province : mais elles font peu confidérables.

C'eft dans cette Province qu'on place le *Cap Corientes*, à vingt dégrés vingt-une minutes. Les Aventuriers y ont marqué le point de leur départ, pour paffer de la mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap, les terres font affez élevées & bordées de rochers blancs. L'intérieur du pays eft rempli de montagnes ftériles & défagréables à la vue. Une chaîne d'autres montagnes paralleles à la côte, finit à l'Oueft par une belle pente : mais à l'Eft elles confervent leur élévation, & fe terminent par une hauteur efcarpée qui fe divife en trois petits fommets pointus, auxquels les Efpagnols ont donné le nom de *Coronada.* La hauteur du Cap eft médiocre, le fommet plat & uni ; mais il eft remarquable par quantité de rochers efcarpés qui s'avancent jufqu'à la mer. Entre ce Cap & la *pointe de Pentique*, on trouve une profonde baie fablonneufe & commode pour une defcente. Au fond de cette baie eft une vallée de trois lieues de long, qui fe nomme *Valderas* ou *Val d'Iris.* Il en fort une rivière qui reçoit facilement les chaloupes ; mais vers la fin

de la saison elle séche, c'est-à-dire en Février, Mars & une partie d'Avril ; l'eau est un peu salée.

On trouve dans cette vallée de beaux pâturages, des bois où l'on voit des guaves, des oranges, des limons : il semble que la Nature en a voulu faire un jardin. Les pâturages sont remplis de bestiaux.

On ignore si c'est dans cette Province ou dans celle de Xalisco qu'il faut placer la rivière & la ville Indienne de *Rosario*, dont on fixe la hauteur à vingt-deux dégrés cinquante minutes, & le village maritime de Massatlan. On voit dans l'intérieur des terres, une montagne en forme de pain de sucre.

A quatre lieues de la côte, les Espagnols ont une ville nommée *Sainte-Pecaque*, laquelle est située dans une plaine, proche d'un bois. Sans être grande elle est fort régulière, & les habitans font leur principale occupation de l'agriculture, à la réserve de quelques voituriers, que les marchands de Compostelle emploient au service des mines. On compte vingt-une lieues de Sainte Pécaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux mines. L'argent de toute la Nouvelle-Espagne est regardé comme plus fin que celui du Pérou. Les voituriers de Sainte-Pécaque le transportent à Compostelle pour y être rafiné, & fournissent aux esclaves qu'on fait travailler aux mines, leur provision de maïs dont le pays abonde. On y trouve aussi du sel, du sucre & du poisson salé. C'est à l'autre extrêmité de cette Province, qu'on place le volcan de Colima. La mon-

tagne est fort élévée; elle est située vers le dix-huitième dégré trente-six minutes de latitude septentrionale, à cinq ou six lieues de la mer, au milieu d'un agréable vallon. On y voit deux petites pointes desquelles sortent continuellement des flammes & de la fumée. La ville du même nom est dans une vallée voisine, qui passe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle est près de la mer, & n'a pas moins de dix lieues de large. On assure que la ville est grande & riche. Il y en a deux ou trois autres aux environs, entre lesquelles on distingue *Sallagua*. Dampier, T. 1.

§. III.

Audience de Guatimala.

CETTE Audience est la dernière contrée de l'Amérique septentrionale. Elle est située entre le dix-septième dégré de latitude septentrionale, & le cinquième. Le golfe de Mexique la borne au Nord & au Levant, la mer du Sud au Midi, la Province de Guaxaca au Couchant. Sa plus grande étendue est du Sud-Est au Nord-Ouest, entre les mers du Nord & du Sud, & peut avoir deux cens cinquante lieues; sa largeur est de dix-huit.

Soconusco, 1e. Province.

Les Géographes & les Voyageurs donnent le premier rang dans cette Audience à la Province de *Soconusco*. Elle est bornée au Nord par celle de *Chiapa*, à l'Est par celle de *Guatimala*, au Midi par la mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de *Guaxa*. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, & sa largeur à-peu-près égale. Ce

pays est plat & ouvert : les Espagnols n'y ont cependant qu'une ville nommée *Sonusco*. Il y a dans l'intérieur des terres une grosse bourgade Indienne qu'on nomme *Schutepeque*. On trouve sur la côte un petit port que les Géographes placent à dix-huit dégrés de latitude.

Chiapa, 2e. Province. La Province de Chiapa est plus connue. Elle est divisée en trois parties, qui se nomment *Chiapa*, les *Zoques* & les *Zeldales*. La première contient deux villes qui ont le nom de Chiapa, beaucoup de bourgs & de villages.

Chiapa des Espagnols, ou *Cuidad*Real*, est une ville peu considérable. Elle ne contient pas plus de quatre cens familles Espagnoles, & cent maisons Indiennes qui sont jointes à la ville, & composent le fauxbourg. Il n'y a qu'une Cathédrale qui sert de Paroisse; mais on y trouve deux Couvens d'hommes, l'un de Saint Dominique, l'autre de Saint François, & un de Religieuses, qui est fort pauvre. Le principal commerce de cette ville est en cacao, en coton & en cochenille, que les habitans de la ville vont acheter dans les campagnes voisines, & qu'ils payent en mercerie. Leurs boutiques sont dans une seule petite place qui est devant la Paroisse. Les Indiens y vendent diverses sortes de drogues & de liqueurs. Quelques-uns de

Gage. ces marchands vont à Tabasco, d'où ils rapportent des vins d'Espagne, des toiles, des figues, du raisin, des olives & du fer; mais ils n'en prennent pas beaucoup, craignant de ne pouvoir s'en défaire. La plus grande partie est même pour les deux Cou-

vens d'hommes, qui sont les seuls endroits de la ville où l'abondance & la joie régnent. Le Gouverneur fait presque seul le commerce du cacao & de la cochenille, ce qui lui procure un profit considérable. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la plus grande partie consiste en offrandes qu'il reçoit dans les gros bourgs Indiens, où il va donner la Confirmation aux enfans.

Il y a dans cette ville un nombre assez considérable de Gentilshommes : ils passent en proverbe pour présenter à l'esprit des fanfarons. Ils affectent un air important, quoiqu'ils soient fort pauvres & fort ignorans. Ils prétendent tous descendre de quelques Ducs Espagnols ou des premiers Conquérans. Ils portent des noms pompeux, tels que Cortez de Velasco, de Tolede, de Zerna, de Mendoze : l'unique occupation de ces grands personnages est d'élever ou de garder des bestiaux.

Chiapa dos Indos, est une des plus grandes villes que les Indiens aient dans l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles, & les Rois d'Espagne lui ont accordé divers priviléges. Quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend toujours du Gouverneur de Chiapa el Real, qui nomme les Officiers de cette Nation & veille sur leur conduite. Le Chef des Indiens de ce canton, que l'on appelle aussi Gouverneur, a le droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui occupoit cette place lorsque Gage étoit dans le pays, possédoit des richesses immenses. Ayant gagné un procès pour les privilé-

ges de sa ville, il fit faire des réjouissances aussi brillantes que pourroit faire le Roi d'Espagne. Les Indiens qui habitent cette ville sont presque tous riches : ils font faire des bateaux sur la rivière qui la borde, forment des flottes & exercent leur adresse à attaquer & à se défendre. Ils s'exercent encore à la course des taureaux, au jeu des cannes, à former un camp, à la musique, à la danse & à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles peintes & en font le siége. Il pourroit arriver que les Espagnols se répentissent un jour de leur avoir inspiré ce goût pour l'art militaire. Ces Indiens ont aussi des Théatres & des Comédies, dont ils font leur amusement ordinaire. Pour attirer les habitans des bourgs & des villages voisins, & augmenter le nombre des spectateurs, ils donnent des repas publics, où tous ceux qui se présentent sont régalés. Cette ville est très-riche : tous les habitans cultivent les arts à l'envi. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux qui y ont formé des établissemens, ceux de Saint-Dominique y tiennent le premier rang, par l'opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont à quelque distance de la ville des fermes à sucre, dans lesquelles ils emploient deux cens Negres & quantité d'Indiens. Cette ville, pour être une des plus agréables de la Nouvelle Espagne, n'a besoin que d'un air tempéré; mais la chaleur y est excessive pendant le jour. C'est pendant la fraîcheur des soirées

que les habitans s'occupent aux exercices qu'ils aiment, ou à se promener dans les jardins qu'ils ont au bord de la rivière.

Le pays des Zoques est le plus riche canton de la Province de Chiapa. Il s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco. Les bourgades n'y sont pas grandes; mais tous les habitans sont riches, parce qu'ils recueillent une quantité prodigieuse de soie, & la meilleure cochenille de l'Amérique. Tous les vergers des Indiens sont remplis des arbres qui fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs : les Espagnols les achetent pour les envoyer en Espagne. On assure qu'ils sont si beaux, que les ouvriers d'Europe pourroient les prendre pour modêle. L'air est fort chaud sur la côte; mais il est assez tempéré dans l'intérieur des terres. Le maïs y vient en abondance, & le froment n'y réussit pas: aussi les bestiaux y sont plus rares que dans le pays de Chiapa. La volaille & le gibier y sont aussi communs que dans aucun autre canton de la Nouvelle Espagne. Pays des Zoques.

Le pays des *Zeldales* est situé derrière celui des Zoques. Il s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à Chiapa, & touche, dans quelques endroits vers le Nord-Ouest, le canton de Comitlan. Vers l'Ouest il est borné par les terres des Indiens qui n'ont pas encore reçu le joug des Espagnols. La principale ville de ce canton se nomme *Ococingo*, & sert de frontière contre les Barbares. Ce pays produit beaucoup de cacao, de maïs, de miel : la volaille & le gibier y sont fort communs. Les Espa- Pays des Zeldales

gnols y ont semé du froment qui y vient très-bien. En général ce pays est très-riche. Il peut y avoir treize bourgades.

Vera-Paz, 8e. Province. La Province de *Vera-Paz* est bornée à l'Est par le golfe Honduras & la Province de Guatimala, au Nord par l'Yucatan, au Sud par la Province de Soconusco, & à l'Est par celle de Chiapa. Elle peut avoir trente-cinq lieues de long, sur autant de large. C'est un pays montagneux & rempli de bois. On y trouve cependant du maïs & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, après la conquête de Guatimala. Il y a cependant entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qui ne sont point encore soumis. Le pays qu'ils occupent est beaucoup plus fertile que celui qui est soumis. Il y a des villes qui contiennent jusqu'à douze mille habitans.

La Capitale de cette Province se nomme *Vera-Paz*: quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Coban*. Il y avoit autrefois un Evêché; mais il fut réuni en 1607 à celui de Guatimala. L'Alcade Major de la Province y fait sa résidence; mais il dépend de l'Audience Royale de Guatimala. Il y a un Couvent de Dominicains. On trouve dans cette Province plusieurs bourgs assez considérables: ils sont presque tous situés dans des montagnes. On en distingue quatre, dont le premier, qui se nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens familles; le second, nommé *Saint-Pierre*, en a six cens; *Saint-Jean*, qui est le troisième, en contient autant; le quatrième, qui s'appelle

pelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir trois cens. Ces quatre villages sont très-riches. Quoique ce pays soit montagneux, il produit du froment & du maïs en assez grande quantité pour nourrir les habitans. Il y a beaucoup de volaille & de gibier. Les rivières dont il est arrosé, produisent une quantité prodigieuse de poisson. Les Indiens de ce canton sont d'un caractère fort gai.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle Espagne. Sa Capitale porte le même nom : c'est le siége de l'Audience, & sa jurisdiction s'étend l'espace de trois cens lieues au Sud, & dix ou douze à l'Ouest. Cette contrée est fort riche par la culture de l'Indigo, & par la multitude de bestiaux qu'on y nourrit. Les principales villes après la Capitale, sont *San-Salvador*, *San-Miguel*, *la Trinité*, *Acaxutla*, *Amatitlan*, *Mixco*, *Pinola*, &c. Il y a en outre une assez grande quantité de bourgades.

Guatimala, 4e. Province.

La ville de Guatimala est située dans une vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur : elle est bordée des deux côtés par de hautes montagnes; mais elle s'élargit dans l'endroit où la ville est située; les montagnes s'écartent insensiblement, & laissent un pays découvert jusqu'à la mer du Sud. Les deux montagnes qui sont le plus près de Guatimala, portent le nom de *Volcans*; mais Gage, qui est notre guide, dit qu'on pourroit appeller une de ces montagnes, *Volcan d'eau*, parce qu'il en sort une quantité prodigieuse de ruisseaux qui forment un grand lac d'eau douce pro-

Id. ibid. Chap. 4.

che Amatitlan. Elle eſt fort agréable à la vue par la verdure dont elle eſt preſque toujours couverte. On y trouve des champs ſemés de bled d'Inde ; & dans une multitude de petits villages qui occupent les pentes & les ſommets, on y voit quantité de roſes, de lys, &c. & des fruits délicieux. Autant cette montagne eſt agréable à la vue, autant l'aſpect de l'autre eſt horrible. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. On y entend continuellement un bruit ſemblable à celui du tonnerre : on en voit ſortir des flammes avec des torrens de ſoufre enflammé, qui répand une odeur inſupportable. Guatimala, ſuivant le proverbe du pays, eſt ſitué entre le Paradis & l'Enfer.

Ceux qui demeurent quelque tems à Guatimala, s'accoutument inſenſiblement à l'horreur de ce volcan, & trouvent que la ville fait un ſéjour délicieux. Le climat y eſt tempéré ; les vivres y ſont abondans & à très-bon compte. Il s'y tient tous les jours un marché dans lequel on trouve tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins, même aux agrémens de la vie. On compte dans la ville environ ſept mille familles, entre leſquelles il s'en trouve dont le bien monte à plus de cinq cens ducats. Elle tire par terre toutes les meilleures marchandiſes de la Nouvelle Eſpagne ; & par mer elle communique avec le Pérou. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent, dépend de ſa Chancellerie ou de ſon Audience. Cette Cour eſt compoſée du Gouverneur, de deux Préſidens, de ſix

Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Viceroi, son pouvoir n'est pas moins absolu. Ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats ; mais il peut gagner le triple par le commerce. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent annuellement que quatre mille decats par le Domaine ; mais les présens qu'on leur fait montent à des sommes considérables.

Il n'y a dans cette ville qu'une Eglise paroissiale, qui fait le principal ornement de la grande place ; mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers & des Peres de la Merci, sont d'une magnificence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats : les richesses de leur Eglise en or & en argent, montent à cent mille. Les autres Couvens sont aussi très-riches ; mais celui des Dames de la Conception les surpasse tous en opulence. On y compte mille personnes, soit Religieuses, jeunes filles qu'elles instruisent, ou domestiques employées à les servir. On dit que les richesses & le luxe font régner le vice dans cette ville, principalement parmi les femmes, soit Espagnoles, soit Indiennes.

A quelque distance de cette ville, on trouve des rivières qui charient de la poudre d'or. A six lieues de là on trouve une vallée charmante qui peut avoir cinq lieues de longueur sur quatre de largeur. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Espagne. C'est de ce canton que l'on tire tous les biscuits né-

cessaires pour les vaisseaux qui vont dans le golfe du Mexique. Il y a dans cette vallée deux bourgades assez considérables, qui sont *Mexico* & *Pinola*. Les habitans sont très-riches. A quelque distance on trouve une autre bourgade nommée *Petapa* : elle est située sur un lac qui lui fournit une quantité prodigieuse de poisson. On y compte environ cinq cens familles Espagnoles & Indiennes. Elle est gouvernée de pere en fils par une famille qu'on croit descendre des anciens Rois du pays : les Espagnols l'ont honorée du nom de Gusman. Le Gouverneur de cette bourgade n'a cependant pas le même privilége que celui de Chiapa dos Indos, qui est de porter l'épée ; mais il peut nommer chaque jour un certain nombre d'habitans pour le servir à table & pour lui apporter du poisson, du bois & d'autres commodités. Son pouvoir n'est limité que par un Religieux Espagnol, qui tient le premier rang après lui, & duquel il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui regarde l'administration. Cet Officier Ecclésiastique vit avec la magnificence d'un Evêque.

Amatitlan, seconde bourgade à l'Ouest de la vallée, n'est éloignée de Petapa que d'une lieue. Ses rues sont larges, droites & assez régulières. Les Dominicains y ont une Eglise qui passe pour un très-beau morceau. Leur Couvent est si riche, qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend sur tous les villages de la vallée. Pour aller de cette bourgade à Guatimala, il faut passer par un grand Bourg nommé

San-Lucar. L'air y eſt toujours froid, ſans qu'on en connoiſſe d'autre cauſe que ſa ſituation, qui eſt un côteau expoſé au Nord. Elle en tire l'avantage d'être le magaſin du pays en bled, parce qu'il s'y conſerve mieux qu'ailleurs. Dans le reſte de la route juſqu'à la Capitale, on trouve pluſieurs petits villages, dont chacun ne contient pas plus de vingt maiſons.

Cette Province préſente, du côté du Midi, un pays fort inégal : vers le milieu on trouve une montagne célèbre pour ſes pâturages & pour les hôtelleries que les Voyageurs y rencontrent. Elle eſt à cinq lieues de Petapa. A quatre lieues on trouve un grand village d'Indiens qui ſe nomme *les Eſclaves*. Ce nom s'eſt conſervé d'un ancien uſage qui les aſſujettiſſoit à porter le fardeau, & principalement les lettres de ceux d'Amatitlan. Gage obſerve qu'Amatitlan eſt formé de deux mots Indiens, *Amat*, qui ſignifie lettre, & *Itlan*, qui ſignifie ville. Il dit qu'avant la conquête, elle méritoit effectivement le nom de *Ville des Lettres*; parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire ſur des écorces d'arbres, c'eſt-à-dire, d'y graver les caractères hiéroglyphiques, qui compoſoient l'écriture de cette contrée.

Sur la mer du Sud on trouve un Port qui s'appelle *de la Trinité*. Il eſt moins célèbre par les avantages maritimes, que par une eſpèce de volcan qui n'en eſt éloigné que d'une demi-lieue. Ce n'eſt point une montagne comme les volcans ordinaires; c'eſt un terrain bas, d'où il ſort continuellement une fumée noire & épaiſſe qui jette une odeur de ſoufre, & dans laquelle

il se mêle souvent des flammes. Les Indiens n'en approchent jamais. Quelques Voyageurs ont été assez hardis pour le faire; mais ils sont morts sur le champ, ou ont été attaqués de maladies qui leur ont fait traîner une vie languissante. Gage dit qu'un de ses amis ayant tenté l'aventure, fut arrêté à la distance de deux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une fumée si puante & si épaisse, qu'elle le fit tomber sans connoissance. Il se releva quelques tems après; mais il eut une fievre si violente, que sa vie fut en danger. Le port de la Trinité est encore célèbre par sa poterie, qui passe pour être meilleure que celle de Mexico même.

A vingt-quatre lieues de Guatimala, toujours du côté du Midi de la Province, on trouve *San-Salvador* ou *Cuzcatlan*, ville Espagnole, dans laquelle il y a une assez grande quantité d'Indiens qui sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre dans son territoire. Il y a de grandes Fermes où l'on nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux. Dix lieues plus loin on trouve une grande rivière nommée *Rio de Lampa*. Gage dit qu'elle a le privilége singulier d'exempter de toute poursuite, soit pour crime ou pour dette, ceux qui l'ont traversée; c'est-à-dire, qu'elle forme des limites, pour les deux côtés, au-delà desquelles on ne peut poursuivre ni les criminels ni les créanciers.

Honduras ou Hibueras 5e. Province.

La cinquième Province de cette Audience, se nomme *Honduras* ou *Hibueras*. Elle est située sur le golfe de même nom, qu'elle a presqu'au Nord, à-peu-près au Sud-Est

de Guatimala ; à l'Est de Vera-Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On lui donne cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. Elle est presque déserte, quoique fertile en maïs & remplie de bestiaux. C'étoit autrefois un pays très-peuplé. La diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. On y trouve cependant plusieurs villes, dont les principales sont *Truxillo*, *Valladolid* ou *Comayaga*, siége Episcopal, dont l'Evêque porte le titre d'Evêque de Honduras, *San-Pedro*, *Puerto de Cavallos*, *Naco* & *Triomfo de la Cruz*.

Truxillo est situé sur une colline, à peu de distance de la mer. On compte qu'elle est à cent lieues de Guatimala. Cette place est sans fortifications. Le territoire de cette ville est rempli de bois & de montagnes. On n'y trouve pour marchandises que des cuirs, de la casse & de la salsepareille. On n'y mange que de la cassave, encore [illegible] elle si séche, qu'on est obligé de la tremper dans l'eau, du bouillon ou du vin.

Valladolid, Capitale de la Province, est située sur les frontières de Nicaragua, au quatorzième dégré vingt minutes de latitude, & au soixante-dixième trente minutes de longitude occidentale. L'Evêché de Truxillo y fut transféré en 1550 : ce Diocèse comprend toute la Province. Quoique Valladolid soit situé dans une agréable vallée, où l'air est tempéré & sain, il n'a pas plus de cinq cens habitans. Les pâturages des environs sont fort gras : il y a des mines d'argent. Les Religieux de la Merci ont un beau Couvent dans cette

ville. Le Gouverneur de la Province & les autres Officiers du Roi y font leur résidence. Les autres villes sont peu considérables.

Ce canton est en général un des plus pauvres de l'Amérique. Il est cependant arrosé par plusieurs rivières considérables, & étoit autrefois très-peuplé d'Indiens : mais les guerres qu'ils ont eues à soutenir contre les Espagnols, & les intestines, en ont détruit une grande partie. Christophe Colomb & son frere Barthelemi, découvrirent les côtes de cette Province en 1502.

Nicaragua, 6e. Province. La Province de *Nicaragua* est bornée l'espace de plus de quarante lieues au Levant par la mer du Nord, & par celle du Sud au-Sud-Ouest pendant plus de soixante lieues. La Province de *Costa-Rica* la borne au Midi & celle de Honduras au Nord. Sa plus grande étendue du Midi au Nord est soixante lieues, & de cent-vingt du Levant au Couchant. Cette Province passe pour une des plus belles de la Nouvelle Espagne : mais la chaleur y est si grande, qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut consécutivement pendant six mois, & cette saison, qu'on nomme l'*hiver*, commence en Mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse, ce qui n'empêche pas qu'on n'y trouve de la cire, du miel & des fruits en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres, que douze hommes peuvent à peine les embrasser. Le gros

Voyages de François Carreal. bétail y est rare : mais les porcs qui y ont été apportés par les Espagnols, y ont extrêmement multiplié. Enfin l'abondance &

la tranquillité qui y régnent, lui ont fait donner le nom de *Paradis terrestre* : aussi les habitans y sont-ils très-voluptueux. La Capitale de cette Province se nomme *Leon de Nicaragua* : ses autres villes sur la mer du Sud, sont *Grenade*, *Segovia Nueva*, *Nicaragua*, *Realejo* ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Masoya* ou *Masava*, *Jean* & *Porto-San-Jouan*.

Leon est à douze degrés vingt-cinq minutes de latitude Nord, entre Realejo & Grenade, à la distance d'une journée de ces deux places, sur le bord d'un grand lac, qui traverse la Province dans sa plus grande longueur, & va se jetter dans l'Océan septentrional. Les maisons sont assez bien bâties, mais basses, parce qu'on est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On y en compte plus de douze cens, presque toutes ornées de jardins & de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance : la beauté du climat se joint à la fertilité du pays pour rendre les habitans heureux. Ils s'abandonnent presque tous à la mollesse, passent la plus grande partie du jour dans leurs jardins, où ils dorment, nourrissent des oiseaux, & font des repas somptueux.

Comme il n'y a jamais de plaisir sans amertume, celui que goûtent les habitans de Leon de Nicaragua, est troublé par la crainte continuelle que leur occasionne un volcan voisin qui leur a souvent causé beaucoup de dégât. Plusieurs Espagnols se sont imaginé que la matière du feu de ce volcan étoit de l'or, & ont fait de grands efforts pour en tirer. Un Religieux de la

Merci fit faire un chaudron fort épais, le fit attacher à une chaîne de fer : on le descendit dans l'ouverture du volcan, croyant en retirer de l'or fondu ; mais la force du feu fit fondre le chaudron.

Grenade est à vingt lieues de Leon : elle est plus grande, mieux bâtie, plus peuplée & plus riche. Les Couvens y jouissent d'un revenu considérable. Il n'y en a qu'un de filles ; mais son opulence est extraordinaire. Les Eglises en général sont fort belles : La Paroisse l'emporte sur la Cathédrale de Leon, parce que l'Evêque préfére le séjour de Grenade à celui de Leon.

Le principal commerce de cette ville est à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador & à Comayagua.

Les autres villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui est située sur le bord d'un lac, & vis-à-vis d'elle est une fort belle île dont on vante la fertilité en ouatre, en cacao, en teinture d'écarlate, & en fruits d'un excellent goût. A quelques lieues de Leon, près de la côte, on trouve un grand bourg d'Indiens, dans lequel on compte plus de vingt mille personnes. Il y a dans cette Province plusieurs ports assez considérables.

Costa-Ricca, 7e. Province. La Province de *Costa-Ricca* est bornée au Levant par la mer du Nord, au Nord par la Province de Nicaragua, à l'Ouest par la mer du Sud, & au Midi par la Province de Veragua. Il paroît que son nom lui a été donné par ironie, parce qu'elle est très-peu fertile, quoiqu'il y ait d'assez

bons pâturages, & une assez grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'Evêché de Leon.

La Capitale de Costa-Ricca se nomme *Carthago*. Elle contient quatre cens familles qui s'occupent du commerce. Les autres villes sont *Esperza*, *Aranjuez*, & *Castro d'Austria*. Ce pays est arrosé par trois rivières, qui forment à leur embouchure des anses assez commodes pour servir de retraite aux petits vaisseaux. Il y a des ports sur la mer du Sud & sur celle du Nord. On connoît peu l'intérieur des terres. Les Indiens qui y sont établis, passent pour être extrêmement barbares, & pour haïr beaucoup les Espagnols.

Veragua est la huitième & dernière Province de Guatimala. Elle touche à l'Isthme de Panama, & est située, comme celle de Costa-Ricca, entre les mers du Nord & du Sud. On lui donne cinquante lieues de l'Est à l'Ouest, & vingt-quatre du Nord au Sud. Ses principales Villes sont *la Conception*, qui porte le titre de Capitale, & un port assez considérable sur la mer du Nord; la *Trinitad*, *Santa-Fé*, qui sont dans les terres; *Carlos*, petit port de la mer du Sud, & *Parita*, autre port de la même mer, & qui donne son nom au golfe dans lequel il est situé. Veragua, 8e. Province.

Cette Province fut découverte en 1502 par Christophe Colomb, pour lequel on l'érigea en Duché, & de toutes les faveurs qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne, ce fut la seule qu'il transmit à sa postérité. L'intérieur de ce pays est très-peu connu. Les Ecrivains Espagnols n'en

donnent point la description, par la crainte, sans doute, d'ouvrir un passage de la mer du Nord à celle du Sud, & de nuire à leur commerce. D'ailleurs, tous les Indiens de ce pays ne sont pas encore soumis. La côte occidentale est bordée de petites îles habitées par des barbares qui n'ont jamais voulu faire alliance avec les Européens. Les Flibustiers n'osent même y aller faire de l'eau. Ceux qui l'ont tenté ont été forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde qu'on tuoit avec des flèches, sans qu'on pût découvrir d'où elles partoient. Ces Savages courent dans les bois avec une agilité incroyable. Ils menent une vie errante depuis que les Espagnols ont voulu les subjuguer; en passent une partie sur la terre ferme à chasser, & l'autre dans les îles à pêcher. Ils sont toujours en guerre avec les Indiens soumis, parce qu'ils les croient autant ennemis de leur liberté que les Espagnols.

Nation des Mosquites.

Sur la côte orientale, en remontant vers le Cap de *Gracios à Dios*, on trouve la nation des *Mosquites* ou *Mesquitos*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols, & leur ont voué une haine éternelle : mais ils reçoivent avec amitié les François & les Anglois. Cette espèce d'alliance vient d'un Aventurier François; qui, étant entré dans leur pays, offrit des présens à ces Sauvages, & reçut des fruits & d'autres provisions en échange. En partant, il enleva deux hommes de leur nation, qu'il traita très-bien & qui apprirent en peu de tems la langue Françoise. Il les reconduisit lui-même au bout

de quelque tems dans leur pays, où ils rendirent un si bon témoignage de sa nation, que les Indiens de ce canton faisoient toutes sortes de caresses aux François qui abordoient sur leur côte : on parvint à s'entendre par le secours des deux langues: les François demanderent & obtinrent des femmes Indiennes : ils ne partoient jamais sans avoir quelques Indiens avec eux. Les Anglois qui parcouroient ces côtes, trouverent moyen de lier commerce avec les Mosquites, & on assure qu'ils l'ont lié aussi étroitement avec eux, qu'avoient fait les François. Pendant qu'ils sont avec les Européens, ils portent des habits & se font même honneur de leur propreté : mais aussitôt qu'ils sont retournés dans leurs pays, ils reprennent leurs usages, quittent leurs habits, ne prennent pour toute parure qu'une simple toile attachée au milieu du corps, & qui leur pend jusqu'aux genoux.

Le gouvernement de cette Nation est absolument Républiquain : Elle ne reconnoît aucune espèce d'autorité. Dans les guerres qu'elle a à soutenir contre ses voisins, elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers : mais tout son pouvoir cesse après le combat. Cette Nation n'est composée que d'environ quinze cens hommes; mais il y a parmi eux beaucoup de Negres libres ou esclaves, qui sont originaires de Guinée. Un Capitaine Portugais transportoit des Negres de Guinée au Brésil : il prit si peu de précaution pour les garder, qu'ils se rendirent maîtres du vaif-

ſeau, jetterent leurs conducteurs dans les flots : mais ignorant totalement la navigation, ils ſe laiſſerent conduire au gré du vent, qui les pouſſa au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Moſquites. Ils ne purent éviter l'eſclavage ; mais ils le trouverent plus doux que le ſort qu'ils venoient d'éviter. On prétend qu'il y en a plus de deux cens qui parlent la langue du pays & qui menent une vie fort douce, ſans autre contrainte que d'aider leurs maîtres à la pêche & aux travaux de la nation.

Religion bizarre des Moſquites.

Les anciens Moſquites avoient des Dieux & leur faiſoient des ſacrifices. Tous les ans ils donnoient à leurs Prêtres un Eſclave qui repréſentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de ſoin, on lui donnoit des habits de l'Idole : il portoit pendant toute l'année le même nom & recevoit les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veilloit ſans ceſſe autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour lui fournir les choſes néceſſaires & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus bel appartement du Temple. S'il lui prenoit envie d'en ſortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de courtiſans & d'adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flûte dont il jouoit par intervalle, pour avertir le peuple de ſon paſſage. A ce ſon les femmes ſortoient, tenant les enfans dans leurs bras, & les lui préſentoient pour les bénir. Tous les habitans marchoient à ſa ſuite. Pendant la nuit on le mettoit dans une étroite priſon, à la-

Dampier ; Oximilien.

quelle on donnoit le nom de *Sanctuaire*, & dont la situation répondoit autant de sa personne que la vigilance de ses gardes. Ces soins & ces adorations duroient jusqu'au jour de la fête. On le sacrifioit alors dans une assemblée de la nation.

Une autre bizarrerie de la Religion de ces peuples, étoit d'enterrer avec chaque pere de famille, les Esclaves, le Prêtre & tous ceux qu'il avoit entretenus dans sa maison en qualité de domestiques. Un Portugais étant devenu esclave de ces barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, survécut à son maître, & fut nommé pour l'accompagner au tombeau. Il alloit être égorgé, lorsqu'il s'avisa de représenter que le mort seroit peu considéré dans l'autre monde, s'il y paroissoit avec un borgne à sa suite. Les barbares goûterent cette raison & chercherent une autre victime.

Cette nation a encore un usage singulier; les veuves, après avoir enterré leur mari, & avoir porté à boire & à manger sur sa fosse pendant quinze lunes, sont obligées d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, de les lier ensemble & de les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Elles les placent ensuite au sommet de leur cabanne, ou sur celle de leur plus proche parent, & n'ont la liberté de prendre un autre mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir. Tous ces Indiens ont peu de goût pour ce que nous appellons richesses : ceux qui accompagnerent les Aventuriers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'ar-

gent qu'ils pouvoient découvrir, ne prenoient ni habits ni étoffes, par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur pays, où l'air ne les incommodoit pas. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie. On assure que depuis qu'ils ont fait alliance avec les Anglois & les François, ils ont beaucoup perdu de leur barbarie.

Dans la partie méridionale de la Province de Veragua, on trouve des montagnes fort élevées, dans lesquelles il y a des mines d'or assez abondantes. Les environs sont remplis de veaux, de porcs, de volaille, de maïs & de fruits.

ARTICLE III.

Origine & Monarchie des Mexiquains.

Déluge. LEs anciennes histoire des Mexiquains annoncent un déluge qui fit périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui se sauverent dans une barque. L'homme s'appelloit *Coxcox*, & la femme *Chichequetzal*. Ils arriverent au pied de la montagne de *Chulhuacan*, une de celles qui environnent la vallée du lac. Ils donnerent la naissance à une quantité prodigieuse d'enfans qui étoient tous muets en venant au monde. Une colombe qui vint se percher sur un arbre fort haut, leur donna la falculté de parler. Il s'en trouva plusieurs qui n'entendoient point le langage des autres, ce qui les obligea de se séparer. Quinze chefs de famille qui eurent le bonheur de parler

la même langue, s'unirent & allerent chercher de nouvelles habitations. Après avoir voyagé pendant cent quatre ans, ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Aztlan*, continuerent leur voyage, passerent par *Chiapultepeque*, ensuite par *Culhuacan*, arriverent au bord du lac, où ils fonderent la ville de *Mexico*. On trouve dans Carreri * la copie d'un ancien manuscrit, dans lequel on voit un tableau du pays qui contient leur route, avec des hiéroglyphes pour marquer le nom des lieux & d'autres singularités dont l'explication se trouve marquée. Il paroît que l'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que l'antiquité de sa Nation remontoit jusqu'au déluge, & que la ville de Mexico avoit été fondée l'an que les Mexiquains nommoient *Omeccagli*, qui répond à 1325 de la création du monde : mais on peut douter de l'exactitude de cette chronologie : elle met trop peu d'intervalle entre le déluge & la fondation de la ville.

Les Historiens Espagnols prétendent que les premiers habitans du Mexique étoient des Sauvages répandus sur des montagnes, sans Religion, sans Gouvernement, qui ne cultivoient point la terre, ne se nourrissoient que de leur chasse & de racines, d'où leur sont venus les noms d'*Otomies* & de *Chichimeques*, dormans dans des cavernes ou des buissons. Les femmes s'occupoient des mêmes exercices, & lais-

* Carreri étant à Mexico, obtînt cette copie de Dom Charles de Siguenza, qui conservoit très-précieusement ce Tableau.

ſoient leur enfans attachés à des arbres.
On trouve encore aujourd'hui dans ce pays des hommes de cette race, qui ſe prétendent deſcendus de *Coxcox* & de *Chichequetzal*. Ils ſont reſtés dans un pays ſtérile & montueux, ſans chercher des habitations plus commodes. Ils ne vivent que de la chaſſe, & s'aſſemblent pour tuer les voyageurs. Les Eſpagnols n'ont pu les ſubjuguer, à cauſe de l'épaiſſeur des bois qui leur ſert de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques*, à une autre race d'hommes plus polis & plus ſociables, qui ſe prétendent deſcendus de ſept des quinze Chefs qui ſe déterminerent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent, ſuivant les mêmes Hiſtoriens, d'un pays éloigné vers le Nord, qu'on croit être celui qui porte aujourd'hui le nom d'*Aztlan* ou *Teukul*, dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font ſortir de cette contrée en 820, & les font errer l'eſpace de quatre-vingt ans avant que d'arriver à Mexico, où ils s'arrêterent en 900.

Ces détails hiſtoriques ſont contredits par le tableau & par les hiſtoires Mexiquaines. La ſoumiſſion qu'ils avoient pour une de leurs Idoles, étoit le ſeul motif qui les faiſoit s'arrêter par intervalles : il leur ordonnoit, prétendent-ils, de peupler certains lieux, & fixoit le tems de leur départ. Ils n'arriverent pas tous enſemble ſur les bords du lac Mexico. Les *Suchimilques*, ce qui ſignifie *Jardiniers de fleurs*, furent les premiers qui s'établirent ſur la rive méridionale, où ils fonderent

une ville de leur nom. Les seconds furent les *Chalques*, c'est-à-dire *Peuples de Bouche*: ils arriverent long-tems après, & fonderent une ville de leur nom assez près de la précédente. Les *Tepeaneques*, ou *Peuples du Pont*, parurent ensuite, & peuplerent si considerablement, que leur ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-a-dire, *Fourmilière*. Les fondateurs de *Tezcuco*, nommés *Culhuas*, ou *Peuple Bossu*, parce qu'il y avoit une montagne bossue dans leur canton, s'tablirent vers l'orient. Ainsi le lac fut environné par ces quatre nations. Une cinquième, qui portoit le nom de *Tatluques*, se retira au-delà des montagnes, dans un canton très-fertile, où elle fonda la ville de *Quahuac*, qui veut dire *Aigle*, & qu'on appelle aujourd'hui par corruption *Guernavacca*. La sixième Nation fut celle des *Tlascalans*, ou *Peuples du Pain*; qui passa les montagnes vers l'Orient, & alla fonder plusieurs villes, dont la capitale fut nommée *Tlascala*. Les autres Sauvages, voyant que ces six nations vivoient dans l'abondance & la tranquillité, changerent de manière de vivre, construisirent des cabanes, élurent des supérieurs : mais ils ne voulurent jamais lier de commerce avec leurs voisins. On croit que les habitans de différentes Provinces du Mexique tirent leur origine de ces Sauvages.

Acosta, livre VII, prétend que les six Nations resterent dans le pays qu'elles avoient choisi, pendant l'espace de trois cens deux ans, au bout desquels celle des Mexiquains, qui tiroit son nom de *Mexi*, son Chef, le quitta, sur un oracle de l'I-

dole *Vitzilipuztli*, qui lui promit qu'elle établiroit un puissant Empire. Lorsque cette Nation se mit en route pour aller chercher cet Empire, quatre Prêtres se mirent à la tête & la faisoient arrêter en divers lieux pour cultiver les terres. Ce fut dans ce tems que l'on commença à immoler des victimes humaines. En partant, elle laissoit les vieillards & les infirmes, qui n'en peuplerent pas moins différens cantons.

Après avoir parcouru beaucoup de pays & soumis beaucoup de Nations, ces peuples consulterent leur oracle, qui répondit par la bouche des Prêtres, qu'il falloit qu'ils établissent le siége de leur Empire dans un endroit du lac où ils trouveroient une Aigle perchée sur un figuier qui avoit pris racine sur un rocher. Les Prêtres leur en montrerent effectivement une dans l'endroit désigné. En la voyant ils s'inclinerent tous. Ils fonderent dans cet endroit une ville à laquelle ils donnerent le nom de *Tetnuchitlan*, c'est-à-dire, dans leur langue, *le Figuier sur un rocher*. C'est de-là que la Capitale du Mexique a toujours conservé pour armes une Aigle regardant le soleil, les aîles déployées, tenant un serpent dans une de ses griffes, & l'autre patte appuyée sur une branche de figuier des Indes. On éleva un Temple pour l'Idole, & la ville fut divisée en quatre quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de *Maxico* & de *Tlateluco*; le premier venant de celui de leur premier Chef: l'autre veut dire *île*, qui est tiré de sa situation.

Les Mexiquains ayant perdu leur Chef,

& sentant qu'ils avoient besoin d'un sage gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent Acamapitchli, qui étoit issu d'un de leurs Princes & d'une fille du Roi de Cuchuacan. Ils augmenterent bientôt leur puissance, au point qu'ils éveillerent la jalousie de leurs voisins. Le Roi des Tepaneques d'*Azcapuzalco*, qui étoit le plus redoutable de cette contrée, chercha un prétexte pour rompre la paix avec eux, & leur fit dire qu'il les attaqueroit avec toutes ses forces, s'ils ne lui fournissoient pas des matériaux pour bâtir une ville, avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du lac. La première demande étoit facile à remplir : mais il paroissoit impossible de satisfaire à la seconde. Les Mexiquains craignoient celui qui la leur faisoit, & ne vouloient pas entrer en guerre avec lui. Leur industrie les tira d'embarras. Ils firent dans le lac un tissu de joncs & de roseaux, le couvrirent de terre, y semerent des légumes & des grains ; lorsqu'ils furent mûrs, ils porterent ce jardin flottant au Roi, qui ne put s'empêcher d'admirer leur adresse, & dit, dans son étonnement, que leur Empire s'étendroit un jour sur toutes les Nations. Il les laissa tranquilles, fit même alliance avec eux.

Carreri, *ubi supra.*

Acamapichtli, que les Mexiquains avoient choisi pour leur Roi, mourut après un régne de quarante ans. Le peuple, en reconnoissance de sa sagesse, élut *Vitzipolutzi*, un de ses fils. Celui-ci épousa la fille du Roi d'Azcapuzalco, ce qui cimenta l'alliance des deux Nations. Ce se-

cond Roi des Mexiquains ne régna que quatorze ans. Le peuple élut encore un de ſes fils, nommé *Chimalpoporea.* Sous ſon régne, les Mexiquains voulurent exiger de leurs voiſins des pierres & de la chaux pour conſtruire des aquéducs. Cette injuſte prétention leur attira une guerre ſi terrible, qu'ils perdirent une multitude incroyable de monde dans les différens combats qu'ils eurent à ſoutenir. Attribuant la cauſe de ces malheurs à l'incapacité de leur Roi, ils l'aſſaſſinerent dans ſon propre palais, & lui donnerent pour ſucceſſeur *Ytzcoatl*, fils d'Acamapichtli leur premier Roi, & d'une ſimple eſclave. Ils ne ſe tromperent pas dans leur choix. A peine fut-il monté ſur le Trône, qu'il ſe mit à la tête de ſes troupes, battit les ennemis, les pourſuivit juſque dans leur ville, la prit d'aſſaut & les força de le reconnoître pour leur ſouverain. Enhardi par ſes ſuccès, il fit de nouvelles entrepriſes, emporta cinq villes voiſines, & ſe vit, dès le commencement de ſon régne, maître de tous les établiſſemens qui s'étoient formés autour du lac Mexico. Il mourut après un régne de dix ans. Son Lieutenant nommé *Tlacaellel*, propoſa de remettre l'élection d'un nouveau Roi à ſix Caciques. Le choix des Electeurs tomba ſur un des neveux de Tlacaellel, qui prit le nom de *Montezuma*, c'eſt-à-dire *Prince couronné*, & qui établit le barbare uſage de ne pas couronner les Rois ſans avoir ſacrifié quelques priſonniers qu'ils étoient obligés de faire eux-mêmes après leur élection. On aſſure qu'il ſuivit en cela le con-

ſeil de ſon oncle, qui eſpéroit entretenir par-là le goût de la guerre dans la Nation.

Montezuma trouva des prétextes pour attaquer ſes voiſins : il les vainquit, & fit ſur eux quantité de priſonniers, qui furent immolés au pied des Idoles le jour de ſon couronnement. La forme de ce ſacrifice conſiſtoit à fendre l'eſtomach du priſonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur & pour en frotter la face de l'Idole. Tlacaellel, par une autre politique, empêcha ſon neveu de ſoumettre la Province de Tlaſcala. Il lui fit entendre qu'un nouvel Empire ne pouvoit ſe conſerver que par les armes, & qu'il lui étoit important d'avoir toujours des ennemis belliqueux, pour entretenir le courage des Mexiquains ; qu'il avoit d'ailleurs impoſé à ſes ſucceſſeurs la néceſſité d'avoir des victimes pour les ſacrifices. Ce fut le même motif qui lui fit encore inſtituer l'uſage de ſe tirer du ſang de quelque partie du corps, dans les baſſins qui ſervoient au culte des Idoles. Il falloit, ſuivant ce guerrier, que les offrandes fuſſent toujours ſanglantes. Lorſque le ſang ennemi manquoit, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût tout prêt à y répandre une partie du ſien. Uſages cruels.

C'eſt au régne de Montezuma I, que les Hiſtoriens commencent à donner le titre d'Empereur au Souverain du Mexique. Il exigea des tributs de toutes les Provinces qu'il avoit ſoumiſes, fit bâtir de ſuperbes Palais, éleva un temple pour ſa principale Idole, & établit pluſieurs Tribunaux de Montezuma, Premier Empereur du Mexique.

Juſtice, qui reçurent leur perfection ſous ſes ſucceſſeurs. Après ſa mort les Electeurs déférerent la couronne à Tlacaellel ; mais il dit que l'intérêt de l'Etat demandoit qu'elle fût ſur la tête d'un autre, auquel il continueroit de donner ſes conſeils. Les Electeurs, pour récompenſer ſa générosité, lui abandonnerent à lui-même le choix du Monarque. Il élut *Tico-Cic*, fils d'Itzcoatl; mais les Mexiquains ne connoiſſant point de vertus militaires à ce Prince, l'empoiſonnerent, & mirent ſur le Trône *Axayacac*, ſon frere, même de l'avis de Tlacaellel, qui mourut peu de tems après dans une extrême vieilleſſe, mais reſpecté de toute la Nation. Le nouveau Roi déclara la guerre, avant ſon couronnement, à la Province de Tecoantepeque, dans la ſeule intention d'avoir des victimes pour les ſacrifier à ſes Idoles. Il ne régna que douze ans.

Ahuitzotl ſon ſucceſſeur, répandit aux pieds des Idoles, le ſang d'une quantité prodigieuſe de victimes qu'il enleva dans différentes Provinces, étendit les bornes de ſon Empire juſqu'au pays de Guatimala, & ne perdit point de vue le bonheur de ſes peuples : il environna d'eau ſa Capitale, en y faiſant amener le bras d'une rivière aſſez conſidérable. Il fit élever un nouveau Temple à la principale Idole du pays, & fit ſacrifier, pour ſa conſécration, ſoixante-quatre mille quatre-vingt hommes. Ce Roi barbare, célébre d'ailleurs par ſes conquêtes & par les embelliſſemens qu'il fit faire dans ſa Capitale, mourut après un régne d'onze ans.

Il

Il eut pour ſucceſſeur *Montezuma* II, qui étoit ſur le Trône lorſque les Eſpagnols parurent dans le pays. Nous parlerons de lui dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quanthimoc prit ſa place, & vêcut ſi peu de tems, qu'à peine ſon nom eſt échappé à l'oubli.

Guatimazin ne fut couronné, après la mort de ſon prédéceſſeur, que pour offrir aux Eſpagnols une victime plus illuſtre. C'eſt le dernier Empereur des Mexiquains.

Voilà la ſucceſſion des Empereurs du Mexique, telle que les Eſpagnols nous l'ont donnée d'après les faſtes Mexiquains.

§. I.

Manière d'écrire : Chronologie des Mexiquains.

LES Mexiquains n'ayant point de lettres, employoient les figures hyéroglyphiques pour exprimer les choſes corporelles qui ont une forme, & ſe ſervoient de divers caractères pour l'expreſſion des idées. Leur manière d'écrire étoit de bas en haut. Ils avoient une ſorte de roues peintes, qui contenoient l'eſpace d'un ſiécle. Les années étoient déſignées par des marques diſtinctes : on y déſſinoit, avec des figures particulières, le tems où chaque choſe arrivoit. Ce ſiécle étoit compoſé de cinquante-deux années ſolaires, chacune de trois cens ſoixante-cinq jours. La roue étoit diviſée en quatre parties, dont chacune contenoit treize ans, ou une indiction, & répondoit, de la manière ſuivante, à une des quatre parties du monde.

Cette roue étoit environnée d'un serpent, dont le corps contenoit les quatre divisions. La première marquoit le Midi, qui s'exprimoit en langue Mexiquaine par *Utzlampa* : elle avoit pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu, & s'appelloit *Tochtli.* La seconde, qui désignoit l'Orient, nommé *Tlacopa* ou *Tlahuilcopa*, étoit marquée par une canne sur un fond rouge, & s'appelloit *Acall.* Le hiéroglyphe du Nord, nommé *Micolampa*, étoit une épée à la pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommoit *Tecpatl.* Celui de l'Occident, ou *Sihvatlampa*, étoit une maison sur du vert, & portoit le nom de *Cagli.*

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siécle. Il y avoit entre chaque, douze petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement arrangés, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à treize, qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette manière de compter par treize étoit non-seulement en usage pour les années, mais encore pour les mois ; & comme les mois des Mexiquains n'étoient que de vingt jours, ils recommençoient lorsqu'ils arrivoient à treize.

Cet usage leur venoit, sans doute, de la manière dont ils calculoient la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette planete en deux tems ; le premier du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui étoit treize jours, & l'autre du sommeil, qui emportoit le même nombre de jours, jusqu'à son coucher du matin. Ils

avoient peut-être en cela l'idée de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étoient au nombre de treize, le gouvernement des années & des jours. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage étoit si ancien parmi eux, qu'ils en ignoroient l'origine lorsque les Espagnols arriverent dans leur pays.

Ils étoient persuadés que le soleil se renouvelloit au bout de chaque siécle. Leurs mois n'étoient que de vingt jours; mais ils en comptoient dix-huit par année, ce qui revenoit aux douze mois Egyptiens. Ce mois ne se divisoit pas en semaines. Ils donnoient à chaque mois & à chaque jour un nom particulier, avec la distribution de treize en treize, & ne se trompoient jamais.

Aux dix-huit mois qui étoient composés de 360 jours, les Mexiquains ajoutoient à la fin de chaque année, cinq jours, qu'ils appelloient *Nenotemi*. Leurs années bissextiles avoient aussi leurs régles. La première, la seconde & la troisième années du siécle commençoient au 10 Avril; la quatrième, qui étoit la bissextile, commençoit au neuf, la huitième au huit, la douzième au sept, la seizième au six, & toujours de même jusqu'à la fin du siécle, qui finissoit le 28 de Mars, jour auquel on commençoit la célébration des fêtes, qui duroient les treize jours bissextiles, jusqu'au 10 Avril.

Avant de commencer un nouveau siécle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu, dans la persuasion que le monde devoit finir avec le siécle; mais

aussi-tôt que le soleil paroissoit, on entendoit retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au monde un autre siécle. On achetoit de nouveaux vaisseaux, & on alloit en procession chercher du feu aux Temples.

Tous ces détails nous ont été transmis par Carreri, qui les tenoit de D. Charles de Siguenca, Professeur de Mathématiques dans l'université de Mexico, qui s'étoit fait un devoir de recueillir toutes les traditions Indiennes, les peintures & les hiéroglyphes, qui lui avoient été presque tous communiqués par Dom Juan d'Alva, Seigneur de Catzicazgo, & de Saint Juan de Theotihuacan, descendant en droite ligne des anciens Rois de Tezcuco. Ils lui étoient venus par succession. Ce sont les seuls écrits concernant l'Histoire, qu'on ait trouvés dans la Nouvelle Espagne. Lorsque les Espagnols y arriverent, ils sacrifierent l'intérêt des Sciences & des Lettres à leur zèle pour la Religion, & détruisirent toutes les peintures qu'ils trouverent, les prenant pour des objets de superstition, parce qu'ils n'y voyoient que des figures bizarres. Le premier Evêque de Mexico, nommé *Sumarica*, se fit un point de conscience d'achever de les détruire.

Tort que les Conquérans du Mexique ont fait aux Sciences & aux Lettres.

§. II.

Cour Impériale.

Le faste avec lequel les Empereurs Mexiquains se faisoient servir, répondoit à celui de leur logement. Montezuma, qui

avoit eu plus de ſoin que ſes prédéceſſeurs de relever la majeſté de l'Empire, avoit inventé de nouvelles cérémonies, & les Ecrivains Eſpagnols attribuent cette magnificence à ſon régne. En montant ſur le Trône, non-ſeulement il augmenta le nombre des Officiers de ſa maiſon, mais encore il ne voulut recevoir parmi eux que des gens d'une naiſſance diſtinguée. Il ne vouloit même avoir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. Envain on lui avoit repréſenté qu'un pareil changement pourroit lui faire perdre l'affection de ſes peuples. Il répondoit que la confiance des Souverains n'eſt pas faite pour le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriſer que dans l'éloignement ceux dont la miſere ôte le ſentiment, ou le pouvoir de reconnoître le bien qu'on leur fait.

Il avoit deux eſpèces de gardes; l'une compoſée de ſoldats, qui occupoient les cours de ſon Palais; l'autre compoſée de deux cens Nobles, qui entroient tous les jours au matin dans les appartemens. Leur ſervice ſe faiſoit tour-à-tour & par brigades, qui comprenoient toute la Nobleſſe de l'Empire. Ils venoient tour-à-tour des Provinces les plus éloignées. Leur principal poſte étoit les anti-chambres, où ils étoient nourris de ce qui ſortoit de deſſus la table de leur maître. Il leur permettoit quelquefois d'entrer dans ſa chambre, ou les y faiſoit appeller. Son deſſein, comme il l'annonçoit lui-même, étoit moins de les favoriſer, que de les accoutumer à la ſoumiſſion, & de connoître par lui-même ceux qui méritoient d'être employés. Ses

audiences publiques étoient rares; mais elles duroient une grande partie du jour, & les préparatifs en étoient imposans. Tous les Grands qui avoient l'entrée du Palais, étoient obligés d'y assister, & les Conseillers d'Etat étoient rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leurs avis sitôt qu'on le leur demanderoit. Un nombre considérable de Secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient, avec les caractères qui leur servoient de lettres, les demandes des supplians & les réponses ou les arrêts du Monarque. Ceux qui vouloient se présenter à cette audience, donnoient leurs noms à des Officiers préposés pour cet objet. On les appelloit l'un après l'autre : ils entroient nuds pieds, les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences. A la première ils disoient : *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; à la troisième, *Grand Seigneur.* Le suppliant exposoit sa demande & recevoit sa réponse, à laquelle il n'étoit pas permis de répliquer, & se retiroit en arrière en faisant encore trois révérences, & tenant toujours les yeux baissés. La moindre faute dans l'observation de ces cérémonies, étoit punie sur le champ avec une extrême rigueur. Ceux qui étoient chargés de la punition attendoient le coupable à la porte.

L'Empereur écoutoit les supplians avec beaucoup d'attention; mais il affectoit de répondre avec sévérité. S'il remarquoit cependant quelque trouble dans la voix ou sur le visage de celui qui lui parloit, il l'exhortoit à se rassurer; & lorsque cette exhortation ne suffisoit pas, il nommoit

un des Miniſtres pour l'écouter dans un autre lieu. Montezuma fit beaucoup valoir aux Eſpagnols la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de ſon peuple.

Ce Prince mangeoit ordinairement ſeul, quelquefois en public, mais toujours avec le même appareil. On lui ſervoit environ deux cens plats, dont les mets étoient ſi bien aſſaiſonnés, qu'ils plurent aux Eſpagnols au point qu'on en prit l'uſage en Eſpagne. Sa table n'étoit qu'un couſſin, ou une couple de peaux rouges. Son ſiége étoit un petit banc tout d'une pièce, creuſé à l'endroit où il s'aſſeyoit, façonné & richement peint. Les nappes étoient de coton, fort déliées, plus blanches que la neige, & ne lui ſervoient qu'une ſeule fois : elles étoient deſtinées pour les premiers Officiers. Quatre cens Pages, tous Gentilshommes, portoient les plats & les dépoſoient dans une ſalle, où l'Empereur alloit les examiner. Avec une baguette qu'il tenoit à la main, il déſignoit ceux qu'il vouloit qu'on lui préſentât. On les faiſoit enſuite réchauffer. Les autres étoient diſtribués entre les Nobles de ſa garde. Avant qu'il ſe mît à table, vingt femmes, de la plus belle figure, ſe préſentoient avec des baſſins pour lui donner à laver.

Repas de l'Empereur.

Lorſqu'il étoit aſſis, un Officier tiroit une baluſtrade de bois autour de ſa table, pour empêcher que ceux qui venoient le voir dîner, ne lui cauſaſſent de l'embarras. Tout le monde gardoit un profond ſilence. Il prenoit cependant quelquefois plaiſir à faire parler ſes bouffons. Ses Ecuyers le

servoient à genoux, nuds pieds & tenant les yeux baissés. Il n'entroit personne dans le lieu où il étoit, qui ne fut nuds pieds, sous peine de la vie. Six Seigneurs, qui étoient toujours obligés d'assister à ses repas, mais à une certaine distance de lui, recevoient quelques plats qu'il marquoit pour eux, & mangeoient respectueusement les mets qui étoient dessus. Pendant ses repas, il y avoit toujours une musique de flûtes, de cornemuses, de hautbois d'os, & de petits tambours de cuivre, dont le son avoit peu d'agrément pour les Espagnols. Il y avoit aussi des nains, des bossus & d'autres gens contrefaits, pour exciter à rire. Ils mangeoient quelques restes avec les bouffons.

Les plats n'étoient que de terre, quoique bien travaillés : ils ne paroissoient qu'une fois devant l'Empereur. Les vases, les coupes & les soucoupes étoient d'or. Quelques-uns étoient des coquilles richement garnies.

Herrera, Chap. 7. Les boissons étoient fort variées. Quelques-unes étoient relevées par des odeurs fort agréables. L'Empereur désignoit celles qu'il vouloit. On assure qu'il mangeoit de la chair humaine; mais il falloit qu'elle eût été sacrifiée. Lorsqu'on avoit levé le couvert, les Dames qui lui avoient donné à laver, & qui étoient demeurées débout pendant tout le repas, sortoient avec tous les autres spectateurs. Les Officiers de la garde restoient seuls dans la salle. Si l'Empereur avoit envie de dormir, il s'appuyoit contre la muraille, restant toujours assis sur le banc qui lui avoit servi à dîner.

Lorsqu'il se réveilloit, on faisoit entrer les Musiciens, qui chantoient au son des instrumens, diverses poésies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le sujet de ces poésies étoit ordinairement quelque trait de l'ancienne histoire du Mexique : quelquefois il rappelloit les conquêtes du Monarque ou de ses prédécesseurs.

Les revenus de l'Empire devoient être immenses, puisque outre la dépense de l'Empereur, qui coûtoit des sommes considérables, on entretenoit trois grosses armées en campagne, & des garnisons considérables dans toutes les principales villes. On augmentoit encore tous les ans le trésor de la Couronne. Revenus de l'Empire.

Les mines d'or & d'argent apportoient un profit immense : les salines & tous les droits de l'Empire, n'en produisoient pas un moins considérable. Les principales richesses venoient des nouveaux tributs, que Montezuma avoit portés à l'excès. Tous les paysans payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir, & les ouvriers lui payoient le même prix du revenu qu'ils tiroient de leur travail. Les pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils payoient en mendiant ou en s'occupant aux travaux les plus rudes.

Il y avoit divers Tribunaux répandus dans toutes les parties de l'Empire, pour recueillir les impôts & les envoyer à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'épargne, & rendoit un compte très-exact du revenu des Provinces : leurs

moindres négligences auroient été sévérement punies. D'après cela ils exerçoient les plus grandes violences dans la levée des deniers Impériaux, & rendoient Montezuma odieux à tous les peuples. Cet odieux Monarque n'ignoroit pas la misere dans laquelle ses exactions mettoient les Mexiquains, & les plaintes qu'ils faisoient tous les jours; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa politique. Les places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des ouvriers pour les édifices, qu'il multiplioit sans cesse.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du Palais, & de servir dans ses armées avec un certain nombre de vassaux, consistoit à lui faire quantité de présens, qu'il recevoit comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa maison & pour l'entretien de ses troupes, portoient le reste au trésor, & le réduisoient en espèces, principalement en pièces d'or, que les Mexiquains estimoient assez, sans en faire cependant beaucoup d'usage, soit qu'ils n'en connussent que la beauté, ou qu'il ne fût destiné que pour les gens véritablement riches.

§. III.

Gouvernement.

Le Gouvernement de l'Empire du Mexique étoit admirable, par le rapport que

toutes ses parties avoient les unes aux autres. Il y avoit un Conseil des finances, duquel dépendoient toutes les Cours subalternes; un Conseil suprême de justice; un Conseil de guerre; un de commerce, & un d'état, où les grandes affaires pouvoient être portées directement, sinon les sentences des Tribunaux inférieurs pouvoient y être relevées par des appels. Chaque ville avoit des Magistrats particuliers pour toutes les causes qui demandoient un prompt jugement. Ces Magistrats ressembloient assez aux Prévôts de l'Europe. Ils faisoient régulièrement leurs rondes armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur dignité : plusieurs sergens les suivoient. Quoique leur pouvoir ne regardât que la police, ils avoient une Cour, dont les jugemens étoient sommaires & sans écritures. Les parties s'y présentoient avec leurs témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ; mais il restoit la voie d'appel au Tribunal supérieur, & la suite de cette procédure étoit une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui étoient condamnés au dernier Tribunal.

Il n'y avoit point de loix écrites dans l'Empire : l'usage en tenoit lieu, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince. Tous les Conseils étoient composés de Citoyens riches, qu'on croyoit à l'épreuve de la corruption, & qui avoient toujours eu une conduite irréprochable dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions s'étendoient à récompenser le mérite & à punir le crime. Ils étoient obligés de rechercher ceux qui avoient des

talens extraordinaires, & les faisoient connoître à la Cour. Leur principale occupation étoit de punir le vol, l'homicide, l'adultère, les impiétés & les crimes de Leze-Majesté. Les vices se pardonnoient facilement, parce que la Religion les autorisoit. Le moindre défaut d'intégrité dans les Ministres étoit puni de mort : il n'y avoit point de faute légere pour ceux qui occupoient des Offices publics. Montezuma faisoit lui-même des recherches secretes sur la conduite des Juges. Il alloit jusqu'à leur faire offrir secretement des sommes considérables, & s'ils se laissoient séduire, ils étoient sur le champ punis.

Le Conseil d'Etat étoit composé des Electeurs de l'Empire. Ils étoient nourris & logés dans le Palais, pour être toujours prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit jamais rien sans les avoir consultés. Ces grandes dignités étoient ordinairement remplies par des Princes du Sang Impérial. Tous les autres Conseils relevoient d'eux; & il ne se passoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardoit les sentences de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Devoirs qu'on imposoit aux Empereurs à leur couronnement.

On a remarqué ci-dessus que les Empereurs, après leur élection, étoient obligés de faire la guerre aux voisins, & de se mettre à la tête des armées pour faire eux-mêmes des prisonniers. Après le sacrifice des victimes, on le revêtissoit du manteau Impérial; on lui mettoit dans la main droite une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui étoit le symbole de la

Justice ; dans la main gauche un arc & des flèches, qui désignoient le commandement suprême. Ensuite le Cacique de Tezcuco lui mettoit la couronne sur la tête. Un des Seigneurs, que son éloquence avoit fait choisir pour cette fonction, lui adressoit un long discours, par lequel il le félicitoit de son avénement au Trône, & lui représentoit en même tems les devoirs qui s'y trouvoient attachés. Le Chef des Sacrificateurs s'approchoit ensuite pour recevoir le serment du nouvel Empereur. C'est la première fois qu'on trouve dans l'Histoire un serment si bisarre. Outre la promesse de maintenir la Religion de ses ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre la justice à ses sujets, on lui faisoit jurer que pendant le cours de son régne, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages par leurs débordemens, les compagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air & du soleil.

Solis prétend que l'intention des Mexiquains, en exigeant de leur Empereur un serment si singulier, n'avoit d'autre but que de lui faire comprendre que les malheurs d'un Etat, venoient presque toujours du désordre de l'administration ; qu'il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

Ordre de Chevalerie.

Les Mexiquains ne connoissoient point de bonheur au-dessus de celui de plaire à

leur Souverain, & d'obtenir son estime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles pour arriver aux premières dignités. Montezuma II, persuadé qu'il étoit important pour sa Grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses sujets, inventa des prix d'honneur pour ceux qui se distingueroient à la guerre. Il institua, pour cet effet, une espèce de Chevalerie ou d'Ordre Militaire, dont les Chevaliers étoient distingués par un habillement particulier & par d'autres marques. On connoît trois de ces Ordres, sous le titre de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion. Les Chevaliers portoient la figure de l'animal de leur Ordre, pendue au cou & peinte sur leurs habits. Il en établit un autre pour les Princes & les Nobles; &, pour lui donner plus de considération, il s'y enrôla lui-même. Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux attachés avec un ruban rouge. Ils avoient, en outre, des cordons de même couleur, qui sortoient d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, & qui pendoient sur leurs épaules. Le nombre en étoit plus ou moins considérable, suivant le mérite de celui qui les portoit. On augmentoit ce nombre avec beaucoup d'appareil, suivant que le Chevalier se distinguoit par de nouveaux exploits. Cette politique ne laissoit jamais refroidir le courage, en excitant continuellement l'émulation.

Les Chevaliers de cet Ordre, qu'on appelloit le *Grand Ordre*, avoient la pref-

séance dans toutes les assemblées de guerre & de paix, & jouissoient du privilége de se faire porter un siége à leur suite, pour s'asseoir lorsqu'ils le désiroient. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riches étoffes de coton, se servir de vases peints & dorés, & porter des souliers, ce qui n'étoit pas permis aux simples particuliers. Chaque Ordre de Chevaliers avoit son logement au Palais, distingué par sa marque.

ARTICLE IV.

Religion, Divinités, Temples, Prêtres & Fêtes des Mexiquains.

IL est difficile de donner une idée juste de la Religion des Mexiquains. Tous les Voyageurs varient sur cet objet. Il est cependant certain qu'ils reconnoissoient un Dieu suprême auquel ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre: mais ils imaginoient que ce premier Etre étoit oisif dans le Ciel, & qu'il abandonnoit le soin des humains à des Dieux subalternes. Lorsqu'ils avoient quelque besoin, leur imagination créoit un Dieu qui pouvoit les satisfaire, & ils l'invoquoient sur le champ : leurs besoins se multipliant à l'infini, leurs Divinités se multiplierent de même. Les premières rélations font monter les Dieux du Mexique jusqu'à deux mille. Les Grecs & les Romains divinisoient les passions & les vertus, & ces premières divisions avoient des subdivisions à

Solis, liv. 3, Ch. 7. Herrera, Chap. 5.

l'infini. Les Mexiquains adoroient en outre le Soleil, la Lune, l'Etoile du matin, la Mer & la Terre.

Ils croyoient l'immortalité des ames, & pensoient qu'elles étoient destinées à des peines ou à des récompenses. Toute leur Religion étoit fondée sur ce principe : mais ils expliquoient mal en quoi consistoit le mal ou le bien qui devoit décider de leur sort. Ils distinguoient plusieurs lieux par où l'ame devoit passer en sortant du corps. Ils en plaçoient un près du Soleil, qu'ils nommoient *la maison du Soleil même*, & qui étoit destinée pour les gens de bien, pour ceux qui étoient morts au combat ou qui avoient été sacrifiés par leurs ennemis. L'ame des mechans étoit reléguée dans des lieux souterrains. Les enfans & ceux qui mouroient dans le ventre de leur mere, alloient dans un lieu particulier. Ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie, alloient dans un autre. Ceux qui mouroient subitement, qui s'étoient noyés, ceux qui étoient punis de mort pour quelque crime, alloient encore dans un autre lieu; qui, par son horreur, répondoit à leur genre de mort, ou à la vie qu'ils avoient menée.

Les Mexiquains avoient des Idoles particulières pour représenter chaque espèce de Divinité. Leur principale, qu'ils traitoient de Tout-Puissant Seigneur du Monde, étoit adorée sous le nom de *Vitzilipuztli*. C'étoit une statue de bois qui avoit la forme humaine. Elle étoit assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, des quatre coins duquel sortoit un

ſerpent de bois. Elle avoit le front peint en bleu, & une bande de la même couleur par-deſſus le nez : elle s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couverte d'une couronne de plumes, dont la pointe étoit dorée. Elle portoit dans ſa main une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin diſpoſées en croix ; au haut du front une ſorte de cimier d'or, accompagné de quatre flêches, que les Mexiquains croyent avoir été envoyées du Ciel. Dans la main droite elle tenoit un ſerpent azuré. Cette Divinité préſidoit particulièrement à la guerre. Celle qui tenoit le ſecond rang ſe nommoit *Teſcatilputza.* C'étoit le Dieu de la pénitence ; c'eſt-à-dire que les Mexiquains s'adreſſoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire, auſſi luiſante qu'un marbre poli, & toute couverte de rubans. Elle avoit à la levre inférieure des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de cryſtal, d'où ſortoit une plume, tantôt verte, tantôt bleue, ſuivant le caprice du Prêtre qui en avoit ſoin. La treſſe de ſes cheveux qui lui ſervoit de bande, étoit d'or bruni. Du bout de cette treſſe pendoit une oreille d'or, un peu ternie par une eſèce de fumée qui repréſentoit les prières des pécheurs. Entre cete oreille & l'autre, on voyoit ſortir des aigrettes, & la ſtatue avoit au cou un lingot d'or, qui deſcendoit ſur ſon ſein & le couvroit. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuſe, lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit dans la main gauche un chaſſe-mouche de plumes

vertes, bleues & jaunes qui sortoient d'une plaque si bien brunie, qu'elle faisoit l'effet d'un miroir, pour marquer que, d'un seul coup d'œil, l'Idole voyoit tout ce qui se faisoit dans l'Univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards, qui marquoient les châtimens dont les pécheurs étoient menacés. C'étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains, parce qu'ils appréhendoient qu'il ne révélât leurs crimes; & sa fête, qu'on célébroit de quatre ans en quatre ans, étoit une espèce de jubilé, qui apportoit un pardon général. Tescatilputza étoit aussi regardé comme le Dieu de la stérilité & du deuil. Dans les Temples où il étoit honoré à ce titre, il étoit assis dans un fauteuil, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étoient peints des cadavres & des os de morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du bouclier. Sous toutes ces formes il avoit l'air menaçant, le corps noir & la tête couronnée de plumes de caille.

Les Cholulans, peuple voisin de Mexico, adoroient une Idole dont la réputation attiroit des pélérins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des marchands : on la nommoit *Quatzalcoalt*. Elle étoit dans un Temple fort élevé, sur un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Elle avoit la taille d'un homme, mais sa tête étoit celle d'un oiseau avec le bec rouge, une crête, plusieurs rangées de

dents. Sa main étoit armée d'une faulx. Ses jambes étoient ornées de diverses sortes de bijoux, pour exprimer les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit *Serpent de plumes riches.*

Les Mexiquains avoient aussi des Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire l'ayeule commune. *Matlacuca* étoit la Déesse de l'eau, &c.

Les Temples du Mexique étoient d'une singularité, dont l'idolâtrie n'a jamais eu rien d'approchant. Il y en avoit dans presque tous les quatiers de Mexico. Ils étoient tous bâtis de la même manière : il n'y avoit de différence que pour la grandeur. On pourra juger de leur forme par la description que nous allons donner ce celui qui étoit consacré à la principale Idole, & qu'ils appelloient *Teutcalli*, qui signifie *Maison de Dieu.* C'étoit un quarré : les angles étoient éloignés les uns des autres de la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre, & pouvoit avoir six pieds de hauteur. Quatre grandes portes servoient d'entrée, trois répondoient aux trois chaussées du lac, & la quatrième à la plus large rue de la ville. Au milieu de ce quarré, qui étoit sans toit, s'élevoit une plate-forme, sur laquelle étoit un bâtiment de pierre, quarré comme l'enceinte, & avoit la longueur de quinze toises d'angle en angle, avec plusieurs saillies qui soutenoient autant de pyramides de la forme qu'on donne à celles d'Egypte. L'édifice diminuoit en largeur, comme les pyramides, à mesure qu'il s'élevoit : mais, au lieu de se terminer en pointe, le sommet

Temples.

étoit plat & uni, & formoit un espace quarré large de sept ou huit toises. La face qui étoit tournée du côté de l'Occident étoit sans saillie; mais elle avoit des degrés pour monter à découvert jusqu'au sommet. Ces degrés étoient d'environ huit pouces, & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze : quelques-uns disent qu'il y en avoit cent trente. Ils étoient de pierre & construits avec beaucoup d'art. C'étoit un très-beau spectacle que d'y voir monter & descendre les Prêtres en habits sacerdotaux. L'espace qui formoit le sommet du Temple, contenoit deux autels, qui n'étoient élevés que de cinq palmes. Chacun étoit adossé contre un mur de pierre qui se recourboit en ceintre, & formoit une chapelle. Sur chaque chapelle on avoit construit trois planchers de charpente, revêtus & lambrissés avec tant d'art, qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce surcroît d'édifice donnoit à la pyramide l'apparence d'une très-haute tour. Lorsqu'on étoit dessus, on découvroit la ville, le lac, les villes & les bourgades voisines, ce qui composoit une des plus belles perspectives du monde. Montezuma y conduisit Cortez & ses Officiers après leur arrivée : cette vue les frappa d'admiration. Cortez demanda aux Officiers s'ils ne se croyoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un si beau spectacle? Cette idée lui échauffant l'imagination, il se promit du même lieu la conquête de tout l'Empire.

Les Prêtres se tenoient au haut du Temple pendant les prières & les sacrifices;

tous les aſſiſtans reſtoient au bas des degrés, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Tous avoient le viſage tourné du côté du Levant. Sur les pyramides des ſaillies, il y avoit plus de quarante tours de différentes grandeurs. A chacune des portes du Temple, on trouvoit une vaſte ſalle & des chambres hautes & baſſes qui ſervoient de magaſins d'armes. Les Temples étoient des lieux de prières & des forteresses, où l'on portoit pendant la guerre toutes ſortes de munitions pour la défenſe de la ville. Quantité d'édifices aboutiſſoient au mur d'enclos, & ſervoient de logement aux Miniſtres des Idoles. On y voyoit de grandes cours, des jardins, des étangs & toutes les commodités néceſſaires à plus de cinq mille perſonnes qu'on y entretenoit pour le ſervice de la Religion. Ils jouiſſoient du revenu de pluſieurs villages qui les mettoit dans l'abondance.

On faiſoit dans le grand Temple, certains jours de l'année, une Idole dont la matière pouvoit ſe manger, & que les Prêtres découpoient pour en donner des morceaux à ceux qui venoient les recevoir. C'étoit une eſpèce de communion à laquelle on ſe préparoit par des prières & des purifications en uſage. L'Empereur aſſiſtoit même à cette cérémonie avec une partie de ſa Cour.

Outre le grand Temple, on en comptoit environ huit dans Mexico, leſquels étoient bâtis ſur le même modèle.

Au barbare uſage de ſacrifier des victimes humaines, les Mexiquains joignoient

Cimetières des sacrifiés.

celui d'en manger la chair, en réservoient les têtes & les portoient dans un lieu destiné pour cet affreux dépôt. Ce lieu étoit devant la principale porte du grand Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espèce de théatre de forme longue, bâti de pierres à chaux & à ciment. Les dégrés par lesquels on y montoit, étoient aussi de pierres, mais entremêlées de têtes d'hommes, dont les dents se présentoient en-dehors. Aux côtés du théatre il y avoit des tours, qui n'étoient fabriquées que de têtes & de chaux. Les murailles étoient couvertes de cordons de têtes. De quelque côté qu'on jettât les yeux, on n'y voyoit que des images de la mort. Le théatre même étoit couvert de têtes enfilées par les tempes. Le nombre en étoit enfin si considérable, que les Espagnols en compterent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les tours étoient composées. On entretenoit plusieurs personnes qui n'avoient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu. On prétend que les Mexiquains ne conservoient ainsi ces têtes, que pour se familiariser avec la mort.

Nous avons parlé assez souvent des sacrifices humains, pour donner au Lecteur une idée de ces horribles fêtes. Le Monde entier ne fournit pas d'exemple aussi révoltant pour l'humanité. Les Mexiquains épargnoient, autant qu'ils pouvoient, le sang de leurs ennemis pendant la guerre; mais c'étoit pour immoler les prisonniers

à leurs Idoles. Montezuma dit à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avoit de conquérir la Province de Tlascala, il se refusoit cette gloire pour avoir des ennemis à combattre & des victimes à immoler aux Dieux.

Sacrifices humains.

Lorsque le jour du sacrifice étoit arrivé, on faisoit une longue file de victimes, environnée d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendoit du Temple vêtu d'une robe blanche, ayant au bas de gros floccons de fil, & portant dans ses bras une Idole, composée de farine de maïs & de miel. Les yeux étoient d'émeraude & les dents de grains de maïs. Le Prêtre montroit cette Idole aux captifs, en leur disant: voilà votre Dieu. Il se mettoit ensuite à leur tête, & les conduisoit par une marche solemnelle au lieu de l'exécution, où les Ministres des sacrifices les attendoient. Il y avoit dans le grand Temple six Ministres des sacrifices: quatre tenoient les pieds & les mains de la victime; le cinquième étoit pour la gorge, & le sixième pour ouvrir le corps. Ces dignités étoient héréditaires, & passoient au fils aîné de ceux qui les possédoient. Celui de la gorge, qui égorgeoit les victimes, tenoit le premier rang. Sa robe étoit une espèce de tunique rouge, bordée de floccons. Il avoit sur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & sur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur bleue céleste. Son visage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure

artificielle fort crépue, & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le front. Ces bandes soutenoient de petits boucliers de papier peints de différentes couleurs & qui ne passoient pas les yeux. Leurs robes étoient des tuniques blanches entremêlées de noir. Le Chef avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu. Un autre Prêtre avoit un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussi-tôt que les victimes étoient arrivées au lieu du sacrifice, on les faisoit monter l'une après l'autre sur un amphithéatre, étant nues & ayant les mains libres. On étendoit successivement chaque victime sur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier, & les quatre autres la tenoient par les pieds & les mains. Alors le Sacrificateur appuyoit son bras gauche sur son estomac, & lui enfonçoit le couteau dans le sein avec la main droite : il lui arrachoit le cœur, qu'il présentoit au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhaloit : il en frottoit ensuite la face de l'Idole qu'il avoit apportée. Les autres Prêtres poussoient le cadavre à coups de pied hors de l'amphithéatre. Tous les captifs destinés au sacrifice, recevoient le même traitement. La cérémonie étant achevée, ceux qui avoient pris les captifs à la guerre, enlevoient leurs cadavres & les distribuoient à leurs amis, qui les mangeoient solemnellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce barbare usage étoit suivi avec la même ardeur. On voyoit des fêtes où l'on égor-

geoit

geoit jusqu'à cinq mille hommes soigneusement rassemblés pour ce jour solemnel. Si l'on restoit trop long-tems en paix, le Sacrificateur portoit des plaintes à l'Empereur de la part des Dieux, & lui représentoit qu'ils mouroient de faim. Alors on donnoit avis à tous les Caciques que les Dieux demandoient à manger. Aussitôt toute la Nation prenoit les armes, &, sur le premier prétexte, faisoit des incursions sur les terres des voisins. Herrera assure que les Mexiquains étoient las de cette barbarie, & que l'horreur que cette Religion leur inspiroit les disposa en faveur du Christianisme, qui abhorre toute effusion de sang.

Les Historiens disent que les Mexiquains faisoient encore d'autres sacrifices qui étoient pour le moins aussi barbares. A certaines fêtes on prenoit plusieurs captifs, on les livroit aux Prêtres, qui les écorchoient & revêtoient de leur peau autant de Ministres subalternes qu'ils avoient écorché d'hommes. Ces Ministres subalternes se répandoient dans tous les quartiers de la ville en chantant & en dansant, & s'arrêtoient à la porte des maisons, où l'on étoit obligé de leur faire des libéralités, sinon l'on recevoit au visage un coup d'un des coins de la peau, qui faisoit une tache de sang. Cette cérémonie ne finissoit que lorsque les peaux commençoient à se corrompre. Autres sacrifices.

Dans d'autres fêtes il y avoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée &

d'une rondache. Celui qui étoit désigné pour le sacrifier se présentoit avec les mêmes armes, & le combat s'engageoit en présence du peuple. Si le captif étoit vainqueur, non-seulement il échappoit au sacrifice, mais encore il recevoit les honneurs que les loix accordoient aux plus fameux Guerriers, & le vaincu servoit de victime.

On nourrissoit aussi chez les Mexiquains, comme chez les Mosquites, dont nous avons parlé plus haut, un esclave pendant une année entière, & on lui rendoit les plus grands honneurs; on avoit même de la vénération pour lui, parce qu'il représentoit la principale Idole, & on le sacrifioit au bout de l'année.

Fêtes Religieuses.

L'ordre des fêtes religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale, qui se célébroit en l'honneur de la principale Divinité du pays, arrivoit tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant qu'on la célébrât, deux jeunes filles consacrées au service du Temple, paroissoient avec du miel, de la farine de maïs : on en faisoit une grande Idole, & tous les Seigneurs assistoient à la composition. On paroit cette Idole d'habits & d'ornemens magnifiques: on la plaçoit dans un fauteuil bleu posé sur un brancard. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, toutes les jeunes filles se rendoient au Temple, vêtues de robes blanches & couronnées de maïs rôti, avec des bracelets de grains de maïs rôti, enfilés; le reste des bras étoit couvert jusqu'au poignet de plumes rouges : leurs joues étoient peintes avec du vermillon.

On les nommoit, pendant la fête, *Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte* : elles portoient l'Idole sur le brancard, jusqu'à la porte du Temple. Deux jeunes garçons la recevoient de leurs mains, & la portoient au pied des grands dégrés, où le peuple venoit se proﬅerner devant elle, se mettant sur la tête un peu de poussière que chacun devoit prendre sous ses pieds. On marchoit alors en procession vers la montagne de Chapultepeque. On y faisoit un sacrifice qui emportoit peu de tems : on alloit ensuite dans un autre lieu, de-là dans un troisième, & l'on revenoit ensuite à Mexico sans s'arrêter. Cette procession, qui étoit de quatre lieues, devoit se faire en quatre heures. Les jeunes garçons portoient le brancard au pied des grands dégrés où ils l'avoient pris, l'élévoient au sommet du Temple avec des poulies, au bruit de toutes sortes d'instrumens. Les adorations du peuple redoubloient pendant cette cérémonie. On posoit ensuite l'Idole dans une riche cassette au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes filles apportoient des espèces d'os, faits de la même pâte dont la statue étoit composée. Les Sacrificateurs se plaçoient à leurs côtés, parés de guirlandes & de bracelets de fleurs, faisant porter à leur suite la figure de leurs Dieux & de leurs Déesses. Ils se rangeoient ensuite autour des morceaux de pâte qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette cérémonie étoit suivie par des sacrifices, & le nombre des victimes étoit toujours plus grand pour cette fête que

pour toutes les autres. Pendant les sacrifices, on faisoit des danses dans la cour du Temple. Les jeunes filles chantoient au son du tambour, & tous les Seigneurs répondoient à leur chant en manière de chœur. Le peuple, qui étoit à quelque distance, mêloit ses acclamations au chant. Après les sacrifices, les Prêtres coupoient les morceaux de pâte & les distribuoient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe. Chacun les mangeoit avec beaucoup de dévotion, & se persuadoit avoir mangé la chair de son Dieu : on en portoit même aux malades. C'étoit un péché du premier ordre de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averti de s'en garder dans les maisons, & l'on cachoit jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solemnité finissoit par un sermon que le grand Prêtre adressoit au peuple, pour lui recommander l'observation des loix & des cérémonies.

Fête du Jubilé.

Tous les quatre ans les Mexiquains célébroient une fête qu'Acosta nomme *Jubilé*. Elle commençoit le 10 de Mai & duroit neuf jours. Un Prêtre sortoit du Temple en jouant de la flûte, & se tournoit vers les quatre parties du monde; il s'inclinoit ensuite vers l'Idole, prenoit de la terre & la mangeoit. Le peuple l'imitoit, demandoit pardon de ses péchés, & prioit qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandoient la victoire & des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir aux Dieux. Ces prières se faisoient pendant huit jours avec des gémissemens & des larmes. Le neuviè-

me étoit celui de la fête : on s'assembloit dans la cour du Temple, & le principal objet de la dévotion publique, étoit de demander de l'eau. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple sur un brancard, les autres lui offroient de l'encens, tandis que le peuple se frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Après cette cérémonie, on parsemoit le Temple de fleurs, & on laissoit l'Idole découverte jusqu'au soir. On lui offroit des pierreries, de la soie, des fruits & des cailles. Les hommes se retiroient vers l'heure de dîner : mais les femmes & les Ministres du Temple y restoient pendant tout le jour. Lorsque les hommes étoient de retour, on faisoit paroître le captif qui avoit servi d'Idole pendant toute l'année, on le sacrifioit au milieu des chants & des danses. On plaçoit quelques mets devant l'Idole. Toute l'assemblée se tenoit à quelque distance, & tous les jeunes gens couroient pour s'en saisir : il y avoit des prix destinés pour les quatre premiers : ils obtenoient plusieurs marques de distinction jusqu'au renouvellement de la même fête. A la fin du jour & des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient servi le Temple se retiroient dans leur famille. Ils pouvoient alors se marier, mais ceux qui prenoient leur place, les poursuivoient avec de grands cris, en leur reprochant d'abandonner le service des Dieux.

Fêtes des Marchands.

Il y avoit pour les Marchands une fête annuelle qui portoit leur nom. Quarante jours avant la célébration, ils achetoient un captif de belle taille, le paroient des

habits de l'Idole, & le lavoient deux fois chaque jour dans l'étang du Temple. On le traitoit avec beaucoup d'honneur & on lui donnoit les mets les plus délicats. La nuit on le tenoit enfermé dans une cage, & pendant le jour on le conduisoit par la ville au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux Prêtres alloient lui annoncer son sort. Son devoir étoit de répondre qu'il l'acceptoit avec soumission. S'il paroissoit affligé, son chagrin passoit pour un mauvais augure, & les Prêtres faisoient diverses cérémonies par lesquelles on supposoit qu'ils avoient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisoit à minuit, & son cœur étoit offert à la Lune. On portoit son corps chez le plus célèbre Marchand, qui le faisoit rôtir avec divers assaisonnemens. Les convives dansoient pendant qu'on préparoit le festin. Après qu'ils avoient dévoré cet horrible mets, ils alloient saluer l'Idole au lever du soleil, continuoient leurs réjouissances pendant le reste du jour, & se déguisoient sous diverses figures: les uns en oiseaux, en papillons, en grenouilles, en guêpes, &c. Les autres en boiteux, en manchots & autres estropiés. Ils faisoient des recits de leurs accidens ou de leurs métamorphoses, & la fête se terminoit par des danses.

Prêtres. Outre les six Sacrificateurs dont nous avons parlé, chaque quartier, chaque Temple avoit ses Prêtres. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles quatre fois le jour, au lever du soleil, à midi, au soleil couchant & à minuit. A ces heu-

res l'on entendoit dans les Temples le bruit des trompettes, des tambours & d'autres inſtrumens qui formoient un bruit fort lugubre. Les Prêtres étoient encore chargés d'entretenir un feu perpétuel devant l'autel : ils ſe meurtriſſoient la chair & ſe tiroient du ſang : mais ils étoient très-bien payés pour toutes ces rigueurs qu'ils exerçoient ſur eux-mêmes ; ils avoient des revenus conſidérables.

Leur uſage étoit de s'oindre depuis les pieds juſqu'à la tête, d'une graiſſe claire & liquide qui leur faiſoit croître le poil dans toutes les parties du corps, & le rendoit auſſi dur que le crin des chevaux. Il les incommodoit d'autant plus, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper. Ils treſſoient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de ſix doigts. Comme ils n'avoient pour encens que de la réſine, la vapeur rendoit leur teint preſque noir. Lorſqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles, qu'ils tenoient cachées dans des caves, dans des bois, ou ſur des montagnes, ils s'y diſpoſoient par une onction, & ſe ſervoient d'une compoſition ſi ſingulière, que nous croyons devoir la rapporter d'après d'Acoſta. Ils prenoient des araignées, des ſcorpions, des cloportes, des ſalamandres, des viperes, que de jeunes garçons leur amaſſoient : ils les brûloient au feu du Temple, les mettoient dans un mortier avec du tabac & du bétun, réduiſoient le tout en poudre, la délayoient avec une liqueur forte, ſe couvroient le corps de cette dégoûtante pâte, & alloient par-tout, ſe croyant invulnérables. Le peuple étoit

persuadé que cette préparation les mettoit au-dessus du commun des hommes, & leur procuroit des entretiens avec les Dieux. Ils employoient aussi cette pâte pour fortifier les enfans & pour guérir les malades.

Monastères. Dans l'enceinte du grand Temple de Mexico, il y avoit deux Monastères, ou Maisons de retraite, l'une de jeunes filles entre douze & treize ans, l'autre de jeunes garçons, à-peu-près du même âge. Ces deux établissemens, fondés pour le service du Temple, étoient l'un vis-à-vis de l'autre; mais ils n'avoient aucune communication. Il y avoit dans chacun des supérieurs du même sexe. L'emploi des filles étoit de préparer à manger pour les Idoles, c'est-à-dire, pour les Prêtres, auxquels il n'étoit permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. Ces alimens étoient des espèces de beignets, faits avec du maïs & du miel : on les fricassoit quelquefois avec des herbes & des légumes.

Les jeunes filles se faisoient couper les cheveux en entrant au service des Idoles; elles les laissoient croître ensuite. La nuit elles se levoient pour prier les Idoles & pour se tirer du sang, dont elles étoient obligées de se frotter les joues : mais elles se lavoient sur le champ avec de l'eau consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élévées dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la dernière rigueur; & celles qui manquoient à l'honneur périssoient dans

les supplices. S'il se trouvoit dans le Temple quelque chose de rongé par un rat ou par une souris, c'étoit un signe de la colère des Dieux, qui avertissoient qu'il étoit arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On cherchoit les coupables, & malheur à celles qui étoient soupçonnées de quelque déréglement. On ne recevoit dans ce Monastère que des filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles sortoient pour se marier.

Les jeunes garçons avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissoient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille; mais ils les laissoient assez longs sur la nuque du cou pour pouvoir les mettre en tresse. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne duroit qu'un an, comme celle des filles. Dans ce court espace ils étoient assujettis aux plus rigoureuses loix de l'obéissance, de la chasteté & de la pauvreté. Leur devoir étoit de servir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte des Idoles. Ils balayoient les lieux saints, enttetenoient le feu qui étoit devant la grande Idole. La modestie leur étoit tellement recommandée, que c'étoit un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. On les employoit à demander l'aumône dans les maisons de la ville. Ils marchoient quatre ou six ensemble d'un air mortifié. Si on ne leur donnoit rien, ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir, parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on supposoit toujours leurs besoins pressans. Ils étoient chargés de se lever la nuit pour faire re-

tentir les trompettes & les autres instrumens; ils veilloient successivement autour de l'Idole, ils assistoient à l'encensement des Prêtres, après lequel ils se retiroient dans un lieu destiné pour s'y tirer du sang avec des pointes aigues & s'en frotter les tempes. Leur habit étoit un cilice blanc, mais fort rude.

Les Prêtres & les jeunes Religieux s'assembloient à certaines fêtes dans un lieu environné de siéges tout couverts de cailloux pointus, & d'autres pointes qui leur faisoient répandre beaucoup de sang, avec lequel ils se frottoient tout le corps. Quoique les Prêtres ne fissent pas vœu de chasteté, ils renonçoient ordinairement aux femmes. Quelques-uns se formoient même des obstacles insurmontables à tout commerce avec elles.

Funérailles. La manière d'enterrer les morts n'étoit pas uniforme, elle dépendoit de la volonté du mourant. Les uns vouloient être enterrés dans la cour de leur maison, les autres vouloient qu'on les portât sur des montagnes. Il s'en trouvoit qui ordonnoient que leurs corps fussent brûlés, & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexiquain étoit mort, on avertissoit les Prêtres du quartier. Ils se rendoient à la maison du mort, l'asseyoient à terre, & lui mettoient ses meilleurs habits. Alors les parens & les amis du mort venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique ou quelqu'autre Seigneur, on lui présentoit des esclaves, qui étoient sa-

crifiés sur le champ pour l'accompagner dans l'autre monde. Comme chaque Seigneur avoit une espèce de Chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on immoloit aussi ce Prêtre domestique, & les principaux Officiers qui avoient servi le mort. Les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortége. C'étoit dans la même vue que toutes les richesses du mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit des amas d'armes autour de lui. Les obséques duroient dix jours, & se célébroient par un mêlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'office des morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, levoient plusieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies, & faisoient de longs encensemens. Ils jouoient des airs lugubres sur le tambour & sur la flûte. Celui qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'Idole favorite du mort. Lorsqu'on brûloit le corps, un Prêtre recueilloit soigneusement ses cendres, se couvroit d'un habit capable d'inspirer de l'horreur, les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton, & en faisant des contorsions terribles.

Obséques de l'Empereur.

Lorsque l'Empereur étoit attaqué d'une maladie qui paroissoit mortelle, on couvroit la face des principales Idoles, & on les laissoit dans cet état jusqu'à sa guérison ou à sa mort. S'il mouroit, on en faisoit aussi-tôt porter la nouvelle dans toutes les Provinces de l'Empire, pour rendre le deuil général, & pour

convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort, s'y rendoient en diligence. On lavoit le corps, on le parfumoit en leur présence, pour le garantir de toute corruption; on le plaçoit sur une natte, où on le veilloit pendant quatre nuits, avec des pleurs & des gémissemens. On coupoit une poignée de ses cheveux, que l'on gardoit soigneusement : on mettoit dans sa bouche une grosse émeraude; on couvroit ses genoux de plusieurs couvertures fort riches. On attachoit pardessus la devise de l'Idole, qui étoit l'objet de son culte. On couvroit son visage d'un masque enrichi de perles & de pierres précieuses. On immoloit ensuite les victimes. La première étoit l'Officier qui avoit été chargé d'entretenir les lampes & les parfums du Palais, afin que le Monarque ne passât pas dans l'autre monde étant dans les ténébres, & que son odorat ne fût pas blessé dans la route. On portoit ensuite le corps au grand Temple : tous ceux qui composoient le cortége étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés; tous les Officiers du Palais portoient des masses, des enseignes & des panaches. En arrivant dans la cour du Temple, on trouvoit un grand bucher auquel les Prêtres mettoient le feu; & pendant qu'il s'allumoit, le grand Sacrificateur prononçoit, d'une voix plaintive, des prières & des invocations. Lorsque le bûcher étoit allumé, l'on y

jettoit le corps avec tous les ornemens dont il étoit couvert : chacun y jettoit ses armes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un chien, qui, par ses aboiemens, devoit annoncer dans l'autre monde l'arrivée de l'Empereur. On commençoit alors le grand sacrifice : le nombre des victimes étoit toujours de deux cens, parmi lesquelles étoient des Officiers du Palais & plusieurs femmes. On leur ouvroit la poitrine pour en arracher le cœur, qu'on jettoit aussitôt dans le feu. Les corps étoient déposés dans le cimetière, & il n'étoit pas permis d'en manger la chair. On faisoit garder le bûcher pendant toute la nuit, & le lendemain on se rassembloit autour. On ramassoit les cendres & les os, on les mettoit dans un vase, que les Prêtres portoient à la montagne de Chapultepeque : ils les déposoient avec la poignée de cheveux que l'on avoit coupée au cadavre, dans une petite voûte, dont l'intérieur étoit revêtu de peintures plus bisarres les unes que les autres. On en bouchoit soigneusement l'entrée, & l'on plaçoit par-dessus une statue de bois, qui représentoit assez la figure du mort. Les solemnités duroient quatre jours, pendant lesquels les femmes, les filles du mort & ses plus fidéles sujets, alloient faire des offrandes à la statue qui représentoit l'Empereur. Le cinquième jour, les Prêtres sacrifioient encore quinze esclaves. Le vingtième ils en sacrifioient cinq ; le soixantième, trois, & le quatre-vingtième, neuf, pour terminer la cérémonie.

Funérailles du Cacique de Mechoacan.

Les funérailles du Cacique de Mechoacan, étoient encore plus singulières. Ce Prince étoit, à peu de chose près, aussi puissant que l'Empereur du Mexique. Lorsqu'il sentoit sa fin approcher, son premier soin étoit de désigner celui de ses enfans qui devoit lui succéder. Ce successeur assembloit tous les Grands de la Province & tous ceux qui avoient exercé quelque emploi important sous son pere. Ils commençoient par lui faire des présens, qui étoient comme une reconnoissance de ses droits. L'appartement du mourant étoit fermé & gardé avec soin : il n'étoit plus permis à ses sujets de le voir. Aussi-tôt qu'il étoit mort, tous les Seigneurs s'assembloient pour pousser des cris & des gémissemens, & donner toutes les marques extérieures de douleur. On leur ouvroit ensuite la porte de l'appartement où étoit le cadavre. Chacun s'approchoit de lui, le touchoit & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chaussure de peau de chevreuil, qui étoit celle que portoient ordinairement les Caciques. On lui attachoit aux genoux des sonnettes d'or ; on lui mettoit des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans aux oreilles. On couvroit même ses levres de pierreries. Sur ses épaules on mettoit plusieurs tresses des plus belles plumes. Lorsque cet arrangement étoit fait, on le plaçoit assis sur une espèce de litière découverte, avec un arc & des flèches d'un côté, & de

l'autre une grande figure artificielle, qui repréſentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on ſuppoſoit empreſſée alors à récompenſer ſa piété. Pendant ce tems ſon ſucceſſeur déſignoit ceux qui devoient aller ſervir ſon pere dans l'autre monde. Pluſieurs regardoient comme une faveur d'être choiſis pour cette fonction : quelques-uns s'affligeoient de leur ſort : mais on leur faiſoit boire des liqueurs fortes qui les enivroient & diſſipoient leur crainte. On mettoit de ce nombre ſept femmes d'une haute naiſſance : l'une pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux ; une autre pour lui préſenter la coupe, la troiſième pour laver ſon linge, & les quatre autres pour divers ouvrages. Outre les victimes déſignées par le nouveau Cacique, on raſſembloit un grand nombre d'eſclaves & de perſonnes libres. Chaque état étoit obligé de fournir une victime. Il y en avoit qui pouſſoient le zèle & le courage juſqu'à s'offrir volontairement. On les lavoit avec ſoin, on leur teignoit le viſage de jaune. On leur mettoit ſur la tête une couronne de fleurs, & on les enivroit. La marche funebre commençoit par cette troupe de victimes, qui jouoit des inſtrumens comme ſi elle alloit à un divertiſſement. Après les victimes, marchoient les parens du mort. La litière étoit portée par les principaux Seigneurs du pays, & ſuivie de toutes les perſonnes notables de la Province, qui chantoient, d'un ton fort lugubre, des vers analogues à la cérémonie. Ceux qui avoient

occupé des emplois marchoient ensuite.
La marche étoit fermée par les domestiques du Palais, chargés d'enseignes & d'éventails de plumes. Une multitude de peuple formoit comme un cercle autour du convoi, veilloit sur les victimes, & fermoit le passage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Cette procession sortoit du Palais au milieu de la nuit, & étoit éclairée par une multitude de flambeaux. On avoit eu la précaution de nettoyer les rues de la ville. En arrivant au Temple, on faisoit quatre fois le tour du grand bûcher qui étoit préparé. On plaçoit le corps au haut & on le brûloit avec tous ses ornemens. Pendant ce tems on assommoit les victimes, & on les enterroit derrière le mur du Temple, sans les ouvrir comme on faisoit à Mexico. Lorsque le Soleil paroissoit, les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient les pierreries & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de sa parure. On portoit le tout dans le Temple, on le bénissoit avec des invocations & des cérémonies mystérieuses, après lesquelles on les mêloit avec différentes sortes de pâtes, pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes, de colliers, de bracelets & de sonnettes d'or. On l'armoit d'un arc, de fléches, d'un bouclier & on la présentoit aux adorations du peuple. Les Prêtres ouvroient ensuite la terre au pied des dégrés du Temple, faisoient une grande fosse, couvroient de nattes toutes les parties intérieures, y

dressoient un lit sur lequel ils plaçoient la statue, le visage tourné au Levant. On suspendoit autour d'elle plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fléches & des panaches. On mettoit près du lit quantité de bassins, de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres, dans lesquels il y avoit des robes, des joyaux & des alimens. On couvroit la fosse d'un grand couvercle de terre, sur lequel on plaçoit diverses figures qui sembloient veiller à la conservation d'un si respectable monument. Les Espagnols, après la conquête, eurent beaucoup de peine à abolir cet usage; mais il céda aux instructions du Christianisme avec les autres superstitions de l'Idolâtrie.

ARTICLE V.

Figure, Habillement, Caractère, Usages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.

LEs premières rélations du Mexique disent que les hommes de ce pays étoient d'une taille médiocre, avoient assez d'embonpoint. Leur peau & leur teint étoient rougeâtres. Ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux épais, plats & diversement coupés: ils n'avoient point de barbe, parce qu'ils l'arrachoient. **Figure des hommes.**

Ils se peignoient le corps, se couvroient la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiseaux, d'écailles de poissons, ou de poil de tigres & d'autres animaux. Ils se

perçoient les oreilles, le nez & le menton même, y plaçoient des pierreries, de l'or ou des ossemens.

Figure des femmes.

La taille & la couleur de femmes étoient peu différentes de celles hommes. Elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, & avoient très-grand soin de les noircir avec une sorte de poudre & d'onguent propres à cet effet. Les femmes les lioient autour de la tête & s'en faisoient un nœud sur le front. Les filles les portoient flottans sur le sein & sur les épaules. A peine étoient-elles devenues meres, que leurs mamelles croissoient jusqu'à pouvoir nourrir leurs enfans en les portant sur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petitesse du front, & par des onctions continuelles, elles faisoient croître leurs cheveux jusque sur les tempes. Elles se baignoient souvent, & se mettoient quelquefois dans un bain froid en sortant d'un bain chaud, se fardoient ensuite avec un lait de grains & de semences, qui servoit moins à les embellir, qu'à les garantir de la piqûre des mouches & des autres insectes dont le pays est rempli.

Le peuple avoit le corps & les pieds nuds, à l'exception des soldats, qui, pour se donner un air terrible, se couvroient de la peau de quelque animal, & ajustoient la tête sur la leur. Ils portoient en outre un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes en bandoulière ; le tout étoit terminé par une tête d'homme. Cette parure leur donnoit un air de férocité qui intimidoit souvent les ennemis.

Les Seigneurs, l'Empereur même ne se couvroient que d'une sorte de manteau composé d'une pièce de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Leur chaussure étoit des sandales. Ils ne portoient sur leur tête que des plumes attachées avec des cordons. Les femmes des simples particuliers étoient aussi presque nues. Elles avoient une espèce de chemise à demi-manches, qui leur tomboit sur les genoux; mais elle étoit ouverte sur la poitrine, & si légere, qu'étant ajustée sur la peau, elle en paroissoit à peine distinguée. Leurs cheveux faisoient seuls leur coëffure. Les Espagnols prétendent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les hommes.

On prétend que le changement de gouvernement, de travail, de religion & de mœurs, les a fait, pour ainsi dire, changer de nature. Ceux d'aujourd'hui sont bruns, d'une taille assez avantageuse. Ils se garantissent de la piqûre des mouches avec un jus d'herbes, se barbouillent tout le corps d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête & se rendre les cheveux noirs & doux. Ils ont pour habillement un pourpoint court & des haut-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau de diverses couleurs, qu'ils appellent *tilma*, & qui, passant sur le bras droit, se lie par les extrêmités sur l'épaule gauche. Ils se chaussent, mais ils portent des socs au lieu de souliers. Jamais ils ne quittent leurs cheveux. Les femmes mettent sur leur peau une espèce de chemise de coton, & par-dessus une espèce de sac. Leurs jupes sont étroites,

ornées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en plusieurs endroits de plumes de canards. Les femmes des Métices, des Noirs & des Mulâtres, dont le nombre est très-considérable, n'ayant pas le droit de porter l'habit des Espagnols, & dédaignant celui des Indiennes, ont inventé le ridicule usage de porter des jupes en travers, sur les épaules ou sur la tête : mais leurs maris & leurs garçons portent l'habit des Espagnols, & se donnent entr'eux le titre de Capitaine. Les Espagnols disent que le nombre en est aujourd'hui si considérable, qu'on a lieu de craindre qu'ils ne se révoltent un jour, & qu'ils ne se rendent maîtres du pays. Selon les mêmes, ils ont tous les vices sans aucune vertu.

Les femmes Mexiquaines avoient autrefois un usage très-contraire à la population. Pendant leur grossesse elles se médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes, qui produisoient d'aussi mauvais effets sur les meres que sur les enfans. Dès qu'elles étoient accouchées, elles s'efforçoient de raccourcir la nuque du cou de leur enfant, la comprimoient vers les épaules, & la lioient dans le berceau d'une manière qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte pas d'autre raison que le préjugé, qui leur faisoit attacher des graces à cette difformité.

A peine les garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire aux oreilles & aux parties qui désignoient leur sexe, une petite incision de laquelle découloit quelque gouttes de sang : il les

lavoit ensuite & mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers, une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun, il mettoit un petit outil conforme à la profession de leur pere. Il mettoit dans les mains des filles des outils pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. Les meres nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, & s'abstenoient pendant quatre ans de tout commerce avec leur mari, dans la crainte d'une nouvelle grossesse. Celles qui devenoient veuves pendant ce tems, n'avoient pas la liberté de se remarier. On recommandoit avec soin tous les enfans à la protection des Dieux. On faisoit des offrandes, des vœux & des sacrifices pour leur fortune & pour leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres amulettes qui contenoient des figures d'Idoles & des caractères mystérieux.

Education des garçons.

Dans chaque Temple il y avoit une école, où les jeunes garçons du quartier alloient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenoit la Religion, les Loix & tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des flèches, de lancer le dard & la zagaie, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisoit souvent coucher sur la dure; on les empêchoit de manger beaucoup, & on les entretenoit dans un exercice presque continuel. Il y avoit une école particulière pour les enfans nobles, où on leur portoit la nour-



riture de chez eux. Ils y étoient instruits par d'anciens Chevaliers qui les accoutumoient aux plus rudes travaux, & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de vertus. Dès leur plus tendre jeunesse, on les envoyoit au milieu des armées pour y porter des vivres aux soldats. Par ce moyen on les familiarisoit avec les dangers de la guerre, on formoit leur courage, & on les accoutumoit à la fatigue. Ils trouvoient quelquefois le moyen de se distinguer dans cet exercice, & celui qui étoit parti chargé d'un vil fardeau, revenoit avec le titre de Capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquoient du penchant pour le service du Temple, entroient dans le Monastère de leur sexe. S'ils se distiguoient dans le Sacerdoce, ils avoient des maîtres particuliers qui leur apprenoient les secrets & les cérémonies de la Religion.

Education des filles.

Les filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans on les accutumoit à la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu : la plupart ne sortoient point de la maison paternelle jusqu'au tems de leur mariage : on les menoit même rarement au Temple, & elles étoient alors toujours accompagnées de plusieurs vieilles femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux, ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & les jeunes garçons ne mangeoient ensemble. Les gens de marque observoient cette loi jusqu'au scrupule. Ils avoient des jardins & des vergers dans leurs maisons, où l'apparte-

ment des filles étoit séparé des autres édifices. Celles qui faisoient seulement un pas hors de leur enceinte, étoient châtiées sévérement. Dans leur promenade même, elles ne devoient jamais lever les yeux ni tourner la tête. Elles étoient punies lorsqu'elles quittoient le travail sans permission. On leur faisoit regarder le mensonge comme un vice abominable, &, pour une faute de cette espèce, on leur fendoit la levre.

On marioit les garçons à vingt ans; mais les filles l'étoient dès l'âge de quinze. Cette cérémonie se faisoit par le ministère d'un Prêtre. Il prenoit les deux parties par les mains & leur demandoit quelle étoit leur intention. Sur la réponse du jeune homme, il prenoit les bords de la robe dont il devoit être revêtu pour la fête, & le bout d'un voile, que la jeune fille portoit aussi dans cette occasion, lioit l'un à l'autre, les conduisoit dans cet état à la maison qu'ils devoient habiter, & les faisoit tourner sept fois autour d'un fourneau. Si leurs peres étoient pauvres, ils s'engageoient, en les quittant, de partager avec eux le bien qu'ils pourroient acquérir. Les peres qui étoient riches, joignoient au bien qu'ils leur donnoient, la promesse de ne jamais les laisser tomber dans la misere. Mariages.

Un homme avoit la liberté de prendre plusieurs femmes: quoique la plupart des Mexiquains n'en eussent qu'une, on n'étoit point étonné d'en voir qui en avoient jusqu'à cent cinquante. Les dégrés de mere & de sœur étoient les seuls défendus. On

n'a pas connu de Nation plus délicate sur la virginité. Une femme soupçonnée de l'avoir perdue avant son mariage, étoit renvoyée à ses parens le lendemain de ses noces; & celles dont le mari étoit satisfait, recevoient des présens & des honneurs extraordinaires. Après le divorce, il leur étoit défendu de se rejoindre sous peine de mort; mais les femmes avoient la liberté de se remarier, lorsqu'elles en trouvoient l'occasion, & ces mêmes hommes, qui poussoient si loin la délicatesse pour les filles, prenoient, sans scrupule, une veuve ou une femme qui avoit été répudiée. Une mere, en mariant sa fille, lui recommandoit particulièrement la propreté, le culte des Dieux, & les soins intérieurs de la maison. Un pere exhortoit son fils à bien vivre avec sa femme, à se rendre aimable à ses voisins, & sur-tout à respecter ses supérieurs. On prétend qu'il y avoit des formules d'exhortations pour les peres & les meres, & de conduite pour les enfans. Elles se conservoient dans les familles, & les enfans ne quittoient point la maison paternelle, sans en prendre une copie dans les caractères qui servoient d'écriture à la Nation.

Caractères qui servoient d'écriture aux Mexiquains.

Ce n'est point sans étonnement qu'on voit un peuple aussi barbare & aussi ignorant que l'étoit celui dont nous parlons, trouver le moyen de suppléer aux lettres, & présenter ses idées sur le papier avec presqu'autant de clarté que les peuples le plus policés. Il y avoit au Mexique des livres, par le moyen desquels on perpétuoit non-seulement la mémoire des tems,

mais

mais encore des loix, des usages & des cérémonies. On a vu que la ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, étoit célèbre par l'habileté de ses habitans à écrire, & que son nom venoit de là. On trouvoit dans plusieurs autres villes des Bibliothéques ou des amas d'histoires, de calendriers ou de remarques sur les planetes & sur les animaux. Au lieu de papier ils se servoient de feuilles d'arbres équarries, pliées & rassemblées. Plusieurs Espagnols les ayant trouvées, prirent les figures qu'elles contenoient pour des caractères magiques, & les jetterent au feu. Il s'en trouva quelques-uns qui reconnurent la méprise & regretterent beaucoup les effets du faut zèle. Un Jésuite, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, rassembla dans la Province du Mexique les anciens des principales villes, & se fit expliquer ce que contenoit un petit nombre de livres qu'il avoit dérobés aux flammes. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentoient leurs siécles. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentoient aussi clairement tout ce qui peut être conçu que le font nos lettres. Les choses qui ont une forme paroissoient sous leur propre image, & celles qui n'en ont point étoient représentées par des caractères qui les désignoient. Pour marquer l'année où les Espagnols étoient entrés dans leur pays, ils avoient peint un homme avec un chapeau & un habit rouge au signe de la roue qui couroit alors. Comme ces caractères ne suffisoient pas pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendoient que la substance des

idées. En outre, ils tranfmettoient à leurs defcendans les détails hiftoriques par le fecours de la mémoire. Leurs Orateurs & leurs Poëtes avoient compofé des Difcours, des Poëmes & des Dialogues qu'on faifoit apprendre par cœur aux enfans. C'étoit même une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colléges, & toutes les traditions fe confervoient par ce moyen. Lorfque les Efpagnols eurent conquis le Mexique, il apprirent aux habitans l'ufage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient confervé dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on trouve dans les rélations.

Nous avons donné plus haut la defcription des Palais de Montezuma; mais ce n'eft pas par eux qu'il faut juger de la conftruction des maifons du peuple. Les gens riches avoient la liberté d'imiter la magnificence du Souverain dans leurs bâtimens; mais il étoit défendu au peuple d'élever leurs maifons au-deffus du rez-de-chauffée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plupart des maifons étoient conftruites de terre & couvertes de planches, qui formoient une efpèce de plate-forme, que les Hiftoriens appellent terraffe. L'intérieur étoit couvert de natte, même chez les plus pauvres. Quoique la cire & l'huile fuffent très-communes au Mexique, on n'y employoit, pour s'éclairer, que des torches de bois de fapin. Les lits étoient de nattes ou de la fimple paille, avec des couvertures de coton. Une groffe pierre ou un billot de bois fervoit de chevet. Les fiéges ordinaires étoient de petits facs rem-

plis de feuilles de palmier. Il y en avoit quelques-uns de bois, mais ils étoient fort bas, & avoient pour dossier un tissu fait avec les plus grosses feuilles. Quoiqu'on eût ces siéges, on conservoit toujours l'usage de s'asseoir à terre, même d'y manger. On dit que les Mexiquains étoient fort sales dans leurs repas. Ils prenoient tous les alimens avec les mains, & essuyoient leurs doigts aux autres parties de leur corps. Pour manger des œufs durs, ils arrachoient un de leurs cheveux, s'en servoient pour les fendre lorsqu'ils en avoient ôté la coquille. Ils mangeoient en général peu de chair; mais lorsqu'ils n'avoient pas d'autres mets, ils mangeoient toutes sortes d'animaux vivans, même leurs propres poux. Herrera dit qu'on trouva plusieurs sacs liés dans le Palais où Cortez fut logé, & qu'Ojéda en ayant ouvert un, il le trouva rempli de poux. Les Espagnols ayant demandé ce que cela vouloit dire, on leur répondit que c'étoit un tribut que les pauvres payoient à l'Empereur. On ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent: peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de faire régner la propreté dans ses Etats.

Nourriture.

Gomara, Liv. 2. Herrera, Decade 2, Liv. 8.

La principale nourriture des Mexiquains étoit le maïs en pâte ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures, ou celles qui ont une mauvaise odeur.

Boissons.

Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils

en avoient plusieurs autres, mais elles étoient incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Ils ne l'accordoient qu'aux vieillards ou aux malades. Cette loi exceptoit les jours de fête ou de travail public, où chacun avoit sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit chez les Mexiquains pour le plus odieux de tous les vices. La punition de ceux qui étoient surpris dans l'ivresse, étoit d'être rasés publiquement; &, pendant l'exécution, la maison du coupable étoit abattue. On vouloit annoncer par-là, qu'un homme qui avoit perdu le jugement, ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelque Office public, il en étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à sa mort. Cette rigoureuse loi s'affoiblit après la conquête, au point que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Jeux publics.

Leur sobriété n'empêchoit pas qu'ils ne fussent passionnés pour la danse & pour plusieurs autres sortes de jeux. Herrera fait une description assez curieuse du jeu qui se nommoit *Tlatchtli.* Les Espagnols le trouverent si agréable, qu'ils s'y amusoient souvent; mais ils l'abandonnerent par la suite, parce qu'ils y trouverent trop de danger. La scène étoit une espèce de tripot, & l'instrument une pelote, composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les terres chaudes. On fait des incisions à cet arbre, & il en distille une li-

queur blanche & graſſe qui ſe congele ſur le champ : lorſqu'on l'a pêtrie, elle devient auſſi noire que la poix. La pelote qui ſervoit pour le jeu dont nous parlons, voloit auſſi légérement qu'un ballon qui n'eſt rempli que de vent. On ne marquoit point de chaſſe, comme au jeu de paume. L'avantage conſiſtoit à faire toucher la pelote au mur qui ſervoit de but, & dont la partie contraire devoit empêcher qu'elle n'approchât. On ne la pouſſoit qu'avec les feſſes ou les hanches; &, pour la faire mieux rebondir, les joueurs ſe mettoient ſur les feſſes une ſorte de cuir bien tendu. Ils ſe préſentoient mutuellement le derrière, pour la renvoyer à meſure qu'elle s'élevoit, ou qu'elle faiſoit des bonds. Les parties étoient ordinairement réglées, & l'on parioit. Les paris étoient de l'or, des tapis, des ouvrages de plumes qu'on dépoſoit, & les avantages étoient marqués par des rayes. On parioit quelquefois juſqu'à la liberté. Le lieu où l'on jouoit étoit une ſalle baſſe, longue, étroite; mais elle alloit en s'élargiſſant vers un des bouts. Les murailles étoient fort unies & blanchies avec de la chaux. On mettoit des deux côtés quelques groſſes pierres, aſſez ſemblables à des meules de moulin, & percées au milieu : mais le trou n'avoit que la grandeur néceſſaire pour recevoir la pelote. Comme il étoit fort difficile de l'y faire paſſer, celui qui avoit l'adreſſe de l'y placer, gagnoit la partie. Suivant un ancien uſage, il gagnoit les robes de tous les ſpectateurs, & étoit le maître de les en dépouiller. Le jeu devenoit alors agréable,

parce que ceux qui étoient couverts de quelque robe de prix, fuyoient de toutes leurs forces, & que le vainqueur les poursuivoit de toutes les siennes. Le souvenir d'un événement si rare, se conservoit jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre ; & celui qui le devoit plus au hasard qu'à son adresse, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du tripot & de la pierre. Il y avoit toujours deux statues de la Divinité du jeu, sur les deux plus basses parties des murs. On ne les y plaçoit que dans un jour de marque, & cette cérémonie étoit accompagnée de chants qui en faisoient une espèce de consécration. Il arrivoit de-là que chaque tripot étoit respecté comme un Temple. On n'en construisoit point sans y appeller des Prêtres, qui le bénissoient avec diverses formules, & qui jettoient quatre fois la pelote dans le jeu. Le maître du terrain, qui étoit toujours un grand Seigneur, ne jouoit jamais sans avoir fait des cérémonies religieuses & des offrandes. Montezuma aimoit passionnement ce spectacle, & le donnoit souvent aux Espagnols, qui n'y prenoient pas moins de plaisir qu'aux plus agréables jeux de leur nation.

Musique, Danses.

Les Mexiquains aimoient en général la musique. Ils se servoient d'instrumens grossiers ; mais ils les quitterent pour prendre la flûte, le haut-bois & la trompette, lorsque les Conquérans les leur firent connoître : ils étoient si sensibles à l'harmonie, qu'ils se rassembloient souvent pour aller donner à l'Empereur le plaisir d'entendre leurs chants & de voir leurs danses, au

milieu d'une grande cour qui étoit devant une des salles du Palais.

Leur manière de danser ressembloit peu à celle des autres nations. Après avoir dîné, ils commençoient une sorte de bal. On étendoit une grande natte fort déliée, sur laquelle on posoit deux tambours d'inégale grosseur. Le petit étoit d'une seule pièce de bois fort bien travaillé, creux, sans aucune espèce de peau par-dessus. Il y avoit une seule fente au principal bour. On frappoit dessus comme l'on fait sur nos tambours, avec des baguettes, dont les extrêmités étoient enveloppées de laine. Le gros tambour étoit rond, creux & peint en dehors. Il avoit sur l'embouchure un cuir bien corroyé, qu'on serroit ou qu'on lâchoit pour élever ou baisser le ton. On le frappoit avec les mains, ce qui rendoit cet exercice pénible. Ces deux instrumens, en s'accordant avec les voix, produisoient une symphonie assez mélodieuse : mais elle parut fort triste aux Castillans.

Les chansons contenoient la vie & les actions héroïques des anciens Rois. Lorsqu'ils s'échauffoient, ils y mêloient des choses plus badines en couplets rimés, qui n'étoient pas sans esprit & sans agrément.

Ceux qui dansoient devant l'Empereur, étoient les principaux Seigneurs du Royaume. Ils avoient soin de se parer richement. Ils tenoient dans leurs mains des bouquets de roses ou des éventails de plumes tissues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'aigle ou de tigre ; d'autres portoient sur le bras droit ou sur les

épaules, des devises d'or ou d'argent; & de riches plumes. Dans les assemblées de la ville, le nombre des danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faisoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs de huit, ou plus, selon la quantité des acteurs. Les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entre-mêloit pour danser en branle, en se tenant par la main. Ensuite les uns dansoient seuls, les autres deux à deux. La danse consistoit dans quelques sauts & quelques mouvemens alternatifs des pieds & des mains. Deux chefs de rang recommençoient à danser seuls, & conduisoient les autres qui les suivoient en imitant tous leurs mouvemens & leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorsque le nombre des danseurs étoit suffisant, les derniers faisoient un cercle, pour se trouver vis-à-vis des autres. La danse duroit quatre ou cinq heures, sans que personne parût se lasser. Quelquefois les mouvemens étoient très-vifs, & répondoient, par intervalle, à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter la danse pour se rafraîchir; mais il falloit sortir sans rompre la cadence, & la reprendre en rentrant. On voyoit quelquefois arriver des masques & des bouffons, qui se mêloient dans la danse en faisant des sauts extraordinaires, en disant des plaisanteries, en contrefaisant d'autres nations par leurs gestes & leur langage, ou les fous, les ivrognes & les vieilles

femmes. Ce bal, dit Herrera, parut plus agréable aux Espagnols, que la Zembra même de Grenade. Montezuma assembloit souvent, dans l'intérieur de son Palais, les plus belles femmes & les plus qualifiées de l'Empire, pour les faire danser de cette manière.

On connoissoit au Mexique une danse encore plus solemnelle que la précédente. Elle se nommoit la *Mitote*, & se faisoit dans les cours du Temple. Elle étoit si noble, dit le même Ecrivain, que les Empereurs ne dédaignoient pas de s'y mêler. On formoit deux grands cercles, au milieu desquels les instrumens étoient placés. Le premier cercle étoit composé des Seigneurs, des Anciens & de toutes les personnes au-dessus du commun. Le second étoit formé par la plus grave partie du peuple, qui se paroit ce jour-là de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. On avoit soin d'apprendre cet exercice aux enfans dès qu'ils pouvoient marcher. On voyoit plusieurs Mexiquains placés sur des figures d'hommes & d'animaux, ou sur des colonnes, chanter & danser avec beaucoup de justesse & de grace. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & faisoient mille figures plaisantes des pieds & des mains. D'autres, passant les mains sous la plante des pieds, formoient un cercle avec leur corps, & s'agitoient avec une vivacité surprenante, s'élançoient dans l'air & retomboient en tournant. D'autres enfin sautoient, voltigeoient & faisoient mille tours de cabrioles, avec de gros poids

ſur l'eſtomac & ſur l'épaule, qui ne diminuoient rien de leur ſoupleſſe.

Souvent le peuple s'aſſembloit dans les places publiques ou ſur les degrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres tours d'adreſſe, avec l'arc & la fléche. On établiſſoit des prix pour la lutte & la courſe. Il ſe paſſoit peu de jours où la ville de Mexico n'eût quelque divertiſſement de cette eſpèce. Montezuma en avoit imaginé pluſieurs, perſuadé qu'ils étoient néceſſaires pour fixer l'eſprit naturellement inquiet des Mexiquains, dont il ſoupçonnoit la fidélité. Ces fêtes devinrent plus magnifiques & plus fréquentes, lorſque les Eſpagnols furent arrivés dans le pays : mais elles diſparurent par degrés lorſqu'ils furent tout-à-fait maîtres.

§. I.

Gouvernement, Loix, Mœurs, Uſages, Religion des différentes Nations du Mexique.

Loix concernant la ſucceſſion dans les familles.

LES différentes Provinces du Mexique n'ayant été réunies que ſucceſſivement au corps de l'Empire, il reſta des différences conſidérables dans les loix & les uſages. Dans la Capitale & tout le pays de ſon reſſort, les ſucceſſions ſuivoient les degrés du ſang. Le fils aîné entroit dans tous les droits de ſon pere, lorſqu'il étoit capable de les maintenir, autrement le ſecond fils prenoit ſa place. S'il n'y avoit point d'autre mâle, les neveux étoient appellés à l'héritage. Au défaut de neveux, on appelloit les freres du pere. S'il n'en reſtoit point, ſur-tout parmi les Seigneurs

qui jouissoient de quelque Gouvernement par droit de naissance, on avoit recours à la voie d'élection, dans l'opinion que les intérêts du public devoient l'emporter sur une parenté éloignée. Dans quelques cantons, celui qu'on choisissoit pour héritier, étoit obligé de se soumettre à de rigoureuses épreuves. Il s'exposoit dans la place publique à toutes les injures qu'on vouloit lui faire essuyer, & les souffroit sans aucune marque d'impatience. On le menoit ensuite au Temple, où il passoit quelques jours en pénitence. Tous ses exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il sortoit du Temple lorsqu'on y entroit pour les sacrifices : il mangeoit à des heures différentes de celles du public : il dormoit lorsqu'il falloit veiller, & lorsqu'il étoit endormi, on le piquoit avec des poinçons, & on lui disoit : » Eveille-toi, songe qu'il faut que tu » veilles, que tu prenne soin de tes vassaux, & que l'office dont tu es chargé » ne te permet pas de dormir ». Après ces pénibles cérémonies, il recevoit l'investiture de tous ses droits, il donnoit ensuite un repas à tous les principaux Seigneurs du pays.

Différence d'Ordres dans la Nation.

L'Empereur du Mexique accordoit à ceux qui lui avoient rendu quelque service ou qui s'étoient distingués à la guerre, la jouissance pendant leur vie, de certaines terres qui appartenoient au Domaine : on pourroit comparer ces Seigneurs aux Commandeurs de Malthe. Il y avoit encore un autre Ordre qu'on nommoit dans le pays, *les grandes Parentés*, & qui étoit

composé des Cadets du premier Ordre. Cet Ordre étoit subdivisé en quatre classes, qui répondoient aux quatre premiers degrés de parenté. Ils tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Outre le droit de succéder aux chefs de leur race, leur noblesse les exemptoit de tout tribut. Ils étoient presque tous employés dans les armées, & c'étoit parmi eux que l'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglement des Tributs.

Tous les Caciques jouissoient du droit de la Souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs vassaux, & le peuple étoit obligé de labourer leurs terres : ils avoient même une espèce de Syndic, qui étoit chargé de lever les tributs & de faire faire les corvées. Les laboureurs étoient serfs de ces Caciques : ils ne pouvoient quitter les terres qu'ils étoient chargés de labourer, sans une permission expresse : les Caciques avoient sur eux une jurisdiction civile & criminelle, les forçoient de les suivre à la guerre ; mais ce n'étoit que dans les tems pressés, parce que l'Etat s'y opposoit ; & il falloit que le besoin de troupes fût très-urgent, pour faire oublier celui de la culture des terres.

Les enfans qui étoient encore soumis au pouvoir de leur pere, les orphelins, les vieillards décrépits, les veuves & les infirmes étoient exempts de tout tribut. On le levoit dans les villages avec autant

d'ordre que dans les villes. Le plus commun étoit celui de maïs, de faséoles & de coton. Les marchands le payoient de leurs marchandises ou de leur travail. On ne l'imposoit point par tête : chaque Communauté avoit sa taxe, qui se divisoit entre ses membres, & chaque particulier payoit sa portion avec beaucoup d'exactitude. Les tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des marchands & des ouvriers étoient délivrés tous les vingt jours. La même régle s'observoit pour les fruits, le poisson, les plumes & la vaisselle de terre. Par ce moyen les maisons des Caciques se trouvoient fournies sans embarras & sans inquiétude.

Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses, on ne levoit aucun tribut ; le Cacique, au contraire, tiroit de ses magasins de quoi fournir à la subsistance des pauvres, & des bleds pour ensemencer les terres.

Il y avoit des Provinces qui étoient gouvernées d'une manière différente des autres. Celle des Matalzingas & celle d'Utlatan, n'avoient que trois Seigneurs ; l'un d'eux tenoit le premier rang, & les deux autres le reconnoissoient pour leur supérieur commun, même avec quelque inégalité entr'eux. Lorsque le premier mouroit, le second prenoit sa place, & le troisième celle du second. On mettoit le fils du premier à la place du troisième ; ainsi nul d'entr'eux ne succédoit à son pere. Lorsque le second mouroit, on lui donnoit pour successeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troisième auquel son pro-

pre fils ou son frere pouvoit succéder. Ces trois Seigneurs, ou Caciques, avoient leurs terres séparées.

Le Cacique de la Province de Mechoacan faisoit sa résidence dans une ville assez considérable. Quoique le pays fût très-fertile en tout genre, la plus considérable partie du tribut qu'on lui payoit, consistoit en plumes, dont on faisoit des tapis & d'autres précieux ouvrages. Les Voyageurs prétendent que de tous les peuples du Mexique, celui de Mechoacan avoit la plus juste notion de la Divinité, du Jugement dernier, du Paradis, de l'Enfer. Il croyoit qu'il y avoit un Etre suprême, auteur de tout ce qui existe, & unique arbitre de la vie & de la mort. Il l'invoquoit dans ses afflictions en jettant les yeux au Ciel, qu'il prenoit pour la base de son trône. Il lui faisoit des sacrifices dans des Temples qu'il lui avoit érigés. On assure qu'il avoit aussi le barbare usage d'immoler des victimes humaines.

Usage singulier.

Dans la Province de Misteque, dont les Espagnols n'ont conservé le nom qu'aux montagnes qui la séparoient de Chiapa, il n'y avoit point de Temple public, mais chaque maison avoit son oratoire. Il y avoit beaucoup de Monastères qui distribuoient des Divinités dans les familles. La loi accordoit l'héritage aux aînés: mais elle les obligeoit en même tems d'entrer dans un Monastère, & d'y porter l'habit de Religieux pendant un an. Les fils aînés des Caciques n'étoient même pas dispensés de cet usage. Le jour qu'ils devoient l'observer, les principaux habi-

tans du canton alloient le prendre & le conduisoient au Monastère au bruit de tous les instrumens de leur musique. Lorsqu'il approchoit du Monastère, les Prêtres le dépouilloient de ses habits, le couvroient de haillons. On lui donnoit une lancette de caillou pour se tirer du sang ; on lui frottoit le visage, l'estomac & les épaules de feuilles venimeuses, qui étoient comme le sceau de sa consécration, parce qu'on supposoit qu'elles ne permettoient plus de toucher à ces parties sans danger. Il entroit ensuite dans le Monastère, où on l'accoutumoit à l'abstinence & à toutes sortes de travaux : on le châtioit rigoureusement pour les moindres fautes. A la fin de l'année ses parens alloient le chercher avec la même pompe. Quatre jeunes filles le lavoient dans une eau parfumée. Ceux qui attendoient la mort de leur pere pour commencer leur épreuve, n'étoient pas moins obligés à la faire avant de recueillir la succession. Lorsqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie dangereuse, tous les Monastères de son domaine faisoient des sacrifices, des pélerinages & des vœux pour sa guèrison. S'il se rétablissoit, les fêtes étoient magnifiques. S'il mouroit, on continuoit de lui parler comme s'il eût été vivant, & dans l'intervalle on fait placer devant lui un esclave vêtu de tous les ornemens du Cacique, & on lui rendoit pendant le reste du jour les honneurs dûs à cette dignité. Vers minuit, quatre Prêtres enlevoient le cadavre & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. Lorsqu'ils

étoient de retour, on étouffoit l'efclave qui repréfentoit le mort. On lui couvroit le vifage d'un mafque, & on l'enveloppoit dans un manteau, qui étoit auffi beau que celui des Caciques. Tous les ans on célébroit une fête en l'honneur du Cacique dernier mort : mais c'étoit fa naiffance qu'on célébroit, on ne parloit jamais de fa mort.

Les peuples de cette Province avoient quatre langues différentes. On attribue cette variété à la difpofition du pays, qui, étant rempli de montagnes fort hautes, rendoit le commerce d'un canton à l'autre fort difficile. Les Efpagnols y ont trouvé des cavernes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places & des fontaines d'eau excellente. Les Indiens qui font répandus fur les montagnes, qu'on appelle aujourd'hui *Saint-Antoine*, n'habitent que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence. Il paroît qu'ils les ont crufés à force de travail. On voit dans ce pays deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui font fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les fommets fe rapprochent au point que les Indiens fautent de l'une fur l'autre.

Zapatecas. Les habitans de Zapatecas faifoient une Nation terrible. Leur principal Cacique demeuroit dans une grande Ville qu'ils nommoient *Teozapotlan* : ils étoient toujours en guerre avec les Mixos, autres barbares qui peuploient les montagnes du pays. Ils étoient nuds les uns & les autres, & fe fervoient d'armes fort meurtrières. Jamais ils ne fe rencontroient

sans se battre. Les vainqueurs lioient leurs prisonniers par les parties viriles avec la corde de leurs arcs, & les emmenoient comme en triomphe pour les réduire à l'esclavage, ou pour les sacrifier à leurs Dieux. Ils avoient, à-peu-près, la même Religion que les Mexiquains; mais ils sacrifioient les hommes aux Dieux, les femmes aux Déesses, & des enfans aux petits Dieux. Ils observoient des jeûnes de quarante, quelquefois de quatre-vingt heures, & ne mangeoient pendant ce tems que d'une herbe médecinale nommée *pisate*.

Ils croyoient que leur principal Cacique descendoit en droite ligne de celui qui étoit échappé au déluge général. D'après cette idée, ils avoient une si grande vénération pour lui, qu'ils lui offroient des sacrifices comme à un Dieu. Quelques Ecrivains Espagnols assurent avoir vu le dernier de ces Princes, & que ses sujets embaumerent son corps avant de l'enterrer. On assure qu'il y a dans leur pays une cave qui peut avoir deux cens lieues de longueur.

Les Tepeaques formoient une Nation particulière qui étoit originaire de *Chimoztoc*, région septentrionale, dont le nom signifie *Caves*. Ils étoient partis, suivant leurs annales, sous la conduite d'un Chef, & n'ayant point trouvé d'habitans dans le canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la ville de Tepeaca, au sommet d'une montagne triangulaire; ce qui est désigné par son nom. S'étant ensuite répandus dans les plaines voisines, ils par- Tepeaques.

tagerent leur Province entre les trois fils de leur Chef. Leurs descendans régnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoissoient les Mexiquains que pour leurs alliés. Les Temples de ce pays sont si bien placés, que le soleil y donne continuellement.

Il n'y a dans ce pays ni rivières, ni fontaines; les habitans sont réduits à ne boire que de l'eau de pluie : les Espagnols qui y sont un peu aisés, en font venir d'une fontaine qui est dans la montagne de Tlascala. Malgré cette stérilité d'eau, ce pays est rempli d'excellens pâturages.

Ces peuples adoroient une Idole qui avoit la figure humaine, qui étoit armée d'un arc & d'une fléche; mais ils n'en reconnoissoient pas moins un Etre suprême, créateur de l'Univers. Les éclairs, la foudre & tous les météores passoient chez eux pour des esprits descendus du Ciel, qui venoient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du monde. L'éducation des enfans & le bon ordre de la police, faisoit leur principal soin. Quatre Juges les gouvernoient au nom de leurs Caciques, & tenoient leur siége dans une grande salle, où l'on jugeoit les causes sur le champ, & l'on exécutoit les sentences de mort en présence des Juges. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultère, le vol & le mensonge, parce qu'on les regardoit comme les plus nuisibles à la société.

Tlascalans. Les Tlascalans, dont nous avons déja

parlé dans la description du Mexique, n'avoient pris des Mexiquains, que l'horrible usage de sacrifier leurs prisonniers & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés, que pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils en recevoient. L'amour de la liberté avoit donné naissance à leur République; la valeur & la justice en étoient le soutien. On punissoit rarement les enfans pour les fautes qu'ils commettoient. Ils mangeoient peu, & leurs alimens étoient légers. La plupart étoient industrieux & capables d'apprendre tout ce qu'on leur montroit. Le mensonge étoit puni de mort. Ils remplissoient tous leurs traités avec une bonne-foi admirable. La franchise régnoit aussi dans leur commerce. Un marchand qui empruntoit de l'argent ou des marchandises étoit diffamé, parce que, selon eux, l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils châtioient rigoureusement l'adultere & le larcin. Ils chérissoient les vieillards. Les jeunes Seigneurs qui manquoient de soumission à leurs peres, étoient étranglés par ordre du Sénat. Ceux qui nuisoient au public par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoient relégués sur les frontières, avec défense, sous peine de mort, de rentrer dans l'intérieur du pays. On punissoit de mort les traîtres & tous leurs parens jusqu'au septième degré, parce qu'on étoit persuadé qu'un crime si horrible ne pouvoit venir à l'idée de quelqu'un, s'il n'y étoit porté par l'inclination du sang. Ces horribles crimes

qui blessent la nature, étoient punis de mort, comme étant des obstacles qui s'opposent à la propagation de l'espèce humaine. L'ivrognerie étoit défendue au point, qu'il n'étoit permis qu'aux vieillards de boire des liqueurs fortes. Pour porter des habits de coton enrichis d'or, il falloit les avoir gagnés à la guerre. Les habits qu'on portoit ordinairement, étoient une camisole fort étroite, sans colet & sans manches. Elle descendoit jusqu'aux genoux : on mettoit par-dessus une sorte de soutane d'un tissu de fil. La plante dont on tiroit ce fil, est une espèce de chardon qui a les feuilles larges de deux palmes, très-dures, & des épines fort pointues. Le fil se tiroit des feuilles : on en faisoit aussi des souliers & de la corde. Les bouts servoient à couvrir les maisons. On tiroit encore de cette plante du miel, du vin & du vinaigre. On en faisoit du papier. Des rejettons, on composoit une conserve d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. En faisant rôtir les pointes, on en tiroit un baume qui étoit fort bon pour les plaies. Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole. Son traducteur veut que ce soit l'Arête-Bœuf. Nous en parlerons plus amplement à l'article des plantes.

Dans ce pays le peuple adoroit les Seigneurs. Les tributs se payoient en fruits de la terre avec une si juste proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux pauvres. La liberté qui régnoit dans ce pays, y attiroit un grand nombre d'étrangers. On mettoit au rang des Chevaliers, ceux

qui avoient fait quelque action d'éclat à la guerre, ou qui avoient donné quelques conseils salutaires. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions, qui les élevoient par degrés à la Noblesse. Lorsque quelqu'un étoit parvenu au degré de Noble, il ne pouvoit plus exercer aucun métier méchanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage, étoient ceux de mere, de sœur, de tante, de belle-mere. L'héritage ne passoit point aux enfans, mais aux freres du pere.

La pluralité des femmes étoit non-seulement permise chez les Tlascalans, mais encore on faisoit un crime à ceux qui étoient riches de n'en avoir qu'une. Herrera raconte un fait si singulier, que nous avons peine à y ajouter foi. Le Lecteur en fera tout le cas qu'il jugera à propos. Xicotencatl, Chef de cette Nation, devint amoureux d'une jeune & belle fille : mais elle avoit les deux sexes. Le Cacique, qui ignoroit ses défauts naturels, la prit pour femme & la mit avec les autres. Au bout de quelque tems elle devint amoureuse de plusieurs de ses camarades, & en rendit meres plus de vingt pendant une année que le Cacique fut occupé à la guerre. Lorsque le mari fut de retour, il voulut connoître la cause du désordre qui étoit arrivé chez lui. Sur l'aveu que lui firent ses femmes, il crut que l'équité ne lui permettoit pas de les faire périr, comme la loi l'y autorisoit, parce qu'il avoit introduit lui-même parmi elles l'Hermaphrodite. Il se contenta de les répudier. L'Hermaphrodite fut conduit au lieu où l'on punis-

Histoire singulière d'un jeune Hermaphrodite.

ſoit les malfaiteurs ; on le dépouilla de ſes habits, & on lui ouvrit le côté avec la pointe d'un caillou, & on le laiſſa aller. Les enfans du pays le pourſuivirent plus d'un quart de lieue, & le tuerent.

Quoique le nombre des femmes fût très-conſidérable chez les gens riches, il n'y en avoit que deux qui portoient le titre d'épouſes : toutes les autres les reſpectoient, & le mari ne couchoit jamais avec une concubine, ſans en avertir les deux épouſes. Pluſieurs freres pouvoient épouſer ſucceſſivement leur belle-ſœur.

On plongeoit les enfans dans l'eau froide au moment de leur naiſſance, & les femmes ſe lavoient dès qu'elles étoient délivrées. On ne négligeoit rien pour les faire vivre dans la modeſtie & la propreté. Les enfans de qualité avoient des Précepteurs qui leur formoient également le corps & l'eſprit.

Les Tlaſcalans, perſuadés que la proſpérité de leur République n'étoit dûe qu'à la valeur militaire, rapportoient tout à l'honneur des armes. Avant d'aller à la guerre, ils éliſoient un Capitaine-Général. L'étendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arrière-garde. Après le combat ils le plaçoient à la vue de tout le monde. Ceux qui ne ſe retiroient pas ſous leur étendard particulier, étoient punis rigoureuſement. Ils n'aſpiroient point à faire des conquêtes, & ne ſongeoient qu'à faire des priſonniers. Ils avoient toujours dans leur carquois deux fléches qui repréſentoient les deux Fondateurs de leur ville. Ils en tiroient d'abord une, & s'ils tuoient ou bleſſoient quelque

ennemi, c'étoit un heureux préſage, & l'inutilité de ce premier coup, étoit regardée comme un mauvais augure; mais chacun ſe faiſoit une loi de reprendre cette première fléche, & ce préjugé contribuoit ſouvent à la victoire. Dans la chaleur du combat, ce peuple avoit l'art de ſe retirer ou d'avancer, ſuivant les occaſions. Lorſqu'un bataillon quittoit ſon poſte, il étoit ſur le champ remplacé par un autre. Les Officiers ne manquoient jamais de porter un prompt ſecours dans les endroits où il paroiſſoit néceſſaire. Ils employoient les embuſcades, les ſurpriſes & tous les ſtratagêmes qu'on admire dans les plus habiles guerriers. Leurs tambours & les autres inſtrumens de guerre faiſoient un bruit ſi terrible, qu'il étoit capable d'effrayer les ennemis. Outre les fléches, ils avoient des frondes, des dards de bois deſſéchés au feu par le bout, des zagaïes de cinq ou ſix pieds de long. Ils les tenoient avec une courroie en forme d'arc: leur pointe étoit d'os de poiſſon ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des maſſues de bois. Ils connoiſſoient les boucliers & faiſoient ſouvent des tranchées pour leur défenſe. Ils tenoient en outre des pointes aigues pour bleſſer ceux qui venoient les attaquer. Ils empoiſonnoient les rivières & les fontaines. Quoique ce peuple eût horreur de la nudité, il étoit tout nud à la guerre, & ſe peignoit ſeulement le corps de couleurs plus bizarres les unes que les autres. Les Officiers ou les Nobles portoient une cuiraſſe de coton piqué, relevée par des figures d'animaux farouches, avec une ſorte

de casque où les plumes & les pierres pré-cieuses formoient un brillant spectacle.

Les Tlascalans avoient des jardins, des fontaines, des bains, des comédiens, des nains & des bossus. Ils aimoient la musique, la danse & les chansons. Leurs jeux étoient, à-peu-près, semblables à ceux des Mexiquains. Leur Religion n'étoit pas, à beaucoup près, si bonne que leur politique. Ils adoroient une quantité prodigieuse de Dieux & de Déesses, dont la principale étoit l'Amour, à laquelle ils attribuoient aussi l'empire des vents. Ils se persuadoient qu'elle étoit servie par d'autres femmes, qu'ils associoient à son culte ; par des bouffons & des nains qui servoient à son amusement dans une délicieuse demeure, & qui alloient avertir les Dieux dont elle désiroit la compagnie. Son temple étoit très-bien décoré, & sa fête y étoit célébrée tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les vices avoient leur Divinité comme les vertus. Le courage, la poltronerie, l'avarice & la libéralité étoient honorés sous des bizarres figures. On rendoit la principale adoration au Dieu des eaux & du tonnerre.

Ils reconnoissoient cependant un Etre suprême, mais ils ne le distinguoient par aucun nom. Ils admettoient des récompenses & des peines dans une autre vie ; des esprits qui parcouroient l'air ; neuf Cieux pour leur demeure & pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils étoient persuadés que le soleil & la lune alloient dormir après leur course. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la vieillesse. Selon

eux le monde étoit éternel ; mais ils étoient persuadés qu'il avoit changé deux fois de forme ; l'une par un déluge, l'autre par la force du vent & des tempêtes. Ils croyoient que les singes étoient des hommes qui avoient dégénéré. La terre devoit être consumée par le feu & demeurer en cendres jusqu'à ce qu'il arrivât quelque nouvelle révolution.

Les Yscatlans élisoient un Souverain Pontife, qui ne sortoit jamais du principal Temple, & auquel il n'étoit pas permis d'approcher des femmes. S'il violoit l'une de ces loix, il étoit sur le champ mis en pièces, & l'on présentoit tous les jours ses membres à son successeur, pour l'avertir de son devoir. Lorsqu'un garçon vouloit se marier, il alloit trouver les Prêtres, qui le faisoient monter au haut du Temple un jour de fête, lui coupoient quelques cheveux, en disant : cet homme veut se marier. Ils le faisoient ensuite descendre, & la première femme qu'il rencontroit dans son chemin étoit à lui. Mais cette loi étant connue de tout le monde, & la cérémonie se faisant publiquement, les femmes qui n'avoient pas de goût pour le garçon qui vouloit se marier, avoient soin d'éviter sa rencontre. Celle qui étoit convenue de l'épouser avoit soin, au contraire, de s'y trouver. Ainsi les mariages dans ce pays, n'avoient de singulier que la forme. Yscatlans.

Chez les Guaxlotitlans, les mariages se faisoient comme à Mexico, en nouant la robe du mari avec le voile de la femme ; mais sur l'accusation d'adultère, la femme Guaxlotitlans.

étoit forcée de paroître devant le Cacique. Si les preuves de son crime étoient convaincantes, on la tuoit sur le champ, & on la coupoit par morceaux. Les témoins en emportoient chacun un pour le manger

Yzipeques. Les loix des Yzipeques permettoient aux maris de couper le nez & les oreilles à leurs femmes, lorsqu'elles étoient infidèles. Celui qui se plaignoit d'un vol étoit obligé d'en nommer l'auteur; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation, il étoit obligé de faire lui-même l'office de bourreau; mais s'il manquoit de preuves, l'accusé lui en servoit à lui-même. L'adultère & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains, que leurs maisons étant sans portes ni fenêtres, il n'y avoit d'autre frein pour ces deux crimes, que l'honnêteté naturelle & la rigueur des loix.

Teutitlans. Dans la Province de Teutitlan, on avoit l'horrible usage d'écorcher les victimes humaines & de se vêtir de leur peau. Dans celles d'*Uzila* & d'*Atlantlaca*, lorsqu'on manquoit d'esclaves pour les sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir les victimes parmi ses sujets. On les enlevoit de chez eux avec beaucoup d'appareil, & on tuoit sur le champ ceux qui refusoient de se laisser conduire à l'autel.

Mazateques. Les Mazateques avoient une fête annuelle qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre nation. Quelques jours auparavant, les Prêtres montoient au haut du Temple, faisoient entendre leurs instrumens au peuple, pour l'avertir de se tenir dans les maisons. Ils se répandoient aussi;

tôt dans les campagnes, & tous ceux qu'ils attrapoient étoient marqués à la tête pour servir de victimes au sacrifice.

Les Tuateques n'avoient pendant toute l'année qu'un sacrifice sanglant. Ils faisoient mourir un enfant qui étoit encore dans l'innocence, une poule & quelques autres animaux; &, se contentant d'arroser les Idoles de leur sang, ils abandonnoient le corps aux oiseaux de proie; mais ils tuoient hors du Temple un certain nombre d'esclaves, & en mangeoient les cadavres dans un festin public. Tuateques.

Les Otemies ne sacrifioient que les esclaves qu'ils faisoient à la guerre; mais ils les hachoient en pièces, les faisoient cuire & les vendoient dans les boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, crurent pendant quelque tems qu'ils avoient entièrement abandonné l'usage d'immoler des victimes humaines; mais une maladie contagieuse ayant fait beaucoup de ravages dans ce pays, toute la Nation s'assembla sur une haute montagne pour y sacrifier une jeune fille aux anciennes Divinités. Envain les Missionnaires firent leurs efforts pour les arrêter: on leur répondit qu'en embrassant le nouveau culte, on n'avoit pas oublié l'ancien. Après le sacrifice, le peuple alla tranquillement à l'instruction des Missionnaires. Otemies.

Leur coutume pour le mariage étoit singulière. Ils vivoient librement avec toutes les femmes jusqu'au jour qu'ils choisissoient pour se marier. Lorsqu'ils avoient

choisi une femme, ils passoient une nuit avec elle, & s'ils lui trouvoient quelque défaut, ils étoient libres de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contens, il ne leur étoit plus permis de la renvoyer. Ils commençoient alors à faire pénitence de tous leurs péchés, principalement des libertés qu'ils avoient prises avec d'autres femmes. Cette pénitence consistoit à se priver pendant vingt ou trente jours de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, à se tirer du sang des oreilles & des bras. La femme étoit aussi obligée d'exercer toutes ces rigueurs sur elle-même. Ils se rejoignoient ensuite pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit cependant que le peuple : les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

§ II.

Différentes Langues des Mexiquains.

N'AYANT trouvé aucune explication sur les langues de toutes les Nations qui habitent le Mexique, nous ne pouvons en donner qu'une idée fort légére. On en comptoit treize différentes dans la seule Province des Misteques. Herrera dit que le Mexiquain est devenu, par dégrés, la langue presqu'universelle de ce pays, parce que c'est la plus douce, la plus polie, & que les Missionnaires l'ayant employée dans leurs cantiques spirituels, le goût des Indiens pour le chant la répand de jour en jour. D'ailleurs, la puissance des Empereurs se répandant de plus en plus, les

peuples qu'ils soumettoient prenoient la langue des vainqueurs.

ARTICLE VI.

Climat, Vents, Marées, Arbres, Plantes, Fruits, Fleurs, Animaux, Minéraux, &c. de la Nouvelle Espagne.

§. I.

Climat, Vents, Marées.

IL est difficile de donner une idée de toutes les variétés du climat de la Nouvelle Espagne: nous prendrons le centre pour régle moyenne. La Province de Mexique jouit d'un air si tempéré, que, suivant l'expression d'un Voyageur, on y a presque toujours chaud & froid en même tems, c'est-à-dire, froid à l'ombre, & chaud lorsqu'on est exposé au soleil; ainsi dans toutes les saisons, ni l'un ni l'autre n'est excessif. Les habitans se plaignent cependant du froid le matin, & de la trop grande chaleur pendant le jour, depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Juillet, ce qu'il faut attribuer à leur mollesse. Après le mois de Juillet, les pluies abondantes rafraîchissent l'air comme dans les parties des Indes orientales, dont la situation est la même. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, elles sont moins fréquentes & moins abondantes. Les Indiens donnent le nom d'hiver aux nuits fraîches qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février; mais c'est la sai-

ſon qui plaît le plus aux Européens. En général, ils ſe trouvent bien de ce climat, qui n'eſt ni exceſſivement chaud ni exceſſivement froid. Il n'y a point d'année où la terre ne donne trois récoltes. La première ſe fait au mois de Juin, des grains ſemés en Octobre, & ſe nomme *Moiſſon d'eau.* La ſeconde ſe fait en Octobre, de ce qu'on a ſemé au mois de Juin, & ſe nomme *Moiſſon de ſaiſon.* La troiſième, qu'on appelle *Accidentelle*, parce qu'elle eſt moins certaine, ſe fait ſuivant la ſituation de l'air. On ſeme en Novembre ſur la pente des montagnes fraîches. Une expérience conſtante a prouvé que le maïs, qui eſt la nourriture ordinaire du pays, rapporte beaucoup plus lorſqu'il eſt ſemé entre les mois de Mars & de Mai. Comme les volcans, dont la Nouvelle Eſpagne eſt remplie, font alors leurs plus grandes éruptions, on conclut que les ſoufres de la terre ſont dans une agitation favorable à cette eſpèce de grain.

Vents. Dampier obſerve que les vents certains des côtes ſont les mêmes dans la Nouvelle Eſpagne qu'en Guinée, & que depuis la latitude de dix-ſept dégrés juſqu'à vingt, du côté du Nord, ils ſont conſtamment preſque Oueſt. Entre les vents changeans, les plus incertains & les plus irréguliers, ſont ceux qui ſoufflent entre le Cap Gracias de Dios, & le Cap la Vela. Le plus ordinaire eſt entre le Nord-Eſt & l'Eſt. Il ſouffle conſtamment entre Mars & Novembre, excepté lorſqu'il eſt repouſſé par les ouragans qui ſe levent preſque toujours contre le vent, & qui ſont très-fréquens

ſur cette côte dans le cours de Mai, Juin, Jüillet & Août.

Les vents de terre ſont d'une violence extrême dans la baie de Campêche, & leur force ſe ſoutient juſqu'à deux ou trois lieues en mer. Au milieu de la baie, où la terre court de l'Eſt à l'Oueſt, les vents de terre ſont au Nord, & ceux de mer au Sud. Ils commencent à ſouffler vers ſept ou huit heures du ſoir & continuent, ſurtout dans la ſaiſon ſéche, juſqu'à ſept ou huit heures du matin. Dans l'Iſle aux Bœufs, qui eſt ſituée dans cette baie, les vents de terre ſont ſi frais, & portent ſi loin l'odeur des bœufs & des vaches qui y ſont, que des Pilotes faiſant voile dans l'obſcurité de la nuit près de cette côte, ont reconnu l'île à cette marque, ſans quoi ils ſe feroient trop détournés à l'Oueſt.

Les vents de terre ſont encore fort bons dans les golfes du Mexique & de Honduras; mais ſur les Caps & ſur les pointes, ce vent manque plus ou moins, à proportion qu'ils ſont plus ou moins expoſés aux vents de mer.

Du côté de la mer du Sud, les baies ont auſſi leurs vents frais de terre; mais dans quelques-unes, ils ne ſe levent qu'à minuit; & vers le Nord ils ne ſont pas ſi certains dans la ſaiſon humide que dans la ſaiſon ſéche. Les plus petites baies juſqu'aux landes, jouiſſent de l'avantage des vents de terre. En général, ces vents ſont plus ou moins foibles ſuivant les pointes ou les détours des côtes.

La baie de Campêche eſt ſujette à des

vents qui ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril. On les nomme *Summasenta* : ils ne sont ni vents de terre ni vents de mer, & différent également les uns des autres en durée ; mais ils soufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire est de l'Est-Sud-Est, & dure quelquefois pendant toute une semaine sans interruption. Ils sont frais & secs. Les vaisseaux qui partent de Trist avec ces vents, arrivent au Cap Concedendo en trois ou quatre jours ; mais avec tout autre, ce voyage ne se fait jamais en moins de huit ou dix jours. Sans être aussi froids que les vents de terre, ils le sont plus que ceux de mer, & plus forts que les uns & les autres. C'est ordinairement dans les plus basses marées qu'ils se font sentir.

Dans la mer du Sud, entre le Cap Blanc & Realejo, sur la côte du Mexique, c'est-à-dire, dans une distance de quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Espagnols nomment *Popogaios*, & qui ne régne qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit sans interruption, & dure quelquefois huit jours de suite. Ce vent est frais, mais il n'est pas violent.

Le golfe du Mexique est sujet à trois sortes de tempêtes qui reviennent tous les ans, à-peu-près dans les mêmes saisons, & sont annoncées, quelques heures auparavant, par divers présages.

Il y a en outre dans ce golfe, des vents Nord qui soufflent avec une violence extrême, entre les mois d'Octobre & de Mars. Ils ne manquent jamais à la pleine

lune, & font ordinairement précédés d'un tems clair & ferein. Les préfages qui l'annoncent font un reflux extraordinaire, qui laiffe à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours; la fuite des oifeaux de mer ; un nuage fort noir qui paroît au Nord-Oueft, & s'éleve jufqu'à dix ou douze dégrés au-deffus de l'horifon : le bord de fa partie fupérieure paroît fort uni. Lorfqu'il eft monté au point où il s'éleve ordinairement, il refte deux ou trois jours fans aucun mouvement. La tempête commence enfuite & eft furieufe. On s'y prépare avec les plus grandes précautions. Enfin ces climats font expofés à des ouragans & des tempêtes terribles.

§. II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

LES Voyageurs nous préfentent le Mexique comme une des plus fertiles régions du globe terreftre. Outre les productions naturelles, il eft enrichi, depuis la conquête, de toutes les plantes de l'Europe, qui fe font perfectionnées dans ce beau climat. Nous ne parlerons ici que des principales productions du pays.

Nous donnons le premier rang au Cacaotier, qui tire fon origine du Mexique, & en fait une des principales richeffes. On le feme dans une terre chaude & humide, l'œil en haut, & on le couvre avec foin. Au bout de quinze jours on voit fortir l'arbriffeau de terre : mais il eft deux ans à croître de la hauteur de deux palmes : on le tranfplante alors en laiffant toute la terre

Cacao. Labat, T. VI.

qui eſt autour de ſa racine : on met un échalas à côté pour le ſoutenir, & des arbres fruitiers autour pour lui donner de l'ombre. On a ſoin de couper tous les rejettons qui pouſſent au pied. On ôte toutes les mauvaiſes herbes qui viennent aux environs. Il faut le garantir du froid, de la trop grande quantité d'eau & de certains vers qui le rongent. Dans l'eſpace de cinq ans il arrive à la hauteur de ſept palmes, & devient gros comme le poing. Il commence alors à porter du fruit. Ses feuilles ont la figure de celles du châtaignier, mais elles ſont plus étroites. La fleur croît ſur le tronc & ſur les branches. Il s'en forme une gouſſe qui a la figure du bled d'Inde, verdâtre avant ſa maturité, & brune lorſqu'elle eſt mûre; mais quelquefois blanche, jaune & bleue. Les grains ou les amandes du cacao, ſont couvertes d'une ſubſtance mucilagineuſe. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle lune. On fait ſécher le fruit à l'ombre pendant trois jours : on l'expoſe enſuite au ſoleil pendant trois autres jours, ce qui ſe renouvelle alternativement juſqu'à ce qu'il ſoit ſec. On remarque que les endroits qui ſont plantés de Cacaotiers ne ſont pas fort ſains.

La Vanille. La Vanille eſt une canne d'Inde de la groſſeur du doigt, qui s'entortille comme le lierre autour des orangers. Ses gouſſes ſont vertes; mais lorſqu'elles ſont ſéches, elles deviennent dures & noires. La Vanille croît particulièrement ſur la côte méridionale de la Nouvelle Eſpagne. *Id.*

L'Achiote. L'Achiote croît ſur un arbriſſeau, dans des gouſſes rondes & remplies de grains

rouges, qu'on réduit premièrement en pâte. On la fait ensuite sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques. On fait avec l'écorce de cet arbrisseau des cordes plus fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge. Elle entre dans la composition du chocolat, dont on prétend qu'elle releve la couleur & le goût.

On distingue au Mexique quatre sortes de Poivre-long; l'une qu'on appelle *Chilchote*; l'autre, qui est plus petite, se nomme *Chilterpin*. Ces deux espèces sont fort piquantes. La troisième, qui se nomme *Tonalchiles*, est médiocrement chaude: les Indiens en mangent avec leur pain de maïs, comme nous mangeons d'autres fruits. La quatrième, que l'on appelle *Chilpelague*, a la gousse fort large, & n'est ni si douce que la troisième espèce, ni si piquante que la première. On l'emploie dans le chocolat. Poivres-longs.

Le Metl est ce chardon que nous avons annoncé ci-dessus. On le cultive comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles toutes différentes les unes des autres, & qui servent à différens usages. Lorsqu'elles sont encore tendres on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines si fortes & si aigues, qu'on en fait une espèce de scie pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures, & la gomme qui sort des branches est un excellent antidote contre toute sor- Metl.

te de poiſon. Lorſque cet arbriſſeau a ſix ans, on ôte les feuilles du milieu, on y fait un creux dans lequel s'amaſſe une liqueur que les Indiens recueillent chaque jour au matin, & qu'ils mettent dans des vaiſſeaux. On peut faire cette opération pendant un mois entier, au bout duquel la plante ſéche & pouſſe des rejettons. La liqueur qu'on tire de cet arbriſſeau eſt auſſi douce que le miel, lorſqu'elle eſt fraîche : au bout de quelque tems elle prend la force de l'hydromel, & eſt bonne pour pluſieurs maladies. Les Indiens y mettent une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Elle prend de la force & enivre. On en tire une eau-de-vie qui a beaucoup de force. On nomme auſſi cette plante *Pulque* ou *Poulcre*.

Atolle ou Anate.

L'*Atolle* ou l'*Anate*, eſt une fleur rouge qui croît ſur un arbriſſeau de même nom, & qui non-ſeulement entre dans la compoſition du chocolat des Mexiquains, mais encore dans celle d'une autre liqueur, & ſert à la teinture. Elle croît particuliérement aux environs de Guatimala. On en cultive dans quelques autres cantons de la Nouvelle Eſpagne, & dans pluſieurs îles. L'arbriſſeau s'éleve de ſept ou huit pieds. On jette la fleur dans une citerne remplie d'eau. On l'agite ſouvent & elle ſe réduit en ſubſtance liquide. Lorſqu'elle eſt raſſiſe, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques qu'on laiſſe ſécher au ſoleil.

Silveſtre.

Le *Silveſtre* eſt la graine d'un arbre du Mexique, qui reſſemble au cochenillier. La fleur eſt jaune & le fruit rouge. Lorſ-

que le fruit eſt mûr, il s'ouvre & la graine tombe. Les Indiens, pour la recevoir, mettent une toile ſous l'arbre & le ſecouent. La teinture du Silveſtre eſt preſqu'égale en beauté à celle de la cochenille & lui reſſemble aſſez : mais elle eſt beaucoup moins eſtimée. Les Eſpagnols ont long-tems caché d'où l'on tiroit la cochenille & le ſilveſtre.

La cochenille eſt originaire du Mexique. C'eſt un inſecte qui s'engendre dans une eſpèce de fruit. L'arbriſſeau qui le porte eſt environné d'épines, & peut avoir cinq pieds de haut. Il reſſembleroit au poirier piquant, ſi ſes feuilles étoient plus larges & s'il avoit ſon fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au ſommet. Ces fleurs, dans leur maturité, ſe renverſent ſur le fruit qui commence alors à s'ouvrir : elles le couvrent ſi parfaitement, que ni la pluie ni la roſée ne peuvent mouiller l'intérieur. Lorſque la fleur eſt tombée, le fruit s'ouvre de la largeur de deux pouces : on le trouve tout rempli de petits inſectes rouges, dont les aîles ſont extrêmement petites. Comme ils y ſont nés, ils y mourroient faute de nourriture, ayant déja dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & pourriroient dans leur enveloppe, ſi on n'avoit ſoin de les tirer lorſque le fruit eſt ouvert. On étend ſous l'arbre un grand drap, on agite les branches avec des bâtons, & l'on force l'inſecte de ſortir. Il voltige autour de l'arbre ; mais l'ardeur du ſoleil le fait preſqu'auſſi-tôt tomber ſur le drap. Il y meurt, & on le laiſſe ſécher pendant deux ou trois jours. De rouge

Cochenille.

qu'il étoit il paroît noir ſur le drap, & blanchit en ſéchant. C'eſt cet inſecte qui fait l'écarlate. Les Eſpagnols donnent le nom de *Tuna* au Cochenillier. On en trouve de très-grandes plantations dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaca.

Le Poirier piquant.

Le *Poirier piquant* ou la *Raquette*, aime les terres ſéches & ſabloneuſes. Ses feuilles forment un ovale un peu allongé par l'un de ſes bouts. Dans leur grandeur naturelle, elles ont depuis ſept juſqu'à neuf pouces de long, ſur trois ou quatre de large. Leur épaiſſeur eſt de neuf à dix lignes. La peau en eſt verte, mince, liſſée aux endroits qui ne ſont pas chargés d'épines. La chair eſt blanchâtre, ſouple, de la conſiſtance d'une rave un peu flétrie, & d'un goût qui ſeroit entièrement inſipide, ſans une petite amertume qu'il laiſſe dans la bouche. Les bords ſont chargés de petits bouquets d'épines droites, courtes & pointues. Les deux ſuperficies le ſont auſſi, mais les bouquets ſont plus gros, & les épines plus longues & plus fortes. Ils ſont éloignés d'un pouce les uns des autres, & poſés régulièrement en quinconce. Lorſque la tige a deux ou trois pieds de hauteur, elle produit un fruit qui a la figure d'une figue. Il eſt d'abord vert & dur: mais il change de couleur en croiſſant. Il rougit par dégrés & devient d'une vive couleur de feu lorſqu'il eſt mûr. Il ſort de ſon centre une eſpèce de tulipe de couleur orangée. Cette fleur n'a pas aſſez de conſiſtance pour ſe tenir droite: elle ſe renverſe ſur le fruit deux jours

après qu'elle eſt écloſe, ſe fane, ſéche & tombe. Le fruit s'ouvre comme une grenade ou comme une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines d'un beau rouge incarnat. Elles ſont enveloppées d'une matière épaiſſe comme de la gelée, du plus beau rouge du monde & d'un goût fort agréable, avec une petite pointe aigre qui aiguiſe l'appétit & rafraîchit beaucoup : mais la peau de ce fruit eſt environnée de pointes preſqu'imperceptibles, ſi fines, ſi piquantes & ſi faciles à rompre, qu'on n'y peut toucher ſans s'en remplir les doigts & ſe les mettre tout en ſang. Elles paſſent au travers des meilleurs gants, & cauſent une démangeaiſon inſupportable. Pour les cueillir ſans ſe bleſſer, on les ſépare de leur tige avec un couteau, on leve de chaque côté une petite tranche avec le même couteau. Ces vuides ſervent à les tenir d'une main, tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre, on enleve toute la ſuperficie épineuſe. Quelques jours après que le fruit s'eſt ouvert de lui-même, il n'a preſque plus de conſiſtance, & reſſemble alors à une gelée liquide : on le mange avec une cuiller. Son ſuc tache le linge & teint les urines, mais il ne cauſe aucun accident, & eſt au contraire bon pour pluſieurs maladies.

C'eſt dans ce fruit qu'on trouve cet inſecte que le P. Labat nomme Cochenille. Il eſt, dit ce Voyageur, à-peu-près de la taille d'une groſſe punaiſe. Sa tête ne ſe diſtingue du reſte du corps que par deux petits yeux qu'on y remarque, & par une petite gueule. Le deſſous du ventre eſt

garni de ſix pieds, trois de chaque côté. Ils ont chacun trois articles, ne ſont pas plus gros par une extrêmité que par l'autre, & ne paſſent pas la groſſeur d'un cheveu fort délié. Le dos de cet animal eſt couvert de deux aîles, qui ne ſont pas étendues comme celles des mouches. Sans excéder la longueur du corps, elles en embraſſent toute la rondeur. Elles ſont ſi délicates, que l'animal ne peut s'en ſervir pour s'élèver. Avec elles il ſe ſoutient quelques momens en l'air, & retarde un peu ſa chûte, lorſqu'on lui a fait quitter le fruit qui le nourriſſoit. La chaleur du ſoleil le fait périr ſur le champ. Le Pere Labat aſſure, d'après ſes expériences, que cet animal ne prend pas naiſſance dans le fruit des Raquettes, mais qu'il jette ſa ſemence indifféremment ſur tous les arbres où il ſe rencontre, & qu'étant éclos, il ſe retire dans tous les fruits d'où il peut tirer ſa nourriture, & qui lui communique ſa couleur. Auſſi voit-on changer celle de l'inſecte à meſure que le fruit eſt plus ou moins coloré. Lorſque cet animal atteint une certaine groſſeur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler & qu'il change de figure comme les vers à ſoie & d'autres inſectes. C'eſt alors qu'il jette ſa ſemence & qu'il ſe reproduit.

Cet inſecte multiplie prodigieuſement. On en trouve une quantité incroyable, malgré ce que les poules, les fourmis & les vers, qui le recherchent avidement, en détruiſent. C'eſt cet animal qui ſert à faire cette belle couleur que nous connoiſſons ſous le nom d'*écarlate*.

Il eſt très-facile de multiplier les Raquettes. Il ſuffit d'enterrer à moitié une de leurs feuilles, pour lui faire prendre racine & produire beaucoup de fruit en peu de tems. Suivant l'opinion du même Voyageur, on en tireroit un avantage conſidérable en multipliant encore les Cochenilles, qui feroient le fonds d'un très-riche commerce, & l'on tireroit parti dans nos Colonies d'une quantité de terres qui ſont inutiles, c'eſt-à-dire, trop uſées & trop maigres pour produire des cannes de ſucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, &c. D'ailleurs, le fruit des Raquettes a beaucoup de vertus.

L'*Aguacate* ou l'*Avorat*, eſt un arbre particulier à la Nouvelle Eſpagne : on n'en trouve dans les îles Philippines & de la mer du Nord, que parce qu'on l'y a tranſplanté. Son fruit a ordinairement la figure d'une poire, quelquefois celle d'un limon. Sa couleur eſt verte en-dehors, verte & blanche en-dedans, & à un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou crud avec un peu de ſel, parce qu'il eſt doux. On y met auſſi du ſucre, du jus de limon, du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent qu'il eſt d'un goût & d'une ſaveur admirable, même crud & mangé avec du ſel. On tire de ſon noyau de l'huile qui approche beaucoup de celle des amandes ameres. La feuille de l'arbre jette une agréable odeur : elle eſt ſéche & chaude au ſecond dégré. Aguacate.

Le *Sapotier* tient le premier rang parmi les arbres de ſon eſpèce pour la bonté de ſon fruit, qui s'appelle *Sapotille noire*. L'ar- Sapotier.

bre eſt touffu & de la grandeur du noyer; mais ſes feuilles ſont plus petites & plus vertes. Le fruit eſt rond & revêtu d'une écorce verte très-fine. Sa pulpe a la couleur & le goût de la caſſe; on y trouve quatre petits noyaux. Avant ſa maturité, il empoiſonne le poiſſon, & lorſqu'il eſt mûr, on en fait prendre aux malades.

La ſeconde eſpèce eſt la *Sapotille blanche*, qui croît ſur un arbre qui reſſemble beaucoup au poirier, & qui ne différe de l'autre que par la blancheur de ſa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le ſommeil.

La troiſième, qui ſe nomme *Sapotille ivrogne*, eſt le fruit d'un arbre qui reſſemble au précédent, mais dont les branches ſont beaucoup plus belles. Son goût tire un peu ſur l'aigre & eſt extrêmement agréable. Son écorce eſt jaune & verte. Sa poulpe eſt blanchâtre & n'a que deux petits noyaux.

La quatrième eſt la petite eſpèce; qu'on appelle ſimplement *Sapotille*. L'arbre qui la produit eſt plus grand & plus touffu que les autres. Le fruit eſt purpurin en-dehors, & d'un pourpre plus vif en-dedans. Il a quatre petits noyaux placés chacun dans une niche. On lui donne la préférence pour le goût ſur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une compoſition fort agréable, qui tient les dents nettes, lorſqu'on en mâche ſouvent.

Mamey. Le Mamey de la Nouvelle Eſpagne ne différe de celui de l'Iſle Eſpagnole que par la couleur de ſon fruit, qui eſt jaune

en-dehors, rouge en-dedans, & a un noyau violet. L'amande que ce noyau renferme eſt amere, & ſe nomme *Peſtle*. On lui attribue beaucoup de vertus, ſur-tout dans les lavemens.

Le fruit qu'on nomme *Grandille*, croît dans la Nouvelle Eſpagne ſur une plante ſemblable au lierre. Elle s'entortille autour d'un arbre, le couvre entièrement de ſes feuilles. Le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf, auſſi uni, jaune, vert en-dehors, blanchâtre en-dedans, avec des pepins qui reſſemblent beaucoup à ceux du raiſin. Il joint à la douceur de ſon goût une agréable acidité qui le fait beaucoup aimer des femmes. Carreri prétend qu'on découvre dans ſa fleur tous les inſtrumens de la Paſſion, comme dans celle de la Grenadille Chinoiſe. Grandille.

Le fruit qui porte le nom de *Nuchtli*, eſt répandu dans toute l'Amérique; mais celui qui vient dans la Nouvelle Eſpagne eſt meilleur & plus eſtimé. C'eſt une ſorte de figue dont la poulpe eſt mêlée de pluſieurs ſortes de grains, mais plus gros que ceux des figues. Il eſt couronné comme la neſfle. On en diſtingue pluſieurs eſpèces qui différent toutes en couleur. Les unes ſont vertes en-dehors, les autres jaunes, d'autres tachetées. C'eſt au blanc qu'on donne la préférence. Il a le goût de la poire & du raiſin. Il ſe conſerve long-tems. Sa principale qualité eſt de rafraîchir beaucoup, ce qui le rend très-précieux pendant l'été. Celui qui croît dans les terres labourées paſſe pour le meilleur. Gage fait l'éloge d'une eſpèce Nuchtli.

qui eſt rouge : mais on en fait peu d'uſage, parce qu'elle teint de couleur de ſang la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Eſpagnols qui en mangerent. Ils croyoient que c'étoit leur ſang qu'ils perdoient, avoient recours aux Médecins ; & les remèdes qu'ils employoient à la guèriſon d'un mal imaginaire, leur cauſoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Neuchtli eſt épaiſſe & remplie de petites pointes, mais en l'ouvrant juſqu'aux grains, on en tire aiſément le fruit ſans la rompre. Les Eſpagnols s'amuſent aujourd'hui de ce qui leur cauſoit autrefois de vives allarmes, & préſentent du Nuchtli rouge aux étrangers qui arrivent dans ce pays. Ils mettent encore le fruit entier dans une ſerviette & l'agitent. Les petites pointes, qui ſont preſque imperceptibles, s'y attachent ſans être apperçues ; & ceux qui emploient la ſerviette à s'eſſuyer la bouche, ſe trouvent tout-à-coup les lévres collées, même couſues au point de perdre l'uſage de la parole. Ils n'en reſſentent aucune douleur ; mais ce n'eſt qu'après s'être lavés & frottés long-tems, qu'ils ſe délivrent de cet embarras. L'arbre qui porte ce fruit eſt fort épineux. Ses feuilles ſont d'un gris minime, naiſſent les unes ſur les autres. Lorſqu'on les plante elles deviennent arbres. Dans les pays ſecs & ſtériles, ce fruit ſert d'aliment & de boiſſon. On mange le fruit & on boit le ſuc des feuilles.

L'arbre qui porte le Coco eſt trop con-

nu, pour que nous en donnions ici la description. Nous parlerons seulement du buiſſon des prunes de Coco, qui eſt fort commun dans certains cantons de la Nouvelle Eſpagne. C'eſt un arbriſſeau de la hauteur de ſept à huit pieds. Ses branches s'étendent beaucoup : il a l'écorce noire & unie. Ses feuilles ſont aſſez grandes, ovales & d'un vert foncé. Le fruit eſt de la groſſeur de nos groſſes prunes : mais il eſt rond. Il s'en trouve cependant de blanc, de noir & de rougeâtre. La peau eſt très-mince & fort unie, la poulpe blanche, molle & ſpongieuſe, plus propre à être ſucée que mordue. Elle renferme un gros noyau dont l'amande eſt molle. Cet arbre aime le bord de la mer, & croît même dans le ſable ; mais ſes prunes y ſont ſalées, quoique dans les autres lieux elles ſoient douces, agréables & ſéches. Buiſſon des prunes de Coco.

La Vigne de la Nouvelle Eſpagne eſt un arbre qui a deux ou trois pieds de circonférence, & s'éleve de ſept ou huit. Il pouſſe à ſa tête quantité de branches dont les rameaux ſont gros & épais. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles du lierre : mais elles ſont plus larges & plus fermes. Le fruit eſt de la groſſeur ordinaire du raiſin, & croît en grappes ſur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûriſſant, quoiqu'il ſoit rougeâtre dans l'intérieur. Son noyau eſt fort gros, & lui laiſſe peu de ſubſtance : mais elle eſt agréable & ſaine. Le tronc & les branches ſont un bon bois de chauffage. Vigne de la Nouvelle Eſpagne.

Nous avons parlé du bois de Campê- Bois de Campêche.

che à l'article de la baie de ce nom.

Abricotier du Mexique. L'arbre que les Espagnols ont nommé l'*Abricotier Mexiquain*, eſt plus haut que nos plus grands chênes. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier ſauvage, & ſon écorce à celle du poirier. La chair de ſon fruit eſt peu différente de celle de nos abricots, quoiqu'il ne leur reſſemble nullement par la figure. Il eſt de la groſſeur du melon, & couvert d'une peau dure & épaiſſe. Il l'emporte beaucoup ſur l'abricot par l'odeur & le goût. Les Eſpagnols cultivent cet arbre, & font des confitures de ſon fruit. Ils en ont tranſplanté dans l'Iſle Eſpagnole, où l'on obſerve que l'odeur du fruit attire les ſangliers, & que ceux qui s'en nourriſſent ont la chair très-bonne.

Arbres à baume. Les Provinces de Chiapa & de Guatimala, produiſent des arbres qui donnent un baume blanc, mais moins eſtimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene.

Pins. Les Pins de la Nouvelle Eſpagne ſont d'une hauteur médiocre, & ne portent que des eſpèces de pommes qui croiſſent ſur les boſſes, les nœuds & les autres excreſcences de l'arbre. Les feuilles de cet arbre ſont comme enveloppées les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe. Elles ſont aſſez épaiſſes, longues de dix à douze pouces, & ſi ſerrées qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déja remarqué que c'eſt une admirable reſſource pour ceux qui ſont preſſés par la ſoif. On en fait ſortir l'eau de pluie en enfonçant un couteau

dans les feuilles, & on la reçoit dans ſon chapeau pour la boire. Acoſta dit que les pommes de cet arbre ſont fort agréables au goût, qu'on les mange coupées par morceaux & trempées dans de l'eau & du ſel.

La *Molle* eſt un arbre du Mexique. On lui attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Pérou : mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Eſpagne. On tire de ſes rameaux une eſpèce de vin ou de liqueur qu'on emploie à divers uſages. Molle.

Le *Palto* eſt un grand arbre : il a pour fruit une eſpèce de pomme dont la chair eſt fort molle, & renferme une eſpèce de noyau. Il eſt aſſez bon au goût & eſt fort ſain. Il vient auſſi au Pérou. Palto.

Les *Chicapotes* ſont un excellent fruit qui croît dans les pays chauds. Les Mexiquains en font une eſpèce de marmelade qui approche du goût & de la couleur du Cotignac. Chicapotes.

L'*Annone* de la Nouvelle Eſpagne l'emporte ſur celle des Philippines, & de tous les autres pays de l'Amérique. Annone.

Les *Cappollies* ſont une eſpèce de cériſe dont le noyau eſt plus gros que celui des nôtres. Ce fruit eſt très-agréable. Il paroît, ſuivant le témoignage de pluſieurs Voyageurs, qu'il ne vient qu'au Mexique. Cappollies.

Le Coton eſt très-commun au Mexique. Il vient ſur des arbriſſeaux comme en Aſie, & ſur de grands arbres. Coton.

L'*Amatcaſtic*, que pluſieurs Voyageurs nomment *Texcalamatl* ou *Tepeamatl*, eſt Amatcaſtic.

un grand arbre qui a les feuilles larges comme celles du lierre, purpurines, à-peu-près de la forme d'un cœur. Il porte une espèce de petites figues d'un rouge qui tire aussi sur le pourpre, & remplies d'une petite graine rouge. En décoction il est très-bon pour la fiévre. Il fait évacuer la bile par des vomissemens & par les selles.

Capalxocotl. Le *Capalxocotl* tire son nom de la ressemblance de son odeur avec celle du *Copal*, qu'on nomme aussi *Pompoque*. Cet arbre ressemble à notre cérisier. Il porte pour fruit des espèces de petites pommes douces, mais fort astringentes. Leur principale vertu est dans le suc, qui est visqueux, & qu'on croit bon pour les fiévres dyssenteriques.

Quahuayohuatli, ou Quahtlalatzin. Le *Quahuayohuatli* ou *Quahtlalatzin*, est un grand arbre dont le tronc est fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont celles de l'*Adlcfe* ou du *Rhododendra*, c'est-à-dire, longues & étroites. Son fruit est rond, mais applati comme les féves marines, & moins gros. Cinq ou six de ces espèces d'amandes rôties & macérées dans le vin, font une excellente purgation. Il faut en ôter les membranes dont elles sont couvertes & qui les divisent par le milieu. Ximenes dit que le fruit, lorsqu'il est mûr, fait beaucoup de bruit en s'ouvrant, & qu'il s'élance aussi loin que s'il étoit poussé avec une arme à feu. L'arbre, dit-il, est grand ; ses feuilles sont celles du mûrier, mais plus larges, dentelées par les bords & divisées par une multitude

multitude de petites veines. Son tronc eſt rouſſâtre ; ſon fruit rond, mais applati & rayé comme le melon. Il contient une douzaine de pepins, ronds, blancs. On aſſure que deux ſuffiſent pour chaſſer du corps toutes les humeurs nuiſibles, ſur-tout la pituite & la bile. Il faut en ôter la membrane qui les ſépare : elle eſt capable de cauſer des tranchées. Il faut les faire rôtir, les macérer dans l'eau & les prendre à jeun. Laet en fait beaucoup de cas.

Le *Xahuali* eſt un très-bel arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du frêne. Son bois eſt peſant & d'un jaune tigré. Son fruit eſt ſemblable au poivre, mais il n'eſt pas couronné. Les Indiens en tirent une eau dont ils ſe lavent les jambes, quelquefois tout le corps, pour ſe fortifier & pour ſe noircir. Envain on ſe lave après pour ôter la couleur noire, elle ne diſparoît qu'au bout de quinze jours, à l'exception des ongles, qui ne reviennent dans leur état naturel, qu'en croiſſant & à meſure qu'on les coupe. Xahuali.

Le *Coatl* ou *Tlapalezpatli*, eſt un grand arbriſſeau qui s'éleve quelquefois de la hauteur d'un arbre. Son tronc devient ordinairement fort épais. Ses feuilles reſſemblent à celles des pois; elles ſont petites, oblongues, diſpoſées en épi & d'un blanc obſcur. La ſubſtance de ſon bois eſt froide & humide. Elle teint l'eau d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nétoyer les reins & la veſſie, & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Eſpagnols en tranſportent en Europe ſous le nom de Coatl, ou Tlapalezpatli.

Bois néphrétique. Lorſqu'elle eſt macérée dans l'eau pendant quinze jours, elle ceſſe de la teindre & perd toute ſa vertu.

Higuero. Le *Higuero* a les feuilles, la figure & la grandeur du mûrier. Son fruit eſt une eſpèce de gourde de diverſes formes. Les Mexiquains en font des taſſes qu'ils nomment *Tecomates*. Elles leur ſervent à prendre du chocolat. Ils en mangent la poulpe.

Xaxocotl. Le *Xaxocotl* eſt un arbre dont on connoît pluſieurs eſpèces au Mexique. Ximenes en décrit deux : la première a les feuilles de l'oranger, mais elles ſont plus petites & velues ; les fleurs blanches ; le fruit eſt rond & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles ſont acides, aſtringentes & d'une odeur très-forte. Elles guériſſent la galle par les bains. Son écorce eſt froide, ſeche & fort aſtringente. On lui attribue de guérir l'enflure des jambes, les plaies fiſtuleuſes, même la ſurdité. Le fruit eſt chaud, ſec & ſent la punaiſe, ce qui ne l'empêche point d'être d'un fort bon goût. La ſeconde eſpèce porte un fruit beaucoup plus gros, & l'odeur n'en eſt pas ſi forte.

Mixquitl. Le *Mizquitl* eſt un arbre fort commun dans la Nouvelle Eſpagne, principalement dans les parties montagneuſes. Il eſt épineux. Ses feuilles ſont longues, étroites, de la forme de celles de l'ail. Il porte des ſiliques comme le Tamarinde : ils ſont preſque de la même figure, remplis de graines qui ont le goût fort agréable, & dont les Montagnards font une pâte qui leur ſert de pain. Ximenes croit que c'eſt la vraie Caſſe des Anciens, que la négligence ſeule a fait ignorer juſqu'à préſent.

On tire des rejettons de cet arbre, une liqueur excellente pour les yeux. L'eau même dans laquelle ils ont trempé, acquiert cette vertu.

Le *Yecolt*, que les Espagnols ont nommé *Palmier des montagnes*, est un arbre composé de deux ou trois troncs qui naissent d'une même racine. Ses fleurs sont blanches & odorentes, formées en ombelles & composées de six pétales. Il porte des fruits assez semblables à la pomme de pin, de différentes grosseurs, & de la couleur de nos châtaignes. Ximenes dit que ce fruit est froid & visqueux : mais il observe que l'on tire des feuilles de l'arbre un fil plus fin, mais plus fort que celui du Metl ou du Maghey. Yecolt.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl*, est un arbre résineux qui donne une espèce d'ambre liquide. Il est d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles ressemblent à celles du larix, & sont divisées dans leurs deux parties en trois angles, blanchâtres d'un côté, d'un vert obscur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches est rouge en partie. On en tire, par incision, une liqueur dont l'odeur approche du storax. Elle est chaude au troisième degré & fort dessicative. C'est un spécifique contre le spasme & contre les affections histériques. Il découle encore de cet arbre une huile dont on vante beaucoup l'odeur & les vertus. Xochiocotzolquaxihuitl.

Les Mexiquains donnent le nom de *Copal* à toutes les résines & gommes odoriférentes, & les distinguent par l'addition d'un autre nom. Ils appellent *Copal* par Copal.

excellence, une résine blanche & transparente, qui découle d'un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du chêne; mais elles sont plus longues. Le fruit est rond, rougeâtre & a le goût de la résine. Elle distille quelquefois d'elle-même, quelquefois par incision. L'arbre croît en divers lieux: mais on observe dans sa forme, comme dans la couleur de sa résine, quelque différence entre celui des montagnes & celui des pays plats.

Il y a un autre *Copal*, dont les feuilles sont larges, déchiquetées & un peu rudes. Cet arbre est de médiocre hauteur. On prendroit ses branches pour une espèce d'aîles, d'où sort une résine blanche, mais un peu différente de l'autre & moins abondante.

Le *Copal quaukxiotl*, est un grand arbre dont l'écorce est unie & se sépare facilement du tronc. Ses feuilles sont longues & étroites, à-peu-près semblables à la Rue. Son fruit pend en grappes. La résine qui sort de son tronc a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli quahuitl*, c'est-à-dire le Copal des montagnes, est un arbre de moyenne hauteur, qui porte un fruit semblable au gland, couvert d'une peau gluante & résineuse, bleu dans sa substance & bon à divers usages. Il rend une résine fort semblable à l'encens des Anciens. On lui attribue de singulières vertus pour les maladies des femmes, entre autres celle de rétablir l'utérus déplacé.

Le *Cuitla-copalli*, qu'on nomme aussi *Xioquahuitl*, est un arbre médiocre. Ses

feuilles sont petites & rondes. Il porte pour fruit de petites graines en ombelles, visqueuses & fort odorantes. Il rend une gomme qui a quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troisième degré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'est-à-dire le Copal à petites feuilles, est une espèce d'encens qui tire sur le noir. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles de la Rue, & rangées en ordre, des deux côtés des branches. Il porte un petit fruit rougeâtre, assez semblable au poivre rond. Il croît aussi en ordre aux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire le Copal fleuri, est un arbre moyen. Ses feuilles ressemblent à celles de la Menthe sarazine, quoique moins déchiquetées : elles sont jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc, qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve qui a l'odeur du limon.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xochicopal*, est un grand arbre à feuilles d'oranger ; son tronc est rayé de blanc. Ses fleurs sont rougeâtres & très-petites. Il donne une résine couleur de feu. Elle est chaude presqu'au troisième degré, un peu astringente & dessicative, d'une odeur douce, bonne par fumigation pour les maux de tête causés par la fraîcheur. Elle remédie aux suffocations utérines. En un mot, c'est un très-bon remède pour toutes les maladies froides & humides.

L'*Holquahuitl* donne une résine que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Espagnols *Ule*. Il y en a deux espèces. Une dont le tronc est uni & roussâtre, rempli d'une poulpe grasse & visqueuse. Ses fleurs

sont blanches & ses feuilles fort grandes. Il produit sur son tronc une sorte de petites bourses rougeâtres & remplies d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couvert d'une peau brune & d'un goût fort amer. Sa résine, qu'il donne par incision, est d'abord couleur de lait, & devient noire par degrés. On en fait des boules dont les Indiens se servent pour se frotter le corps. Ils prétendent qu'elle donne beaucoup de souplesse. Ils la mangent avec certains vers qu'ils nomment *Axin*, & la regardent comme très-bonne pour provoquer l'urine, nettoyer la vessie. Ses feuilles desséchées & pilées, sont un mortel poison pour les lions, les tigres, & pour la plupart des bêtes féroces.

Le *Tecomahaca* est un grand arbre dont les feuilles sont rondes & dentelées. Il porte à l'extrêmité de ses branches un petit fruit rond, jaunâtre, rempli d'une graine semblable à celle du cotonier. La substance du tronc est d'un goût âcre, mais d'une agréable odeur. Il en sort quelquefois naturellement, mais ordinairement par incision, une résine qui a toutes les qualités des précédentes, & qu'on prend pour une sorte de myrthe.

Le *Caranna* est une résine qui sort d'un grand arbre, dont le tronc est uni, d'un rouge éclatant & d'une forte odeur. Ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier, & sont disposées en forme de croix. On attribue autant de vertu à sa résine qu'à celles dont nous avons parlé.

L'*Hutzochitl* donne une liqueur fort semblable au baume de Syrie, & qui ne lui

cede ni par l'odeur ni par les autres qualités. C'eſt un arbre de la hauteur de l'oranger, qui a les feuilles de l'amandier, mais plus grandes & plus aigues. Il porte à l'extrêmité de ſes branches des fleurs jaunes à feuilles longues & étroites, qui contiennent une ſorte de ſemence brune. Dans toutes les ſaiſons, mais principalement à la fin des pluies, cet arbre donne, par inciſion, une liqueur d'un jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire auſſi des branches, en les hachant fort menu & en les faiſant bouillir dans l'eau. On recueille la ſubſtance à meſure qu'elle ſurnage: mais ce baume eſt moins eſtimé que l'autre. On tire auſſi des ſemences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur. Elle reſſemble aſſez à l'huile d'olive, & à preſque les mêmes vertus que le baume.

Eſpèces de Cedres.

Les Provinces méridionales du Mexique, produiſent en abondance une ſorte de Cedres. Les feuilles en ſont petites, longues, étroites, à-peu-près comme celles du pêcher : elles croiſſent par bouquets. Leur couleur eſt un vert pâle. Elles ſont minces, ſouples, friſées vers la pointe, & lorſqu'on les froiſſe dans la main, elles rendent une liqueur onctueuſe & d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre eſt épaiſſe, rude, griſe & adhérente. On prétend qu'il y en a de mâles & de femelles, que le mâle eſt plus rouge & plus compact, ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre. Il devient très-grand, ſur-tout dans les terres arides, qu'il aime mieux

que les graffes. Les Espagnols en font des poutres, des chevrons, des planches, des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour faire des pirogues & des canots. Outre qu'il est léger, il est comme à l'épreuve du naufrage, parce qu'il ne se brise pas facilement. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de *Cedre*, est extrêmement agréable. Il ne se corrompt presque jamais. On croit en trouver la cause dans une gomme très-âcre & très-amere, qui en éloigne les vers & les poux de bois, & qui communique son amertume aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. Son odeur ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec. Il en jette une fort mauvaise & fort dégoûtante jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité, ce qui arrive aussi au bois de Sainte-Lucie. Le tronc & les branches de cet arbre jettent, par intervalles, des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme arabique. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par incision.

Différentes espèces de Mangles.

On distingue sur les côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, trois sortes de Mangles: les noirs, les rouges & les blancs. Le noir, qui est le plus grand, a le tronc de la grosseur d'un chêne, & s'éleve ordinairement d'environ vingt pieds. Il est fort dur & bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît près de la mer & des rivières. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir: mais il pousse plusieurs raci-

nes de la grosseur de la jambe : elles s'élevent à huit ou dix pieds de terre, ce qui rend les lieux où cet arbre croît, presqu'impraticables. Le bois en est dur & bon à divers usages. Son écorce, qui est rouge en-dedans, sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'arrive jamais à la même grosseur des autres, & n'a pas la même utilité.

On trouve sur ces côtes, particulièrement dans la baie de Campêche, sur la mer du Nord, une espèce de fruit qui se nomme *Pengoin*. Il y en a deux espèces, l'une jaune, l'autre rouge. La première espèce croît sur uns tige verte de la grosseur du bras & de la hauteur d'un pied. Les feuilles ont un demi pied de long sur un pouce de large : elles sont bordées de piquans. Le fruit sort au sommet de la tige en deux ou trois gros pelotons, composés chacun de seize ou vingt pommes, rondes & jaunes, de la grosseur d'un œuf de poule. La peau en est épaisse & le dedans rempli d'une petite graine noire, mêlée dans la poulpe du fruit. Pengoin.

Le *Pengoin* rouge a la grosseur & la couleur d'un oignon sec. Sa figure est celle d'une quille. Il ne croît point sur une tige, sort de terre par un bout & y reste attaché par l'autre. La même racine en produit soixante & soixante & dix. Ils sont environnés & comme défendus par des feuilles piquantes & longues d'environ deux pieds. Le fruit de l'une & de l'autre espèce se ressemble par les qualités. Tous deux tirent sur l'aigre. Ils passent pour fort sains, & ne nuisent jamais à

l'estomac. Si on en mange avec excès, on sent une chaleur extraordinaire au fondement.

Chupiri. La Province de Mechoacan produit un arbre que ses habitans nomment *Chupiri*, c'est-à-dire, *Plante de feu*. Il ressemble au laurier, & a même la forme plus agréable. Ses feuilles sont plus grandes que celles de l'amandier. Ses fleurs sont une espèce de rose: mais le suc en est fort âcre. Les Indiens en font cependant usage pour corriger la pituite : mais ils le mêlent avec d'autres.

Charapeti. On vante un arbuste du même canton : on le nomme *Charapeti*. Il pousse une longue & grosse racine, d'un blanc sale au-dehors & rougeâtre en-dedans. Il en sort une très-grande quantité de petits rameaux d'un vert obscur tirant sur le bleu, ronds, unis. Ils produisent des feuilles semblables à celles de l'oranger, & portent des fleurs blancheâtres qui ont la forme d'une étoile; mais elles n'ont ni goût ni odeur. Les Indiens prétendent que cette plante est un excellent remede pour le mal vénérien. Ils emploient sa racine en décoction, avec un régime convenable au pays. Elle guérit les tumeurs, les plaies & les autres effets de ce mal; arrête la dyssenterie, rétablit les forces, excite l'appétit, chasse la galle & les maladies les plus obstinées de la peau.

Quammochitl, ou Bois de sang. Le *Quammochitl* ou *Bois de sang*, se trouve dans la Province de Nicaragua, sur la mer du Sud & sur la mer du Nord, à la même hauteur.

Cuhuraqua. Le *Cuhuraqua* est un arbre du Mechoa-

can. Son tronc eſt épineux. Ses racines ſont blanches & ſarmenteuſes. Elles produiſent de petits rejettons rougeâtres en-dehors, & très-rouges en-dedans. Ils ſont tortus, ſe couvrent de petites feuilles fort veinées : elles ont la figure d'un cœur. On en diſtingue deux autres eſpèces, dont l'une ſe nomme *Pinguiqua*, l'autre *Jama*. On tire de ces trois arbuſtes une teinture d'un fort beau rouge.

Le *Puntzumeti*, que Ximenes nomme l'*Aſarum* du Mechoacan, eſt une plante très-vantée. Ses feuilles reſſemblent à celles de la vigne ; ſa tige, qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur, eſt ronde & unie. Ses fleurs ſont jaunes & compoſées de filets fort déliés en forme de chevelure. Elles produiſent de petites ſemences noires. Les racines reſſemblent à celles de l'Ellebore blanc. C'eſt la ſeule partie dont on faſſe uſage dans la médecine. Elles jettent une petite odeur de muſc & ſont d'un goût âcre. On les croit chaudes & ſéches au troiſième degré. Leur poudre, au poids d'une dragme, priſe dans du vin ou dans de l'eau de bugloſe ou de citron, adoucit les douleurs néphrétiques, nettoie les reins, fortifie le ventricule dans les affection froides, facilite la digeſtion, ôte les crudités, excite les mois, diſſipe les vents, & joint à toutes ces vertus celle d'être un puiſſant antidote contre tous les venins. Puntzumeti.

Les Eſpagnols ont donné dans leur langue le nom d'*Ennemie des venins*, à la plante qui ſe nomme *Acuitze-huarira*, dans le Mechoacan, & *Chipahuatziz* ou *Zozatequam*, dans d'autres Provinces. Ses feuil- Acuitze-huarira.

les font celles de l'oseille, & sortent de la racine. Ses tiges ne s'élevent que de deux ou trois pouces, & portent au sommet des fleurs d'un blanc rougeâtre, qui forment ensemble un bouquet rond. La racine est aussi ronde, blanche en-dedans & d'un jaune doré en-dehors. On vante son goût & ses vertus. Son suc & son eau, dans quelque quantité qu'on l'avale, adoucit l'ardeur des fiévres, fortifie le cœur, passe pour un excellent antidote & pour un vulnéraire encore plus puissant. Il faut piler la racine & l'appliquer en forme d'emplâtre sur la plaie. Prise en décoction, elle soulage les douleurs des reins, tempére l'acrimonie des urines, excite l'appétit, dissipe les tumeurs du gosier. Enfin elle remédie à presque tous les maux de quelque manière qu'on l'emploie.

Tlalamatl, ou l'herbe de Jean l'Infant.

Le *Tlalamatl*, que d'autres nomment *Tlacimatl*, ou petite *Cimalt*, & les Espagnols *Herbe de Jean l'Infant*, parce que ce fut lui qui leur en donna la connoissance, a les feuilles rondes, disposées trois-à-trois, & presque semblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire*. Ses tiges sont purpurines & rampantes, ses fleurs rousses & en forme d'épis, sa semence est petite & ronde, sa racine longue, mince & fibreuse. Elle est froide, séche, astringente, & guèrit toutes sortes de plaies. On assure qu'elle avance la maturité des tumeurs & des abscès. Pilée au poids de deux dragmes, elle adoucit les douleurs qui viennent des maux vénériens. Elle fait sortir toutes les humeurs nuisibles : appliquée sur les yeux, elle diminue l'in-

flammation. On assure qu'elle tue la vermine.

Le *Pehuame* est une espèce de Volubilis, dont les feuilles ont la forme d'un cœur. Ses fleurs sont purpurines. Sa racine est longue, épaisse, couverte d'une peau rougeâtre. C'est de cette partie dont on se sert dans la médecine. Elle est âcre, odorante, séche & chaude au troisième degré. En décoction, ou préparée comme la china ou la salsepareille, elle guérit le mal vénérien. On lui attribue quantité d'autres vertus, & les Indiens la comptent entre leurs meilleures plantes. Pehuame.

L'*Enguamba* ne croît que dans le canton d'*Urubapa*. C'est un arbre moyen, dont les feuilles larges & concaves sont divisées par petits nerfs moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes, & sont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir, plein de grains, dont on exprime une huile jaunâtre, qui est un spécifique pour résoudre les humeurs & pour guérir les anciennes plaies. Enguamba.

La Province de Guaxaca est fertile en fruits & en plantes salutaires. On y en trouve une qui est fort venimeuse. Dans le Marquisat del Valle, il en croît une dont les propriétés sont sans exemple. Sa force pour empoisonner dépend du tems qu'il y a qu'elle est cueillie. C'est-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un au bout de l'année, il faut qu'il y ait un an qu'elle soit cueillie, ou six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîchement cueillie pour ceux qu'on veut faire périr sur le champ. Plantes venimeuses.

Savonier. Le *Savonier* eſt un arbre qui produit une eſpèce de petites avelines, dont l'écume eſt un excellent ſavon pour nettoyer les habits. Les coques expoſées au ſoleil prennent un très-beau noir, & ne ſe fendent jamais. On les fait polir & percer pour en faire des grains de chapelets. Cet arbre vient abondamment dans les Miſteques & les Zapotecas. Le Pere Labat dit que la coquille renferme une matière mollaſſe, viſqueuſe & fort amère; que c'eſt de cette matière dont on ſe ſert pour blanchir le linge. Le centre de cette noix offre un noyau rond, rempli d'une matière blanche, ferme & qui a preſque le goût de la noiſette. On en tire une huile qui n'eſt pas mauvaiſe dans ſa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre eſt droit & rond. Il s'en trouve de deux pieds de diamètre & de trente pieds de hauteur. Son écorce eſt griſe, mince, ſèche & peu adhérente, comme dans tous les bois durs. Il eſt fort peſant: ſes fibres ſont fines & preſſées. Les meilleures haches ſe rompent ſouvent pour l'abattre. On ne l'emploie guère en charpente. Il ſert à faire des rouleaux de moulin & des moïeux de roue.

Poivre de Tabaſco. On vante un arbre particulier à la Province de Tabaſco. Il eſt grand, a les feuilles de l'oranger: elles jettent une agréable odeur. Ses fleurs ſont rouges comme celles du Grenadier, & ont l'odeur de l'orange. Ses fruits ſont ronds, noirs lorſqu'ils ſont mûrs, & ont l'odeur aſſez agréable: mais ils ſont fort âcres au goût. Ils ſont ſecs & chauds au troiſième degré. On s'en ſert au lieu de poivre dans

l'assaisonnement des viandes, & les Espagnols y reconnoissent beaucoup de vertus.

La Province de Vera-Paz produit des cannes d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouve de cent pieds de haut & d'une grosseur proportionnée. Aussi les Indiens s'en servent-ils pour leurs édifices. Cannes.

On doit mettre au nombre des plantes de la nouvelle Espagne, le Tabac, qui fut découvert en 1520, dans la Province d'Yucatan, & que les Espagnols cultivent avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie de ce bon Tabac d'Espagne, qu'on nomme *de la Havanne*. Tabac.

La plante qui porte le poivre long du Mexique, se nomme *Tlatlanguaie* & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux comme le sarment, & les feuilles semblables à celles du poivre blanc, mais plus longues & plus aigues. Son fruit est rond & de différentes longueurs. Ses feuilles jettent une odeur assez forte, & ont le goût très-âcre. Cette plante est séche & chaude au troisième degré. Jamais sa semence ne mûrit parfaitement. On la cueille lorsqu'elle commence à rougir. On l'expose au soleil pour qu'elle achève de mûrir, & c'est dans cet état qu'elle se conserve. Quelques-uns la font sécher lorsqu'elle est encore verte, la mangent & la trouvent assez bonne. Elle donne un assez bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après les avoir assaisonnées : la moindre augmentation de chaleur en dissipe toute la force. La longueur ordinaire de ce poivre est d'un demi-pied, & sa grosseur est celle d'une corde moyenne. Tlatlanguaie.

Pinahuitz-xihuitl. Entre les arbuste du Mexique, on en trouve un que l'on nomme *Pinahuitzxihuitl*. Il est haut de quatre palmes. Ses tiges sont minces, épineuses, & ses feuilles divisées en six parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faisceaux. La racine est sarmenteuse ; les fleurs ressemblent à celles du châtaignier, & le fruit à la châtaigne : mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, ensuite roussâtres. Cette plante est une espèce de zoophite, qui se retire & se flétrit lorsqu'on y touche, même au moindre souffle de l'homme ou des animaux.

Avant la conquête, les Mexiquains n'avoient point de jardins potagers. L'Empereur & les Caciques, qui faisoient cultiver si soigneusement des fleurs & des simples dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y faisoient mettre, comme nous l'avons dit, aucun légume pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs vassaux une partie de ces denrées, qui étoient comprises dans le tribut qu'ils leur devoient. Ils faisoient acheter le reste dans les marchés publics. Comme les racines & les légumes servoient beaucoup à la nourriture des Mexiquains, c'étoit, après le maïs, ce qu'ils avoient le plus de soin de cultiver dans les champs. La terre offroit d'elle-même une multitude de racines aux habitans de cet heureux climat. Acosta en nomme un grand nombre, qu'il n'a pas cru devoir décrire. Il ne cesse point de répéter que de tous les climats du monde, il n'y en a point de plus riche en plan-

tes, ni dans lequel celles de l'Europe ayent fructifié avec plus de perfection & d'abondance.

§. III.

Fleurs.

Il n'y a point de Nation qui ait autant de goût pour les fleurs que les Mexiquains. Ils en font des bouquets & des couronnes. Les jardins de Montezuma offroient à la vue plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Ce goût s'est communiqué aux Espagnols, principalement dans les Monastères. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature qu'il trouva dans plusieurs maisons de campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines, font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise. Il dit que les jardins contiennent environ quinze arpens de terre, ornés de toutes sortes de fleurs & partagés par des belles allées de citronniers & d'orangers. On y trouve, avec abondance, des grenades, des figues, des raisins, des ananas, des sapotes, & tous les autres fruits qui naissent au Mexique. Les herbes, les salades & les cardons d'Espagne que l'on vend, apportent un revenu considérable aux Couvents. Le désert des Carmes l'emporte encore sur toutes ces beautés. La description que le même Auteur en fait est ravissante. Il est à trois lieues de Mexico, au Nord-Ouest, & est situé sur une montagne au milieu d'une chaîne de rochers. Entre ces

rochers on a construit des grottes en forme de petites chambres, qui servent de logement aux Hermites, & plusieurs chapelles ornées de statues & de peintures. On a soin d'exposer à la vue du public des disciplines, des haires, des ceintures garnies de pointes de fer, &c. pour faire croire que la vie que menent ceux qui habitent ces lieux, est très-austère. Ce sanctuaire de la pénitence est environné de vergers & de jardins remplis de fleurs & de fruits. Ils ont une lieue de tour. On y trouve, en plusieurs endroits, des fontaines qui sortent des rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur admirable, & qui, avec l'ombrage des arbres toujours verts, font de cet Hermitage, un des plus délicieux séjours du monde. On ne s'y promene qu'entre les jasmins, les roses & les plus belles fleurs du pays. Il n'y manque rien de ce qui peut réjouir les sens. Chaque Hermite, après huit jours de solitude, retourne au Couvent pour faire place à un autre qui lui succede. Le même Voyageur assure que le nombre des Gentilshommes & des Dames de Mexico, qui vont tous les jours visiter les Hermites, est incroyable, & que tous leur font des présens considérables, pour obtenir quelquelque part à leurs prières.

Floripondio. On met au premier rang des fleurs Mexiquaines, celles d'un arbre que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun fruit. Elles ont à-peu-près la forme du lys, sont un peu plus grandes. Leur blancheur est éblouissante, & leurs étamines approchent de celles du lys. Leur

odeur eſt charmante, ſur-tout à la fraîcheur du matin. Cet arbre fleurit, ſans interruption, pendant toute l'année.

On trouve dans le même pays un autre arbre que les Mexiquains appellent *Xuchinacaztli*, & les Eſpagnols *Oreille*, parce qu'elle repréſente en effet l'oreille humaine. Les pétales ſont d'un beau pourpre en-dedans, & verts en-dehors. L'odeur en eſt auſſi fort agréable. Xuchinacaztli.

Le *Yoloxochitl* eſt encore un arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles ſont blanches en-dehors & rougeâtres en-dedans, grandes, belles & un peu viſqueuſes. On lui attribue pluſieurs qualités, ſur-tout contre les affections hyſtériques. Yoloxochitl.

Le *Cacaloxochitl* porte des fleurs qu'on vante autant pour leur beauté que pour l'excellence de leur odeur. Il y en a de bleues, de rouges, de blanches, d'autres qui ſont mêlées de différentes couleurs. Il en naît un fruit à grandes ſiliques rouges. On en emploie la poulpe dans la médecine pour nettoyer le ventricule & les inteſtins. Cacaloxochitl.

Le *Cempoalxochitl* eſt moins célèbre par ſa beauté que par ſes vertus. Le ſuc des feuilles & les feuilles mêmes broyées & infuſées dans de l'eau ou du vin, guériſſent les refroidiſſemens du ventricule, elles provoquent l'urine & la ſueur. Appliquées extérieurement avant l'accès des fiévres intermittentes, elles en diminuent la force. Elles diſſipent les vents, remédient aux obſtructions, relâchent les contractions des nerfs, & font un très-bon Cempoalxochitl.

ſpécifique pour l'hydropiſie. Priſes dans l'eau froide, elles deviennent un très-bon vomitif. Enfin c'eſt un excellent remède contre toutes les affections froides, il fait ſortir les cauſes du mal par les urines & les ſueurs. On en fait auſſi un baume pour les bleſſures. On en fait bouillir les fleurs dans de l'huile commune, on y joint du ſuc des mêmes fleurs, on paſſe le tout à la chauſſe; on y met un peu de cire, pour lui donner la conſiſtance donguent. Ce baume eſt très-bon pour les plaies & les hémorrhoïdes.

Herbes. On trouve dans le Mexique une multitude d'herbes auxquelles on attribue différentes qualités. Elles ne nous paroiſſent pas aſſez intéreſſantes pour que nous en faſſions ici l'énumération.

§. IV.

Progrès des Plantes d'Eſpagne au Mexique.

CHAQUE Province du Mexique offre aujourd'hui tout ce qui croît en Eſpagne; meilleur dans quelques cantons, pire dans d'autres. On y trouve le froment, l'orge, les porées, les laitues, les choux, les raves, les oignons, l'ail, le perſil, les navets, &c.

Entre les arbres, ceux qui ont le mieux fructifié, ſont les orangers, les limoniers & les citronniers : on en vit bientôt des forêts.

Les figues, les pêches, les preſſes, les abricots & les grenades mêmes, n'ont pas reſſenti moins avantageuſement la faveur du climat. Il n'en eſt pas de même des poi-

tes, des pommes, des prunes, des cérises: soit que leur culture ait été négligée, ou qu'on n'ait pas assez distingué l'espèce qui convient à chaque climat de ce vaste pays. Le coing y vient en abondance. Les châtaignes, les nefles, les cormes, les noisettes & les amandes n'y viennent pas facilement.

§. V.

Oiseaux du Mexique.

NOUS commencerons par les oiseaux dont la variété est admirable, au rapport de tous les Voyageurs qui ont donné la description de ce pays.

On donne le premier rang au *Sensoutlé*, pour la beauté de son plumage & l'agrément de son chant. Son nom, qui signifie *cinq cens voix*, exprime sa dernière qualité. Il est un peu moins gros que la grive, & d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulières aux aîles & à la queue. Sensoutlé.

Le *Gorion* est d'un très-beau noir. Son ramage est admirable. Cet oiseau est, à-peu-près, de la grosseur de notre moineau. Gorion.

Le *Cardinal* a le ramage très-beau; mais il est encore plus vanté par la beauté de sa figure & de son plumage. Il est de la grandeur d'une alouette de bois. Son bec & son plumage sont du plus beau rouge qu'on puisse voir: sa tête est ornée d'une huppe de la même couleur. Il est commun dans les parties tempérées de la Nouvelle Espagne. Il y en a une espèce plus petite, mais elle ne chante jamais. Cardinal.

On estime le chant du *Trigrillo*. Sa cou- Trigrillo.

leur est celle du tigre. Il est de la grosseur de la grive.

Cuirlacoche. Le *Cuirlacoche* a les aîles brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage on y met une pierre de ponce, afin qu'il y lime son bec, dont la longueur l'empêcheroit de manger.

Cacalotocotl. Le *Cacalotocolt* est de la grandeur d'un merle. Sa couleur est jaune & sont chant fort agréable.

Silgueros. Le *Silgueros* est blanc & noir, de la grosseur d'un moineau. On le recherche beaucoup pour la cage.

Différentes espèces d'Alouettes. Parmi les Alouettes de bois, il s'en trouve de jaunes & de noires. Elles suspendent leurs nids à certaines plantes avec des crins. Elles ont le chant fort agréable.

Différentes espèces de Perroquets. On trouve au Mexique plusieurs espèces de Perroquets. Le *Caterinillas* a le plumage entièrement vert. Le *Loros* l'a vert aussi, à l'exception de sa tête & de l'extrêmité des aîles qui sont d'un beau jaune. Le *Pericos* est de la même couleur & n'a que la grosseur d'une grive. Le *Guavamayas* a dans son plumage un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une belle queue de la longueur de celle du faisan. Il est de la grosseur du pigeon & n'apprend jamais à parler.

Grittone Reale. On trouve dans ce pays deux espèces de faisans ; l'une, qui se nomme *Grittone*, a la queue & les aîles noirs, & le reste du corps brun ; l'autre se nomme *Reale*, est d'une couleur plus claire, & a sur la tête une espèce de couronne.

Le *Vicicili* n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe. Son bec est long & très-délié. Il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs, autour desquelles il voltige toujours sans se reposer. Son plumage est une espèce de duvet, mais varié de plusieurs couleur, qui le rendent fort agréable à la vue. Les Indiens font beaucoup de cas de celui du cou & de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec de l'or. Cet oiseau s'endort au mois d'Octobre sur quelque branche, à laquelle il demeure attaché par les pieds jusqu'au mois d'Avril, qui est la première saison des fleurs. Alors il se réveille. C'est de là que lui vient son nom, qui signifie ressuscité. Vicicili. Gomera, *ubi supra.*

L'*Aure* est un gros oiseau, très-commun dans la *Nouvelle Espagne.* Il est de la grosseur d'une poule d'inde. Le plumage de son corps est noir, à l'exception du cou & de la poitrine, où il tire sur le rouge. Ses aîles sont noires vers la jointure & tout le reste est mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des perroquets, noir à l'extrêmité, & les narines fort épaisses; la prunelle des yeux, les paupières rougeâtres, le front couleur de cendre & sillonné de rides, qu'il ouvre & resserre à son gré & sur lesquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui ressemble à celle de l'aigle, est moitié noire, moitié cendrée. Il se nourrit de serpens, de lézards & d'excrémens humains. Il vole presque continuellement, & avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux. On ne peut manger sa chair, elle jette une odeur fort puante. Aure.

Chiacchialaccas. Les *Chiacchialaccas* font une espèce de poules : elles ressemblent beaucoup aux nôtres ; mais elles sont plus petites, & leur plumage est toujours brunâtre.

Coqs d'Inde sauvages. Les bois & les campagnes du Mexique sont toujours remplis de Coqs d'Indes sauvages. On les tue au clair de la lune, lorsqu'ils sont juchés sur les arbres où ils ont coutume de passer la nuit.

Grives. On trouve au Mexique diverses sortes de Grives. Les unes sont noires & si familières qu'elles entrent dans les maisons. D'autres ont les aîles rouges ; d'autres la tête & l'estomac jaunes. On les mange ; mais leur chair n'est pas si fine que celle des nôtres.

Pivert. Le *Pivert* du Mexique n'est pas plus grand que la tourterelle : il a le bec aussi long que le corps. Son plumage est noir, à l'exception de la gorge où il est jaune. On assure que de l'eau tiéde où l'on a fait tremper sa langue, est un spécifique contre les maux de cœur, & que la fumée de ses plumes guèrit d'autres douleurs du corps.

Carreri, tom. 6. Guachichil. Le *Guachichil*, ou *Suceffeur*, est un petit oiseau qui est sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend que, pour dormir, il se suspend par le bec entre les branches des arbres. Les Indiens emploient leurs plumes aux plus beaux ouvrages.

Suppilote. Le *Suppilote* est de la grandeur du corbeau. Il y en a de deux espèces, l'une qui a sur la tête une crête de chair, & l'autre une huppe de plumes. Ils se nourrissent de charognes & d'immondices. La police défend

fend de les tuer à Vera-Cruz, parce qu'on les croit propres à purifier l'air.

Le *Bourdonnant* a le plumage fort agréable, le bec noir & fort délié; les jambes & les pieds d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle du hanneton. Il ne bat point des aîles en volant, les tient toujours étendues, se meut avec beaucoup de vîtesse & fait entendre un continuel bourdonnement. Il voltige sans cesse au milieu des fleurs & des fruits. Il y pose quelquefois ses deux pieds, puis se retire aussitôt & revient avec la même vitesse. Chaque fleur, chaque fruit l'arrête cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, qui diffèrent par la grosseur & par le plumage; mais elles sont toutes fort petites. La plus grosse est noirâtre. Bourdonnant.

Le *Quam* a la grosseur d'une poule d'Inde. Sa couleur est un brun noirâtre. Il habite les bois, où il se nourrit de baies. Sa chair est excellente. Quam.

Le *Correso* est un autre oiseau qui se nourrit de baies, & dont la chair est très-brune. Ses os passent pour un poison très-vif; ce qui est cause qu'on a grand soin de les enterrer, de peur que les chiens ne les mangent. Il est plus gros que le Quam. Le mâle est noir, a une huppe sur la tête, & la femelle est d'un brun obscur. Correso.

On nomme *Corneilles subtiles*, une espèce du corneilles qui sont de la grosseur du pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bec & le bout des aîles tirent sur le jaune. Elles bâtissent leurs nids d'une manière extraordinaire. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, même à l'ex- Corneilles subtiles.

trêmité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ils sont éloignés de deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils tiennent & ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à la branche & le nid même, sont composés d'une herbe longue fort adroitement entrelassée. Le fil est délié proche la branche & plus gros vers le nid. On apperçoit à un des côtés du nid un trou qui sert d'entrée à l'oiseau. Le même arbre porte quelquefois vingt de ces nids suspendus, ce qui forme un spectacle assez agréable.

Corneilles Carnassières.

Les *Corneilles Carnassières* sont noirâtres, à-peu-près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes. Leur cou, qui en est aussi presque tout dégarni, est si rouge, qu'en les voyant d'une certaine distance, on les prendroit pour des coqs d'Inde. Il y en a qui sont totalement blanches ; mais elles ont aussi la tête & le cou chauves. On n'en voit jamais plus de deux de la dernière espèce à la fois. Les coupeurs de bois regardent les blanches comme les rois de l'autre espèce. Dans les troupes de noires il s'en trouve toujours une blanche, & lorsqu'elles s'assemblent autour d'une carcasse, c'est la blanche qui commence la curée, aucune noire n'ose y toucher tant qu'elle continue de manger, & fondent toutes ensemble sur la proie, aussitôt que la blanche prend son vol.

Différentes espèces de Canards.

On trouve trois sortes de Canards au Mexique. Les uns, plus petits que les nôtres, se perchent sur les arbres secs & ne vont à terre que pour manger ;

d'autres, qui se nomment en langue du pays, *Canards sifflans*, parce que leurs aîles font une espèce de sifflement dans leur vol : ils se perchent comme les premiers ; les troisièmes ne se perchent point, vivent comme ceux de l'Europe & leur ressemblent. La chair des trois espèces est fort bonne.

L'oiseau que l'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos piverts & leur ressemblent assez par la figure : mais il s'en trouve de plus petits, qui sont beaucoup plus rares. Tout-bec.

Le *Cogreco* a les aîles courtes. Il est moins gros & moins rond que la perdrix, mais il en a la couleur. Il court sur terre, dans les bois marécageux ou sur le bord des criques. Il a une espèce de ramage qu'il fait entendre soir & matin. Sa chair est fort délicate. Cogreco.

Le *Faucon pêcheur* ressemble par la figure & la couleur à nos plus petits faucons : il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur les branches des arbres ou sur les branches séches qui sont près de la mer ou des rivières. Dès qu'il apperçoit quelque poisson, il y vole à fleur d'eau, le prend avec ses ergots & s'éleve en l'air, sans toucher l'eau de ses aîles. Il n'avale pas le poisson entier, comme font d'autres oiseaux qui en vivent ; il le déchire avec son bec & le mange par morceaux. Faucon pêcheur.

Les *Merles* de la Nouvelle Espagne sont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont Merles.

la queue un peu plus longue, & leur ramage eſt un caquet comme celui des pies ; mais leur couleur n'eſt pas différente.

Tourterelles. On diſtingue trois ſortes de tourterelles dans ce pays : les unes ont le jabot blanc ; les autres ſont brunes, & les troiſièmes d'un gris fort ſombre. Les premières ſont les plus groſſes, & ont le reſte du corps tirant ſur le bleu. Elles ont la chair fort délicate. Celles de la ſeconde eſpèce ſont plus petites & moins graſſes que les premières. Les troiſièmes ſont plus groſſes qu'une alouette & fort graſſes.

Oiſeau du Tropique. On a donné le nom *d'Oiſeau du Tropique* à une eſpèce d'oiſeau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, ſoit en mer, ſoit ſur les côtes, où il fait ordinairement ſon nid. Il eſt de la groſſeur d'un pigeon, rond comme la perdrix, & tout blanc. Son bec eſt jaune, gros & court. Il a ſur le croupion une longue plume d'environ ſept pouces de long, qui lui tient lieu de queue. Il y a apparence que c'eſt le même que nos matelots nomment *Paille-en-cu*, & qu'on trouve ſur les côtes d'Afrique vers la même hauteur.

Totoqueſtal. Le *Totoqueſtal* eſt un oiſeau de la groſſeur du pigeon ramier. Son plumage eſt vert & ſa queue fort longue. Les Mexiquains ſe paroient de ſes plumes dans leurs plus grandes fêtes.

Boubie. La *Boubie* eſt un oiſeau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. Il eſt plus blanc dans les îles

que sur les côtes de la terre ferme. Son bec est plus gros & plus long que celui des corneilles. Ses pieds sont plats comme ceux du canard. Cet oiseau est fort stupide. A peine il s'écarte du chemin par lequel il voit venir des hommes. Du côté de la mer du Sud, il fait son nid à terre, & dans la mer du Nord, il le fait sur les arbres. Sa chair est noire & a le goût de poisson.

Le *Guerrier* est un autre oiseau aquatique qui a la grosseur du Milan, auquel il ressemble par la forme: mais il est noir, à l'exception du cou qui est rouge. Il vit de poisson, se tient en l'air comme le Milan, s'élance sur les poissons qu'il apperçoit, les enleve avec le bec, & retourne dans l'air sans avoir même touché à l'eau que du bout du bec. Ses aîles sont fort longues & ses pieds ressemblent à ceux des oiseaux ordinaires. Il fait son nid tantôt à terre, tantôt sur les arbres, suivant les commodités qu'il y trouve. Guerrier.

Ximenes donne la description d'un oiseau du Mexique, & l'appelle monstrueux. Il est de la grandeur du gros coq d'Inde & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un Epervier, mais plus aigu. Il vit de proie sur mer & sur terre. Son pied gauche ressemble à celui d'un oie & lui sert à nager. Le droit est semblable à celui du faucon. C'est avec ce dernier qu'il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs. Oiseau monstrueux.

§. VI.

Quadrupedes du Mexique.

Moutons. ON distingue trois sortes de quadrupedes dans la Nouvelle Espagne, ceux qu'on y a portés d'Europe, ceux de la même espèce qu'on y a trouvés, & ceux qui sont particuliers aux pays. Les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens & les chats. La facilité avec laquelle ces animaux se sont multipliés dans ce pays est surprenante. Le nombre des brebis est prodigieux; mais la laine est séche & grossière; on ne l'emploie qu'à faire de gros draps & des couvertures pour les Indiens. Ces troupeaux innombrables ne servent qu'à rendre la chair, le lait & le fromage à très-grand marché.

Vaches. Les *Vaches* se sont multipliées dans la même proportion, & rapportent des avantages plus considérables au pays. On distingue parmi elles les vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair, les veaux, comme en Europe, tandis qu'on emploie les bœufs au travail. Les vaches sauvages qui habitent les montagnes & les forêts, n'ayant point de maîtres, sont comptées au nombre des bêtes de chasse: elles appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, & l'on ne leur fait la guerre que pour en enlever les peaux. Ceux qui font métier de tuer ces animaux, accoutument leurs chevaux à cette chasse. Ils avancent

avec tant de diligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Pour armes ils ont un fer de la figure d'un croissant, qui peut avoir cinq ou six pouces d'une corne à l'autre & qui a un tranchant fort aiguisé. Ce fer est enchassé par une douille au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long. Le chasseur pose son épieu sur la tête du cheval, le fer en avant, & court après la bête. Lorsqu'il l'a joint, il fait tous ses efforts pour lui couper le jarret. Son cheval fait aussi-tôt un tour à gauche pour éviter l'animal, que la douleur rend furieux, & qui court sur lui de toute sa force. Si les ligamens du jarret ne sont pas tout-à-fait coupés, il ne manque pas de les rompre, par les efforts qu'il fait, & n'ayant plus que trois jambes il cesse de courir avec la même vîtesse. Alors le chasseur se rapproche à petits pas, & frappe l'animal avec son fer sur une des jambes de devant. Ce coup le renverse : le chasseur met promptement pied à terre, & avec un couteau, dont il est toujours muni, il frappe l'animal sur la nuque, un peu au-dessous des cornes, & ne manque presque jamais de lui faire sauter la tête. Cette opération étant finie, il va chercher une autre proie & laisse l'animal qu'il a tué aux écorcheurs dont il est toujours suivi. Les Espagnols ont la précaution de ne détruire que les vieilles vaches & les vieux taureaux.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux, les a rendus si féroces, qu'il y a beaucoup de danger pour un homme seul à les tirer dans les savanes. Les

vieux taureaux qui ont déja reçu quelque blessure, n'attendent pas toujours qu'ils soient poursuivis pour se précipiter sur les chasseurs. Lorsqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête, les vieilles vaches ensuite & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche pour attaquer l'arrière-garde, les vieux taureaux ne manquent point de tourner en même-tems & de faire face aux chasseurs. Cette raison empêche de les attaquer en troupe. On les observe pour surprendre ceux qui s'écartent dans les savanes. Un taureau légérement blessé prend ordinairement la fuite : mais si la blessure est considérable, il s'élance tête baissée sur le chasseur. On assure qu'une vache, dans le même cas, est plus dangereuse encore, parce qu'elle attaque le chasseur les yeux ouverts ; au lieu que le taureau les ferme, ce qui donne beaucoup de facilité à l'éviter. Il est certain que les cuirs qu'on transporte en Europe font une des plus constantes richesses de la Nouvelle Espagne.

Chevres. Les *Chevres*, qui sont en très-grand nombre dans ce pays, fournissent non-seulement du lait & des cabris, mais encore un fort bon suif qui sert à éclairer, & à préparer le maroquin.

Chevaux. Le climat est si propre aux chevaux, qu'ils y ont multiplié prodigieusement : ils y sont aussi bons qu'en Espagne même. On s'en sert pour voyager, & l'on n'em-

ploie que des mules pour le transport des marchandises & du bagage. Une loi, qu'on croit aussi ancienne que l'établissement des Espagnols dans ce pays, oblige tous les habitans des villes & des bourgs de fournir à ceux qui voyagent avec un passeport des Officiers Royaux, l'hospice, des vivres & des chevaux sur toute leur route, sans autre rétribution qu'une légere diminution d'impôts.

On trouve au Mexique des chevaux sauvages, mais en plus petite quantité que dans l'île Espagnole, où l'on assure qu'on en voit courir des troupes de cinq cens au moins. Lorsqu'ils apperçoivent un homme à quelque distance, un d'entr'eux se détache, approche de la personne, souffle des naseaux, & prend une autre route en galopant de toute sa force: à l'instant tous les autres le suivent. Quoiqu'ils soient de la même race que les chevaux domestiques, ils ont dégénéré dans les forêts qu'ils habitent. La plupart ont la tête grosse, les jambes raboteuses & le cou long. Ils sont d'ailleurs fort propres au travail & s'apprivoisent facilement. Pour les prendre on tend des lacs de corde sur les routes qu'ils fréquentent: ils ne manquent jamais d'y donner; mais ils s'étranglent lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre & on les laisse deux jours sans boire & sans manger. Dès le troisième, on leur présente de la nourriture, &, en la voyant, il sont aussi doux que s'ils avoient toujours vécu parmi les hommes. On assure que ceux qu'on

a lâchés, après les avoir nourris pendant plusieurs jours, sont revenus ensuite dans les mêmes lieux, & que fleurant leurs maîtres, ils les ont reconnus & se sont laissés reprendre.

Chiens sauvages.

On trouve dans ce pays quantité de chiens sauvages. On attribue leur origine à ceux que les premiers Espagnols qui passerent dans ce pays amenerent avec eux, & qui, après avoir perdu ou quitté leurs maîtres, se repandirent dans les bois. La plupart ressemblent à nos lévriers: ils marchent en troupes. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse pour attaquer les chevaux & les vaches: mais ils mangent les veaux & les poulains. Un sanglier ne leur fait pas peur: ils l'attaquent & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent dévoré. Il y a des chiens originaires du Mexique.

Animaux originaires du Mexique & qui ressemblent aux nôtres.

Les conquérans du Mexique assurent qu'avant leur arrivée dans ce pays, il y avoit des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards: mais ces animaux n'ont pas une exacte ressemblance avec ceux de notre hémisphère.

Lions du Mexique.

Les *Lions du Mexique* ne sont pas roux: ils n'ont point de crins comme ceux de notre continent. Leur couleur ordinaire est grise; & loin d'être si furieux que les lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres ou de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens, ils grimpent sur les arbres, d'où les chasseurs les abattent facilement à coups de lance ou d'arquebuse.

Les *Tigres* ont la couleur de ceux d'Afrique & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté : mais ils ne sont ni si grands ni si gros. On prétend qu'ils ont une haine particulière contre les naturels du pays, & qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer. Tigres.

Les *Ours* ont la figure & la férocité des nôtres : mais ils ne sont pas communs dans ce pays. Pendant le jour ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit. Ours.

Les *Sangliers*, que les Mexiquains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins forts que ceux d'Europe, &, ce qui est étrange, ont leur nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils attaquent eux-mêmes les chasseurs. Ceux qui leur font la guerre sont obligés de monter sur des arbres, où ces animaux ne les ont pas plutôt découverts, qu'ils accourent en grand nombre. Ils mordent le tronc de l'arbre, lorsqu'ils ne peuvent nuire à l'homme : mais on les tue facilement dans cette situation. La vue de ceux qu'on a tués, ou le bruit des armes à feu, fait fuir tous les autres. Leur chair est très-bonne : mais il faut avoir soin de leur couper le nombril qui, comme on vient de le dire, est sur le dos : il se corrompt dans l'espace d'un jour. Sangliers.

Les forêts du Mexique sont remplies de cerfs : mais d'Acosta prétend que la plus grande partie sont sans cornes. Cerfs.

Les *Renards* du Mexique ne sont pas plus Renards.

grands que nos chats. Ils ont le poil blanc & noir & la queue très-belle. Lorſqu'ils ſont pourſuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru, &, pour ſe défendre, rendent une urine ſi puante, qu'elle empoiſonne l'air dans l'eſpace de cent pas. S'il en tombe ſur quelqu'une des hardes des chaſſeurs, on eſt obligé de les mettre quelque tems en terre, pour en diſſiper l'odeur qui eſt inſupportable.

Loups. Les *Loups* de la Nouvelle Eſpagne reſſemblent au léopard, ſi l'on en croit Gemelli & Carreri.

Animaux originaires du Mexique. Dante. Le *Béoti*, que les Eſpagnols ont nommé *Dante* ou *Vache du Mexique*, eſt un animal ſans cornes, de la grandeur d'une petite vache. Son cuir eſt fort eſtimé pour ſa dureté, qui le rend impénétrable à toutes ſortes de coups. Lorſque cet animal a trop de ſang, il ſe frotte les jambes contre une pierre & ſe fait ſaigner. Les Mexiquains font beaucoup de cas de ſa chair.

Sibole. On donne le nom de *Sibole* à un autre animal qui eſt de la grandeur d'une vache. On en eſtime la peau qui eſt fort douce & dont les poils ſont fort longs.

Animal dont le nom eſt inconnu. On trouve dans la Province de Vera-Paz un animal ſauvage, qui n'eſt pas moins gros que l'ours & qui a le poil noir, la queue large, des mains & des pieds preſque de la forme humaine; la face large, ſans poil, ridée, & le nez camus, à-peu-près comme les Negres.

Daims. La Province de Guatimala produit une eſpèce de Daims qui ont deux ventricules, l'un pour la digeſtion des alimens, l'autre ſert de réceptacle à diverſes ſortes

de bois pourri. On ne devine pas quel peut être le but de la nature dans une organisation si singulière. Les Mexiquains mangent la chair de ces animaux, quoiqu'elle soit visqueuse.

Le *Squache* est plus gros qu'un chat, a la tête assez semblable à celle du renard. Il a les oreilles courtes & le museau long. Ses pieds sont armés de griffes aigues qui lui servent à monter sur les arbres. Sa peau est couverte d'un poil court, fin & jaunâtre. Sa chair est saine & de très-bon goût. Il ne mange que de très-bons fruits, principalement des Sapotilles, dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aussi facilement que les chiens, & on les dresse de même. Cet animal est fort commun dans la Province d'Yucatan. Squaché.

L'*Ours à fourmis* est de la grosseur d'un chien de bonne taille. Il a le poil rude & d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite & la langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal ne se nourrit que de fourmis & ne se trouve guères qu'auprès des fourmillières. Pour les prendre, il couche son museau à terre, sur les bords du sentier où elles passent, pousse la langue au travers de ce sentier. Les fourmis s'y arrêtent & dans un instant elle en est couverte. Alors il la tire & les avale. Il recommence le même exercice aussi long-tems qu'il a faim. Quoique ces animaux jettent une odeur de fourmi, leur chair peut se manger. On en trouve beau- Ours à fourmis.

coup dans le continent du Mexique & sur les côtes de la mer du Sud.

Sloth. Le *Sloth* est couvert d'un poil brun. Il est un peu moins gros que l'ours à fourmis & n'est pas si hérissé. Il a la tête ronde, les yeux petits & le museau court, les dents fort aigues, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles. Il est si lourd, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, il passe cinq ou six jours à en descendre, pour en chercher un autre. Quoique fort gras en quittant le premier, il arrive fort maigre sur un autre. Dampier assure qu'il emploie neuf ou dix minutes pour avancer un pied à la distance de trois pouces. Il dit qu'il en a frappé quelques-uns pour les animer; mais ils paroissent insensibles. Rien ne les effraye & ne peut les contraindre à marcher plus vîte. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même animal dont on a parlé dans la description de la côte de Guinée sous le nom de paresseux.

Aicotochtli ou Armadillo. L'*Armadillo* tire son nom de son armure. Il est de la grosseur du cochon de lait; mais il a le corps plus long. Il a le dos couvert d'un écaille qui se rejoint sur le ventre, où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite, le grouin du porc & le cou assez long. Dans sa marche, il montre entièrement sa tête: mais la moindre crainte la lui fait cacher sous son écaille. Il y retire aussi ses pieds & demeure immobile comme une tortue de terre. Son écaille est partagée en croix au milieu du dos, & ces jointures lui servent

à se retourner. Ses pieds ressemblent à ceux de la tortue de terre. Il creuse la terre comme les lapins, & a les ongles très-forts. On aime assez sa chair.

Cet animal, si l'on en croit Laet, est assez commun dans toute l'Amérique; mais il différe en chaque pays, sur-tout pour la grosseur.

Le *Tlaquatzin* est de la forme d'un petit chien qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le corps du poil assez long & blanc jusqu'à l'extrêmité qui est noire. Sa queue est ronde, longue de huit ou neuf pouces, couverte d'un poil semblable à celui du tigre : elle est si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'il rencontre. La femelle porte quatre ou cinq petits à la fois. Ils ne sont pas plutôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau que la nature lui a placé sous les mammelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est si bien disposé qu'on n'en découvre pas facilement l'ouverture. Cet animal monte sur les arbres avec une légéreté étonnante, & fait la guerre aux oiseaux. Sa queue passe pour un spécifique contre la gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroyables vertus. Tlaquatzin.

Le *Chat-Tigre* est commun dans la Province d'Yucatan. C'est un animal farouche. Il est de la grosseur de nos mâtins, a les jambes courtes & le corps ramassé. Par la tête, le poil & la manière de quêter sa proie, il ressemble au tigre. Il y en a un si grand nombre dans la baye de Cam- Chat-Tigre.

pêche, qu'ils y seroient redoutables pour les habitans, s'ils n'y trouvoient de jeunes veaux sauvages qui sont très-communs dans ce pays. Ils ont la mine altière, le regard si farouche, qu'il fait frémir les hommes les plus hardis.

La vache des montagnes.

On compte parmi les plus singuliers animaux du Mexique, une espèce de vache qui habite les bois, dans le voisinage des grandes rivières. Elle est de la grosseur d'un taureau de deux ans & a la figure d'une vache par le corps; mais elle a la tête beaucoup plus grosse, plus ramassée & n'a point de cornes. Son mufle est court, ses yeux sont fort grands, ronds & remplis. Elle a de grosses levres; les oreilles longues, & moins épaisses que les vaches ordinaires. Le cou est épais & court: les jambes sont plus courtes que celles de nos vaches. La queue est assez longue, mais peu garnie de poil. Le corps est entièrement garni d'un poil clair-semé. Sa peau est épaisse d'environ deux pouces. Sa chair est rouge & sa graisse blanche; elle est fort saine & a bon goût. On trouve de ces animaux qui pesent cinq ou six cens livres. Ils se nourrissent d'une sorte d'herbe ou mousse longue, déliée, qui est très-commune sur le bord des rivières. Lorsqu'ils sont rassasiés, il se couchent où ils se trouvent. Le moindre bruit les réveille: alors ils se jettent dans l'eau, de quelque profondeur qu'elle soit, vont au fond & y marchent comme sur la terre. Ils sont assez communs dans les Provinces d'Yucatan, de Honduras, jusqu'à la rivière de Darien.

Outre les chevres communes, on en trouve une espèce fort singulière, que les Espagnols ont nommée *Cornetas de terra*. On croit qu'elles ont été transportées du Chili au Mexique. Elles ont quatre pieds & demi de haut, s'apprivoisent facilement. On les bride, & deux hommes des plus forts peuvent monter dessus; elles les portent facilement : leur pas est l'amble ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du liévre : elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant. Leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles sont armées de cornes torses, qu'elles quittent tous les ans. Comme ces cornes ne peuvent être d'aucun usage, on les trouve éparses dans les lieux que ces animaux habitent. Leurs oreilles approchent beaucoup de celles de l'âne. Elles ont le cou délié comme le chameau & le portent droit comme les tigres. Leur poitrail est large comme celui du cheval, & leur dos semblable à celui d'un beau lévrier. Leur croupe & leur queue approchent de celles du daim. Elles ont le pied fourchu comme la brebis, avec un éperon en-dedans, de la grosseur du doigt & aussi pointu que celui de l'aigle. Cet éperon, qui est situé environ deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne se divise, leur sert à grimper sur les rochers & à se tenir fermes dans toutes les situations. Le poil que ces animaux ont sous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long: celui qu'ils ont sur le dos est une espèce de laine à demi frisée.

Cornetas di terra.

Cet animal est fort doux, propre à tous

tes sortes de fatigues & d'un grand usage. Sa chair a le goût de celle du mouton. Waffer en a tué plusieurs, & assure qu'il a trouvé dans l'estomac d'un, treize pierres de bezoard de différentes figures, dont quelques-unes ressembloient au corail. Elles étoient entièrement vertes lorsqu'il les découvrit; mais elles devinrent par la suite de couleur cendrée. Les Espagnols lui apprirent que ces bêtes servoient fort utilement aux mines du Pérou. Elles servent encore à transporter le métal aux villes qui sont sur le bord de la mer, par des précipices ou des chemins si rompus, que les autres animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, & leur conducteur les abandonne à elles-mêmes & leur laisse faire un chemin de plus de seize lieues, tandis qu'il en fait plus de cinquante par de longs détours, au bout desquels il les retrouve. Dans une ville de la côte qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance, on a dressé ces chevres à l'aller prendre sans guide, avec deux jarres sur le dos. En arrivant à la rivière, elles s'y enfoncent assez pour remplir ces jarres, & le transportent pleines chez leur maître. Lorsque le soleil est couché, elles ne se prêtent plus au travail, & la violence est inutile pour les y contraindre.

§ VII.

Bêtes venimeuses.

Serpens. Les *Serpens* sont en si grand nombre au Mexique, & distingués par tant de noms

différens, que pour éviter une multitude de mots barbares, qui sont aussi-tôt oubliés qu'on les a lus, on les divisera en quatre espèces principales, qui sont les jaunes, les verts, les bruns, & ceux qui sont mêlés de blanc & de jaune.

Les premiers sont ordinairement aussi gros que le bas de la jambe d'un homme & ont six ou sept pieds de long. Ils sont si paresseux qu'ils ne quittent presque jamais le même lieu, lorsqu'ils y trouvent assez de lézards & d'autres animaux semblables pour faire leur nourriture. La faim les fait cependant monter quelquefois sur les arbres pour surprendre les gros oiseaux & d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que quand ils sont lacés autour d'un arbre, ils ont la force d'arrêter une vache qui passe, & que, laissant une partie de leurs corps autour de l'arbre, ils s'entortillent autour des cornes de la vache & s'en rendent maîtres. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair. On assure qu'il s'en trouve de cette espèce qui sont aussi gros que le corps d'un homme.

Les serpens verts n'ont que la grosseur du pouce & quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un vert fort vif, mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, se nourrissent des oiseaux qui vont s'y percher. Ils sont très-venimeux. Serpens verts.

Le serpent brun est un peu plus gros que le vert; mais il n'a pas plus d'un pied ou deux de long. Il est si peu dangereux, qu'on le voit sans frayeur entrer dans les maisons. Il fait la guerre aux souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse. Serpens bruns.

Serpens tachetés. Les serpens tachetés de jaune sont tous redoutables aux Mexiquains. Il y en a une espèce que les Espagnols ont nommée *Scorpion*, qui peut avoir trois quarts d'aune; mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue est d'un rouge ardent. Sa peau est fort dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aspect de cet animal est effrayant. Ses morsures ne sont cependant mortelles que pour ceux qui négligent d'y apporter remede. D'ailleurs, il est doux & ne blesse que ceux qui l'attaquent. On peut les mettre dans la classe des lézards.

Galipegue. Le *Galipegue* est une espèce de lézard tacheté de brun obscur & de jaune. Il est de la grosseur du bras d'un homme, a quatre jambes & la queue fort courte. Il vit dans les troncs des vieux arbres, principalement dans les endroits marécageux. Les Indiens les croient fort venimeux & n'en approchent jamais sans précaution.

Les Espagnols donnent le nom de vipéres à une espèce de serpent qui ressemble aux vipéres par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces. Sa grosseur est médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espèce d'écailles blanches, rayées par intervalles de lignes noires, le dos tigré avec des lignes brunes qui aboutissent à l'épine. Il y en a plusieurs espèces qui ne différent que par la couleur. Il a au bout de la queue des espèces de sonnettes, & il lui en pousse tous les ans une nouvelle qui se joint en forme d'anneau aux anciennes. Ces sonnettes se succédent comme les nœuds de l'é-

pine du dos, & rendent un véritable son lorsque l'animal se remue. Ses yeux sont noirs & d'une moyene grandeur. Il a deux dents à la machoire supérieure, par lesquelles on croit qu'il jette son venin, & cinq des deux côtés des machoires. On les apperçoit aisément lorsque sa machoire s'ouvre. Ceux qui ont le malheur d'être mordus par ce terrible animal, meurent avant vingt-quatre heures dans les plus cruels tourmens. Lorsqu'il est irrité, il secoue ses sonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On assure que les Indiens en mangent la chair.

On trouve dans certains cantons de la Province de Guatimala, des Scorpions de la grosseur du lapin, & des Crapauds qui sont à-peu-près de la même grosseur, & qui sautent, comme les oiseaux, sur les branches des arbres. Ces animaux font un bruit terrible lorsque le tems est pluvieux. *Scorpions & Crapauds monstrueux.*

Il y a dans plusieurs canton du Mexique des Araignées, dont le corps est de la grosseur du poing, & les jambes aussi déliées que celles qui sont en Europe. Elles ont deux cornes longues d'un pouce & demi, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps : elles sont noires, polies & fort pointues. On a soin de conserver ces cornes, lorsqu'on tue les araignées. Quelques-uns s'en servent pour nettoyer leur pipe ; d'autres pour se curer les dents, dont on prétend qu'elles guérissent les douleurs. Le dos de ces animaux est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. Plusieurs naturalistes prétendent qu'elles sont fort veni- *Araignées monstrueuses.*

meuſes, d'autres aſſurent qu'elles ne ſont nullement dangereuſes; mais perſonne n'a oſé en faire l'expérience.

Fourmis. Le Mexique eſt rempli de diverſes ſortes de Fourmis. On en trouve de groſſes, de petites, de noires & de jaunes. La piqûre des groſſes fourmis noires, eſt preſqu'auſſi dangereuſe que celle des ſcorpions; les petites de cette couleur ne ſont guère moins nuiſibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Il y en a une ſi prodigieuſe quantité ſur les arbres, qu'on en eſt quelquefois tout couvert avant qu'on les ait apperçues; mais il eſt rare qu'elles piquent ſi on ne les irrite pas. Dans les Provinces méridionales, elles ſont leur nid ſur les grands arbres entre les tronc & les branches. Elles y paſſent l'hiver, c'eſt-à-dire, la ſaiſon pluvieuſe, & conſervent ſoigneuſement leurs œufs pendant ce tems. Les Eſpagnols font beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs poules. Pendant la ſaiſon ſéche, elles ſe répandent dans tous les lieux où il y a des arbres : jamais on n'en voit dans les ſavanes. Leurs ſentiers dans les bois ſont auſſi battus que nos grands chemins, & ont trois ou quatre pouces de largeur. Elles ne retournent jamais à leur gîte, ſans un fardeau conſidérable pour leur groſſeur. Ce fardeau eſt preſque toujours compoſé de feuilles vertes. Elles forment une longue file, & paroiſſent empreſſées à ſe devancer mutuellement.

On trouve dans ce pays une autre eſpèce de fourmis noires, qui ont les jambes longues & qui marchent en troupes. Elles ſuivent régulièrement leurs chefs, n'ont

point de ſentiers battus comme les autres. Lorſqu'elles entrent dans une cabane, elles s'arrêtent à y fureter & à y piller pendant tout le jour. L'habitude où l'on eſt de les voir partir avant la fin du jour, fait que les habitans les laiſſent : d'ailleurs il ſeroit fort difficile de les chaſſer.

On aſſure qu'on en trouve une eſpèce qui eſt fort grande dans le canton d'Yzalcos, que les habitans les mangent, & qu'on les vend au marché.

Abeilles.

Les Abeilles ſont fort communes dans ce pays : elles ne s'écartent guère des bois & nichent dans le creux des arbres. Les Indiens ont trouvé le moyen d'en apprivoiſer une eſpèce, en leur creuſant des troncs d'arbres pour leur ſervir de ruches. Ces abeilles privées ne différent des nôtres qu'en ce qu'elles ſont plus brunes, & que leur aiguillon eſt trop foible pour percer la peau d'un homme. Elles ſe jettent cependant avec furie ſur ceux qui les irritent ; mais leur piqûre n'eſt qu'un chatouillement, dont il ne reſte aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur eſt blanche. Celles des bois ſont de deux ſortes ; les unes aſſez groſſes & piquent fortement ; les autres de la groſſeur de nos mouches noires, mais plus longues. Il y a beaucoup d'Indiens qui s'occupent à chercher le miel qu'elles dépoſent dans le creux des arbres, le vendent aux marchés, & vivent fort honnêtement de ce commerce.

Alligator.

L'Alligator eſt aſſez commun dans toutes les contrées de l'Amérique ; mais il n'y a point de pays où il le ſoit plus que dans le Nouvelle Eſpagne. Il a tant de reſſem-

blance avec le crocodille, que plusieurs Naturalistes out cru que ces deux animaux étoient le même sous des dénominations différentes. L'alligator n'a que seize à dix-sept pieds de long & n'est pas plus gros qu'un poulain de taille ordinaire. Il a la figure du lézard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Sa tête est fort grosse, ses dents sont fortes. Il en a deux au bout de la machoire inférieure qui sont d'une longueur considérable. Il y a dans la machoire supérieure deux trous pour les recevoir. Ses jambes sont courtes, ses pattes larges; sa queue est fort longue. Tout son corps est couvert d'écailles assez dures, qui sont jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux il a deux bosses dures & couvertes d'écailles. Depuis la tête jusqu'à la queue l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celle des poisons. Elles sont si fortement unies à la peau, qu'on ne peut les séparer qu'avec un couteau fort tranchant. Les écailles qui sont sur les côtés & qui vont vers le ventre sont d'un jaune obscur, moins épaisses & moins ramassées que les autres. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derrière lui. Sa chair jette une forte odeur de musc; ce qui empêche d'en manger. Cette odeur vient de quatre glandes qui lui viennent naturellement. Deux dans les aînes près de chaque cuisse, & deux autres vers la poitrine sur chaque jambe de devant. On les porte comme un parfum.

Les Crocodilles n'ont aucune de ces glandes, ni des dents longues à la machoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues.

Lorsqu'ils courent, ils ont la queue relevée & retroussée en forme d'arc. Les nœuds de leurs écailles sur le dos sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Les Espagnols donnent à ces deux espèces d'animaux le nom de *Caymans*. C'est, sans doute, de cette dénomination commune qu'est venue l'erreur.

Dampier convient que les œufs de ces deux amphibies se ressemblent si parfaitement qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur de ceux des oies, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un fort bon aliment, quoique ceux de l'alligator sentent un peu le musc. Ces deux animaux vivent sur terre & dans l'eau, & aussi bien dans l'eau douce que dans l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. On prétend que le chien est un mets fort délicat pour eux. On a observé que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivières & les anses où les crocodilles & les alligators peuvent se tenir cachés; mais ils s'arrêtent à quelque distance du bord, aboient assez long-tems avant que d'en approcher. Si la soif les force d'y boire, ils ne le font qu'en tremblant, & la seule vue de leur ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens.

Le même Auteur assure que le crocodille est bien plus féroce & plus hardi que l'alligator: il poursuit également les hommes & les bêtes; au lieu que l'alligator ne fait jamais de mal si on le laisse tranquille.

§. VIII.

Poissons.

Axolotl.

Le poisson le plus remarquable de cette contrée est celui que les Mexiquains nomment *Axolotl.* Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps, jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lézard: sa queue est longue & fort menue par le bout. Ses pieds lui servent à nager: ils sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la grenouille. Sa tête est d'une grosseur qui n'est pas proportionnée à celle de son corps: sa gueule est noire & presque toujours ouverte. Les Naturalistes prétendent qu'il a un *uterùs* & ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne & a un goût qui approche de celui de l'anguille.

Tortues.

Dampier distingue huit sortes de Tortues: 1°. les grosses tortues; 2°. les grosses têtes; 3°. les becs-à-faucons; 4°. les tortues vertes; 5°. les *Hécates*; 6°. les *Terrapenes*; 7°. les tortues bâtardes; 8°. la petite tortue.

Grosses tortues.

Les premières sont effectivement plus grosses que les autres, ont le dos plus haut & plus rond; mais la chair puante & mal saine.

Grosses têtes.

Les *Grosses têtes* ont en effet la tête plus grosse que toutes les autres: la chair en est aussi fort puante. Elles se nourrissent de la mousse qui vient sur les rochers. Les François confondent ordinairement ces deux espèces sous le nom de *Caouanes.*

Les *Becs-à-faucons* sont les moindres de toutes. On les nomme ainsi, parce qu'elles ont la gueule longue & petite, tirant en effet sur la figure du bec des faucons. Leur dos est couvert d'une belle écaille dont on fait un riche commerce. L'écaille des plus grosses pese environ trois livres & demie. Leur chair est si mal saine dans certains pays, qu'elle cause des vomissemens terribles. Leur bonne ou leur mauvaise qualité depend de la nourriture qu'elles prennent. Elles aiment à pondre dans les îles de la baie de Honduras & le long des côtes du continent, depuis la Trinité jusqu'à Vera-Cruz. Nous avons parlé ailleurs de celles des côtes de Guinée. **Becs-à-faucons.**

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille, qui est plus verte que celle des autres. Elle est fort déliée, fort transparente, & les nuages en sont plus beaux que ceux du bec-à-faucon. Elles pesent jusqu'à trois cens livres. Leur tête est ronde & petite, & leur dos fort plat. Leur chair est blanche & fort douce au goût, leur graisse jaune. On envoie de la Jamaïque au Mexique, des vaisseaux qui les prennent au filet, leur font de réservoirs dans la mer & les gardent vivantes. C'est la nourriture ordinaire du peuple. Cette espèce de tortue vit d'une herbe qui croît à cinq ou six brasses du rivage. Cette herbe est différente de celle qui nourrit la Matanée & le Lamentin. Sa feuille est plus petite. **Tortues vertes.**

Les *Hecates* aiment l'eau douce : elles cherchent les étangs & les lacs, viennent rarement à terre. Leur poids n'est que de douze ou quinze livres. Elles ont les jam- **Hecates.**

bes petites, les pieds plats, le cou long & menu. Leur chair est un fort bon aliment.

Terrapenes. Les *Terrapenes* sont une espèce de tortue beaucoup moins grosse que les Hecates. Leur dos est plus rond & leur écaille comme naturellement taillée. Elles aiment les lieux humides & marécageux : leur chair est assez bonne. Elles sortent de l'eau, pénétrent dans les bois, où les chasseurs les prennent facilement. Ils leur font une marque sur l'écaille, les laissent aller, & au bout d'un mois chacun retrouve celles qu'il a marquées.

Tortues bâtardes. Les *Tortues bâtardes* sont des tortues vertes, mais dont l'écaille est beaucoup plus épaisse que celle des autres tortues de la même couleur, & leur chair n'est pas si douce. C'est de toutes les espèces la plus large : leur ventre a ordinairement cinq pieds de largeur. Ce sont les tortues les mieux nourries de la mer du Sud. Ces tortues vont à terre en plein jour & se couchent au soleil. Au lieu que dans les autres espèces, il n'y a que la femelle qui va à terre, pour déposer ses œufs dans le sable, & ce n'est que pendant la nuit.

Petites tortues. La petite Tortue est encore une espèce différente, qui se trouve sur la côte occidentale du Mexique, & dont on vante la chair. On remarque que les tortues en général font leur ponte dans des lieux fort éloignés de ceux où elles se nourrissent ordinairement. Le poisson qu'on nomme *Goulu* les suit : il n'en paroît plus aucun dans les lieux qu'elles ont abandonnés, & on y en voit beaucoup à leur retour.

Dampier prétend que les tortues travail-

lent dans l'eau à la propagation de leur espèce; que le mâle est neuf jours sur la femelle & qu'il a même de la peine à l'abandonner. La femelle étant dans cette situation, fait des efforts pour s'échapper lorsqu'elle apperçoit un canot; mais le mâle la retient avec ses deux nageoires de devant. Lorsqu'on les surprend accouplées, le plus sûr est de darder la femelle: on est certain d'avoir le mâle avec elle.

§ IX.

Mines, Métaux, Pierres précieuses, & autres productions du Mexique.

DANS les premiers tems que les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils publierent avec ostentation les richesses immenses qu'ils découvroient dans ce pays; mais la politique leur imposa bientôt silence: on la poussa même jusqu'à défendre d'écrire ou parler publiquement de ce qui se passoit; ainsi l'on n'a d'autres lumières sur l'or & l'argent de ce pays, que celles qu'on peut tirer des anciens Ecrivains, & de quelques observations des Voyageurs étrangers.

Les mines d'argent de *Pachuca* étoient très-vantées en 1568.

On trouve dans les cantons de Tuculula & de Tlapa, qui sont situés dans l'Audience de Mexico, quantité de veines d'or. Ceux de Tlasco, de Maltepeque & de Guaximango dans la même audience, sont remplis de mines d'argent. Le canton de Mestitlan abonde en mines de fer & d'alun. Yzquilpa, qui est à vingt-deux

lieues de Mexico, a des mines de plomb: Talpayana, qui en eſt à vingt-quatre; Temozealtepeque à dix-huit; Caltepeque à vingt-deux; Yaculpo à vingt; Zumpango à quarante; Guayaxuato à ſoixante; Comania à ſoixante-ſept; Achiacico à dix-huit de los Angeles; enfin Gautla, Zumatlan & San-Luiz de la Paz, d'où on ne marque pas la diſtance de la Capitale, ſont autant de mines d'argent.

Dans la Province de Guaxaca, on trouve la montagne de *Cocola*, proche du canton de Guaxolotitlan, à dix-huit dégrés de latitude Nord, dans laquelle on découvre pluſieurs mines d'or & d'argent, du cryſtal de roche, du vitriol, & différentes ſortes de pierres précieuſes. A ſix lieues d'Antequera, dans la même Province, il s'en trouve une, où l'on ne fouille pas long-tems ſans trouver des paillettes d'or: les veines de plomb s'y préſentent de toutes parts.

Herrera, Décade 3. Liv. 8. dit qu'en 1525, les Eſpagnols découvrirent dans la Province de Mechoacan, une des plus riches mines qu'on ait jamais connues. Les Officiers Royaux, ne ſe contentant pas d'en tirer le quint pour la Couronne, voulurent faire tourner le tout à leur profit; mais elle diſparut tout d'un coup, & l'on n'a jamais pu la retrouver. Quelques-uns prétendent que les Indiens la boucherent; d'autres aſſurent qu'elle fut couverte d'une montagne par un tremblement de terre.

Dans le caton de Leon on trouve une prodigieuſe quantité de mines d'argent.

Guanaxati & *Talputaga* sont deux autres mines fort célèbres. La première est à vingt-huit lieues de Valladolid au Nord ; l'autre à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux à la Province de Mechoacan.

Le canton de Colyma est rempli de cuivre. On y en trouve une espèce qui est si molle & si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases. Il y en a au contraire une autre qui est si dure, qu'on l'emploie au lieu de fer pour tous les instrumens de l'agriculture.

On trouve dans la Province de Goudalajara, une montagne remplie de mines d'argent, de cuivre & de plomb. La Province de Kalisco passe pour être remplie de mines d'argent. Il y en a plusieurs du même métal dans la Province de *Culuacan*.

Les cantons nommés *Zacatecas* sont le plus riche du pays de la Nouvelle Espagne. On y compte quinze mines d'argent, parmi lesquelles il y en a qu'on regarde comme inépuisables.

La Province de Veragua est remplie de mines d'or. Laet dit qu'on y trouve ce métal dans le sein de la terre, & presqu'à chaque pas ; qu'on en puise une quantité prodigieuse avec l'eau dans les torrens & dans les fleuves. Enfin le nombre des mines d'or & d'argent qu'on trouve dans la Nouvelle Espagne est prodigieux, si l'on en croit les Voyageurs.

Réglemens concernant les mines.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent peut y faire travailler, en cédant au Roi le cinquième du produit ; mais s'il laisse passer trois mois sans y faire

travailler, elle tombe au Domaine. Sa Majesté accorde quatre cens pieds de terrain, vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Un autre à la liberté d'en ouvrir une au bout de l'espace marqué. Quoique cet espace soit comme un mur de séparation, le second peut entrer dans le terrain du premier en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers. Alors il est obligé de se retirer dans le sien, ou de pousser son travail au-dessous de l'autre; mais si la mine qu'il ouvre au-dessous est inondée, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il retire; & si l'eau vient de la mine supérieure, le possesseur de cette mine est obligé de la faire vuider.

Tout l'or & l'argent qui sort des mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico & déclaré à l'hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célèbre a annoncé, vers la fin du dernier siécle, qu'il y entroit chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passoit par des voies indirectes, & qu'on en frappoit tous les ans à la Monnoie sept cens mille marcs.

Les propriétaires, outre les frais de la fabrique & le quint du produit pour le droit du Roi, payent encore une réale, qu'on nomme *droit de Vasselage.* Chaque particulier peut faire fabriquer de la monnoie, mais on vend presque tout le métal aux Marchands, qui retiennent deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi, l'autre pour la fabrique. On paye une réale

& demie pour les pièces d'or. Pour recevoir la marque il doit être au titre de vingt-deux karats.

Entre le minéraux que produit le Mexique, on vante une eſpèce de jaſpe que les Mexiquains nomment *Eztell*, de couleur d'herbe, avec quelques petites taches de ſang. Le moindre petit morceau de ce minéral attaché au bras ou au cou, arrête toute eſpèce de dyſſenterie. Minéraux, productions curieuſes & utiles.

Il s'en trouve un autre qu'on appelle *Emeraude obſcure.* Il eſt moucheté de blanc. Lorſqu'on le porte ſur les reins, il appaiſe les douleurs néphrétiques, diſſout la gravelle & toutes ſortes d'obſtructions.

On en connoît un troiſième que l'on nomme *Tlilayctic.* Il eſt d'une couleur plus enfoncée & ſans taches. En l'appliquant ſeulement ſur le nombril, il guèrit les coliques les plus violentes.

Dans la Province de Mexique on trouve un grand puits d'eau ſalée, dont les habitans tirent un excellent ſel. Les montagnes voiſines fourniſſent un beau jaſpe vert qui approche du porphyre.

On voit dans un bourg nommé *Guadalupa*, une ſource d'eau très-froide, qui guérit de la fiévre ceux qui en boivent, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ſes bords.

A *Queretaro*, dans le canton de *Xilotepeque*, on trouve une ſource d'eau ſi chaude, qu'elle brûle en ſortant de terre, & qui, bue tiéde par les animaux, les engraiſſe beaucoup. Une autre ſource du même canton coule en abondance pendant quatre ans & tarit alternativement pendant

quatre autres années. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que pendant qu'elle coule, elle n'eſt jamais plus abondante que dans les tems de ſéchereſſe.

Proche de l'ancien volcan de Niaxapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'eau deſcend de la montagne même du volcan, coule régulièrement pendant la nuit & ceſſe ſitôt que le jour paroît. Un autre qui eſt dans le canton de Chuleteque, coule tous les jours juſqu'à midi & ſeche juſqu'au ſoir.

Les habitans du canton de Guaſteque, ſont affligés d'une maladie cauſée par un grand nombre de vers qui ſe forment dans leurs lévres. Pour tout remede, ils portent continuellement du ſel dans leur bouche.

Les eaux d'un fleuve nommé *Yahuatl*, dans la Province de Tlaſcala, donnent la galle à ceux qui s'y baignent. On y trouve peu de poiſſon.

Entre les villes de *Cuertlavaca* & *Tequiciſtepeque*, on voit au pied d'une haute montagne une caverne fort renommée. Un Dominiquain s'y fit conduire par quelques Indiens. Il y deſcendit par une ouverture fort étroite, & trouva d'abord un grand eſpace quarré, d'environ cinquante pas. Il contient pluſieurs puits dans leſquels on peut deſcendre par des dégrés. De-là un chemin fort tortueux le conduiſit ſous terre dans un eſpace beaucoup plus grand que le premier, & au milieu duquel ſort impétueuſement une ſource d'eau vive qui forme un ruiſſeau. Il le ſuivit pendant plus d'une heure, mais la crainte de s'égarer dans un lieu dont il ne connoiſſoit pas

le terme, le fit retourner sur ses pas avec le secours d'une ficelle dont il avoit attaché le bout à l'ouverture de la caverne.

L'air est si sain dans les montagnes de l'Yucatan, qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain assure qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avoit trouvé parmi eux un homme qui, de son propre aveu & sur les attestations de ses voisins, avoit vécu trois siécles. Son corps étoit si courbé, que ses genoux touchoient à sa tête : sa peau étoit si dure qu'on l'auroit crue couverte d'une écaille. *Herrera, ubi suprà.*

Dans la Province de Vera-Pax, proche la ville de Saint-Augustin, on voit entre deux montagnes, une caverne formée dans le roc & assez spacieuse pour contenir un grand nombre d'hommes. Il en sort par diverses fentes une liqueur qui, à l'air, se change en pierre fort dure & aussi blanche que l'albâtre. Les obstacles que la liqueur trouve dans son cours lui font prendre diverses formes dans sa pétrification. Ce sont des colonnes & des statues, qui demandent peu de travail pour arriver à la perfection. Le froid est si vif dans l'intérieur de la caverne, que l'homme le plus robuste n'y peut résister long-tems. On y entend un bruit confus d'eaux qui semblent couler à l'entour, & qui, se répandant aux environs par des torrens, se précipitent d'abord au fond d'un abîme où elles forment un lac, d'où elles s'échappent ensuite par un canal qu'elles se sont ouvert elles-mêmes.

L'eau du golfe Dolce est assez douce, & celle du golfe Honduras est salée. Cette

ſingularité vient de la quantité & de la rapidité des torrens qui ſe précipitent dedans, & qui ont aſſez de force pour repouſſer l'eau ſalée.

On compoſe à Guaxaca une excellente poudre qu'on nomme *Polvilla*. On ne connoît point d'odeur plus agréable que la ſienne. Elle eſt ſi recherchée & ſi chere, que la livre coûte autant que ſix de chocolat. On en débite une prodigieuſe quantité dans toutes les Provinces du Mexique, au Pérou, même en Eſpagne. Les Religieuſes du couvent de Sainte-Catherine à Guaxaca en ont ſeules la compoſition. Celles des autres Monaſtères de la ville n'ont pu l'attraper.

Les Indiens ont conſtruit un jardin flottant ſur un lac, que Vaſſer nomme *Mexicalſingo*. Ils étendent ſur trois ou quatre groſſes cordes, un grand nombre d'oſiers les uns ſur les autres, de la longueur de ſoixante pieds en quarré & d'un demi pied de hauteur. Ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent cette machine de gazon, ſur lequel ils répandent de la terre & du fumier. Ils y ſement des fleurs & des légumes qui rapportent avec abondance. Toutes ces différentes matières réunies forment avec le tems une maſſe épaiſſe & ſolide, ſur laquelle on conſtruit des maiſons accompagnées de petits bâtimens pour la volaille & les pigeons. Il arrive quelquefois que le maître d'une île étant ſorti avec ſa femme & ſes enfans pour vaquer à ſes affaires, ne trouve plus ſon habitation où il l'avoit laiſſée, parce que les cordages qui la retenoient ſe ſont rompus & l'ont laiſſée aller

à l'abandon. Il demande alors à ses voisins s'ils n'ont pas vu *passer son habitation.* A force d'informations il la retrouve, & la remorque avec de nouvelles cordes.

Volcans.

Le nombre des Volcans qui sont dans la Nouvelle Espagne est considérable : tous font de très-grands ravages. Vasser parle avec admiration de celui du lac de Nicaragua. Il est situé dans une île au milieu du lac, & semble tirer ses flammes du sein des eaux. Ce lac, suivant le même Ecrivain, a quatre-vingt lieues de tour. Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux & reflux comme la mer. Sa tête n'est séparée de la mer du Sud que par trois ou quatre lieues de terre : mais on ne connoît point la longueur du canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au commerce des Provinces de Carthagene & de Portobello. On assure qu'il est long & étroit. Près de Grenade, seconde ville de la même Province, on trouve un autre lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand par un canal qui est à sept lieues de cette ville. Sur les bords s'éleve une montagne nommée *Mumbacho*, qui est couverte d'arbres fruitiers ; mais dont le sommet est un volcan épouvantable. On a parlé des autres volcans du Mexique dans la description de ce pays.

Voilà tout ce que nous avons pu ramasser sur les productions de ce vaste pays. Les Espagnols se font un devoir de ne pas donner des connoissances plus étendues au public.

Fin du premier Tome de l'Histoire des Américains.



TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matières.

HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

Fin de la Table du premier Volume de l'Histoire des Américains.

